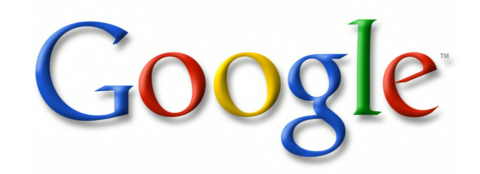
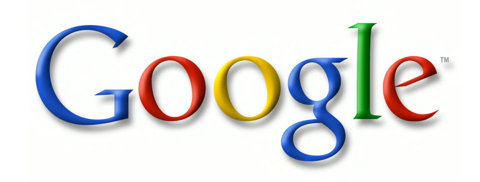
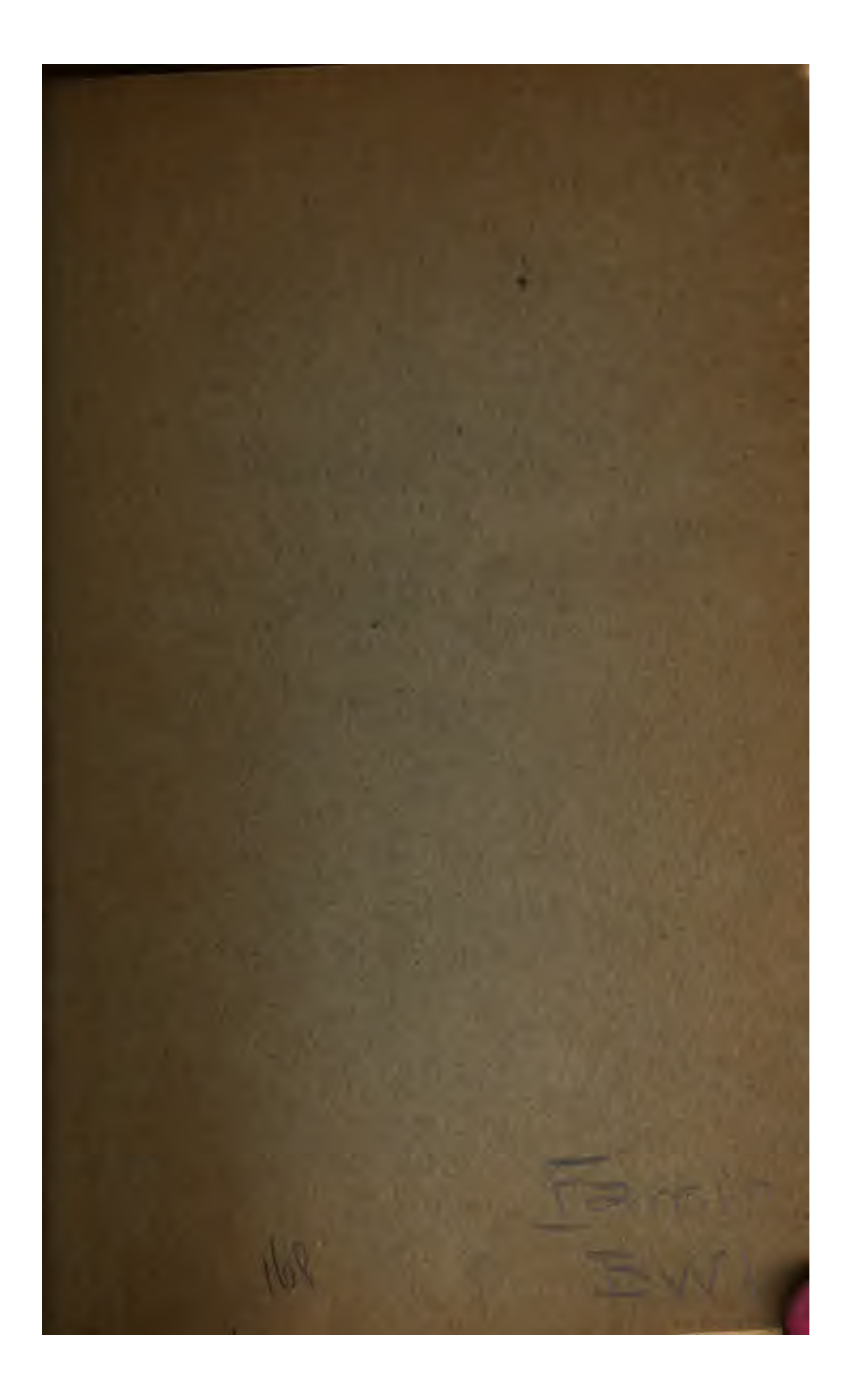





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08156192 4





HISTOIRE

DES INVASIONS

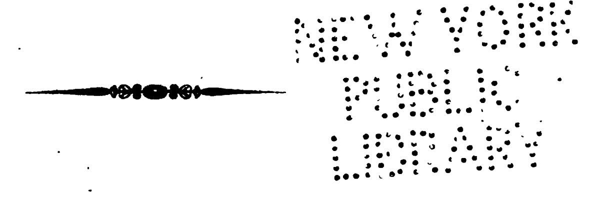
DES

SARRAZINS EN ITALIE,

DU VIIe AU XIe SIÈCLE,

PAR CÉSAR FAMIN.

TOME PREMIER.



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

1843.

A M. ÉDOUARD ALLETZ.

JE vous adresse le premier volume de l'Histoire des invasions que les Sarrazins firent en Italie, du VIIe au XIe siècle.

Il y a dix ans que j'ai commencé ce livre; il y en a trois que la première partie est imprimée, et attend, chez MM. Didot frères, les dernières lignes que je leur promets sans cesse, et que des voyages imprévus, des joies et des inquiétudes de famille, ou des occupations bien étrangères, — hélas! — à la littérature, m'ont constamment empêché jusqu'ici de leur donner. Je me décide enfin, car le temps presse, et l'âge de l'enthou-

siasme est parti; je finirai froidement une tâche que j'avais commencée avec ardeur.

La première idée de cet ouvrage me vint en Sicile; vous savez que j'ai passé huit années consécutives, soit dans cette île, soit sur le continent napolitain. Là, tout raconte au voyageur l'histoire de ces temps malheureux où l'islamisme débordait sur l'Europe, histoire toute de sang et de dévotion, de batailles et de martyres. Les coutumes des Arabes ne sont pas oubliées dans cette partie de l'Italie; la langue des conquérants y a laissé de nombreuses traces de son passage, et les lieux qui furent le théâtre de leurs exploits portent encore les noms qu'ils aimaient à leur donner. Ici, ce sont les *kalaat* ou forteresses que les Sarrazins plaçaient pour la plupart sur des hauteurs rocailleuses, comme l'aigle qui attache son aire au front des rochers : *Calatafimi*, la forteresse d'Euphémius; *Caltabellota*, le fort des Chênes; *Caltanissetta*, le camp des Femmes; *Calatalfar*, le château des Fuyards; *Caltagirone*, *Calascibetta*, etc.

Là ce sont les *Menzil*, sorte de bourgs chétifs, primitivement fortifiés, et servant de

station aux troupes en expédition et de halte aux voyageurs : *Menzilméri*, le bourg de l'Émir; *Menzilsalch*, le hameau de la Paix; *Menzil-Xares*, où l'on fabrique les vases à vin; *Mezzojuso*, le bourg de Jousouf; *Menzil al Hamar, Menzil al Chalil*, etc.

Plus loin, vous rencontrez les hameaux, *Rahal* des Arabes, Casali des Italiens: c'est là que se retiraient les pasteurs et leurs troupeaux : *Regalbuto, Regalmuto, Rahal-sulthan*, aujourd'hui Resuttana; *Rahal-Salem*, *Rahal-meni*, etc.

Enfin viennent les *Kassar*, demeures princières, châteaux fortifiés : la rue principale de Palerme se nomme encore le *Cassaro*. Dans l'intérieur de l'île vous trouvez *Kassar Noubon* (Castro Nuovo), *Kassar Janh* (Castro Giovanni), etc.

Les *Ras* (caput) ou promontoires ont conservé leur dénomination : *Rasicanzir, Rasaca, Rasicormi, Rasicalbo*. Plusieurs ports de mer se nomment encore *Marsh : Marsala, Marsameni, Marsi.*

J'anticiperais sur les détails hisoriques que je prétends donner dans ce livre, si je poussais plus loin cet examen.

J'ai divisé mon travail en trois parties.

Dans la première, j'ai tracé l'histoire des différentes incursions faites par les Arabes d'Asie et d'Afrique, tant sur le continent de l'Italie que sur les îles qui en dépendent.

En cherchant à éclairer les ténèbres qui enveloppent cette histoire; en rapprochant, pour les comparer, les récits trop souvent contradictoires des écrivains de cette époque, j'ai constaté que les Sarrazins se montrèrent en Sicile, pour la première fois, vers l'année 632 de l'ère chrétienne; mais j'ai reconnu également, sur l'autorité du Novaïri, que la première expédition militaire ordonnée par un khalife africain, Moawiah Ier, celle qu'on peut appeler du nom d'invasion, n'eut lieu qu'en 666. L'occupation définitive de la Sicile par les Arabes appartient à l'année 827; le retour de cette contrée au christianisme ne fut complet qu'en 1092, à la suite de la reddition d'Enna. Malte suit à peu près les mêmes destinées. Dans les autres villes, comme sur le continent de l'Italie, les descentes opérées par les Sarrazins n'ont point le caractère de la conquête,

mais celui de simples actes de piraterie, et ne donnent lieu qu'à des établissements momentanés et précaires. C'est une époque néfaste pour la péninsule italienne. Les princes lombards sont divisés entre eux par des querelles de famille : ils appellent à leur aide tantôt les empereurs d'Occident et les rois de France, tantôt les Sarrazins de la Sicile, tantôt les Maures espagnols. Le sang coule par torrents, et le peuple italien semble être tombé dans le dernier degré de l'avilissement moral.

Les rois normands et les Suèves, entourés des débris de tant de civilisations, montrent une prédilection décidée pour les Arabes; mais la cour de Rome intervient dans les affaires intérieures du royaume de Sicile, et l'empereur Frédéric II, accusé de mettre Jésus-Christ et Mahomet au même niveau, est frappé d'excommunication. La condition des Arabes siciliens devient alors intolérable. Ils en appellent à la justice du glaive; mais les temps étaient bien changés. Vaincus, ils disparaissent dans la tempête qu'ils ont eux-mêmes soulevée (an 1242).

Dans la seconde partie de ce livre, j'ai porté mon examen sur la condition religieuse des Italiens à l'époque de la domination des Arabes; sur leur droit civil et criminel; sur le mode d'administration, les impôts, la division territoriale, le sort des esclaves, le partage du butin, la valeur et l'espèce des monnaies.

Dans la troisième partie enfin, j'appelle l'attention successivement sur tous les points où je crois pouvoir retrouver quelques traces de l'influence du séjour de ces étrangers. Les incursions des Sarrazins réveillèrent le goût des armes chez les peuples que le despotisme de tant de maîtres avait avilis. Les classes commerçantes et industrielles se rapprochent pour se défendre. Ce fut un coup funeste porté à la féodalité, et la cause qui détermina la réorganisation des communes italiennes, souvenir de la domination romaine.

La nécessité d'armer les navires marchands, ou de les convoyer, crée la marine militaire chez les républiques italiennes. Gênes et Pise unissent leurs flottes pour venger la chrétienté; mais le succès les di-

vise. De là, l'origine de la souveraineté de Pise sur la Sardaigne, celle des guerres entre les Génois et les Pisans, et le principe de la domination génoise dans l'île de Corse. Les papes, ceignant l'épée et revêtant la cuirasse pour combattre les ennemis de l'Église, apprennent à se servir des armes temporelles, et commencent à s'arroger le droit de disposer des royautés vacantes. Le commerce des esclaves prend un développement effrayant, mais donne lieu à des institutions chrétiennes qui consolent l'humanité. Le résultat le plus frappant, sinon le plus important, produit par la présence des Sarrazins dans le midi de l'Italie, est l'établissement de la dynastie normande sur le trône de Naples et de Sicile.

L'influence des Arabes en Sicile se fait sentir heureusement sur l'agriculture. Ils importent, dans cette île et à Malte, la canne à sucre, le blé noir, et plusieurs autres plantes précieuses. La culture des jardins potagers devient l'objet de leurs soins les plus éclairés.

En parlant des sciences physiques et naturelles, il y a lieu à constater quelques

bienfaits dont l'Europe fut redevable à ces étrangers, et il faut, en première ligne, nommer la fameuse école de Salerne.

L'architecture réclamait une place qui lui est accordée. Il n'existe pas, chez les modernes, de monuments plus anciens sur lesquels l'emploi de l'arc aigu ait été constaté jusqu'à présent, que ceux qui furent élevés en Sicile par les Sarrazins du IXe au XIe siècle.

Je mentionnerai, au paragraphe relatif à l'archéologie, quelques inscriptions coufiques, dignes d'intérêt.

L'action des Arabes sur la langue et la littérature de l'Italie s'est bornée à l'introduction d'un certain nombre d'expressions orientales. La poésie ne leur doit rien pour la rime, et peu de chose pour le genre et la structure.

Enfin, je me suis attaché à signaler quelques rares vestiges du passage des Sarrazins, empreints encore dans les mœurs et les usages des populations italiennes.

L'influence de la domination des Arabes, ou de leurs courses militaires en Italie, a été généralement fort exagérée. Ce peuple,

à qui on ne peut refuser sans injustice une grande bravoure, avait, il est vrai, quelque chose de cet esprit chevaleresque dont le clinquant nous éblouit dans les romans du moyen âge. Ce qu'on est convenu d'appeler la galanterie des chevaliers ne lui était nullement inconnu. Les combats, les amours et la poésie occupent incontestablement une large place dans l'histoire des Sarrazins, sans qu'on doive, pour cela, ajouter plus de confiance aux fictions des romanciers. Il n'est pas vrai de dire que l'Europe soit redevable à l'islamisme de sa civilisation; mais, à l'époque de douloureuse mémoire, où l'Empire romain, palpitant sous le fer des Barbares, laissa tomber, sans l'éteindre, le flambeau des sciences, les khalifes s'en emparèrent, par instinct, à ce qu'on dit; par force, à ce qu'il faut croire; car le monde n'était pas destiné à rentrer dans les ténèbres. En conservant le feu sacré, les Arabes accomplissaient aveuglément une mission providentielle.

Les Israélites avaient longtemps vécu en Arabie; plusieurs de leurs tribus, dispersées par la persécution, s'y fixèrent même défi-

nitivement, et il est à supposer qu'ils contribuèrent à entretenir parmi les Arabes les progrès de la civilisation. Quand le moment fut venu où le monde connu allait passer sous la domination romaine, l'Arabie ne put échapper à la conquête; et nous avons encore, dans l'existence des imposantes ruines d'édifices construits par les vainqueurs, la preuve certaine que la civilisation romaine y laissa de profondes traces. Mais il est des contrées où la nature procède en toutes choses avec précipitation, et on pourrait dire avec violence. L'Arabie est de ce nombre. Civilisée l'une des premières, elle retomba promptement dans les ténèbres de l'ignorance. La culture des terres, les mœurs policées, les arts et les institutions de la paix devinrent bientôt le partage exclusif de quelques tribus fixées sur les bords du golfe Persique et de la mer Rouge, ou sur les confins de la Syrie, tandis que la barbarie faisait un retour subit dans l'intérieur de la contrée où l'attendaient un ciel de feu, des plaines de sable, des montagnes arides, et toutes les fortes impressions qui, aujourd'hui encore, exaltent à un si haut

degré l'imagination sauvage des pasteurs de l'Yémen.

A l'époque où commencèrent les invasions des Barbares, l'Occident se vit menacé de retomber dans les ténèbres, et le christianisme seul put prévenir cette catastrophe. A sa voix, les Francs, les Goths, les Lombards, les Huns, suspendirent leurs coups; mais l'Orient, témoin de cette grande victoire, veut prendre une éclatante revanche. Mahomet se lève, et fonde sa religion; les pâtres de l'Arabie répondent à son appel; ils marchent à la conquête de l'univers, le Koran d'une main et le glaive de l'autre; ils se précipitent; ils semblent vouloir achever l'œuvre de destruction commencée par les phalanges d'Attila, et l'ancien monde romain entend sonner sa dernière heure. Alors la civilisation s'arrêta; les arts et les sciences furent oubliés; la guerre devint le seul refuge et la seule consolation de tout ce qu'il y avait encore de cœurs généreux.

Les Arabes étaient, à cette époque, un peuple grossier, adonné au brigandage, et tellement étranger aux lettres, qu'il n'y

avait pas dans la province de l'Yémen, au temps de la prédication du Koran, un seul individu qui sût écrire [1]. Absorbés par les idées de la conquête et de la conversion du monde, les premiers successeurs du prophète oublièrent bientôt que leur maître avait dit, dans un mouvement d'enthousiasme, « qu'un esprit sans culture était un corps sans âme. » Ils traitèrent avec un égal mépris la religion et la science des peuples vaincus.

Sous le règne des khalifes Ommiades qui résidaient à Damas, les études des Musulmans se bornaient à l'interprétation du Koran, à l'éloquence, ainsi qu'à la poésie de leur langue natale, généralement adoptée alors dans toutes les contrées où la conquête s'était étendue. L'avénement des Abbassides au khalifat signale le commencement de l'ère la plus glorieuse des annales du mahométisme. Al-Mansour, le second prince de cette dynastie, éleva sur les bords du Tigre une ville nouvelle, Bagdad, qui devint bientôt la cité la plus brillante de l'O-

[1] Pocock.

rient; Al-Mansour y transporta le siége de son empire; il y convoqua les hommes lettrés et les savants de la Grèce et de l'Italie, qui fuyaient alors devant la désolation que les Barbares du Nord avaient portée dans leur patrie. Al-Mansour fit plus que de leur accorder une stérile protection; il les enrichit, et devint lui-même leur ami et leur disciple. Il fit traduire à grands frais les auteurs grecs qui avaient traité les sujets les plus adaptés au goût de ses compatriotes, tels que la philosophie, l'astronomie, les mathématiques et la médecine. Ainsi, pendant que le reste du monde civilisé retombe dans l'ignorance, Bagdad se montre l'émule d'Athènes et de Rome. Le khalife, selon l'expression d'Aboulpharage, regardait les poëtes et les savants comme des créatures choisies de Dieu lui-même pour perfectionner la raison, pour dissiper les ténèbres, et pour empêcher que la terre ne devienne sauvage. Les successeurs d'Al-Mansour, parmi lesquels il faut citer au premier rang le célèbre khalife Aaroun-Al-Raschid et son fils Al-Mamoun, suivirent le noble exemple du fondateur de Bagdad;

ils assistèrent aux conversations des savants ; ils enrichirent la littérature de leur pays de la traduction des ouvrages grecs les plus renommés, et appelèrent de tous côtés, à grands frais, les hommes les plus expérimentés dans les arts et les plus profonds dans les sciences.

La philosophie, l'éloquence, la poésie, la philologie, la médecine, l'histoire naturelle, les mathématiques, la géographie, l'astronomie, l'agriculture et l'architecture fleurirent simultanément sous la domination glorieuse des khalifes de Bagdad, et les Arabes devinrent un instant, à cette époque, le peuple le plus civilisé, le plus savant et le plus lettré de tous ceux qui partageaient alors la surface du monde connu.

Ainsi se révèlent à nos yeux, dans les pages de l'histoire, les admirables effets de cette providence qui ne voulait pas que le monde retombât dans la vie sauvage. Chassées de leur patrie par ces nations barbares dont les flots avaient inondé le monde romain, les lettres et la civilisation trouvèrent un refuge imprévu chez les peuples même qui les avaient tant persécutées. Dérogeant

à leur mission destructive, les descendants du prophète accueillirent à leur cour ces illustres fugitives, et les firent asseoir au foyer de l'hospitalité pour les rendre à l'Europe, quand les temps seraient redevenus meilleurs. Puis tout rentra dans l'ordre naturel : le christianisme reprit son œuvre civilisatrice, et les Musulmans, que cet effort surhumain avait énervés, retombèrent dans les ténèbres de l'ignorance et l'engourdissement.

Aujourd'hui, heureusement, l'Europe n'a plus rien à redouter de cet esprit d'envahissement qui animait jadis les guerriers d'Abou-Bekr et d'Omar. La parole de Mahomet, aride comme le désert où elle trouva ses premiers échos, ne retentira plus sous les voûtes des basiliques chrétiennes ; l'islamisme a fait son temps de conquête, et les portes du passé se sont fermées à jamais sur sa gloire militaire. Il était réservé à la France de porter à la piraterie africaine le dernier coup d'épée.

Le christianisme et la liberté sont étroitement unis, et solidaires dans la persécution comme dans le triomphe : ces idées nous

sont communes, à vous et à moi, et les souvenirs de la lutte acharnée dont je retrace les péripéties, ont souvent reporté ma pensée au temps où, tous deux, nous discourions sur un si grave sujet. Votre noble esprit s'est depuis longtemps imposé une mission au succès de laquelle tous vos livres sont consacrés. Quant à celui que je vous adresse, vous y retrouverez, je l'espère, le résultat de vos convictions, et une sorte d'écho lointain des doctrines que j'ai appris à aimer en vous lisant et en vous écoutant. Puissiez-vous y voir encore un témoignage nouveau de tous les sentiments qui m'attachent à vous.

Lisbonne, ce 1er juillet 1842.

HISTOIRE
DES INVASIONS
DES SARRAZINS EN ITALIE
DU VIIe AU XIe SIÈCLE.

J'entreprends d'écrire l'histoire des différentes incursions faites par les Arabes d'Asie et d'Afrique, tant sur le continent de l'Italie que dans les îles qui en dépendent, et celle des établissements qu'ils y ont formés; je rechercherai ensuite quelle a été l'influence de ces événements sur l'état de ces contrées et de leurs habitants.

Ce travail me semble comporter trois divisions :

1° Histoire. Cette première partie fera connaître les dates précises des épisodes les plus importants; elle appellera sur la scène les principaux acteurs de ce grand drame,

et relèvera, chemin faisant, les erreurs plus ou moins graves dans lesquelles sont tombés la plupart des auteurs arabes ou occidentaux dont les écrits se rattachent au même sujet;

2° ADMINISTRATION ET INSTITUTIONS DIVERSES des Arabes en Italie; condition des Italiens durant cette période;

3° INFLUENCE DES ARABES sur l'Italie et ses habitants.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Esquisse sommaire de l'histoire des Arabes et de celle des Italiens, au moment où commencèrent les invasions.

Les annales du khalifat forment un corps d'histoire complet, un tout homogène, une révolution parfaite dont nous connaissons l'origine, la grandeur, la décadence et la chute. Le récit des établissements formés par les Arabes en Italie est un chapitre détaché de cette grande épopée, et quelques lignes suffiront à rappeler un petit nombre de faits antérieurs qu'il est utile d'avoir présents à la mémoire pour l'intelligence de ce qui va suivre.

L'islamisme sortait à peine des dernières phases de sa création ; l'Europe en était encore à se demander quelles seraient les prétentions

et la force de la secte naissante, lorsque la puissance musulmane déborda subitement, semblable à ces ruisseaux des contrées équatoriales qu'une pluie de quelques heures transforme en fleuves impétueux. Les pâtres de l'Yémen, dont les prédications de Mahomet avaient fait autant de guerriers fanatiques, rallièrent autour d'eux une multitude prodigieuse que le zèle religieux et la passion des combats firent sortir du désert. Ces hommes marchaient avec assurance, le glaive d'une main et le Koran de l'autre; ils croyaient et réussissaient, parce que la foi est déjà un triomphe.

Mahomet était mort sans désigner son successeur (an 632). Peut-être avait-il voulu, par ce silence, donner à sa doctrine une nouvelle force en laissant supposer que le vicaire de Dieu ne pouvait mourir, mais qu'il s'absentait, et que nul n'avait le droitde s'asseoir à la place qu'il laissait vacante. Après lui quatre prétendants au khalifat parurent sur la scène : *Abou-Bekr, Omar, Osman* et *Ali.* Ce dernier semblait obtenir plus de suffrages que ses concurrents; il était cousin et gendre de Mahomet; mais il fut éloigné du trône par les intrigues d'Aïsché, veuve du prophète. Abou-Bekr, le premier des convertis à l'islamisme, fut proclamé *Khalife,* ou vicaire, et *Imam,* ou souverain pontife, réunissant ainsi la

puissance temporelle déférée par les hommes, au pouvoir spirituel émané de Dieu même. Le nouveau khalife ne vécut que deux années, et le belliqueux Omar, qui lui succéda, étendit au loin, par la force des armes, la domination du Koran. La conquête de l'Égypte fut commencée vers l'année 638 de J. C. Amrou, lieutenant d'Omar, entra dans cette importante province de l'empire byzantin suivi de 4000 cavaliers, et, mettant habilement à profit les querelles intestines qui divisaient les habitants en jacobites et en orthodoxes, il se vit bientôt à la tête d'une puissante armée. Les Koptes ne tardèrent pas à se ranger sous l'étendard du khalife; et le vainqueur se rendit maître successivement de Péluse, de Misrah, de Memphis et d'Alexandrie. Le faible Héraclius, qui occupait alors le trône de Constantin, ne put empêcher la chute de cette grande cité, la seconde ville de l'empire: « J'ai pris la grande ville de l'occident, écrivait « Amrou à son maître; il m'est impossible de dé« crire la variété de ses richesses, ou la beauté « de tout ce qu'elle renferme. Je dois me con« tenter d'observer qu'elle contient quatre mille « palais, quatre mille bains publics, quatre cents « théâtres ou lieux d'amusement, douze mille « boutiques pour la vente des végétaux, et qua« rante mille Juifs tributaires. La ville a été sou-

« mise par la force des armes, sans traité ni capi-
« tulation, et les Musulmans sont impatients de
« se saisir des fruits de la victoire[1]. » Omar se conduisit en cette circonstance avec humanité; il défendit le pillage de la ville. L'incendie de la fameuse bibliothèque du Sérapéon, devenu pour la postérité le texte de tant de récriminations, est un fait apocryphe que la science a décidément relégué dans la classe des impostures[2].

[1] Lettre rapportée par *Eutychius*, patriarche d'Alexandrie, qui vivait dans la première moitié du XII[e] siècle.

[2] Abd' Allathif, historien arabe qui florissait vers la fin du XII[e] siècle de l'ère chrétienne, et Aboul-Faradj (*Grégoire Barhebræus*), chrétien jacobite, qui écrivit environ un demi-siècle après, ont été les premiers à parler de cet acte de vandalisme dont Eutychius et Elmacin (auteur d'une histoire des Sarrazins) ne font aucune mention. Les premiers ont osé nous dire que les livres du Sérapéon suffirent à chauffer, pendant six mois, les bains d'Alexandrie. Or, ces bains étaient au nombre de quatre mille, et il n'est pas besoin de rappeler que les livres de cette époque n'étaient que des manuscrits, la plupart sur papyrus, en forme de rouleaux. Quelle immense quantité de ces rouleaux n'eût-il pas fallu pour chauffer QUATRE MILLE ÉTABLISSEMENTS DE BAINS PENDANT SIX MOIS! Au reste, la bibliothèque du Sérapéon n'existait plus à l'époque de la prise d'Alexandrie par Amrou, ou du moins elle était réduite à un nombre de volumes trop insignifiant pour que la science ait beaucoup à gémir sur leur destruction. Alexandrie, ses musées et ses monuments avaient été incendiés et ravagés successivement déjà sous les règnes de Commode, de Caracalla et d'Aurélien; le Sérapéon fut totalement brûlé, l'an 391, sous le règne et par les ordres de Théodose le Grand. Puis vinrent les querelles intestines entre

L'an 647, la conquête de l'Égypte était un fait consommé. Celle de la Syrie l'était également depuis quelques années.

A cette époque déjà, les expéditions navales des Arabes avaient commencé; Chypre et Rhodes ne tardèrent pas à tomber en leur pouvoir (an 650). Le fameux colosse, l'une des merveilles du monde romain, n'existait plus depuis longtemps; mais ses imposants débris gisaient encore sur le sol. Les vainqueurs en firent un objet de spéculation : on dit qu'ils les vendirent à un Juif d'Édesse, et que celui-ci n'employa pas moins de neuf cents chameaux pour les transporter dans son pays [1]. Partout, dans le midi de l'Europe, on parlait avec effroi de ces belliqueux étrangers, de ces *hommes de l'Orient* ou *Sarrazins*, ainsi qu'on les appelait alors, par corruption du mot *Scharky* [2].

Cyrille et Oreste, les troubles et les révoltes sous l'empereur Marcian, et enfin, la prise et le pillage d'Alexandrie par les Perses, l'an de N. S. 616. Comment la fameuse bibliothèque du Sérapéon aurait-elle pu échapper à tant de causes de destruction ?

[1] G. Cédrène, hist. (*ex versione Xylandri*), t. I, p. 431. C. Scaliger, Anim. ad Eusebium, p. 127.

Voy. aussi Meursius, *Creta*, *Cyprus* et *Rhodus*, lib. I, cap. 15; lib. II, cap. 17, etc.

[2] *Scharky*, oriental. C'est de toutes les opinions émises à ce sujet la plus raisonnable. Celle qui fait dériver ce mot du nom

Osman ou Othman, qui avait hérité en 644 du pouvoir souverain, fut assassiné l'an 35 de l'hégire (655 de J.-C.). Il semblait que rien ne dût

de *Saraca*, ville d'Arabie, est insoutenable. On peut en dire autant de la descendance de *Sara*, épouse d'Abraham. Charles Mills, auteur d'une histoire du mahométisme, n'est pas plus heureux dans ses recherches. Cet écrivain, estimable d'ailleurs à plus d'un titre, fait dériver *Saracen* de *Saraini*, mot arabe, dit-il, qui exprime un peuple de pasteurs.

Les écrivains occidentaux du moyen âge, et surtout les Italiens, ont généralement adopté l'absurde étymologie de *Saraceni*, descendants de Sara; mais il est à remarquer que, dans l'ardeur de leur foi religieuse, ces mêmes écrivains appellent souvent les Arabes du nom d'*Agaréens* (Agareni), ou *Ismaélites*. C'est par mépris pour eux; car Sara était l'épouse légitime d'Abraham; mais Agar n'était que son esclave et sa concubine. Ismaël, fils d'Agar, serait ainsi le père du peuple arabe. Si cette origine était exacte, les Agaréens ne seraient pas autres que ces *Hagriens* dont parle le texte hébreu, et que la Vulgate désigne sous le nom d'*Agaréniens*, peuple qui habitait à l'orient des montagnes de Galaad (I. *Paralip.*, v, 10), et qui soutint, au temps de Saül, une guerre malheureuse contre la tribu de Ruben. Du reste, en confondant ainsi les Agaréens avec les Ismaélites, il devient fort difficile d'expliquer le psaume LXXXII, 6-8, qui les distingue bien nettement. Un rabbin célèbre, Kimchi, a supposé que les Agaréens descendaient d'Agar, par un fils qu'elle eut d'un autre époux qu'Abraham; mais Kimchi ne peut appuyer sur rien cette étrange opinion. Cellarius (*Notitiæ orbis antiq.*, t. II), dit que les Agaréniens étaient un ancien peuple qui, après plusieurs siècles d'oubli, rentra en possession de son nom du temps où florissait l'empire bizantin, et donna naissance aux Sarrazins, et généralement à tous les Arabes. Plusieurs écrivains modernes ont pensé que les descendants de ces Agaréens des Livres saints ha-

plus s'opposer dès-lors à l'élection d'Ali; mais un parti considérable de Musulmans refusa de le reconnaître pour successeur du prophète; et, à

bitent aujourd'hui le *Hadjar* ou contrée de Bahhrein, sur le golfe Persique.

Indépendamment de cette opinion, qui fait des Arabes un peuple entaché de bâtardise, les écrivains de l'occident appellent encore les Sarrazins païens (*pagani*), et, pour le dire en passant, cette expression a été la source d'une foule de bévues commises par les compilateurs modernes qui ont écrit l'histoire d'une époque néfaste où plusieurs races de païens, parfaitement étrangères l'une à l'autre, inondaient l'Europe. A côté du nom de *païens*, nous trouvons encore les dénominations de *fils de Satan*, *race de Bélial*, etc., employées par les moines chroniqueurs contemporains, en parlant des Arabes.

Il resterait à expliquer maintenant l'origine de ce surnom de *Scharky* (Orientaux), d'où nous avons fait *Saracini*, *Saraceni* et Sarrazins; mais, à cet égard, on ne peut élever que des conjectures plus ou moins plausibles. Il paraîtrait que la dénomination d'*Orientaux* était donnée, dans le temps de la domination romaine, aux Arabes qui vivaient à l'est de la mer Rouge, c'est-à-dire dans la péninsule de l'Arabie, par opposition à celle d'*Occidentaux*, donnée aux Arabes qui avaient passé en Égypte pour s'établir à l'ouest de la mer Rouge. Aujourd'hui encore, la contrée située à l'orient du Delta est nommée *Scharkyé* ou orientale, et la partie comprise dans le Delta *Gharbyé* ou occidentale.

Comparez : Pococke, *Specim. Hist. arab.*, Oxoniæ, 1806, petit in-4°.

Reland, *Palest. illustr.*, lib. 1, cap. 16.

Niebuhr, *Descript. de l'Arabie*, t. II.

Aboulfeda, *Arab. edit.*, Gagnier, p. 49, etc.

J. D. Michaelis, *Suppl. ad Lex. hebr.*

Casiri, *Bibliotheca Arabico-Hispana escurialensis*, Matriti, 1760, 2 vol. in-fol.

la tête de ces rebelles, on vit figurer l'implacable veuve de Mahomet et l'ambitieux Moawiah, de la famille d'*Ommia*, qui, dans les commencements de l'islamisme, avait été opposé au prophète lui-même, et qui maintenant convoitait son héritage. De cette époque date le schisme qui divise encore les Musulmans en deux grandes sectes, les *sonnites* et les *schytes*. Les premiers, qui tirent leur nom du mot *sonna* (tradition), parce qu'ils prétendent conserver intacte la tradition de la légitimité, sont pour nous les vrais croyants : les Turcs des trois parties de l'Ancien monde et les Arabes appartiennent à cette branche puissante du mahométisme. Les seconds reconnurent Ali pour successeur d'Othman, et reçurent de leurs adversaires le surnom de *schytes* (sectaires) : les Persans professent cette doctrine. Ali mourut assassiné l'an 40 de l'hégire (660 de J.-C.), et la secte des schytes fut livrée à une déplorable anarchie. Plus forts et plus unis, les sonnites élevèrent au khalifat,

Ockley's, *History of the Saracens*, 2 vol. in-8°; 3° édit., 1757.
Ch. Mills, *Hist. du Mahométisme*, etc.

Reinaud, *Invasions des Sarrazins en France*, Paris, 1836, in-8°, pag. 230, et surtout la dernière note (pag. 320), où se trouve citée une observation de M. Letronne.

Éd. Gauthier d'Arc, *Histoire des conquêtes des Normands*, etc., Paris, 1830, in-8°.

l'année suivante, Moawiah, qui établit sa résidence à Damas, et fut le fondateur de la dynastie des OMMIADES. Dans la première année de son règne, Moawiah acheva de soumettre la province d'Afrique, et porta ses armes jusqu'au cœur de la Nigritie. Cependant, comme il suspectait avec raison la fidélité des Berbers, des Kobâyls, et de toutes ces tribus sauvages dont la plus grande partie avait accepté la nouvelle religion, il fit élever des murs et des fortifications autour de la ville de *Kairowan*, pour y mettre ses trésors en sûreté, sous la garde d'une nombreuse garnison. Kairowan avait été fondée, ou, selon quelques historiens, restaurée vingt ans auparavant (642) par Okbah-Ebn-Nafaa, qui y fut laissé par Amrou, avec la mission de rassembler auprès de lui les Berbers et toutes les nations africaines qui avaient embrassé l'islamisme. La nouvelle ville était située au sud de Tunis, à trente-trois parasanges de Carthage, et à douze de la mer. Moawiah y fit faire de grandes constructions qui furent achevées en cinq années; il y fit élever notamment une forteresse plus éloignée du bord de la mer, afin de la mettre à l'abri des insultes des flottes romaines, ainsi qu'on appelait alors les vaisseaux grecs et siciliens. Depuis cette époque, la ville de Kairowan prit en peu d'années un développement considérable; on y vit fleurir les arts,

les sciences et les lettres ; les édifices publics et particuliers vinrent attester par leur magnificence la prospérité et les richesses de cette métropole de l'Afrique [1].

Telles sont, en ce qui concerne l'Orient et l'islamisme, les notions préliminaires qu'il était urgent de rappeler. Nous allons maintenant porter nos regards sur l'Italie, car il n'est pas moins important de bien connaître l'état de ce champ de bataille sur lequel les armées du Christ et les bandes mahométanes vont s'entre-choquer, trois siècles durant.

Après la translation du siége de l'empire à Constantinople, le gouvernement de l'Italie fut confié à deux patrices. L'un fixa sa résidence à Pavie, l'autre à Syracuse. Le premier avait sous sa dépendance la plus grande partie de la péninsule, avec la Corse et la Sardaigne ; le second administrait la Sicile, la Calabre, le duché de Naples, Amalfi et l'île de Malte.

En étendant leurs conquêtes jusqu'aux limites du monde connu, les Romains s'étaient révélés à des nations qui n'avaient pas de nom, qui n'avaient pas d'histoire, et dont l'origine est encore un problème. Ces hordes belliqueuses que

[1] Ism. Aboulfeda, *Annal. moslem.*
Golius, *in notis ad Alferganum.*
Shaw., *Voyages*, t. I, p. 257.

la soif du sang et des richesses fit sortir de leurs forêts, guidées par un instinct fatal, se donnèrent rendez-vous au pied du Capitole, et l'édifice pompeux de la grandeur romaine, déjà ébranlé par la mollesse ou l'infamie des successeurs d'Auguste, par la vénalité et le luxe des gardes prétoriennes, par l'insolence et l'ambition des légions, s'écroula subitement aux acclamations de ces barbares. L'Italie et ses îles furent successivement envahies par les Huns, les Hérules et les Ostrogoths ; mais la cour de Byzance, après des efforts inouis, parvint à reconquérir une partie des anciennes provinces italiennes ; l'eunuque Narsès, plus digne de manier l'épée du guerrier que la vile quenouille dont l'impératrice Sophie lui fit l'injurieux présent, réussit à rétablir dans la péninsule la prépondérance des empereurs grecs.

Sophie écrivait à Narsès : « Viens, hâte-toi, « vil eunuque; tu nous es plus utile pour filer la « laine dans le gynécée que pour commander des « armées. » — « Oui, répondit le guerrier, j'irai et « j'ourdirai une trame que, de ta vie entière, tu « ne parviendras à débrouiller [1]. »

Un auteur italien [2], jouant sur le nom de

[1] Paul Diacre, *de Gest. Longobard.*, lib. II, cap. 5.

[2] Emmanuel Tesauro, *del regno d'Italia sotto i barbari*, etc., Venet., 1672, pag. 83.

Sophie, dit que l'impératrice n'était sage que de nom. Et, en effet, la plaisanterie qu'elle se permit à l'égard d'un vieux soldat mutilé qui avait rendu la victoire aux aigles romaines, fut une étincelle qui embrâsa l'empire; Narsès jugea plus convenable de se révolter que de se livrer, et de ruiner l'Italie que de l'abandonner. Tandis que Longin, envoyé pour le remplacer avec le titre nouveau d'*exarque*, recevait à Rome les applaudissements de la multitude, Narsès se retirait à Naples pour y former cette trame dont il avait menacé l'impératrice. Le plus sûr moyen d'assurer sa vengeance était d'appeler à son aide une nation puissante, celle des Longobards, qui venait depuis peu de révéler son existence au monde [1].

Paul Diacre et Procope ne s'accordent pas toujours dans leurs récits sur l'histoire des Longobards; l'exactitude du premier est souvent

[1] Il est peu probable que le mot *Longobards*, dont nous avons fait par contraction *Lombards* et *Lombardie*, signifie *longue barbe* ou *longue chevelure* (*lang-barden*), comme on le croit communément, car à cette époque la barbe et la chevelure étaient chose commune et peu faites pour servir de distinction. Telle est pourtant l'opinion de Paul Warnefrid, de Constantin Porphyrogenète, d'Othon de Frisingen, de Grunther et de Grotius. Il est bien plus raisonnable de se ranger de l'avis de ceux qui interprètent ce nom par les mots de *longue épée*. Voyez : Ab. de Nuce, *in notis ad Chr. Leon. ost.*

attestée par la concordance des monuments littéraires de l'époque[1]. Toutefois, cet écrivain vécut trois siècles après les événements qu'il raconte, tandis que Procope en était le contemporain. Sous ce rapport, et en considérant d'ailleurs qu'il était par sa position en mesure d'avoir de bons renseignements, et qu'il n'avait aucun intérêt à dénaturer les faits, Procope mérite généralement plus de confiance que son émule. C'est lui, en conséquence, dont l'autorité a dû être le plus souvent consultée dans les premières phases de cette période. Comme je n'ai pas à écrire l'histoire des Longobards proprement dite, je ne m'attacherai pas à dissiper les ténèbres qui enveloppent le berceau de ce peuple et je m'inquiéterai peu de savoir s'il faut, pour retrouver son origine, la chercher dans les profondeurs des antiques forêts de la Scandinavie, vers les montagnes de la Germanie septentrionale, ou sur les plateaux de l'Asie. Il suffit de savoir que les Longobards, au moment où Narsès les convoqua en Italie, ne formaient plus une association civile; ils n'existaient plus comme peuple,

[1] Voyez entre autres le *proemium* des lois de Rotharis (*Canciani*, vol. I). Ce prince y prend le titre de 70e roi des Longobards, ce qui concorde bien avec Paul Warnefrid. L'exactitude des noms n'est pas moins remarquable.

mais comme un grand corps d'armée [1]. Aux termes de leur constitution militaire, le chef suprême exerçait les fonctions, comme il revêtait les attributs de la royauté (*heer-koenig*). Les chefs subalternes et les plus vaillants d'entre les guerriers formaient le cortége du souverain ; ils étaient le noyau de son armée, et sa phalange de réserve. Cette troupe privilégiée par le droit de la force, à une époque où la force était une vertu, était celle des *gasindes* [2]. Tout homme libre, ayant droit de porter les armes, pouvait être admis, quand il avait fait ses preuves de bravoure, dans les compagnies de gasindes, et c'est bien probablement dans cette institution qu'il faut aller chercher l'origine de la nouvelle noblesse qui, au moyen âge, inféoda la Lombardie. La nation militaire des Longobards était organisée en associations décimales [3]. Les décuries se nommaient *fares ;* elles obéissaient aux *décans, decani.* Dix décuries formaient la centurie, confiée à l'autorité d'un *sculdahi.* Les centuries se réunissaient par divisions sous les ordres

[1] *Felicissimus exercitus.* Voy. les lois de Rotharis.

[2] *Gasindi regis.* Ce nom se retrouve dans les temps postérieurs de l'histoire d'Allemagne. Sous l'empereur Louis II, les vassaux de la couronne étaient encore appelés en Italie, *dominici gasindii.* (Canciani, I, p. 218, etc.)

[3] Legg. Rotha. ; Luitprandi legg.

d'un chef placé immédiatement après le roi. Le nom donné à ce fonctionnaire par les Longobards n'est point parvenu jusqu'à nous; ce serait, dans la langue latine, le *dux* ou *comes*. Ces ducs recevaient le gouvernement des villes conquises, pour y exercer les fonctions de juges comme celles de gouverneurs militaires.

A l'époque où Narsès entreprit la guerre contre les Goths fixés en Italie, l'armée longobarde s'était arrêtée sur les bords du Danube et de la Save, où, après une violente collision, elle avait dompté les Gépides, les Hérules et toutes les tribus septentrionales établies dans la Pannonie. Kunimund, roi des Gépides, et les plus vaillants de ses soldats périrent en combattant contre Alboin, roi des Longobards; et celui-ci, donnant au monde un exemple mémorable de ce mélange d'orgueil et de férocité, de débauche et d'exaltation, type commun du caractère de sa race, épousa la fille du chef qu'il venait d'égorger, la belle Rosamunda; puis, ivre de sang et de vin, d'amour et de haine, il obligea cette infortunée à boire dans le crâne de son père.

Ce fut peu de temps après cette hideuse bravade que le roi des Longobards conduisit à Narsès une troupe auxiliaire; celui-ci ne permit pas que ses nouveaux amis quittassent le sol de

l'Italie, après la victoire, sans emporter de splendides marques de sa gratitude. Tant de richesses excitèrent au plus haut degré la cupidité de ceux d'entre les guerriers qui n'avaient pas fait la campagne, et lorsque Narsès eut résolu de les appeler de nouveau pour son compte personnel, la nation entière se disposa gaiement à émigrer. Le départ général eut lieu le 1er avril 568, sous le règne de l'empereur Justin II[1].

Alboin avait cédé la Pannonie au khan des Avares, sous la condition que cette province serait rendue à son peuple, dans le cas où l'expédition ne réussirait pas. Tel ne devait pas être le résultat de cette entreprise. Dès la première année l'armée s'empara de toute la Vénétie et d'une partie du pays qui, depuis, a formé la Lombardie. Le Frioul fut constitué en duché, en faveur de Gisulphe, neveu du roi. Dans les années suivantes, les Longobards, à cette époque demi-païens et demi-chrétiens, poussèrent leurs conquêtes au delà du Pô ; ils soumirent toute la partie occidentale de la haute Italie, depuis l'Adige jusqu'aux Alpes Cottiennes, à l'exception de Pavie et de Gênes. Milan se rendit à eux ; puis ils envahirent successivement la Toscane, l'Ombrie et la vallée du Tibre. On peut voir dans les lettres

[1] Procope, *de Bell. Goth.*, lib. 4. Paul Diacre, *loc. cit.*

et les homélies de Grégoire le Grand avec quelle cruauté les barbares traitèrent les vaincus. « Cette nation féroce, dit-il, a moissonné les « peuples qui se pressaient sur cette terre fé-« conde comme les épis d'une riche moisson; « les villes ont été dépeuplées, les villages dé-« molis, les églises incendiées; les monastères « d'hommes et ceux de femmes ont été détruits, « les champs privés de cultivateurs et de culture; « la terre, veuve de ses maîtres, n'offre plus « que l'aspect d'un désert, et les bêtes féroces « ont pris possession des lieux où s'agitait au-« paravant une nombreuse population [1]. »

Alboin avait enlevé d'assaut les plus fortes villes de l'Italie, Tortone, Plaisance, Parme, Brisello, Reggio, Modène, et enfin Spolète, ville ancienne et considérable, qui, ruinée par les Goths, avait été rétablie par Narsès. Le roi des Longobards l'érigea en capitale de l'Ombrie, dont il fit un duché en faveur de l'un de ses gasindes, du nom de Faroald[2]. Le duché de Spolète acquit en peu de temps une grande importance, et devint l'un des plus puissants d'entre les états fondés par les Longobards[3]. Alboin établit également des juges ou ducs dans les principales cités dont il venait d'opérer

[1] Gregor. Magn., *Dialog. III*, 38.

[2] Paul Warnef., lib. III, cap. 7.

[3] Giannone, *Storia civile del regno di Napoli*, lib. IV, cap. I.

la soumission, et, retournant ensuite devant Pavie, il s'en rendit maître l'an 572, et y établit sa résidence. Deux ans après avoir achevé son expédition, Alboin, qui donnait dans Vérone un grand festin à ses gasindes, fit inviter Rosamunde à venir s'asseoir parmi les convives, pour boire de nouveau à leur santé dans le crâne de son père. Rosamunde obéit, en jurant dans son cœur de femme qu'elle se vengerait, et ce serment, elle ne tarda pas à l'accomplir; mais avant de faire périr le tyran, elle voulut l'insulter dans ses droits d'époux : elle se prostitua à deux hommes, Helmichis et Peredeo, à qui la nature de leurs fonctions permettait d'approcher le roi; puis, du crime d'adultère, elle entraîna sans peine ses complices au crime d'assassinat (an 574)[1]. A la nouvelle de cet événement, les gasindes, réunis à Pavie, choisirent pour souverain l'un d'entre eux, nommé Kleph. Le nouveau monarque se baigna dans le sang, se roula dans la débauche, et mourut assassiné après dix-huit mois de règne. N'oublions pas de constater qu'il avait reculé les limites du royaume

[1] On connaît assez la fin de l'histoire de Rosamunde. Réfugiée à Ravenne, auprès de l'exarque Longin, elle épousa Helmichis; séduite par l'exarque, elle voulut empoisonner son second époux et elle y réussit; mais avant de mourir celui-ci l'obligea à boire le reste du poison. Ce sujet tragique a été traité par Ruccellai, Alfieri et autres poëtes tragiques.

longobard dans les provinces méridionales de l'Italie; cependant il n'est point encore question à cette époque du duché de Bénévent, que nous verrons s'élever bientôt à une si grande puissance.

Effrayés par cette série de catastrophes, les Longobards ne songèrent point à élire un nouveau souverain; mais il ne faudrait pas supposer, ainsi que plusieurs historiens l'ont fait, par suite d'une fausse interprétation des paroles de Paul Warnefrid, que ce peuple ait voulu, à la mort de Kleph, se donner un gouvernement aristocratique composé de trente ducs. Il y eut dans la constitution longobarde un point d'arrêt, un interrègne de dix années, pendant lequel chaque duc gouverna en toute souveraineté, et sous son bon plaisir, la province qui lui avait été confiée. Le nombre en était de *trente-six*, et non de trente[1].

Cependant les Byzantins n'avaient pu être entièrement chassés du sol de l'Italie. Longin, qui commandait, au nom de l'empereur, les provinces grecques, avait fixé sa résidence à Ravenne dès l'année 568. Nous avons vu qu'il prit

[1] Les paroles du diacre d'Aquilée sont précises à cet égard; il nomme d'abord six ducs, ceux de *Milan*, de *Pavie*, de *Bergame*, de *Brescia*, de *Trente* et de *Forli*, puis il ajoute : « Indépendamment de ces ducs, il y en avait *trente* autres qui gouvernaient « leurs villes en maîtres absolus. » Paul Diac., I, 32.

à cette époque le titre d'*exarque*. C'était une imitation de ce qui se pratiquait en Afrique; les Grecs donnaient ce nom à tout officier préposé au gouvernement militaire d'un diocèse composé de plusieurs provinces, tandis que l'évêque, ou gouverneur ecclésiastique, recevait la dénomination de *métropolitain*.

L'exarchat de Ravenne fut d'abord appelé *décapole*, parce qu'il embrassait dans sa juridiction immédiate dix villes : *Ravenne*, *Classe*, *Césarée*, *Cervia*, *Cesena*, *Imola*, *Forlimpopoli*, *Forli*, *Faenza* et *Bologne*.

A dater de ce moment, Longin supprima les emplois des consulaires, correcteurs et présidents qui jusqu'alors, sous la domination des Romains et des Goths, avaient gouverné les provinces; il les remplaça, dans les villes de quelque importance, par des *ducs* et des juges qu'il chargea de l'administration de la justice [1], A dater de ce moment, le sénat et les consuls romains, dernier simulacre d'une grandeur éteinte, cessèrent de figurer dans les magistratures de la ville éternelle, et furent remplacés par un duc. Cet officier prenait également le titre de *magister militum* ou de *protosebastos*; et s'il

[1] Giannone, lib. III, cap. 5, d'après Blond., *Hist.*, lib. 8; Jo. Sleidan, *De quatuor sum. imp.*, lib. II, etc.

arrivait qu'il eut siégé auparavant dans le sénat, il s'appelait *hypatos* (consul ὕπατος)[1]. Naples, Sorrente, Amalfi, Gaëte et Bari furent aussi gouvernés par des ducs. Le reste des possessions grecques comprenait la presque totalité des provinces qui forment aujourd'hui la partie continentale du royaume de Naples, tandis que la Sicile continuait à obéir à un patrice dont Syracuse était la résidence. Cet officier était à peu près indépendant; seulement il envoyait tous les ans à Constantinople un tribut qu'il se procurait en imposant arbitrairement d'abord les villes les plus riches, et successivement jusqu'aux plus pauvres villages.

L'empereur Maurice, monté sur le trône en 584, rappela l'exarque Longin, dont la fidélité lui semblait suspecte, et le remplaça par un officier du nom de Smaragdus, très-expérimenté, disent les chroniques, dans l'art de la guerre[2]. Le nouvel exarque, à peine arrivé à Ravenne, se mit en devoir de chasser les Longobards des provinces italo-grecques, et débuta par la prise de Brisello; puis il engagea à son service un capitaine ennemi dont il acheta la trahison; enfin il se mit

[1] J. C. Capacii, *Historiæ neapolitanæ*, libri duo. Nap., 1771.

[2] Pour les détails historiques qui concernent l'exarchat de Ravenne, consultez la Chronologie de Fréher.

en rapport avec les Francks, et réussit à engager Hildebert[1], roi de Metz, à déclarer la guerre aux ducs longobards. Ceux-ci, voulant conjurer l'orage que l'exarque avait soulevé, s'unirent pour élire un souverain. On était alors en l'année 584, et l'interrègne avait duré dix ans. Le choix des Longobards décerna la couronne à *Autharis*, fils de Kleph, prince valeureux et prudent, disent les historiens italiens[2]. Il fut le premier qui ajouta à son nom barbare le nom romain de Flavius, que ses successeurs portèrent sans exception pendant deux siècles jusqu'à Didier, dernier prince de cette dynastie. Le règne d'Autharis se rattache à trois événements d'une haute importance pour l'histoire d'Italie au moyen âge, savoir :

1° *L'origine des fiefs en Italie*. Autharis venant à considérer que les ducs longobards avaient

[1] C'est en effet *Hildebert*, et non *Childebert*, qu'on doit dire. Généralement il faut mettre un point entre le C et la première lettre des noms de *C. Hildebert*, *C. Hilpéric*, *C. Lodowig*, *C. Lothaire*, *C. Aribert*, etc. Le C ou K est la première lettre de *coning* ou *koenig*, qui, dans l'ancien tudesque, signifie *roi*. C'est parce que les vieilles inscriptions lapidaires, les monnaies et les chartes ne font pas usage du point, que les historiens ont lu *Childebert*, *Clodowig*, *Clothaire*, *Chilpéric*, etc.

[2] Nommé *Authari*, par Paul Diacre; *Autharis*, par saint Grégoire; *Antharith*, par Baronius; *Apthacar*, par Grégoire de Tours; *Otharius*, par Reginone; *Vetari*, par Boccace.

joui pendant dix années consécutives de l'exercice du pouvoir souverain dans leurs gouvernements respectifs, et qu'en conséquence il serait à la fois inconvenant et dangereux de replacer les choses sur l'ancien pied, fixa leur condition de la manière suivante : chaque duc devait donner au roi, et faire remettre dans son palais, la moitié des tailles et gabelles, pour être affectée à l'entretien de la personne royale et à l'éclat de la couronne; l'autre moitié devait être employée par les ducs eux-mêmes pour faire face aux besoins de leurs duchés; les ducs enfin devaient conserver le gouvernement des villes qui leur étaient échues, mais à la condition de marcher au secours du prince toutes les fois qu'ils en seraient requis. Autharis se réserva le droit de les priver de leurs duchés pour quelque félonie bien avérée, et même selon son bon plaisir; mais il est à remarquer qu'il ne leur donna jamais de successeur que lorsqu'ils mouraient sans laisser d'enfants mâles[1].

2° *La conversion des Longobards au christianisme.* Autharis en donna l'exemple à ses sujets;

[1] Reginon, I, p. 517.
Paul Diac., III, 8.
Sigonius, *de Regno Italiæ*, lib. I.
Giannone, *Stor. civ.*, lib. IV, cap. 2 et 3.

malheureusement c'était le temps où les croyances d'Arius, à peu près éteintes dans l'Orient, s'étaient ravivées en Italie; les Goths en étaient surtout infectés. Autharis se déclara partisan de l'arianisme, et les évêques qu'il avait institués, disputant avec aigreur contre les évêques catholiques, donnèrent lieu à des scènes de scandale, de désordre et de querelles intestines.

3° *L'établissement du duché de Bénévent.* Le chef des conquérants avait réussi à faire la paix avec Hildebert, mais l'empereur Maurice se montra tellement irrité de cette condescendance du roi de Metz, que celui-ci crut devoir rentrer en Italie. Autharis vint au devant de lui, et tailla son armée en pièces[1]. Après cette mémorable action, le monarque longobard, passant victorieux devant Ravenne et sous les murs de Rome, envahit le midi de l'Italie, s'empara de la forte ville de Bénévent, y établit un duc, et poussa ses conquêtes jusqu'à Reggio, où il frappa de sa lance contre une colonne, voulant indiquer sans doute que les possessions de son

[1] « Il fut fait un si grand carnage de l'armée des Francks, que de mémoire d'homme on n'en avait vu un pareil. » Paul Diacre, lib. III, cap. 16.

Giannone ajoute que le froid et la faim achevèrent de faire périr tous ceux qui avaient survécu à ce désastre.

peuple devaient s'étendre jusqu'à cette limite.

Quelles que soient les expressions acerbes que les chroniqueurs contemporains aient employées en parlant de ce prince, toujours est-il qu'il fit fleurir avec les arts de la guerre ceux de la paix, qu'il rétablit l'ordre dans ses États, et y maintint une bonne justice.

Bénévent est appelé à jouer un grand rôle dans l'histoire des Sarrazins en Italie; cette antique cité, dont le premier nom avait été *Maleventum* [1], était destinée, ainsi qu'on le verra par la suite de ce récit, à devenir, en dépit du nom de meilleur augure que les Romains lui avaient imposé, un éternel sujet de troubles, de discorde et de désastres pour les Italiens. Quoi qu'il en soit, cette métropole du Samnium s'éleva rapidement, entre les mains des Longobards, à un haut degré de puissance et de prospérité [2].

[1] Tit.-Liv., *Dec.* I, lib. IX.

Pline, lib. III, cap. II.

[2] Afin de ne pas multiplier inutilement les notes et les citations, je déclare que je me suis servi principalement, pour tout ce qui concerne Bénévent, des ouvrages suivants :

Borgia, *Memorie di Benevento.*

Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.*

Sigonius, *de Regno Italiæ.*

Pellegrino, *Historia principum Longobard.* Napoli, 1643, in-4°.

Erchempert, *Chron. longob.*

Anonymus Salernitanus, etc.

Les historiens italiens et les moines chroniqueurs ne s'accordent pas sur l'époque de la constitution de Bénévent en duché longobard. Borgia lui assigne la date de 571, qui est évidemment trop reculée. L'opinion la plus vraisemblable, appuyée sur l'autorité du savant Giannone, est celle qui attribue cette fondation au roi Autharis, l'an 589. Le premier duc se nommait Zotto [1]; on sait peu de chose sur son compte, si ce n'est qu'il pilla le monastère du mont Cassin, et gouverna jusqu'en 791. De toutes les principautés longobardes, il en est six qu'on voit, vers cette époque, s'élever au premier rang, savoir : les duchés de Bénévent, de Spolète, de Turin et du Frioul, et les deux gouvernements des frontières, *marches* ou *marchesats* d'Ancône et de Trévise [2].

Autharis mourut empoisonné, au mois de septembre de l'année 590. Les ducs se rassemblèrent aussitôt pour procéder à une nouvelle élection; mais ne pouvant tomber d'accord sur le

[1] Voy., à la fin de l'ouvrage, la table chronologique des ducs de Bénévent.

[2] Le monosyllabe *march*, racine des mots *marche*, *marchesato*, *marquis*, *marquisat*, *marchiones*, etc., correspond, dans l'ancienne langue des Teutons, à *limite* ou *frontière*. Les marquis étaient donc des gouverneurs préposés à la garde des provinces frontières.

choix d'un souverain, ils confièrent la régence du royaume longobard à la veuve d'Autharis, la belle Théodelinde, fille du duc de Bavière, de la noble race des Agilolfings, alliée aux Mérowingiens. C'était, disent les historiens ecclésiastiques, une princesse sage et pieuse qui avait en horreur les hérésies de l'arianisme, et protégeait les catholiques avec tant de zèle, que l'évêque de Rome, saint Grégoire le Grand, lui offrit, en témoignage de reconnaissance, les quatre premiers livres de ses vies des saints. Les ducs convinrent de reconnaître pour roi celui d'entre eux que la reine choisirait pour époux. Il faut croire qu'à dater de ce moment les adorateurs ne manquèrent pas; Théodelinde se décida pour le plus beau, sinon pour le plus digne : c'était Agilulphe, duc de Turin. Ce vassal, étant venu présenter ses hommages à la reine, se disposait à lui baiser respectueusement la main, lorsque, disent les naïves chroniques, la reine le releva et le baisa sur la bouche. Ce baiser valait une couronne.

Ce fut sous le règne de Flavius Agilulphe (en 591) que mourut le premier duc de Bénévent. Zotto ne laissait aucun enfant mâle, et, conformément aux ordonnances d'Autharis, le roi avait le droit de pourvoir à sa succession. Le choix

d'Agilulphe tomba sur un prince de sa nation nommé Arékis, parent du duc de Frioul. La Providence réservait à Arékis Ier un règne d'un demi-siècle.

Flavius Agilulphe fut le premier roi longobard qui ceignit la couronne de fer, ainsi appelée, bien qu'elle fût d'or pur, parce qu'elle portait un cercle de fer. C'est à la reine Théodelinde qu'est due l'idée de cette alliance de deux métaux dont l'un était l'attribut caractéristique des vertus militaires du guerrier scandinave, l'autre le symbole de la puissance et des richesses d'un chef longobard. La couronne de fer fut, à dater de ce moment, conservée à Monza, près Milan. Saint Grégoire le Grand prescrivit, dans son rituel intitulé *Ordo romanus*, les cérémonies à observer dans la solennité du couronnement de ces rois. Il y est dit notamment que la couronne sera posée sur leur tête par l'archevêque de Milan.

Agilulphe soutint une lutte acharnée contre l'exarque grec, à qui il enleva Crémone, Mantoue et Brisello; mais il perdit la forte ville de Parme. Sur la fin de son règne, il fit une paix honorable avec les Francks et les Grecs, abjura l'arianisme, fonda la cathédrale de Monza sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, dota riche-

ment des églises et des monastères, et fut le premier des princes de sa nation qui mourut de mort naturelle (an 616 de J.-C.) [1].

Flavius Adaloald succéda à son père, et monta sur le trône conjointement avec Théodelinde. Tous deux promettaient à l'Italie des jours prospères, car déjà, à cette époque, les Longobards avaient cessé d'être considérés comme étrangers. Malheureusement la politique de l'empereur grec vint susciter un orage là où régnait le calme. A la distance où nous sommes placés, il est également difficile d'admettre ou de rejeter l'opinion des écrivains italiens qui ont affirmé que l'empereur Héraclius envoya vers Adaloald un Grec astucieux et méchant, nommé Eusèbe, qui fit prendre au jeune monarque un breuvage propre à lui faire perdre l'usage de la raison. Ce qui paraît positif, c'est que les perfides conseils d'Eusèbe portèrent le jeune prince à des actes de cruauté qui lui aliénèrent le cœur de ses sujets. Arraché au trône, il s'enfuit avec sa mère (an 627), et tous deux moururent dans l'exil, pauvres et repentants [2].

[1] Sur les vingt-deux rois longobards qui régnèrent depuis Alboin jusqu'à Didier (568 à 774), sept furent assassinés, sept chassés de leurs États, trois périrent de mort violente, et cinq seulement moururent paisiblement et assis sur le trône.

[2] Boccace a choisi Théodelinde, on ne sait pourquoi, pour

La couronne de fer échut au duc de Turin, Flavius Ariovald, qui avait épousé Gundeberge, fille de Théodelinde. L'historien Sigonius prétend qu'un chef longobard, nommé Adalulphe, conçut une violente passion pour la reine Gundeberge, et que n'ayant pu triompher de sa vertu [1], il l'accusa d'adultère et de complot contre la vie du roi. Celui-ci fit enfermer Gundeberge dans une forteresse, et la condamna à une prison perpétuelle; mais le roi des Francks, Dagobert, interposa heureusement sa médiation en faveur de la princesse, qui se trouvait être sa parente. Il nomma, selon les usages du temps, un champion qui, ayant obtenu l'assentiment de l'époux outragé, combattit contre l'accusateur de Gundeberge, le vainquit, et proclama l'innocence de la reine, en vertu de ce jugement de Dieu [2]. En mémoire de cet heureux événement, Gundeberge fit construire à Pavie la riche église de *St-Jean des Dames*.

Ariovald étant mort sans postérité, en 636,

héroïne de l'une de ses Nouvelles (3e *Journée*, *Nouvelle* 2e). Les grandes qualités de cette princesse semblaient pourtant devoir mettre sa mémoire à l'abri de la calomnie.

[1] *De stupro interpellare ausus.*

[2] Cet événement eut lieu en 634; mais Sigonius, et d'après lui Em. Tesauro, donnent le nom de Clothaire au roi des Francks, tandis qu'à cette époque Dagobert régnait sans compétiteur.

les ducs se réunirent de nouveau pour procéder à l'élection d'un souverain, et n'ayant pu parvenir à s'entendre, ils renouvelèrent l'accord qu'ils avaient fait à l'époque de la mort d'Autharis, laissant à Gundeberge, comme ils l'avaient fait en faveur de Théodelinde, le droit de se donner un époux et de leur imposer un roi. Le choix de la reine s'arrêta sur Rotharis, duc de Brescia [1]. Ce prince, qui régna de l'an 637 à l'an 652, est célèbre dans l'histoire à plus d'un titre. Il combattit les Grecs avec bonheur et réunit au royaume longobard deux provinces qui jusque-là avaient appartenu à l'exarchat de Ravenne: la première était un démembrement de la Vénétie, depuis l'ancienne Opitergium jusqu'à Trévise; la seconde, plus importante, sans contredit était la Ligurie, qu'il soumit en entier, depuis la Toscane jusqu'au royaume de Burgundie [2]. Mais ce qui a fait vivre avec éclat, dans l'histoire, le nom de Rotharis, c'est le code qu'il publia, en 644.

Nous touchons au moment où les Sarrazins vont se montrer dans les parages de l'Italie, et

[1] Em. Tesauro et son commentateur l'abbé Castiglione en font un prince des *Arodes*, nation germanique établie dans la Scandinavie. (Voy. aussi Roderic-Toletan, lib. 1, cap. 8.)

[2] Bourgogne et Provence.

nous pouvons, maintenant que la nation des Longobards se trouve définitivement constituée, déterminer l'état moral et politique des populations italiennes.

La Péninsule était alors occupée par deux sociétés, ou, si l'on veut, par deux puissances; toutes deux composées d'éléments assez hétérogènes, et dont aucune cependant n'acceptait la dénomination de peuple étranger.

La première de ces sociétés était celle des Romains, nom collectif sous lequel on désignait généralement alors tous les sujets de l'empire d'Orient, et qui comprenait les Grecs, les Italiens et les Romains proprement dits. C'était un peuple de bourgeois établi dans les villes et régi militairement; il reconnaissait en droit l'autorité suprême de l'empereur, obéissait directement à l'exarque de Ravenne: celui-ci déléguait ses pouvoirs à des ducs (*duces*), qui résidaient dans les principales villes de la province, et mettaient souvent à profit les malheurs du temps, l'éloignement du siége de l'empire, et les embarras de l'exarque, pour se rendre indépendants par le fait. Il ne paraît pas qu'il y eût alors aucune règle établie pour la nomination des ducs dans le thème italien; on la voit émaner tantôt de l'empereur lui-même, tantôt de l'exarque. Ces officiers ne cherchaient pas, du reste, à se sous-

traire au payement du tribut annuel dû à l'empereur; ce qu'ils voulaient, c'était l'indépendance politique, et ils la payaient au poids de l'or. Le peuple avait conservé l'organisation municipale [1]. Il était divisé en corporations d'arts et métiers appelées écoles, *scholæ*. Il y avait en outre les corporations de races, et nous voyons dans les diplômes de cette époque, mentionner dans les mêmes localités les *scholæ Græcorum* et les *scholæ Francorum*. Indépendamment des ducs ou gouverneurs, les Grecs entretenaient dans les villes qui leur étaient soumises un maître de la milice, qui y exerçait en second le pouvoir militaire. Les juges municipaux appelés *dativi*, les *décurions* et le *père de la cité*, l'ancien *curator*, complétaient à Rome et à Ravenne les institutions municipales. A côté de cette organisation, il s'en élevait une autre plus jeune, moins forte encore, mais non moins vivace, c'était l'organisation ecclésiastique. Les villes les plus importantes, demeurées au pouvoir des Grecs, avaient été constituées en siéges épiscopaux. Chaque évêque pouvait prendre le titre de pape [2]; mais l'évêque de Rome exerçait dans

[1] Gaet. Marini, *I papiri diplomatici raccolti ed illustrati*, etc., Roma, 1805.

[2] Lorsqu'il nous arrivera, par la suite, de nous servir du mot

les églises d'Italie l'autorité de métropolitain, et dans les diocèses de l'Occident celle de patriarche. Non-seulement c'était lui qui ordonnait les évêques élus par le clergé et le peuple, mais qui réglait encore les élections, terminait les différends qui s'élevaient à ce sujet, et souvent privait les évêques de leur siége, quand il y avait pour cela de graves motifs. Des quatre patriarches qui se partageaient alors l'univers chrétien, celui d'Occident tenait avec raison le premier rang; car, outre qu'il avait son siége dans la capitale du monde, il était encore par le fait le successeur de saint Pierre, chef des apôtres [1]. La Sicile étant aussi une province suburbicaire, ses évêques relevaient du patriarche de Rome. Cet état de choses dura jusqu'à l'époque du schisme de Photius.

L'évêque de Rome avait acquis déjà des biens si considérables en propriétés foncières et même en troupeaux, qu'il pouvait se charger d'approvisionner à lui seul la capitale du monde chrétien, sans avoir recours à l'empereur d'O-

pape, il est bien entendu que ce sera toujours en parlant de l'évêque de Rome.

[1] *Voy.* Dupin, *De vet. eccles. discipl. dissertatio* I.

Giannone, liv. III, ch. 6, et liv. IV, ch. 12 et § 1.

Comparez aussi les lettres de *saint Grégoire le Grand*, apud Chiocarelli, *de Episc. Neap.*

rient. Le patrimoine de Saint-Pierre s'étendait alors dans la Sicile même, où le saint-siége possédait de riches haras et de vastes domaines. Les biens de l'Église étaient cultivés par des colons, appelés, comme aujourd'hui, *massari*, du mot *massa*, qui indiquait sans doute la réunion de la propriété foncière en grandes masses [1].

Vers le milieu du VII[e] siècle, époque à laquelle nous nous sommes arrêté pour jeter ce coup d'œil rétrospectif, le thème grec de la péninsule italienne comprenait les provinces suivantes:

1° L'*exarchat de Ravenne*, ainsi nommé parce que le lieutenant de l'empereur, l'exarque, résidait à Ravenne. Ce gouvernement n'était plus appelé *décapole*, car les événements de la guerre en avaient changé la circonscription. Il se composait alors d'une partie de l'ancien territoire de l'Émilie, et des villes de *Ravenne*, *Bobbio*, *Cesena*, *Forlimpopoli*, *Faenza*,

[1] Consultez les lettres de Grégoire le Grand; Marini, *Papiri diplomatici*, dipl. XXIV, etc. Voy. aussi l'Histoire d'Italie au moyen âge, par l'Allemand Henri Leo, professeur à l'université de Halle, où toute la partie qui concerne l'histoire des institutions et l'organisation administrative est fort bien traitée. Je n'en dirai pas autant de la partie politique, où les erreurs surabondent. En général, ce livre est diffus et mal digéré.

Imola, *Bologne*, *Ferrare*, *Comacchio*, *Adria* et *Gabellum*, avec leurs territoires; enfin sur les cinq villes de la *Pentapole*, il en était trois, *Rimini*, *Pesaro* et *Fano*, qui appartenaient à l'exarque, tandis que les deux autres, *Ancône* et *Osimo*, étaient au pouvoir des Longobards.

2° Le *duché de Rome*, renfermé à peu près dans les murs de la ville éternelle.

3° Le *duché de Naples* avec les îles d'*Ischia*, de *Procida* et de *Nisida*, les villes de *Cumes*, *Baïes*, *Misène*, *Sorrente*, *Acerra*, *Stabia*, *Atella* et *Amalfi*; les ports de *Minturne*, de *Volturne* et de *Patria*. Le duc de Naples s'intitulait *dux Campaniæ*, et cependant il ne possédait qu'une faible partie de la Campanie. On l'appelait aussi duc de la Liburie, peut-être du nom de l'ancien *Champ Leborinus* dans la Campanie. Sa nomination, qui émanait d'abord directement de l'exarque, ou même de l'empereur, fut soumise par la suite au choix du peuple[1]. On verra par la suite de cette histoire que la qualité d'évêque et celle de duc furent plus d'une fois réunies à Naples sur une même tête.

4° Les duchés de la *Pouille*, de la *Calabre*, des

[1] Muratori, *Diss.* 14.
Jorio, *Discorso sopra la storia de' regni di Napoli e di Sicilia*, etc., Napoli, 1761, in-4° (pag. 27).

Brutiens (Abruzzes), de *Gaëte*, de *Gallipoli*, d'*Otrante*, de *Bari*, de *Rossano* et quelques autres moins importants.

5° La *Vénétie*, qui, abandonnée à elle-même, était gouvernée tantôt par un duc, tantôt par un chef des milices.

6° La ville de Gênes et son territoire durent être soumis aussi à l'autorité d'un duc byzantin, mais nous n'avons à cet égard que des notions fort incomplètes et très-obscures. On sait toutefois que l'évêque de Milan s'était refugié à Gênes pour se soustraire aux persécutions des conquérants barbares, et qu'il continua d'y résider jusqu'en 649. La Ligurie devait être alors abandonnée à elle-même, tantôt dévastée par les Longobards, tantôt reprise par les troupes que l'Europe y faisait passer. Gênes, Luni, Albenga, Savône, Varigotti, les villes et les bourgs situés entre les confins de la Toscane et ceux du royaume des Francks, furent saccagés et incendiés par Rotharis, l'an 641; mais il paraît que ce chef longobard abandonna le pays sans songer à y établir un duc[1].

La seconde des deux sociétés qui s'agitaient

[1] Comparez Frédégaire, Paul Diacre; voyez surtout Serra, *Storia dell' antica Liguria e di Genova*, t. I, p. 252.

alors sur le sol de l'antique Italie était celle des Longobards. Soumise à l'autorité d'un guerrier couronné (*heer kœnig*) et d'une classe noble de gasindes, sa constitution était purement militaire; chaque soldat de cette milice faisait partie d'une *dizaine* ou décurie appelée *fare*. A l'imitation des Grecs, les gasindes préposés au gouvernement des principales villes longobardes prenaient le titre de *ducs*. On a vu, dans l'interrègne qui suivit la mort de Kleph, trente-six ducs longobards se constituer en aristocratie militaire. Il serait sans doute assez curieux de connaître les noms de ces duchés, mais les chroniqueurs italiens n'en ont pas donné une liste exacte. Quoi qu'il en soit, il est positif que les rois longobards ne tardèrent pas à s'apercevoir que plus le nombre de ces redoutables vassaux de la couronne de fer était grand, et plus le pouvoir royal se trouvait restreint, et plus aussi les forces du royaume étaient énervées par cette sorte de partage. On ne saurait douter que leur politique ne tendît dès ce moment à diminuer à la fois les prérogatives et le nombre des ducs. Sous le règne de Rotharis, les chroniques ne nomment plus que les trois grands duchés de *Frioul*, de *Spolète* et de *Bénévent*, les petits duchés de *Trente*, *Ber-*

game et *Brescia*, les marches ou marquisats d'*Ivrée* et d'*Ancône*[1].

Le duché de Frioul, placé à l'entrée de l'Italie, se trouvait appelé le premier à repousser dans les invasions étrangères. Celui de Spolète, le centre de la Péninsule, surveillait et contenait les Romains et les Grecs fortifiés dans Rome et Ravenne[2]. Enfin celui de Bénévent servait à la fois de porte et de barrière aux Longobards : de porte pour pénétrer dans les provinces méridionales du thême grec ; de barrière, pour s'opposer aux courses et aux entreprises des Napolitains et des Calabrais. Ce duché, qui devait un jour devenir le plus vaste démembrement du royaume des Longobards, comprenait déjà du temps de Rotharis les villes importantes de Capoue, de Salerne, Lucania ou Pæstum, Montella, Laino, etc.[3] Ces villes et leurs annexes formaient des provinces particulières sous le nom de comtés ou gastaldats. Les *gastaldi*, dénomination qui existe encore aujourdui dans le midi de l'Italie, ne se trouvaient pas seulement dans

[1] Le marquisat d'Ivrée s'étendait de la vallée d'Aoste à la ville de Trente; il comprenait plusieurs lacs, et entre autres ceux de Lugano, de Côme et d'Arona. Nous aurons occasion d'en parler encore.

[2] Giannone, lib. IV, cap. 2.

[3] Borgia, *Memorie di Benevento*.

le duché de Bénévent; il y en avait encore dans la plupart des autres gouvernements longobards. Ils relevaient immédiatement du duc, bien que leur nomination émanât quelquefois de l'exarque ou même de l'empereur. Dans l'origine, on ne les privait du gouvernement des villes qu'ils administraient que pour des motifs graves, tels que félonie; et par la suite l'usage s'établit de permettre à leurs enfants mâles de leur succéder. « Telle fut, dit l'historien Giannone, l'origine « des comtés et des fiefs dans le royaume de « Naples. D'abord on ne les possédait point à « titre de seigneurie, mais seulement comme des « emplois: ceux qui en étaient pourvus s'appe« laient *comtes*, parce que leurs principales fonc« tions étaient de commander un certain nombre « de troupes ou de citoyens réunis pour une ex« pédition, et qu'on nommait *comitive*. Ces « comtes administraient aussi la justice aux peu« ples de leur département, présidaient aux ju« gements publics et à ceux des procès qui s'éle« vaient entre particuliers, ainsi qu'on en trouve « la preuve dans les lois lombardes. On leur con« fiait le gouvernement des villes et de leurs « territoires à titre d'office et non de seigneurie, « quelquefois pour la vie, souvent pour un temps « limité; mais les princes lombards avaient soin « de leur envoyer chaque année des lettres de

« confirmation dans leur emploi, afin de leur « faire connaître qu'ils se réservaient la liberté « de les révoquer[1]. »

Toutefois, on peut dire que le titre de comte indiquait à la fois une dignité et un office, tandis que celui de gastalde ne désignait qu'un office; et en effet, on vit par la suite plusieurs gastaldes solliciter et obtenir l'honneur d'être appelés comtes, tels furent ceux de *Capoue*[2].

[1] Giannone, lib. VI, cap. I.

[2] L'étymologie du mot *gastalde*, comme tant d'autres, a donné lieu à plus d'une controverse scientifique. Ceux qui ont considéré que ces officiers n'étaient dans l'origine que des agents qui géraient les biens des rois et ceux des ducs, ou des officiers affectés aux sujets romains des Longobards, moins pour leur administrer la justice que pour gouverner et diriger les colons qui cultivaient les propriétés des conquérants, pour surveiller et inspecter les métairies et les métayers des églises, et pour gérer le patrimoine des couvents; ceux-là, dis-je, veulent qu'on écrive *castaldi*, et font dériver ce mot de *castellum*, ce qui serait alors l'équivalent de *châtelain*. Mais l'opinion contraire tire cette dénomination de la langue que parlaient les Longobards. En effet, dans les anciens dialectes germaniques, et même, à ce que nous apprend le professeur Henri Leo (*loco cit.*), dans l'allemand proprement dit, jusqu'à la fin du moyen âge, *gast* signifie la même chose que *hostis* en latin, c'est-à-dire *ennemi*, ou, dans l'ancien idiome, *étranger, homme de race étrangère*, ce qui s'explique, dans l'application, par l'origine des *gastaldes*, officiers longobards, avons-nous dit, affectés aux sujets romains; en d'autres termes, magistrats *étrangers* donnés aux naturels. Amerpachio,

Avant le règne de Rotharis, les Longobards vivaient comme des hordes nomades, et n'avaient pour toute législation que des usages bizarres ou cruels, empruntés à de barbares traditions; mais Rotharis, après avoir agrandi son royaume par la conquête des Alpes cottiennes, voulut affermir son gouvernement en donnant au peuple des lois écrites : ses successeurs imitèrent cet exemple, et voulurent comme lui être législateurs. Dès-lors un grand changement s'opéra dans le caractère et les mœurs des Longobards; ce peuple belliqueux ne se fit plus remarquer que par sa douceur, sa modération, sa justice,

dans ses notes sur les Capitulaires de Charlemagne, dit que les mots *guast-halden* fignifient *hospitium tenere.*

Au surplus, ne pouvant donner ici plus de développement à cette digression, je renvoie aux sources :

Legg. longob., lib. I, tit. 34; lib. II, tit. 17,

Paul Diac., *De Gestis Longob.*

Erchempert, *Chron. Regn. longob.*, n°s 62, 65, etc

Léon d'Ostie, lib. I, cap. 48.

Cam. Pellegrini, *Dissert. Duc. Benevent. in antiq. provinc.*, etc. page 81.

Giannone, *St. civile di Nap.*, lib. VI, cap. I.

D. Pietro, *Memorie di Sulmona.*

Grimaldi, *Storia delle leggi e magistrati del regno di Napoli*, lib. II, 65.

Marini, *Papyri diplomatici*, *ann.* 1018, pag. 67.

H. Leo, *Hist. d'Italie*, liv. II, ch. II, etc.

son amour du travail et de l'ordre. Nous aurons à apprécier ailleurs la législation de Rotharis et de ses successeurs [1], ainsi que l'état politique de l'Italie pendant toute la durée de la domination longobarde; le récit des événements politiques réclame maintenant son tour, et le moment est venu d'ouvrir la lice aux soldats de Mahomet, qui viennent prendre leur part de butin dans cette sanglante expiation de la grandeur romaine.

[1] Voy. la seconde partie.

CHAPITRE II.

Depuis les premières courses des Sarrazins jusqu'à la translation de l'Empire d'Occident aux Français (632-800 de J. C.).

Les commencements de l'histoire sont partout enveloppés de ténèbres. Les événements arrêtés dans la prévision de Dieu passent inopinément sur la terre, en y laissant des traces que les contemporains s'attachent peu à recueillir, parce qu'ils jugent la précaution surabondante. Ils ne peuvent se persuader qu'on en perdra le souvenir, ou plutôt ils s'imaginent que ces grands épisodes de la vie du genre humain n'appartiennent qu'à la génération vivante, et qu'ils mourront avec elle. Étrange préoccupation! Chaque homme, en fermant les yeux, croit fermer le livre de l'histoire.

Il règne une grande incertitude sur les premières courses maritimes des Arabes dans les parages de l'Italie; mais on ne peut douter que la partie méridionale de la Péninsule, ainsi que les îles environnantes, n'aient été visitées de

bonne heure par ce peuple enthousiaste, qui craignit un instant que les limites du monde ne fussent trop étroites pour contenir l'islamisme. Une tradition suspecte nous a transmis le souvenir de leur première apparition en Sicile, l'an de J.-C. 632 [1]. Il est probable que ces prétendus Sarrazins n'étaient pas autres que des pirates africains, dont le voisinage des îles de Malte, de Gozo et de Sicile éveillait sans cesse la cupidité. Anastase le bibliothécaire nous parle encore d'une incursion tentée par les Arabes vers l'année 650. Olympius, exarque de Ravenne, serait venu lui-même en Sicile à cette occasion, et il y serait mort de fatigue après avoir battu et repoussé les pirates [2]. C'est en invoquant les mêmes autorités, mais en faisant les mêmes réserves, qu'il

[1] Goltzius, *Siciliæ historia posterior*, etc., apud Grævium et Burmann.

[2] Anast. Bibl. (Voyez dans le recueil de Muratori.)

Goltzius, *loc. cit.*

Voici comment l'historien Fazello raconte cet événement : « *Sarraceni igitur, Constantio imperante, Siciliæ non modo littoralia, sed mediterranea etiam occupantes, cuncta fœdo vastarunt incendio. Qua clade Constantius cognita, Olympium ducem (qui eo tempore in Italia ejus erat exarchus) contra eos misit. Olympius navali prælio cum Sarracenis congressus, adeò cruentam est victoriam adeptus, ut propior victo quam victori hostibus abactis, insulam sit ingressus, atque mox laboriosa pugna defatigatus, paucis diebus postquam ægrotare cœpit, defunctus sit.* » (*De rebus siculis, poster. decad.*, lib. VI.)

faut indiquer une troisième expédition qui aurait eu lieu l'an 653.

Dans la dernière moitié du septième siècle, l'ancien monde romain s'émut d'un événement qui pouvait avoir des résultats d'une haute importance, et qui ne servit qu'à enfanter de nouveaux désastres. L'empereur, devenu odieux à ses sujets d'Orient par son attachement au monothélisme, par ses violences et sa cruauté, résolut de reporter en Occident le siége de l'Empire. Constant II partit de Constantinople avec une flotte nombreuse, au printemps de l'année 663, et débarqua dans la ville de Tarente, que les Longobards n'avaient point encore occupée. A cette époque, un changement avait été opéré dans le gouvernement du thème italien. Les possessions grecques au nord du duché de Naples, et Naples elle-même, relevaient de l'exarchat de Ravenne, tandis que les provinces situées au midi obéissaient au patrice de Sicile. La Sardaigne et la Corse dépendaient de l'exarchat d'Afrique.

A peine débarqué, Constant reçut un renfort de Napolitains, et s'avança dans l'intérieur du pays. Il soumit, chemin faisant, plusieurs villes de la Pouille, et saccagea la forte Lucera; puis enfin il vint mettre le siége devant Bénévent, qui appartenait alors au duc Romuald, fils de Fla-

vius-Grimoald, douzième roi des Longobards. Ce fut en cette occasion que Barbatus, prêtre et ensuite évêque de Bénévent, exalta le courage des assiégés en leur persuadant d'abjurer les erreurs du paganisme et de l'arianisme, d'embrasser la foi catholique, et d'invoquer l'assistance du vrai Dieu et des saints. Le duc Romuald, catholique zélé, se montra fidèle à la maxime : *Aide-toi, le ciel t'aidera;* il envoya incontinent à Pavie pour demander à son père un prompt secours. Le député dont il fit choix pour remplir cette mission lui avait déjà donné des preuves d'un entier dévouement: c'était Gésuald, son précepteur et son tuteur.

A peine informé de ce qui se passait, Flavius-Grimoald se mit lui-même à la tête d'une puissante armée, et marcha à grandes journées vers la ville assiégée. Arrivé à une petite distance du camp des ennemis, le roi jugea convenable d'en donner avis à son fils, et il confia ce soin dangereux à Gésuald; mais ce fidèle serviteur tomba entre les mains des Grecs. Constant voulut mettre cet événement à profit, et tenter d'enlever par la ruse ce qu'il n'avait pu obtenir par la force. Il enjoignit à Gésuald, sous peine de mort, de s'avancer, les mains chargées de fers, aux pieds du rempart de la ville assiégée, et de demander à parler au duc pour lui

dire que tout espoir était perdu; que le roi n'ayant pu quitter Pavie, invitait les Béréventains à se soumettre aux meilleures conditions possibles. Le rusé Gésuald promit d'exécuter fidèlement ce qui lui était imposé; mais quand il se trouva en présence du duc : « Seigneur, lui « cria-t-il, ayez bon courage et ne craignez rien; « le roi votre père n'est pas éloigné de vous; « il conduit une puissante armée à votre secours, « et ce soir même il doit arriver sur les bords « du Sangro. Je vous recommande ma femme et « mes enfants, car je vois déjà que ces lâches « Grecs s'apprêtent à me faire mourir[1]. » Constant, peu touché de cet acte de courage, fit trancher la tête au fidèle Gésuald, et la fit jeter dans la ville; mais en même temps, il leva le siége et se dirigea sur Naples. Le comte de Capoue l'attaqua en chemin et battit son armée près la rivière de Calore[2]. Après ce désastre, l'empereur confia le commandement de ses troupes à Saburrus, duc de Naples, qui ne fut pas plus heureux que son maître. Les Napolitains et les Bénéventains étaient alors divisés par une jalousie de voisinage, par une rivalité de posi-

[1] Paul. Diac., lib. v, cap. 4.
Giannone, *loc. cit.*
Summonte, *Hist. di Nap.*
[2] Non loin d'Acerra.

tion, d'industrie et de puissance. Ces haines locales, si communes dans la péninsule italienne, recevaient, dans ces changements perpétuels de la domination étrangère, cette force qui devait en perpétuer l'existence jusqu'à nos jours. Saburrus fut battu par le duc de Bénévent en un lieu appelé *Passage de Formia*, aujourd'hui *Castellone*, à peu de distance de *Mola di Gaeta*. Ce fut dans cette rencontre qu'un guerrier longobard dont les chroniqueurs nous ont conservé le nom, *Amalong*, qui portait la lance du roi, en perça un cavalier grec avec tant de vigueur, qu'il l'enleva de dessus son cheval, le tint quelque temps suspendu, puis le rejeta sanglant parmi les Grecs épouvantés. Irrité plutôt que consterné par tant de revers, l'empereur se rendit à Rome, où le pape Vitalien le reçut avec de grandes démonstrations de respect. Le voyage de Constant à Rome et à Naples ressembla, disent les historiens de cette époque, à une expédition de corsaire ; il prit dans ces deux capitales tout ce qu'il put emporter en objets d'art et meubles précieux, tout ce qu'il y avait de plus rare en bronze ou en marbre, en or ou en argent, et le fit embarquer pour être transporté à Syracuse, où il se proposait de fixer sa résidence [1].

[1] L'historien Giannone se trompe quand il dit que ces objets furent portés à Constantinople (lib. IV, cap. 10).

Peu de temps après, l'empereur se rendit lui-même en Sicile, en passant par Naples, la Calabre et Reggio, où ses troupes furent battues une troisième fois par les Bénéventains.

C'était une époque néfaste pour cette partie de l'empire grec. La Calabre, la Corse, la Sardaigne, la Sicile et l'île de Malte, étaient écrasées d'impôts que les Byzantins faisaient passer à Constantinople; le patrimoine de Saint-Pierre possédait, en outre, des biens considérables en Sicile, et en tirait chaque année d'immenses revenus qui se consommaient hors de l'île. Les habitants de ces contrées étaient tellement vexés et rançonnés, qu'on en vit beaucoup abandonner le sol qui les avait vus naître, leurs familles et leurs biens, pour se retirer chez les Sarrazins, et s'enrôler parmi les pirates qui infestaient alors la Méditerranée[1]. L'empereur voulant mettre à la fois un terme aux déprédations des Arabes et aux émigrations de ses sujets, fit passer en Afrique une armée composée de Siciliens et de Sardes, qui obtint d'abord quelques succès importants, mais qui fut ensuite exterminée par Moawiah-ebn-Kodaij, vers l'année 667.

Cependant l'empereur Constant s'était rendu

[1] Johannes de Johanne, *Codex diplomaticus Siciliæ*, 2 vol. in-fol., Panormi, 1743.

odieux aux Siciliens par ses rapines et ses débauches. Il se faisait donner par les églises les vases sacrés et les ornements d'or; et non content d'accabler le peuple d'impôts énormes, il enlevait encore les femmes et les enfants des citoyens les plus considérables, et ne les leur rendait qu'après les avoir déshonorés. La vengeance ne se fit pas attendre; ce prince exécrable fut assassiné l'an 668, dans le Bain de Daphnis à Syracuse, par un de ses serviteurs, nommé André, fils de Troïle[1].

Dans la confusion qui suivit cet événement, un certain Miziz, Arménien, remarquable par sa rare beauté, fut proclamé empereur[2]. Constantin Pogonat, fils et légitime successeur de Constant, marcha aussitôt contre l'usurpateur; et celui-ci, se voyant trop faible pour résister aux forces que

[1] Il fut tué d'un coup de seau sur la tête :

.......δέδωκεν αὐτὸν, μετὰ τοῦ κάδδου......

Cédrène, Compend. historiar., t. I, p. 436 de l'édition de Xilander, Parisiis, typogr. regia, 1647.

Dum molliter et libidinose in balneis Daphnes lavaretur, saponeque gallico deliniretur, ab Andrea Troili filio, cæterisque suis domesticis ferventi situla in verticem ejus injecta excerebratus occubuit. (Fazellus, *de reb. sic. poster. dec.*, lib. VI, cap. 1). Fazello place cet événement en 770; c'est deux années trop tard.

Voy. aussi de Burigny, *Hist. de Sicile*, t. I, p. 261.

[2] Cédrène, *loc. cit.*

Theophanes, *Chronographia.*

son rival lui opposait, fit partir immédiatement un de ses officiers, avec mission d'y solliciter le secours des Arabes. C'était peu de temps après la victoire signalée que Moaviah-ebn-Khodaij avait remportée sur les Grecs, et le vainqueur n'attendait qu'une occasion favorable pour prendre l'offensive, et tenter un coup de main sur la Sicile. Il ne faut donc pas s'étonner de l'empressement qu'il mit à seconder les vœux de Miziz. Par ses ordres, une flotte puissante commandée par Abd'allah-ebn-Kaïs al-Fezary, se rendit sur les côtes de Sicile, et opéra une descente aux environs de Syracuse, l'an 48 de l'hégire (669 de J. C.); mais sur ces entrefaites, Miziz avait été battu et tué, et l'empereur était retourné triomphant à Constantinople. Abd'allah-ebn-Kaïs s'empara de Syracuse, et y exerça de sanglantes représailles. Tous ceux des habitants qui n'avaient pas eu le temps de se sauver dans les montagnes environnantes, furent passés au fil de l'épée, ou réduits à l'état d'esclaves. Les églises, les couvents et les maisons les plus opulentes furent pillés pendant plusieurs journées consécutives. Les vainqueurs se saisirent en cette circonstance d'une grande partie des objets précieux que le dernier empereur avait enlevés à Rome et à Naples. On remarquait dans ce butin des statues de la Vierge et des Saints qu'un histo-

rien arabe appelle dans son langage impie *des idoles d'or et d'argent ornées de perles.* Abd'allah les porta au Calife Moawiah, qui les envoya dans l'Inde pour en tirer un plus grand prix, attendu l'aversion des Musulmans pour ces sortes d'images[1].

[1] Le Novaïri, *Histoire de Sicile, contenant les expéditions des Musulmans dans cette île, les conquêtes qu'ils y ont faites, et la manière dont les Francs s'en sont rendus maîtres;* par Admed-ebn-abd-al Wehab, surnommé LE NOVAÏRI.

Cette chronique arabe, qui forme le plus précieux document de l'histoire des invasions sarrazines en Italie, a été traduite en français par J. J. A. Caussin, et en latin par le chanoine Rosario-Gregorio (*Rerum arabicarum quæ ad historiam siculam spectant ampla collectio,* Panormi, Reg. typ., 1790, in-fol.).

Le chanoine Gregorio, l'un des savants les plus estimables que la Sicile ait produits, et dont les travaux nous ont été d'un si grand secours, avait plus de zèle que de science à l'époque où il traduisit le Novaïri. Il paraît même qu'il ne savait alors la langue arabe que fort imparfaitement, et après s'être traîné sur les traces de Caussin, il eut le tort de prétendre avoir mieux fait que lui, et surtout avoir donné une traduction plus littérale. Caussin s'est bien vengé de cette indigne attaque, en démontrant que l'écrivain sicilien n'était, en quelque sorte, que son copiste; que là où la traduction française était fautive, la traduction latine l'était aussi, et que dans les passages où Gregorio avait voulu marcher seul, il n'avait produit qu'un *galimatias hérissé de contresens.* Voy. note 1, pag. 7 et 8 de la traduction de Caussin; note 3, page 13; note 1, page 14; note 4, page 18; note 2, page 25; note 2, page 31; note 1, page 33; notes 1, 2 et 3, page 34; note 1, page 35, ainsi conçue : *quos secum duxit al hasan Panormum* (M. Gregorio). « J'avoue que c'est moi qui l'ai induit ici en « erreur. J'avais d'abord traduit comme s'il y avait *tawajjaha,* « au lieu de *wajjaha,* » note 1, page 36, etc., etc.

Ceci soit dit, au reste, sans porter atteinte au mérite incon-

Quatre années s'étaient à peine écoulées depuis cette catastrophe, lorsque plusieurs vaisseaux détachés d'une flotte sarrazine qui croisait alors dans la mer Égée, sous les ordres de Mohammed-ebn-abd'Allah, vinrent opérer un nouveau débarquement dans les mêmes parages; mais cette fois, les Siciliens étaient sur leurs gardes, et les pirates, bravement reçus, se rembarquèrent après avoir éprouvé une perte considérable (an 673 de J.-C.) [1].

Le chroniqueur arabe Hagi parle d'une incursion des Sarrazins effectuée l'an 703 de l'ère chrétienne, qui aurait eu pour résultat la prise et le sac de Messine. Le Novaïri ne fait aucune mention de cet événement [2].

testable et au zèle scientifique du chanoine Gregorio, qui désormais ne sera plus cité qu'avec les égards qui lui sont dus.

Après le Novaïri, *loc. cit.*, comparez Paul Diacre, lib. v; Anastase le bibl., *in vitâ pontif. Adeodati;* Theophanes, *in Chronographiâ*, etc.

[1] Rampoldi, *Annales musulm.*, vol. 3, anno 673.

[2] Hagi Aliphé-Mustaphà, *Excerpta ex chronologiâ arabicâ.*

La Chronique de Hagi (ou Hazi, selon quelques orientalistes) a été traduite par Caruso (*Carusius*), dans sa *Bibliotheca historica regni Siciliæ, sive historicorum qui de rebus siculis..... amplissima collectio*, etc., Panormi, 1723, 2 vol. in-fol.

Caruso était un savant estimable pour son époque; mais le chanoine Gregorio a remarqué le premier que la *Bibliotheca historica* de cet écrivain contenait de telles erreurs, et en si grand nombre, qu'il serait plus facile de nettoyer les étables d'Augias:

rien arabe appelle dans son langage impie *des idoles d'or et d'argent ornées de perles*. Abd'allah les porta au Calife Moawiah, qui les envoya dans l'Inde pour en tirer un plus grand prix, attendu l'aversion des Musulmans pour ces sortes d'images[1].

[1] Le Novaïri, *Histoire de Sicile, contenant les expéditions des Musulmans dans cette île, les conquêtes qu'ils y ont faites, et la manière dont les Francs s'en sont rendus maîtres;* par Admed-ebn-abd-al Wehab, surnommé LE NOVAÏRI.

Cette chronique arabe, qui forme le plus précieux document de l'histoire des invasions sarrazines en Italie, a été traduite en français par J. J. A. Caussin, et en latin par le chanoine Rosario-Gregorio (*Rerum arabicarum quæ ad historiam siculam spectant ampla collectio*, Panormi, Reg. typ., 1790, in-fol.).

Le chanoine Gregorio, l'un des savants les plus estimables que la Sicile ait produits, et dont les travaux nous ont été d'un si grand secours, avait plus de zèle que de science à l'époque où il traduisit le Novaïri. Il paraît même qu'il ne savait alors la langue arabe que fort imparfaitement, et après s'être traîné sur les traces de Caussin, il eut le tort de prétendre avoir mieux fait que lui, et surtout avoir donné une traduction plus littérale. Caussin s'est bien vengé de cette indigne attaque, en démontrant que l'écrivain sicilien n'était, en quelque sorte, que son copiste; que là où la traduction française était fautive, la traduction latine l'était aussi, et que dans les passages où Gregorio avait voulu marcher seul, il n'avait produit qu'un *galimatias hérissé de contresens*. Voy. note 1, pag. 7 et 8 de la traduction de Caussin; note 3, page 13; note 1, page 14; note 4, page 18; note 2, page 25; note 2, page 31; note 1, page 33; notes 1, 2 et 3, page 34; note 1, page 35, ainsi conçue : *quos secum duxit al hasan Panormum* (M. Gregorio). « J'avoue que c'est moi qui l'ai induit ici en « erreur. J'avais d'abord traduit comme s'il y avait *tawajjaha*, « au lieu de *wajjaha*, » note 1, page 36, etc., etc.

Ceci soit dit, au reste, sans porter atteinte au mérite incon-

Quatre années s'étaient à peine écoulées depuis cette catastrophe, lorsque plusieurs vaisseaux détachés d'une flotte sarrazine qui croisait alors dans la mer Égée, sous les ordres de Mohammed-ebn-abd'Allah, vinrent opérer un nouveau débarquement dans les mêmes parages; mais cette fois, les Siciliens étaient sur leurs gardes, et les pirates, bravement reçus, se rembarquèrent après avoir éprouvé une perte considérable (an 673 de J.-C.) [1].

Le chroniqueur arabe Hagi parle d'une incursion des Sarrazins effectuée l'an 703 de l'ère chrétienne, qui aurait eu pour résultat la prise et le sac de Messine. Le Novaïri ne fait aucune mention de cet événement [2].

testable et au zèle scientifique du chanoine Gregorio, qui désormais ne sera plus cité qu'avec les égards qui lui sont dus.

Après le Novaïri, *loc. cit.*, comparez Paul Diacre, lib. v; Anastase le bibl., *in vitâ pontif. Adeodati;* Theophanes, *in Chronographiâ*, etc.

[1] Rampoldi, *Annales musulm.*, vol. 3, anno 673.

[2] Hagi Aliphé-Mustaphà, *Excerpta ex chronologiâ arabicâ.*

La Chronique de Hagi (ou Hazi, selon quelques orientalistes) a été traduite par Caruso (*Carusius*), dans sa *Bibliotheca historica regni Siciliæ, sive historicorum qui de rebus siculis..... amplissima collectio*, etc., Panormi, 1723, 2 vol. in-fol.

Caruso était un savant estimable pour son époque; mais le chanoine Gregorio a remarqué le premier que la *Bibliotheca historica* de cet écrivain contenait de telles erreurs, et en si grand nombre, qu'il serait plus facile de nettoyer les étables d'Augias:

Déjà cependant, les sectateurs de Mahomet se trouvaient à l'étroit dans les limites de l'Afrique et de l'Arabie, et leurs aventureuses phalanges commençaient à déborder à la fois sur l'Asie et l'Europe. Moussa, fils de Nossayr, commandait en Afrique; c'était à lui qu'était réservé l'honneur de conquérir l'Espagne. La première invasion dans la péninsule hispanique eut lieu, on le sait, l'an de J.-C. 710 [1]. L'année suivante, il fit partir une nouvelle expédition beaucoup plus considérable que la première, sous les ordres d'un affranchi nommé Tharec, fils de Zyad. Ce Tharec, qui eut l'honneur de donner son nom au rocher de Gibraltar [2], obtint d'éclatants succès; en moins d'une année, il s'empara de Cordoue, de Malaga et de Tolède. La tête du roi des Goths, sanglant trophée des victoires de cet Africain, fut envoyée à la cour de Damas, et placée humblement sous les pieds du khalife. Tharec parcourut ensuite la Méditerranée à la tête d'une flotte

ut Augiæ stabulum expurgari posse facilius cuivis merito videatur (Rerum arab. præfatio, p. XII).

[1] Voy. Novaïri, *Histoire d'Afrique*, Elmacin, Leyde, 1625.

Ibn-Alcoutbya, *Histoire de la conquête d'Espagne par les Musulmans* (Mss. arabe de la bibliothèque du roi).

Les auteurs espagnols Isidore de Béja, Roderic-Ximenès, et surtout l'ouvrage de *Conde*, bien connu aujourd'hui en France par la traduction de M. de Marlès.

[2] *Gibel-Tharec*, montagne de Tharec.

puissante. Tout le littoral européen, depuis le détroit jusqu'au golfe de Gênes, fut insulté par ce pirate, et une descente qu'il opéra sur les côtes de la Corse, l'an 713, eût pour les habitants de cette île les plus déplorables résultats: plusieurs villes florissantes y furent saccagées [1]. Il importe de constater ici que c'est la première apparition des Sarrazins dans la Corse, quoi qu'aient pu débiter à ce sujet les chroniqueurs du moyen âge, et les annalistes génois. Les premiers étaient, pour la plupart, des moines, dont l'érudition et les travaux, à une époque de ténèbres, sont bien dignes, sans doute, de tout notre respect; mais qui, emportés par l'excès de leur zèle pour la gloire du christianisme et pour les intérêts de l'Église, se laissaient aller à admettre sans examen des faits apocryphes qu'ils croyaient de nature à corroborer les prétentions du saint-siége sur des biens temporels. Les seconds, écrivains soudoyés par un gouvernement ambitieux qui se décorait du nom de république, ne se faisaient aucun scrupule de renchérir sur toutes ces fables, dans le but évident d'exagérer les services que leurs compa-

[1] Rodico, liv. III.
Baronius, *Annal. eccles., ad an.* 713.
Pagi, *Critic. ad Baron.*, an 713.
Jacobi, *Hist. génér. de la Corse.*

triotes rendirent à la chrétienté. Bien plus! un historien corse lui-même, Filippini, peu scrupuleux sur les anachronismes, a osé répéter ce qui avait été écrit avant lui sur le compte d'un prétendu Sarrazin nommé *Lanza-Amisa*, compagnon d'Ali, le disciple et le successeur de Mahomet, qui aurait soumis la Corse à l'islamisme, *l'an* 600 *de l'ère chrétienne*, c'est-à-dire, vingt-deux ans avant que Mahomet eut fondé sa religion. La domination des Arabes, s'il fallait en croire ces grossières impostures, aurait duré cent soixante-six ans, et la population entière aurait embrassé le mahométisme jusqu'à ce qu'enfin elle eût été délivrée par le comte Ugo-Colonna, parti de Rome à la tête d'un millier d'hommes. Il n'y a de vrai en cela que le nom du comte Colonna; mais cet officier, dont la tradition célèbre encore les hauts faits et les prouesses en Corse, ne vint dans cette île qu'avec l'armée que Charlemagne y envoya en l'année 772, époque à laquelle nous ne sommes point encore parvenu [1].

Tharec s'approcha du détroit de Messine, et opéra un débarquement sur les côtes de la Calabre, où ses soldats exercèrent des cruautés inouïes (an 714) [2]. Partout, sur les bords de la

[1] Jacobi, *loc. cit.*, t. I, p. 96 et 104.

[2] Hagi-Aliphè, *exc. ex Chron. arab.*

Méditerranée, les populations chrétiennes étaient plongées dans la consternation; rien n'échappait à la rapacité des Sarrazins : hommes, femmes, enfants, bestiaux, ils emmenaient tout ce qui se laissait atteindre, et leur ardeur à consommer l'œuvre de destruction à laquelle ils se sentaient appelés, était si grande, qu'ils semblaient se multiplier pour se présenter inopinément sur tous les points. Quelle pitié la chrétienté eût-elle pu attendre de ces fougueux Africains qui trouvaient à satisfaire dans un même acte toutes leurs passions : la gloire, le fanatisme religieux, la soif des richesses, et la concupiscence? On dit, et ce sont les historiens arabes qui appuient de leur témoignage les traditions locales, on dit que ces pirates mangeaient de la chair humaine, pour inspirer aux populations ennemies une plus grande terreur [1] !

Les troupes de corsaires qui se livraient alors à ces actes abominables ne se composaient pas seulement d'Arabes et de nations mahométanes. Dans leur course à travers l'Afrique, les Sarrazins s'étaient heurtés avec plusieurs tribus belliqueuses et sauvages, comprises sous la déno-

[1] Ebn-Alcouthya, *Hist. de la conquête de l'Espagne par les Musulmans.* (Voyez la page 6, et la note 1 même page de l'ouvrage de M. Reinaud, membre de l'Institut, etc., *Invasions des Sarrazins en France*, etc.)

vius-Grimoald, douzième roi des Longobards. Ce fut en cette occasion que Barbatus, prêtre et ensuite évêque de Bénévent, exalta le courage des assiégés en leur persuadant d'abjurer les erreurs du paganisme et de l'arianisme, d'embrasser la foi catholique, et d'invoquer l'assistance du vrai Dieu et des saints. Le duc Romuald, catholique zélé, se montra fidèle à la maxime : *Aide-toi, le ciel t'aidera;* il envoya incontinent à Pavie pour demander à son père un prompt secours. Le député dont il fit choix pour remplir cette mission lui avait déjà donné des preuves d'un entier dévouement : c'était Gésuald, son précepteur et son tuteur.

A peine informé de ce qui se passait, Flavius-Grimoald se mit lui-même à la tête d'une puissante armée, et marcha à grandes journées vers la ville assiégée. Arrivé à une petite distance du camp des ennemis, le roi jugea convenable d'en donner avis à son fils, et il confia ce soin dangereux à Gésuald; mais ce fidèle serviteur tomba entre les mains des Grecs. Constant voulut mettre cet événement à profit, et tenter d'enlever par la ruse ce qu'il n'avait pu obtenir par la force. Il enjoignit à Gésuald, sous peine de mort, de s'avancer, les mains chargées de fers, aux pieds du rempart de la ville assiégée, et de demander à parler au duc pour lui

dire que tout espoir était perdu; que le roi n'ayant pu quitter Pavie, invitait les Béréventains à se soumettre aux meilleures conditions possibles. Le rusé Gésuald promit d'exécuter fidèlement ce qui lui était imposé; mais quand il se trouva en présence du duc : « Seigneur, lui « cria-t-il, ayez bon courage et ne craignez rien; « le roi votre père n'est pas éloigné de vous; « il conduit une puissante armée à votre secours, « et ce soir même il doit arriver sur les bords « du Sangro. Je vous recommande ma femme et « mes enfants, car je vois déjà que ces lâches « Grecs s'apprêtent à me faire mourir[1]. » Constant, peu touché de cet acte de courage, fit trancher la tête au fidèle Gésuald, et la fit jeter dans la ville; mais en même temps, il leva le siége et se dirigea sur Naples. Le comte de Capoue l'attaqua en chemin et battit son armée près la rivière de Calore[2]. Après ce désastre, l'empereur confia le commandement de ses troupes à Saburrus, duc de Naples, qui ne fut pas plus heureux que son maître. Les Napolitains et les Bénéventains étaient alors divisés par une jalousie de voisinage, par une rivalité de posi-

[1] Paul. Diac., lib. v, cap. 4.
Giannone, *loc. cit.*
Summonte, *Hist. di Nap.*
[2] Non loin d'Acerra.

tion, d'industrie et de puissance. Ces haines locales, si communes dans la péninsule italienne, recevaient, dans ces changements perpétuels de la domination étrangère, cette force qui devait en perpétuer l'existence jusqu'à nos jours. Saburrus fut battu par le duc de Bénévent en un lieu appelé *Passage de Formia*, aujourd'hui *Castellone*, à peu de distance de *Mola di Gaeta*. Ce fut dans cette rencontre qu'un guerrier longobard dont les chroniqueurs nous ont conservé le nom, *Amalong*, qui portait la lance du roi, en perça un cavalier grec avec tant de vigueur, qu'il l'enleva de dessus son cheval, le tint quelque temps suspendu, puis le rejeta sanglant parmi les Grecs épouvantés. Irrité plutôt que consterné par tant de revers, l'empereur se rendit à Rome, où le pape Vitalien le reçut avec de grandes démonstrations de respect. Le voyage de Constant à Rome et à Naples ressembla, disent les historiens de cette époque, à une expédition de corsaire; il prit dans ces deux capitales tout ce qu'il put emporter en objets d'art et meubles précieux, tout ce qu'il y avait de plus rare en bronze ou en marbre, en or ou en argent, et le fit embarquer pour être transporté à Syracuse, où il se proposait de fixer sa résidence [1].

[1] L'historien Giannone se trompe quand il dit que ces objets furent portés à Constantinople (lib. IV, cap. 10).

Peu de temps après, l'empereur se rendit lui-même en Sicile, en passant par Naples, la Calabre et Reggio, où ses troupes furent battues une troisième fois par les Bénéventains.

C'était une époque néfaste pour cette partie de l'empire grec. La Calabre, la Corse, la Sardaigne, la Sicile et l'île de Malte, étaient écrasées d'impôts que les Byzantins faisaient passer à Constantinople ; le patrimoine de Saint-Pierre possédait, en outre, des biens considérables en Sicile, et en tirait chaque année d'immenses revenus qui se consommaient hors de l'île. Les habitants de ces contrées étaient tellement vexés et rançonnés, qu'on en vit beaucoup abandonner le sol qui les avait vus naître, leurs familles et leurs biens, pour se retirer chez les Sarrazins, et s'enrôler parmi les pirates qui infestaient alors la Méditerranée[1]. L'empereur voulant mettre à la fois un terme aux déprédations des Arabes et aux émigrations de ses sujets, fit passer en Afrique une armée composée de Siciliens et de Sardes, qui obtint d'abord quelques succès importants, mais qui fut ensuite exterminée par Moawiah-ebn-Kodaij, vers l'année 667.

Cependant l'empereur Constant s'était rendu

[1] Johannes de Johanne, *Codex diplomaticus Siciliæ*, 2 vol. in-fol., Panormi, 1743.

Tharec tenta un coup de main sur la Sardaigne, sans obtenir toutefois le résultat qu'il s'en était promis. Ce fut à cette occasion que les Sardes transportèrent à Pavie le corps de saint Augustin, voulant empêcher que ces reliques précieuses, confiées depuis longtemps à leur piété, ne tombassent entre les mains des *enfants de Bélial*[1]. Cette invasion est de l'année 714, mais il est question, dans les historiens arabes, d'une descente opérée déjà en cette île vers l'année 712; ces obscurs détails de piraterie n'ont aucune importance historique.

Vers la même époque, les Sarrazins d'Espagne commencèrent leurs incursions dans le midi de la France. C'était le temps des rois fainéants, et nos malheureuses provinces, épuisées par les guerres intestines, étaient alors dans l'impuissance de lutter contre ces insatiables conquérants. Le Languedoc, ou *Septimanie*, se trouvait en grande partie dans les possessions du duc d'Aquitaine, Eudes, issu du sang de Klodowig; les querelles de ce prince avec les maires du palais, qui s'arrogeaient le droit de gouverner la France, ne favorisaient que trop les progrès des armées arabes. Dans toute l'Europe on ne parlait alors que de ces rudes assaillants, qui, après avoir subjugué l'Afrique, inondé l'Es-

[1] Paul Diac., lib. VI.

pagne, dévasté le midi de la France, insulté l'Italie, trouvaient encore le moyen de faire sortir des ports de la Syrie et de l'Égypte dix-huit cents vaisseaux et cent vingt mille guerriers pour assiéger l'empereur dans Constantinople même (an 717). Sergius, patrice de Sicile, apprenant que la capitale de l'empire était assiégée par les Arabes, se mit en état de rébellion ouverte; mais, n'osant pas poser immédiatement la couronne sur son front, il fit choix d'un homme de sa maison nommé Basile, fils d'Onomangule, qu'il proclama empereur sous le nom de Tibère[1]. Cet événement eut lieu l'an 718 de l'ère chrétienne, la seconde année du règne de l'empereur Léon l'Isaurien. On sait que le khalife Omar, deuxième du nom, échoua sous les murs de Constantinople. Quand il eut levé le siége de cette capitale, Léon s'empressa d'envoyer un nouveau patrice en Sicile; c'était Paul le chartulaire. Celui-ci aborda sans obstacle à Syracuse, et entra aussitôt dans cette ville, où le peuple le reçut avec acclamation et s'empressa de lui livrer le fantôme d'empereur qui trônait alors sous le bon plaisir d'un rebelle ambitieux. Sergius s'enfuit précipitamment en Calabre, d'où

[1] Cédrène, *Hist.*, t. I, pag. 451.
Théophanes, *in Chronogr.*
Burigny, *Histoire de Sicile*, seconde part, liv. 1, § XIII.

il revint quelque temps après sous la garantie d'une amnistie. Mais son empereur, Tibère, et quelques-uns des principaux complices de la révolte payèrent de leur tête cette ridicule échauffourée.

Une seconde descente eut lieu en Sicile l'an 720. Mohammed-ebn-Abou-Édris-al-Ansari, qui tenta ce coup de main, en revint chargé de butin, et emmenant avec lui un grand nombre de prisonniers [1]. Dans le courant de cette année les Sarrazins d'Espagne se présentèrent en Sardaigne, où, ayant effectué un débarquement, ils s'emparèrent de la ville de Cagliari, et mirent tout à feu et à sang. « Il paraît néanmoins, dit un historien digne de confiance, qu'ils ne purent s'y établir solidement. Les Sardes, aidés des Corses leurs voisins, et du peu de troupes que les empereurs entretenaient dans l'île pour les garnisons des places, mirent en usage la vieille tactique qui leur avait si longtemps réussi avec les Carthaginois, les Romains et les Vandales, et, les harcelant sans relâche, les attaquèrent en détail, de manière à diminuer tous les jours leurs moyens et leurs forces, qu'ils étaient contraints de tirer des pays éloignés. Luitprand, roi des Lombards, et chrétien très-zélé, envoya aux Sardes, quelques années après, des secours

[1] Le Novaïri, *loc. cit.*, pag. 8 et 9.

effectifs contre leurs nouveaux conquérants, secours qui, en 739, les aidèrent à les chasser de presque toute l'île[1]. »

Une troisième incursion eut lieu en Sicile sous le khalifat de Hesham-ebn-abd'al-Malek, dixième prince de la dynastie des Ommiades, qui régna de 724 à 743. Cette expédition fut dirigée par Bashar-ebn-Safouan-al-Kalbi; elle n'eut pas moins de succès que les précédentes[2].

Habib-ebn-Abou-Obeida y fit une quatrième descente l'an de l'hégire 112 (728 de l'ère chrétienne). Son fils Abd'al-Rahman (*Abdérame*) qui commandait la cavalerie, mit en fuite les troupes grecques envoyées au devant de lui, et s'avança jusqu'à Syracuse, capitale de l'île. Les Grecs l'attaquèrent de nouveau en cet endroit; mais Abd'al-Rahman les battit complétement, les poursuivit jusqu'à la porte de la ville, et la frappa si rudement de son épée que les traces du coup y restèrent. Le patrice effrayé consentit à lui payer le *djizyé* ou tribut annuel. Dès qu'il en eut reçu le premier versement, Abd'al-

[1] Mimaut, *la Sardaigne ancienne et moderne*, tome I, page 79 M. Mimaut se trompe en désignant cette invasion comme la première tentative des Sarrazins sur la Sardaigne. J'aurai encore à relever quelques erreurs commises par cet historien, recommandable d'ailleurs à tant de titres, au sujet des incursions faites par les Arabes.

[2] Le Novaïri, *loc. cit.*, pag. 9.

Rahman s'en alla rejoindre son père, et tous deux retournèrent en Afrique [1].

C'est entre les années 728 et 739 que les écrivains du moyen âge, peu d'accord entre eux sur ce point comme sur tant d'autres, placent la descente opérée par les Sarrazins dans les îles de Lerins, près Antibes [2]. Saint Porcaire, et la plus grande partie des cinq cents moines placés sous sa direction, reçurent le martyre en cette circonstance. Les pirates se dirigèrent ensuite vers les côtes de la Ligurie, où ils portèrent le deuil et la désolation dans toutes les populations riveraines. Plusieurs historiens ont pensé avec raison qu'il fallait rapporter à cette époque et aux Arabes la destruction de l'antique

[1] Je vois dans les traductions du Novaïri, par Caussin et par Gregorio, que cette quatrième descente eut lieu l'an de l'hégire 122 (739-740 de l'ère chr.); mais il me semble évident qu'il faut lire 112 (728-729) au lieu de 122. La surcharge de CXII en CXXII peut très-bien être imputée à un copiste. En effet, il est dit formellement dans une lettre écrite en 813 par le pape Léon III à Charlemagne, que 85 *années* s'étaient écoulées depuis que le patrice sicilien avait consenti, *pour la première fois*, à payer le *djizyé* ou tribut aux Sarrazins, sans que ces implacables ennemis de la chrétienté eussent tenu la promesse qu'ils avaient faite de ne plus inquiéter la Sicile. Or, en retranchant 85 années de 813, nous arrivons précisément à l'année 728, qui correspond bien à la CXII[e] de l'hégire. (Voy. la lettre de Léon III, dans le *Codex Carol.*, t. II, pag. 73.)

[2] Fleury, *Hist. eccl.* — Recueil des bollandistes.

Cimella (Cemenelum), que d'autres écrivains avaient attribuée aux Goths [1].

Un nouvel orage grondait en ce moment dans le sein même de l'Italie. La querelle des *briseurs d'images* allait ajouter encore aux maux de toute espèce qui pesaient déjà sur cette terre de douleur. Léon III l'Isaurien, persuadé qu'en proscrivant le culte des saintes images, qu'il regardait comme une idolâtrie, il mériterait que le ciel lui accordât de triompher à la fois des Longobards et des Sarrazins, se livra avec tant d'ardeur à l'accomplissement de ce projet, que le surnom d'*Iconoclaste* lui fut donné par ses contemporains. En cela Léon se montrait peu sage, et l'événement ne tarda pas à démentir cruellement ses prévisions. Ce n'était pas aux images elles-mêmes que les chrétiens adressaient leurs prières, ce n'était pas dans leur sein qu'ils déposaient le secret de leurs douleurs et celui de leurs espérances. Qu'est-il besoin de dire que ces vaines représentations n'étaient à leurs yeux, comme dans leur pensée, que de purs symboles destinés à rappeler au peuple, à chaque instant de la journée, ses devoirs les plus sacrés? Il en est de ces objets comme d'un portrait de famille:

[1] Comparez l'ouvrage très-estimable de Bertolotti : *Viaggio nella Liguria maritima*. Torino, 1834, 3 vol. in-8° (t. I, p. 183).

pour un étranger, c'est un tableau; pour un fils, c'est un livre de morale. Sous le beau ciel de l'Italie, là où le cœur et l'esprit absorbent quelques rayons d'un soleil brûlant, la religion se revêt de poésie, et ce serait mal servir les intérêts de Dieu que de vouloir y imposer ce culte aride et nu dont les peuples du Nord peuvent à peine se contenter. Les Italiens étaient accoutumés depuis longtemps à vénérer dans les églises les images de la Vierge et des saints, et leur indignation ne connut pas de bornes quand ils virent ces objets sacrés, que leurs pères avaient élevés avec tant de magnificence, insultés par les soldats de l'empereur, renversés, mutilés, brûlés ou traînés dans les rues, pour être précipités ensuite dans les cloaques immondes. Le patrice Scolastique, exarque de Ravenne, chargé de faire exécuter en Italie les ordres de son maître, déploya en cette circonstance un zèle qui acheva d'irriter les catholiques. De toutes parts, dans le thème grec, les Italiens coururent aux armes; les Longobards eux-mêmes et les ducs de Bénévent conçurent une profonde horreur pour cette innovation, et ne négligèrent aucune mesure afin de prévenir l'introduction dans leurs États d'une si déplorable hérésie [1].

[1] Giannone, *loc. cit.*

Rome et son duché, Naples, Sorrente et Amalfi, conservèrent les images et les statues, et cet exemple fut imité par toutes les autres villes soumises à l'empereur. A Ravenne, la collision fut plus violente, et le peuple, ayant chassé l'exarque, livra la ville à Luitprand, roi des Longobards (an 725)[1], qui l'érigea en duché, en faveur de son neveu Hildeprand[2]. Grégoire II, qui occupait alors le siége pontifical, s'était mis déjà, depuis plusieurs années, en hostilité ouverte avec le duc de Rome, représentant de l'empereur. Le pape voulait conserver les images saintes, et le peuple combattait pour lui. Cependant le voisinage des Longobards inspira de graves inquiétudes à ce pontife; il craignit que la chute de Ravenne, tombée au pouvoir du roi Luitprand, ne poussât les Bénéventains à s'emparer de Naples. Le duché de Rome se serait trouvé alors pressé de tous côtés par la puissance longobarde, et Grégoire se fiait peu, à ce qu'il paraît, aux protestations et aux cajoleries de Luitprand, qui faisait toujours précéder ses édits de la phrase sacramentelle : « *Au nom du Dieu tout-puissant, Luitprand, très-excellent chrétien et catholique.* » Ayant résolu, en conséquence,

[1] Sigonius, lib. 3, sub anno 725.
[2] Anast. le bibl., *in Vitâ Greg. II.*

de sacrifier son intérêt personnel au bien de la chose publique, le pape appela à son aide la république de Venise, à qui son commerce naissant et son indépendance avaient déjà procuré une certaine considération parmi les États d'Italie; c'était même parmi les Vénitiens que l'exarque avait cherché un refuge. La lettre que Grégoire II écrivit en cette circonstance au duc de Venise détermina les Vénitiens à joindre leurs troupes à celles de l'empereur. Le succès couronna leurs efforts : l'exarque fut rétabli à Ravenne, les Longobards en furent chassés, le duc Hildeprand tomba entre les mains des Vénitiens, et son tuteur Peredeus fut tué. Après avoir rendu à l'empereur un service si important, le pape crut qu'il ne serait plus question de briser les images; mais telle n'était pas l'intention de Léon. La querelle se réveilla avec plus d'âpreté que jamais, et l'Italie donna aussitôt le signal de cette lutte gigantesque où le monde chrétien allait être divisé pendant de longs siècles en deux camps ennemis, groupés sous deux bannières : l'Église et le trône, le prêtre et le soldat, le pape et l'empereur. Tout se souleva dans la Péninsule : la Pentapole se donna des ducs indépendants; le duc de Naples, Exhilaratus, qui tenta de persuader aux habitants de rester fidèles à Léon, fut massacré par une populace en fureur;

le nouvel exarque de Ravenne, Paulus, qui avait voulu d'abord faire empoisonner le pape, et qui entreprit ensuite de se saisir ouvertement de sa personne, éprouva le même sort. Grégoire cessa de craindre et de dissimuler. Allié aux Vénitiens, au roi Luitprand et aux ducs longobards, il sécoua à tout jamais la domination de la cour de Byzance, et fut le premier pontife qui osa prendre en main le pouvoir temporel, et briser le glaive séculier dans la main d'un empereur (an 726) [1].

Cependant les Napolitains ne poussèrent pas leur irritation plus loin. Satisfaits d'avoir triomphé des iconoclastes, ils repoussèrent l'alliance des Romains comme celle des Longobards, et rétablirent dans le duché la domination impériale.

Tandis que l'Église obtenait cet éclatant triomphe sur les dangereuses prétentions des iconoclastes, la chrétienté remportait une victoire mémorable sur les Sarrazins, opposant enfin une digue puissante à cet orage qui se promenait sur le monde : ce fut dans les plaines de Poitiers, en 732, que le maire du palais, Carl, digne fils de Pépin d'Héristal, conquit le surnom de *Martel*, devenu la terreur de l'isla-

[1] Anastas., *in Vitâ Greg. II.*

misme. De son côté, Luitprand répondit à l'appel du vainqueur de Poitiers, et refoula les Arabes de la Ligurie en Provence et de la Provence dans le Languedoc. Ce prince rentra immédiatement en Italie, où l'appelaient des intérêts plus urgents. Grégoire II était mort (en 731) après avoir rompu son alliance avec le roi des Longobards, et son successeur, Grégoire III, manifestait hautement l'intention de continuer ce système d'hostilité. Deux princes longobards avaient de leur côté levé l'étendard de la rébellion, dans le désir de se rendre indépendants, et s'étaient déclarés en faveur de l'évêque de Rome contre leur propre souverain : l'un était Thrasamund, duc de Spolète, l'autre était le duc de Bénévent, Gottschalk. Les Grecs de Ravenne adhérèrent aussi à cette coalition, qui ne se proposait rien moins que de briser la couronne de fer sur le front de Luitprand. Le royaume longobard semblait prêt à s'écrouler; de tous côtés ce n'était que révolte ouverte ou sourdes conspirations. Les choses furent portées à ce point que, le roi étant tombé malade, ses sujets élevèrent sur le trône son neveu Hildeprand, celui-là même dont nous avons vu le passage éphémère dans le duché de Ravenne. Après son rétablissement, le roi fut obligé de partager son pouvoir avec son compétiteur. Cependant le succès

ne justifia pas les espérances de la coalition; les révoltés furent battus en plusieurs rencontres, et Luitprand vint mettre le siége devant Rome. Dans ce péril, Grégoire III s'adressa à Carl Martel et invoqua sa protection [1]; mais le Longobard, loin de se laisser intimider par cette démarche, continua opiniâtrément le siége jusqu'en 742. En cette année Grégoire III mourut; son successeur, Zacharie, parvint à fléchir la colère du vainqueur, et même à renouer avec lui les anciens rapports qui avaient uni les Romains aux Longobards.

Après avoir ainsi ramené la paix dans l'intérieur de la Péninsule, le pape Zacharie s'efforça de porter remède à des maux d'une autre nature qui faisaient à la fois le désespoir de l'Italie et la honte de la chrétienté. Plusieurs nations européennes s'adonnaient alors au plus abominable trafic, celui des esclaves. Les Vénitiens se voyant abandonnés par les empereurs, et tranquilles de ce côté, cherchèrent à s'élever par le commerce; ne reculant devant aucun moyen pour arriver plus vite à la puissance que donnent les richesses, on les vit empressés à solliciter l'alliance même des ennemis de la foi chré-

[1] Voy. sa lettre dans Fantuzzi, *Monumenti Ravennati*, vol. V, dipl. 7, an 739.

tienne. C'était le temps où les *chélandies* sarrazines, armées en course, infestaient la Méditerranée, pour se procurer des esclaves. Venise voulut être l'intermédiaire de ce commerce odieux, et l'Europe apprit avec horreur que les marchands vénitiens, eux aussi, couraient à la recherche des jeunes filles dont la valeur augmentait en raison de la beauté, et des jeunes garçons qu'ils rendaient eunuques pour en tirer un plus grand prix. Cette marchandise de chair humaine était livrée aux infidèles qui la payaient avec l'or même qu'ils avaient enlevé à d'autres chrétiens. Dans les autres parties de la Péninsule, les maîtres ne se faisaient aucun scrupule de vendre leurs serfs aux musulmans; et ce commerce scandaleux prit un tel développement qu'il fallut, sinon pour le faire cesser, du moins pour le réprimer, une loi par laquelle Luitprand l'assimilait au meurtre et le punissait de mort[1]. En 750, le pape Zacharie ayant appris que les Vénitiens avaient acheté sur le territoire romain des troupeaux d'esclaves qu'ils se disposaient à faire passer en Afrique, racheta ces infortunés comme il aurait pu le faire en traitant avec les Sarrazins eux-mêmes[2]. Ce noble exemple du

[1] Luitpr., Legg. v, 19.

[2] Anast. le bibl., *in Vitâ Zachar.* et *passim*.

Voy. le recueil de dom Bouquet, t. V, p. 557, etc.

chef de la chrétienté n'empêcha pas que plusieurs années après (783) deux magistrats de Ravenne ne vendissent aux infidèles les veuves et les orphelins qu'ils avaient dépouillés[1]. Les juifs s'adonnaient plus encore que les chrétiens à cette monstrueuse spéculation. La voix du peuple les accusait alors — et cette opinion survit encore aujourd'hui dans certaines parties de l'Italie et de l'Allemagne — de voler les enfants pour les faire périr dans les tortures. Malheureusement cette imputation repose sur un fait vrai : c'est qu'il y avait des juifs qui dérobaient les enfants des chrétiens, quand ils en trouvaient l'occasion, pour les vendre après les avoir mutilés ; et bien souvent ces malheureuses petites créatures succombaient dans les douleurs de cette cruelle opération. Enfin, il y avait alors en France même des *fabriques d'eunuques*, et les esclaves chrétiens formaient la principale branche du commerce des villes soumises à la domination des Sarrazins.

Abd'al-Rahman, qui, lors de l'incursion en Sicile de l'an de l'hégire 112, avait déployé tant de bravoure et d'audace, revint dans cette île, au mépris des traités, l'an 130 (747-748 de l'ère vulgaire), et y remporta plusieurs victoires[2].

[1] Fantuzzi, *loc. cit.*, vol. V, dipl. 19.

[2] Le Novaïri, p. 9.

« Les gouverneurs de la province d'Afrique, dit l'historien arabe, furent ensuite occupés à apaiser les séditions qui s'élevèrent dans leur pays, et la Sicile demeura tranquille. Pendant ce temps-là les Grecs la fortifièrent de tous côtés. Ils y bâtirent des forteresses, et il n'y eut point de montagne sur laquelle on ne construisît un château. »

Vers cette même époque l'Orient devint le théâtre d'une grande révolution politique. Une famille noble de la secte des schytes, issue d'*Abbas*, fils d'Abd-al-Motalla, oncle paternel de Mahomet, renversa la dynastie régnante, et s'empara de l'autorité souveraine. Aboul-Abbas, à qui le massacre des Ommiades a fait donner le surnom d'*al Saffah* (le Sanguinaire), fut proclamé khalife dans la ville de Khoufah, l'an 132 de l'hégire (749-750 de J. C.); il fut le fondateur de la dynastie des Abbassides, qui régna si glorieusement à Damas et à Bagdad.

A peine le trône des Ommiades venait-il d'être emporté dans la tempête, que celui des Mérowingiens, déjà vermoulu et tremblant, fut brisé par un coup de tonnerre. Le temps était venu où ces fantômes de rois devaient s'évanouir devant la puissance des maires du palais. Pepin et Carloman, fils et successeurs de Carl Martel, s'étaient partagé le gouvernement de la France;

mais au bout de quelques années, Carloman céda à son frère sa part d'autorité, et s'en vint à Rome pour demander au pape Zacharie d'être admis à la cléricature. De là il passa au mont Soracte, où il fonda un monastère qu'il dédia au pape saint Silvestre; puis, comme il trouva que ce lieu était trop fréquenté par les voyageurs et les pèlerins, il se retira au mont Cassin, où il se fit moine[1].

Cependant le maire du palais n'osait point encore ôter la couronne au front du monarque français sans la sanction de l'Église. Connaissant l'influence que le saint-siége exerçait sur l'esprit des peuples, il voulait se ménager son approbation, certain de pouvoir tout oser dès qu'il l'aurait obtenue. On sait que l'évêque de Wurtzbourg, envoyé vers le pape Zacharie, n'eut aucune peine à obtenir tout ce que désirait le maire du palais. Le pape fit plus en cette occasion qu'il ne lui était demandé. Pepin ne voulait avoir qu'à le consulter en qualité de docteur et de père des chrétiens, sans lui demander autre chose que son avis et son approbation[2]; mais le pontife, qui mesura d'un coup d'œil la portée de cet événe-

[1] Erchempert, *apud Cam. Pellegrini*, p. 5.

[2] Paul Emil., *De reb. franc.*

Du Pin, *De Antiq. eccl. disc.*, diss. 7.

Giannone, *loc. cit.*, lib. v, cap. 1.

ment et les fruits qu'il devait porter en faveur du saint-siége, ne se borna pas à approuver l'élection, il l'ordonna [1]. Il est bien probable, et l'événement semble justifier cette opinion, que l'évêque de Wurtzbourg promit alors au pape les secours du roi de France contre les Grecs et les Longobards, afin d'augmenter le patrimoine de Saint-Pierre de tout le duché de Rome et de l'exarchat de Ravenne. Déjà, avant cette alliance, Zacharie avait obtenu, avec les seules armes spirituelles, un triomphe éclatant. Rachis, roi des Longobards, poussé par une velléité de conquête, était venu mettre le siége devant Pérouse, ville considérable du duché de Rome. L'exarque, trop occupé de ses propres embarras dans Ravenne, où il avait tant de peine à se maintenir, ne put offrir aucun secours au pape. Zacharie, prenant alors une détermination pleine de courage et de confiance en Dieu, se rendit en personne au camp de Rachis avec un cortége imposant. Le roi le reçut avec de grands honneurs, et fut tellement ému du discours pathétique et noble à la fois que lui adressa cet hôte illustre, qu'il leva incontinent le siége de Pérouse, et rendit tous les châteaux

[1] Éginhard., ad ann. 750.
Reginon., *loc. cit.*; *Annales Francorum*.

de la Pentapole dont il s'était emparé. « L'impression que fit le pape sur ce prince, nous dit l'historien Giannone, fut si profonde, qu'une année après, ayant toujours la majesté du pontife devant les yeux, et entraîné par un attrait secret de religion, il voulut aller à Rome, avec *Tesia*, sa femme, et *Ratrude*, sa fille, pour voir Zacharie. Spectacle touchant! prosternés tous les trois aux pieds du père des chrétiens, Rachis abdique sa couronne, et reçoit des mains du pape l'habit de Saint-Benoît pour finir ses jours au Mont-Cassin; les princesses, à son exemple, prennent aussi le voile, et vont fonder près du Mont-Cassin un monastère de religieuses, auxquelles elles donnèrent pendant le reste de leur vie de continuels exemples de piété et de dévotion. » On sait que Rachis mourut au Mont-Cassin, et que les moines l'ont inscrit dans le catalogue de leurs saints [1].

Dès que Rachis se fut fait moine (an 750), les Longobards mirent sur le trône son frère Aistulf [2]. Ce prince ambitieux et brave porta son royaume au faîte de la grandeur, mais causa par celà même sa décadence et sa chute.

L'année 752 vit passer sur le siége de saint

[1] Erchempert, *loc. cit.*
Léon d'Ostie, *Chr.*, lib. I, cap. 8.
[2] Dont nous avons fait *Astolphe*.

Pierre deux papes du nom d'Étienne: le premier ne régna que quatre jours; le second, Étienne III, suivant les traces de ses prédécesseurs, envoya vers Aistuf des légats chargés de présents afin de l'engager à ratifier la paix qu'il avait sanctionnée avec Zacharie. Aistulf avait ses motifs pour accéder sur-le-champ à cette demande. Ce prince méditait alors la conquête de Ravenne, et convoitait la possession de l'exarchat où commandait le patrice Eutychès. Choisissant le moment où l'empereur Constantin Copronyme était occupé en Grèce et en Asie, et hors d'état de s'occuper des affaires d'Italie, Aistulf marcha brusquement avec toutes ses forces sur Ravenne, et s'en empara presque sans coup férir. Eutychès, désespérant de pouvoir obtenir aucun secours de l'empereur ou du pape, abandonna la partie et se réfugia en Grèce. Toutes les villes de l'exarchat et de la Pentapole ouvrirent aussitôt leurs portes au vainqueur, et la campagne se trouva terminée avant même qu'on en eût appris le début au delà des frontières. Ainsi tomba l'exarchat de Ravenne l'an de J. C. 752, après en avoir duré 184[1].

[1] Longin, premier exarque sous l'empereur Justin II, en 568. Eutychès, dernier exarque en 752.

Voyez la Chronol. de Frecher. Il est évident que cet auteur, Giannone et quelques autres, se trompent en plaçant la prise de

Devenu maître de l'exarchat, Aistulf crut avoir succédé légitimement à tous les droits des empereurs sur le reste du thème italien. Il se disposa en conséquence à prendre possession du duché de Rome, et envoya au pape des députés chargés de lui dire que si les Romains refusaient de se soumettre et de payer le tribut annuel d'un écu par tête, il viendrait saccager la ville et passer le peuple au fil de l'épée. Ce fut en vain que le pape envoya vers le prince longobard les deux hommes les plus célèbres de ce temps : l'abbé du Mont-Cassin et celui de Saint-Vincent sur le Volturne; il ne put fléchir sa colère, ou plutôt il ne put mettre un frein à son ambition. Ce ne fut pas avec un meilleur succès qu'il s'adressa à Constantin Copronyme. Celui-ci, trop occupé de ses propres affaires, eut l'inconcevable audace d'envoyer auprès d'Aistulf un gentilhomme de sa chambre nommé *Jean Silentiaire*, avec mission d'ordonner au Longobard de restituer ses conquêtes, sous peine d'encourir l'indignation de l'empereur. Après avoir écouté ce singulier message, Aistulf y répondit par un long éclat de rire; et c'était, en effet, tout ce qu'il y avait à répondre. Ce fut alors qu'Étienne III eut re-

Ravenne à l'année 751, puisque le pape Étienne III occupait le trône pontifical, sur lequel il n'était monté qu'en 752.

cours au roi des Francks. Pepin accueillit cette démarche avec faveur, et s'empressa d'envoyer à Rome deux officiers de sa cour: l'évêque Rodegand et le duc Antoine, avec mission d'engager le souverain pontife à les accompagner en France. Étienne, voyant que tout espoir de réconciliation avec le roi des Longobards était perdu, se détermina à suivre ce conseil. Les deux expéditions de Pepin, ses victoires sur Aistulf, et les donations dont il enrichit le patrimoine de Saint-Pierre, sont des faits qui rentrent dans le domaine de l'histoire générale; il n'est pas nécessaire de les discuter ici. Ce fut sous les murs de Pavie que le monarque vainqueur reçut une ambassade de l'empereur d'Orient. Le représentant de Constantin Copronyme prétendit que l'exarchat appartenait incontestablement à l'empire, et qu'Aistulf l'avait usurpé tandis que l'empereur était occupé à faire la guerre aux Sarrazins; que, puisque le roi l'avait enlevé des mains de l'usurpateur, il était juste qu'il le remît entre celles de son légitime maître [1]. Pepin répondit à cet argument que l'exarchat avait appartenu d'abord aux Longobards, *jure belli*, et qu'il appartenait maintenant à leur vainqueur

[1] Giannone, lib. v, cap. 2.
Anastase, *in Vitâ Steph. III.*

par le même droit; qu'en étant le maître, il pouvait en disposer comme il le jugeait à propos; qu'il voulait le donner au pape pour y conserver la pureté de la foi catholique, le préserver de toutes les hérésies des Grecs, et délivrer à jamais les populations italiennes de la tyrannie et de l'avarice des Longobards.

L'exarchat et la Pentapole furent, en effet, remis en toute souveraineté temporelle et spirituelle au successeur de saint Pierre, qui orna désormais sa tête de la couronne et de la tiare, et mit dans ses mains le sceptre avec les clefs.

Cet abaissement de l'autorité des empereurs n'ébranla point la fidélité des Napolitains. Le duché de Naples, qui comprenait encore à cette époque Amalfi et Sorrente, le duché de Gaëte, la plus grande partie de la Calabre et des Abruzzes, voulurent persévérer dans leur fidélité à l'empereur [1].

Aistulf survécut peu à ses revers; il mourut en 756 des suites d'une chute de cheval [2]. Comme il ne laissait pas de fils, deux compétiteurs au trône se présentèrent simultanément. L'un était ce même Rachis que nous avons vu abandonner les pompes du trône, les droits du monarque et

[1] P. Carac. *De sacr. eccl. Neapol. monum.*, cap. 30, sect. 2.
[2] Sigonius, *sub ann.* 756.

les devoirs du père de famille, pour revêtir l'habit monacal au cloître du Mont-Cassin ; l'autre était Didier (*Desiderius*), duc de Tuscie. La querelle menaçait d'embraser le royaume longobard, lorsque Didier trouva le moyen d'intéresser dans sa querelle le pape, en lui promettant la restitution immédiate de toutes les places qui n'avaient pu encore être remises aux commissaires pontificaux. Étienne ordonna aussitôt au moine Rachis de reprendre au plus vite le chemin du cloître, et celui-ci, honteux sans doute d'avoir donné cette inutile preuve de ses velléités ambitieuses, obéit sans répliquer. Didier fut reconnu roi l'an 757.

Cependant l'édifice de la monarchie longobarde craquait de toutes parts, et tout annonçait une chute imminente. Le saint-siége, intéressé à la consommation de cette catastrophe, parvint à détacher le duc de Spolète de la confédération. En conséquence, les habitants de ce duché firent choix d'un nouveau duc, l'année même de l'avénement de Didier, sans consulter le roi. De son côté, le duc de Bénévent, cédant aux suggestions du pape, se mit sous la protection du roi des Francks. Ces défections excitèrent chez Didier un vif ressentiment contre le souverain pontife ; la guerre éclata avec violence entre la cour de Rome, les ducs de

Spolète et de Bénévent d'une part, et le roi des Longobards de l'autre. Après quelques succès obtenus par ce dernier, on en vint à un accommodement, et la paix ne fut plus troublée jusqu'en 768, époque de la mort de Pepin.

Ce fut un moment solennel et terrible que celui où les fils de Pepin se partagèrent, en vertu du droit de légitimité, l'héritage d'un père usurpateur. Alors les hommes du Nord débordaient vers le Midi, tandis que les guerriers de Mahomet marchaient vers le Nord. Pressé entre deux chocs également redoutables, l'ancien monde romain put croire que sa dernière heure avait sonné. La civilisation s'arrêta, les arts furent négligés, les sciences oubliées; la guerre devint le seul besoin, la seule passion, la seule consolation de tout ce qu'il y avait encore de cœurs généreux et grands. Ce n'était partout que désordre, anarchie, confusion. Les rois et leurs sujets vivaient également à la grâce de Dieu; ils comptaient au jour le jour, et ne semaient rien, n'espérant pas atteindre aux jours de la récolte. C'était à peine si le commerce, chétif et misérable, osait se traîner de ville à ville, de bourg à bourg, tandis que la piraterie se montrait partout, insolente et implacable. Les Grecs et les Sarrazins dans la Méditerranée; les Normands, les Saxons et les Scandinaves dans

les mers du Nord, se livraient avec ardeur à cette abominable coutume.

Enfin Charlemagne parut : son règne glorieux et bienfaisant suspendit les angoisses de ses peuples et leur permit de reprendre haleine. Constamment occupé à repousser les pirates du Nord, Charles encouragea les expéditions commerciales; il châtia les Normands et les Longobards, et fit avec les souverains étrangers des traités de commerce et de navigation favorables à ses sujets. Les rapports qui existaient entre ce prince et les khalifes constituent peut-être la véritable origine de nos capitulations avec la Porte-Ottomane. Mais quand le monarque, dont le règne semble un pont jeté sur un abîme, descendit dans la tombe, la foudre éclata de nouveau : la main glacée du pilote avait quitté le gouvernail, et le vaisseau qui se croyait au port rentra dans la tempête.

Cependant l'Europe n'était pas condamnée à rétrograder vers l'état de barbarie sans espoir de revenir un jour à la civilisation. Dans les ténèbres du chaos où elle se trouva subitement plongée, elle put voir encore s'élever à de longs intervalles quelques faibles lueurs qui lui apprirent que la lumière n'était pas entièrement étouffée.

Le règne de Charlemagne (*Carl-Mann*) nous fournit plusieurs épisodes qui se rattachent di-

rectement à l'objet de ce livre, et que nous allons rapporter.

La Corse n'avait pas tardé à suivre l'exemple de la Pentapole et de l'exarchat, en se donnant au pape. Toutefois, comme les Sarrazins ne cessaient de ravager les pays maritimes, Adrien Ier, qui n'avait pas de flotte, laissa ses sujets insulaires sous la protection du roi des Francks[1]. Charlemagne accepta cette nouvelle mission et l'accomplit glorieusement; il en donna une preuve quand il envoya une armée en Corse, vers l'année 772. Ce fut en cette occasion qu'on vit paraître sur le théâtre de la guerre ce fameux comte Hugues Colonna, dont la tradition raconte les hauts faits. Mais remarquons bien ici que la Corse n'était nullement à cette époque sous la domination des Sarrazins; elle appartenait à l'évêque de Rome, sous le patronage du roi des Francks. Les sectateurs du Koran n'y faisaient que des apparitions momentanées, et n'y possédaient tout au plus que quelques châteaux isolés, quelques points peu importants.

Charlemagne avait épousé la fille du roi Didier; on sait qu'il répudia bientôt cette princesse, sous prétexte de la découverte d'une infirmité qui ne lui permettait pas d'avoir des enfants.

[1] Jacobi, *loc. cit.*, t. I, p. 96.

Cette étrange résolution irrita profondément le roi des Longobards, qui eût donné la moitié de ses États pour être en mesure de venger un pareil affront. Vers ce temps-là mourut Carlomann, frère de Charlemagne et associé à son empire. La veuve de ce prince chercha un asile à la cour de Didier, emmenant avec elle deux fils en bas âge. Didier, qui crut voir dans cette circonstance une occasion de se venger de son gendre, ne négligea rien pour engager le pape à venir sacrer les deux jeunes princes, et à les proclamer rois d'Austrasie au détriment de Charlemagne. Le refus d'Adrien amena sur-le-champ les hostilités dont le roi l'avait menacé. Didier envahit l'exarchat, s'empara de Ferrare, Commachio et Faenza, et vint mettre le siége devant Ravenne, tandis qu'un corps de troupes détaché de son armée saccageait la Pentapole, Sinigaglia, Urbin, et venait insulter le pape jusque sous les remparts de Rome. Adrien ne se laissa point abattre par ces revers inattendus : il avait combattu pour le roi des Francks, et il savait bien que ce monarque ne l'abandonnerait pas dans ce pressant danger. Ce fut dans l'automne de 773 que Charlemagne descendit pour la première fois en Italie. Arrivé à Genève, il divisa son armée en deux corps; l'un s'avança par le Mont-Cenis, l'autre par le Montjoux. La forte Ivrée fut la première à tom-

ber au pouvoir des Francks. Ivrée s'élève à la limite des Alpes, sur les bords de la Doire-Baltée (*Dora-Baltea*); elle domine le comté de Canavèse, qui s'étend au sud et à l'ouest, et ferme du côté du nord la vallée d'Aoste. Cette ville sépare ainsi les Alpes Grecques des Alpes Pennines, et ouvre une double porte à la Savoie et à l'Helvétie par les sommets formidables des deux Saint-Bernard. Les Romains attachaient une grande importance à la défense de cette place, dans laquelle ils entretenaient une forte garnison. Les anciens habitants de cette contrée avaient la passion des chevaux et passaient pour d'habiles écuyers, ce qui leur fit donner le nom d'*Eporhedices*, et à leur ville celui d'*Eporhedia*[1]. Agilulfe, roi des Longobards, voulant que l'art vînt encore en aide à la nature pour défendre ce passage important par où les Français pouvaient s'introduire en Italie, fit creuser un lit nouveau pour la Doire au pied même de la ville. Ses successeurs conservèrent Ivrée jusqu'au moment où Charlemagne vint la leur en-

[1] Charlemagne altérait ce nom, dont il faisait *Eboreia*. On a prétendu sans motif qu'il fallait lire *Hipporegia*.

Eporhedia fut changé par les barbares en *Lamporhedia* ou *Lamporeia*, et, d'altération en altération, ce nom est devenu, chose incroyable, *Ivrea!*

Comparez Em. Tesauro, *Ivrea assediata*, p. 11.

lever avant que d'entreprendre le siége de Pavie. Après cet échec, les autres villes ne pouvaient opposer une longue résistance : Verceil, Novare, Plaisance, Parme, Tortone, Milan, les cités voisines de l'Adriatique, les forteresses et les châteaux se rendirent à peu près sans résistance.

Charlemagne, faisant la répartition des nouveaux États qu'il venait de conquérir, légua la ville d'Ivrée et le royaume d'Italie à Pepin, son second fils, et déclara que, si ce prince venait à mourir, ses États seraient divisés de telle sorte que les villes longobardes, les comtés et leur territoire, y compris Jorée, passeraient à Charles, son fils aîné[1].

Cependant la terreur s'était répandue dans le camp longobard. L'armée se débanda lorsqu'elle apprit que l'ennemi n'était plus qu'à une petite distance; Didier courut occuper Pavie, tandis que son fils Adelkis se renfermait dans Vérone avec la belle-sœur et les neveux de Charlemagne[2].

Vérone succomba au mois de mars de l'année 774; Adelkis s'enfuit à Pise, et de là s'embar-

[1] *De Gestis Car. Magni.*, tom. II. *Hist. fr.*, Val. Castiglione in Em. Tesauro, p. 395 et suiv.

[2] *Adelkis* ou *Adalgise*, ou *Adelgise*, ou enfin *Athalgis*.

Grotius (*De interpr. nom. goth.*) prétend que, dans la langue des Goths, *Adalgise* correspond à *nobilitate fortis*.

qua pour Constantinople. Pavie tenait toujours; et, tandis que l'armée franque la serrait de près, Charlemagne se rendit à Rome et y passa les fêtes de Pâques. Ce fut en cette occasion qu'il confirma au pape Adrien la donation que Pepin avait faite au patrimoine de Saint-Pierre. Les écrivains dévoués à l'église de Rome prétendent que le roi des Francks ne se borna pas à confirmer la donation, mais qu'il l'augmenta encore d'un vaste territoire [1]. Cette opinion a été controversée avec aigreur, avec haine et violence, sans que la vérité ait pu encore être connue. Ce qui est positif, c'est que le chancelier Hétérius dressa le nouvel acte de donation, le signa, le fit signer par tous les évêques, abbés et ducs, et généralement par toute la noblesse qui se trouvait rassemblée autour de Charles, et mit ensuite lui-même cet acte sur l'autel de Saint-Pierre [2].

Adrien, pénétré de reconnaissance pour l'important service que Charlemagne venait de lui rendre, et ne croyant pas pouvoir s'acquitter suffisamment avec des biens temporels, voulut du moins lui décerner de grandes récompenses

[1] Consultez Anastase le bibl.
Pierre de Marca, *Concordance sac. imp.*
Paul-Émile, *Rer. fr.*

[2] Léon d'Ostie, lib. I, cap. 12.

spirituelles. Il lui accorda, entre autres privi-léges, celui d'élire les évêques. Et vraiment, dans ces temps malheureux, il se commettait tant de scandale, tant de violence au sujet de cette sorte d'élection, que l'Église ne pouvait mieux honorer la religion qu'en déléguant le droit d'élection à un prince temporel qui réunissait à la fois la force et la piété. On peut voir, dans la Chronique du moine de Saint-Gall, dans Éginhard, et tous les historiens de ce grand prince, qu'il usa souvent de ce droit d'élection.

Charlemagne ayant ainsi satisfait aux demandes du pape et des Romains, retourna au siége de Pavie. Didier se défendit jusqu'à la dernière extrémité; mais enfin la peste, la famine et les assauts journaliers ayant décimé ses troupes, il livra au vainqueur la place, sa propre personne, sa femme et ses enfants à discrétion (774). Charles fit conduire ces nobles prisonniers à Corbie où ils moururent dans l'obscurité, peut-être dans la pauvreté. Après cet événement le duché de Spolète entra volontairement dans le domaine pontifical, et tout le reste du territoire longobard, à l'exception du duché de Bénévent, fut inféodé aux États de Charlemagne qui mit sur sa tête la couronne de fer.

Telle fut la fin du royaume des Longobards en Italie. Fondé par Alboin en 568, il vit passer

22 rois, et dura 206 ans. « Dans les commencements de la domination des Lombards, dit l'historien Giannone, on la regarda comme pesante et dure; puis elle devint si douce et si équitable que, pendant le cours de deux cents ans qu'elle dura, elle fut estimée et enviée des autres nations. L'Italie, accoutumée au gouvernement de ses rois, ne les considéra plus comme étrangers, mais plutôt comme ses souverains naturels. Ces princes n'ayant pas d'États ailleurs, elle était devenue leur patrie, et l'on ne pouvait plus la regarder comme asservie sous une domination étrangère, ainsi qu'elle le fut dans la suite par les fréquentes révolutions qui l'ont rendue successivement esclave de différentes nations.[1] »

Il est, en effet, bien remarquable, et on peut à ce sujet ajouter une entière confiance à Paul Warnefrid[2], que sous le règne des rois longobards, il ne se commettait ni violences, ni trahisons; personne n'était dépouillé de son bien, ni inquiété mal à propos. Chacun y vivait en sûreté, chacun pouvait voyager sans craindre ni voleurs, ni assassins. Les écrivains qui ont voulu flatter les passions des Romains et les in-

[1] Giannone, lib. v, cap. 4.
[2] Paul Diac., *Hist. long.*, lib. III, cap. 8.

térêts du saint-siége, sans égard pour la vérité, ont voulu nous persuader que les Longobards demeurèrent une nation barbare; mais leur législation, empreinte d'humanité, de sagesse et de prudence, donne à cette grave imputation un solennel démenti, et s'il en fallait une preuve, nous la trouverions dans ce fait bien avéré que les lois longobardes ont longtemps survécu en Italie à la domination de ce peuple.

Le duché de Bénévent fut le seul en Italie qui ne se soumit pas à l'autorité des Francks. Le duc régnant à cette époque se nommait Arékis[1]; il était gendre du roi Didier. Le duché de Bénévent, destiné à jouer un rôle désormais si important, était parvenu à l'apogée de la puissance et de la grandeur. Son étendue était telle que les auteurs latins lui donnaient le nom d'*Italie Cistibérine*, et les Grecs celui de *Petite-Longobardie*[2]. Il comprenait la Campanie, le Samnium, la Pouille, le pays des Brutiens, en un mot, toute la partie continentale du royaume actuel des deux Siciles, à l'exception : 1° du duché de Na-

[1] Alternativement appelé par les historiens, *Aréghis, Arighis, Arigise, Aréchis*, etc.

[2] Voyez Constantin Porphyrogénète, *de Administr. Imper.*, cap. 29.

Cédrène, *loc. cit.*

Zonare, *Hist.*

ples, avec Sorrente, Stabia et Amalfi; 2° du duché de Gaëte; 3° de toute la partie méridionale de la Calabre qui forme aujourd'hui les deux provinces de Calabre ultérieure première et seconde, depuis et non compris Cosenza qui se trouvait enclavé dans le duché bénéventain; 4° de la terre d'Otrante; 5° de Trani et de quelques places voisines peu importantes; 6° enfin d'une partie du littoral de l'Adriatique, depuis Brindisi inclusivement, jusqu'à Giovinazzo, au dela de Bari[1]. Vers le N. O. il confinait avec les duchés de Rome et de Spolète[2].

Arékis, simple duc, s'était soumis sans répugnance à la suprématie du roi Didier son beau-père; mais à la chute de ce monarque, il ne put se résoudre à obéir à un prince étranger, et sans se laisser intimider par les rapides conquêtes du puissant roi des Francks, il constitua son duché en *principauté indépendante et souveraine*, et lui-même prit le sceptre et la couronne, à l'imitation des rois. Telle fut l'origine de la principauté de Bénévent.

[1] Voyez l'Atlas.

[2] Consultez : Borgia, *Memorie di Benevento.*
Tria, *Memorie della cità di Larino.*
Const. Porphyr., *de Adm. Imper.*
Pellegrini, *in Dissertatione de finibus ducatûs Beneventani.*
Giannone, lib. VI, cap. I.

Charles, indigné de cet excès d'audace, envoya son armée contre ce prince rebelle; mais celui-ci intéressa les évêques dans sa cause, et fit agréer sa soumission au monarque irrité, en payant un tribut et donnant pour otages et garants de sa fidélité son fils Grimoald et sa fille Adelgise. Le premier seul fut emmené en France, et grâce à ce sacrifice, son père put régner en paix [1].

Le nouveau royaume d'Italie était administré par Charlemagne avec tant de sagesse et de bonté, que ce prince, selon l'expression d'un historien italien, paraissait en être l'économe plutôt que le maître [2]; mais le fils de Didier, Adelkis, réfugié à Constantinople, n'avait pas perdu l'espoir de rentrer dans les États de son père. Il se flattait de trouver de nombreux partisans non-seulement parmi ses anciens compagnons d'armes, les ducs Longobards, mais encore dans la Vénétie qui, bien qu'indépen-

[1] L'anonyme de Salerne a débité à ce sujet une fable grossière. Il prétend que les évêques avaient promis de livrer Arékis au roi des Francks, et qu'ils satisfirent à cet engagement en lui donnant le portrait du prince Longobard. Charles indigné aurait frappé et déchiré cette image à coups de sceptre, en s'écriant : *Qu'il soit fait ainsi à quiconque s'arroge ce qui ne lui appartient pas.*

[2] Puteanus, lib. IV.

Castiglione, *in notis ad Em. Tesaurum*, pag. 267.

dante, n'avait pas cessé d'entretenir des relations de commerce avec l'empereur d'Orient. Arékis, premier prince de Bénévent, Rodgaud, duc de Frioul, Hildebrand, duc de Spolète, et Réginald, duc de Chiusi (*Clusium*), répondirent à l'appel du prince exilé (an 775), et tramèrent une conspiration dont le but était l'expulsion des Francks et le rétablissement d'Adelkis sur le trône de ses pères [1]. Le pape, qui ne tarda pas à être informé de ce complot, s'adressa à Charlemagne: « Voici, lui mandait-il, que des envoyés d'Arékis, prince de Bénévent, de Rodgaud du Frioul, et de Réginald de Chiusi, se sont joints à Hildebrand, dans Spolète, pour y concerter un funeste dessein contre notre personne. Par suite de ce projet — que le Seigneur puisse le faire échouer! — ils doivent, au mois de mars prochain, réunir leurs forces et appeler à eux une armée de Grecs commandée par Adelkis, fils de Didier, pour nous assaillir à la fois et par terre et par mer. Ils prétendent envahir cette métropole, piller et dépouiller toutes les églises; ils veulent — ce qu'à Dieu ne plaise! — nous emmener nous-même en esclavage, replacer sur le trône le roi des Longobards, et se soustraire à votre royale puissance [2]. »

[1] Annales Bertiniani, *ad annos* 775 *et* 776.

[2] Pap. Adriani *Epistola* 59.

Les craintes manifestées par le pape n'étaient point chimériques. Le fils de Didier débarqua sur les côtes d'Italie au mois de mars de l'année 776, et la révolte éclata simultanément sur plusieurs points; mais déjà le roi des Francks était en mesure de tenir tête à l'orage. Il marcha contre le Frioul, qu'il soumit sans combattre. Le duc Rodgaud, l'âme de la conspiration, étant mort peu de temps avant l'arrivée du monarque, l'Italie n'opposa aucune résistance.

Il fallait un châtiment pour les provinces révoltées; Charlemagne crut l'avoir trouvé en abolissant la constitution longobarde. Les anciens duchés furent morcelés en plusieurs petits districts, et confiés à des comtes. Ceux-ci administraient la justice dans les villes de leur résidence, et la faisaient rendre ailleurs par des *vicaires de comtes*, ou vicomtes. Le commandement des villes rebelles fut en outre donné à des chevaliers Francks. De même que Charlemagne avait entouré ses états de France et d'Allemagne de plusieurs marquisats, il voulut en faire autant à l'égard de son royaume d'Italie. Il y créa sept marquisats pour la défense des frontières[1]. Le

[1] *Regni limites atque oppida comitibus administranda commisit: atque eis omnem publicam et privatam jurisdictionem mandavit: limites, Marchias vocantur.* Sigon., lib. IV, sub anno 774.

premier était celui de *Suse*, qui s'étendait, à l'ouest, depuis les Alpes cottiennes jusqu'aux Alpes maritimes; Turin en était le siége. Le second marquisat était celui d'*Ivrée*, depuis la vallée d'Aoste jusqu'au Tyrol. Le troisième celui de *Trévise*, depuis le Tyrol jusqu'au Frioul, en y comprenant l'état vénitien. Le quatrième se composait du *Frioul*, depuis le Trévisan jusqu'à l'Esclavonie. A l'ouest de l'Adriatique, l'ancienne Marche d'*Ancône* embrassait l'Ombrie et Spolète, et confinait au marquisat de *Toscane*, qui côtoyait la Méditerranée jusqu'au fleuve de la Magra. La circonscription de *Génes*, qui embrassait la Ligurie, et s'étendait de la Magra aux Alpes maritimes, complétait le cercle des sept marquisats de la Longobardie. Les officiers chargés du gouvernement de ces provinces se trouvant occuper des marquisats d'office et non de propriété, n'avaient aucun droit de s'intituler *marquis d'Italie* ou *de Lombardie*; mais seulement *marquis en Italie* ou *en Lombardie*. De là naît cette confusion de titres qui jette quelquefois les écrivains *rerum italicarum* dans un inextricable embarras. Le marquisat d'Ivrée, par exemple, comprenait la *dignité ducale*, qui concernait l'autorité militaire, ainsi que son nom l'indique, *dux à ducendo dicitur*, et la *dignité comtale*, c'est-à-dire celle des conseillers de la

couronne, qui allaient aux *comices*, et qui accompagnaient le prince. C'est ainsi que lors du synode du Tésin, dans lequel la couronne fut déférée à Charles le Chauve, les conseillers laïques, bien qu'ils fussent tous marquis ou ducs longobards, ne prirent, en signant, que le simple titre de comtes [1].

Il est à observer, d'ailleurs, que la dignité *marchionale* était placée chez les Longobards bien au-dessus de la *ducale*. En effet, les marquis préposés à la garde des frontières étaient investis de la plus haute confiance que le souverain pût accorder ; ils avaient le droit de lever des armées, de faire la guerre, de conclure des trêves, et leur gouvernement comprenait enfin plusieurs villes dont les *ducs* étaient tenus d'obéir au *marquis* [2].

Charlemagne avait été rappelé dans les provinces septentrionales de ses États avant que d'avoir pu achever l'organisation des comtés italiens; ce fut dans l'automne de l'année 780 qu'il repassa les Alpes pour la troisième fois, emmenant avec lui ses deux fils, Louis (*Lodwig*) et Pepin, qu'il voulait faire sacrer et couronner

[1] *Hist. fr.*, t. II, p. 459.

[2] Comparez D. Valeriano Castiglione, note 228 apud Eman. Tesaurum, p. 405 de l'édition de Venise, 1672.

par le pape. Il célébra les fêtes de Noël à Pavie et celles de Pâques à Rome[1]. Puis ayant fait couronner son fils Pepin, il le nomma son lieutenant dans le royaume d'Italie, mesure qui réalisa le double avantage de donner plus d'unité à l'administration, et plus de dignité à l'autorité souveraine, par la présence d'un prince du sang.

Ce monarque avait toujours à cœur cependant de soumettre le duché de Bénévent. Ce fut donc dans l'intention de mettre ce projet à exécution qu'il se montra de nouveau en Italie dans l'automne de l'année 786, et qu'il se porta immédiatement de Rome à Capoue, à la tête de son armée, dans l'appareil le plus imposant de la force et de la grandeur. Arékis se hâta de renouveler sa soumission à des conditions humiliantes; on dit même[2] qu'il céda plusieurs villes et entre autres Sora, Aquino, Arpino et Capoue dont le roi des Frankcs fit hommage au pape; mais quoi qu'il en soit de cette donation, il est certain que le saint-siége ne posséda pas longtemps les villes qu'on affirme lui avoir été concédées en cette circonstance.

Après cette expédition, Charles revint sur

[1] Annales Bertiniani, *ad ann.* 780-781.

[2] Borgia, *Memorie di Benevento*, t. I, p. 43.

ses pas; il traversa le Tyrol et passa en Bavière où l'appelait une levée de boucliers du duc Thassilo. A peine avait-il le dos tourné, que le maître de Bénévent chercha les moyens de se soustraire au pesant vasselage qui venait de lui être imposé. On se rappelle que ce prince avait donné son fils en otage au roi Charles. Cette considération ne l'empêcha point de traiter secrètement avec l'empereur d'Orient, Constantin V, fils d'Hélène. Arékis promit à l'empereur, par l'intermédiaire de ses ambassadeurs à Constantinople, de se déclarer son homme et son vassal, de vivre et de se vêtir selon les usages des Grecs, et de se soustraire complétement à l'autorité des Francks[1]. A son tour il demandait à être proclamé patrice, à recevoir l'investiture du duché de Naples avec toutes ses dépendances, et enfin il voulait qu'on envoyât en Italie son beau-frère Adelkis, fils du dernier roi longobard, à la tête d'une force respectable. La cour de Byzance souscrivit à toutes ces conditions : deux commissaires impériaux vinrent à Naples, pour y installer le nouveau patrice Arékis. Ils lui apportèrent en même temps les vêtements tissus d'or, l'épée, le peigne et les ciseaux, afin qu'il s'habillât et se coupât les che-

[1] Adriani pontif. *Epistola*. 44.

veux à la manière des Grecs, ainsi qu'il avait promis de le faire[1], ne lui demandant pour toute garantie, que de leur remettre son second fils Romuald. Les commissaires de l'empereur, reçus pompeusement à Naples *cum bandis et signis*, virent échouer l'objet de leur mission par deux événements imprévus, mais d'une haute importance. Le jeune Romuald, promis en otage, mourut au mois de juillet de l'année 787, et cette catastrophe causa un si violent chagrin au prince Arékis, que lui-même succomba peu de mois après[2].

Arékis, premier prince de Bénévent, fut l'un des hommes les plus éminents de son époque. Il était magnanime, généreux, équitable et pieux. Il aimait et protégeait les savants, autant que la barbarie des temps le comportait, et ce fut à sa cour de Bénévent que le célèbre Paul Diacre, fils de Warnefrid, exilé par Charlemagne dans l'île de Tremiti, trouva une généreuse hospitalité. Les lois d'Arékis portent un cachet de justice et de probité qui les recommande à l'estime de la postérité. Ses actes ne démentirent jamais sa réputation de grandeur et de munificence; il fit

[1] Giannone, *loc. cit.*, lib. VI, cap. 3.
Adr., *Epist. cit.*, n° 44.
[2] Voy. Pellegrini, *loc. cit.*

élever deux superbes palais, l'un à Bénévent, l'autre à Salerne; il entoura cette dernière ville d'une enceinte de remparts et de tours, et fit achever la magnifique église de Sainte-Sophie de Bénévent.

Après la mort d'Arékis, les Bénéventains firent supplier Charlemagne de leur rendre Grimoald, qui lui avait été donné en otage. Le monarque ignorait encore à cette époque la secrète alliance que le père du jeune prince avait contractée avec les Grecs; aussi ne mit-il aucun obstacle au départ de ce nouveau souverain. Tant de condescendance et de désintéressement ne pouvait manquer d'exciter la reconnaissance de Grimoald; l'occasion d'en donner une preuve manifeste à ce roi magnanime ne tarda pas à se présenter. Ayant eu connaissance du traité que son père avait entamé avec les Grecs, le prince ne voulut point y accéder, et lorsque son oncle Adelkis vint débarquer en Calabre à la tête de quelques soldats byzantins, l'an 788, Grimoald lui refusa tout concours, et s'empressa même de donner avis de cet événement à Pepin et au duc de Spolète. Adelkis, abandonné à ses propres forces, livra aux Francks une grande bataille dans laquelle il combattit avec plus de bravoure que de bonheur.

Son armée fut mise en déroute, et lui-même périt les armes à la main[1].

Après avoir satisfait ainsi à ce que l'honneur et la reconnaissance exigeaient de lui, Grimoald songea sérieusement à se rendre indépendant. Il refusa de faire démolir les fortifications de Salerne, Acerenza et Consa, conformément à la promesse qu'il en avait faite en recevant la liberté; il cessa peu à peu de faire figurer le nom de Charles sur ses monnaies et sur les actes publics; enfin son mariage avec une nièce de l'empereur grec acheva d'ébranler sa fidélité. Dans cette conjoncture, Charlemagne ordonna à Pépin, qui résidait à Pavie, de marcher sur Bénévent. A dater de ce moment jusqu'à la mort de Grimoald, arrivée l'an 806, les Francks et les Bénéventains se firent une guerre acharnée sans que l'un ou l'autre parti pût arriver à un résultat décisif.

[1] Puteanus, lib. IV.

Sigonius, *ad ann.* 788.

Aimoin et Eginhard ont prétendu à tort que ce prince parvint à s'évader et se rendit en Grèce, où il mourut revêtu de la dignité de patrice. Il est évident que ces écrivains ont confondu avec cet événement, la fuite d'Adelkis de Vérone à Pise et de Pise en Grèce, à l'époque où Didier fut emmené captif en France.

D'autres, et de ce nombre est Sigonius, le font périr dans les tourments. C'est encore une erreur produite sans doute par une fausse interprétation de ces mots du chroniqueur grec Théophane : *Il fut tué misérablement.*

A ces guerres intestines qui désolaient l'Italie, se joignaient encore les alarmes sans cesse renaissantes qu'y causaient les pirates sarrazins. Dès l'année 773, Abd'al-Rahman I[er] avait fait construire dans les ports de Tarragone, Tortose, Carthagène et Almérie des arsenaux et des chantiers d'où s'élançaient les flottes qui infestaient les îles Baléares, la Sardaigne, la Corse, les côtes de la Ligurie, la Savoie et le Piémont, tandis que les Arabes partis des rivages de l'Afrique portaient la désolation et la mort dans les malheureuses provinces de la Calabre et de la Pouille, dans les îles de Malte, de Gozo et en Sicile. Il serait difficile, et surtout sans intérêt, de rapporter, même dans une simple et aride nomenclature chronologique, ces expéditions sans nombre qui toutes se ressemblent par les détails et les résultats, ne différant entre elles que par les noms propres et les dates.

Enfin nous touchons au IX[e] siècle. Les événements dont l'Italie devait être le théâtre vont désormais acquérir à la fois plus d'importance, et un rapport plus immédiat avec l'objet de ce livre. Charlemagne appuiera l'autorité qu'il exerce de fait dans les nombreux États conquis par son épée, sur un vain titre qui n'ajoutera rien à sa puissance. Le patrimoine de Saint-Pierre va s'enrichir de nouvelles acquisitions et d'immen-

ses prérogatives. Le monde désormais ne connaîtra plus que deux pouvoirs : le pape et l'empereur. Cependant les ducs et les princes longobards, devenus indépendants, seront divisés entre eux par des haines de famille, par des querelles de voisinage; les combattants invoqueront alternativement, les uns le secours des Arabes d'Afrique et de Sicile, les autres celui des Maures-Espagnols; les empereurs grecs et ceux d'Occident interviendront à leur tour sur ce champ de bataille; et les indigènes, également frappés par les chrétiens et par les Musulmans, déchirés impitoyablement, soit qu'on les attaque soit qu'on les défende, accablés enfin par le choc de tant d'éléments divers, croiront que la dernière heure a sonné pour eux, et qu'il entre dans les desseins de la Providence de faire disparaître de la surface du globe cette noble Italie qui avait si longtemps dicté des lois à l'univers.

CHAPITRE III.

Depuis l'avénement de Charlemagne à l'empire d'Occident jusqu'à la conquête de la Sicile par les Arabes (800-827).

Adrien Ier était mort en 796; mais Léon III, son successeur sur le siége de saint Pierre, ne changea rien aux rapports qui existaient entre la cour de Rome et le roi des Francks. Bien plus, il déclara que son intention était de reconnaître Charlemagne seul pour protecteur de l'Église. Il lui envoya même, comme au patrice de Rome, l'étendard de la ville et de riches présents, en le faisant prier d'expédier à Rome un officier de sa cour, à l'effet d'y recevoir en son nom le serment de fidélité que les Romains voulaient lui prêter. Le roi choisit pour cette mission son gendre Anghilbert.

Cependant, Léon s'était attiré l'inimitié de Pascal et de Compulus, neveux d'Adrien, ainsi que d'un grand nombre des principaux seigneurs d'un parti qui se disait national, parce qu'il voyait avec chagrin l'ancienne capitale du monde

civilisé agenouillée devant le chef d'une nation barbare. Un jour que le pape était occupé à une fonction publique, les conjurés se jetèrent sur lui, et le battirent violemment, sans égard pour sa dignité; puis ils le traînèrent dans les rues, et voulurent même lui arracher les yeux et lui couper la langue. Léon se préserva du mieux qu'il put de cet horrible traitement, et fut jeté sanglant et couvert de blessures au fond d'une prison. Ses partisans, revenus de leur première stupeur, parvinrent à le délivrer; le duc de Spolète, informé de cet attentat, accourut aussitôt au secours du pontife, et l'emmena avec lui pour l'envoyer ensuite à Charlemagne ainsi que divers évêques et gentilshommes qui ne voulurent pas l'abandonner. L'entrevue des deux souverains eut lieu à Paderborn. Léon n'eut pas de peine à se justifier des crimes qui lui étaient imputés par ses ennemis; mais Charles voulut que les formes de la justice fussent religieusement observées jusqu'au bout. Il renvoya le pape après l'avoir traité magnifiquement, et le fit accompagner jusqu'à Rome par dix commissaires, deux archevêques, cinq évêques et trois comtes, qu'il chargea de prendre une connaissance juridique de cette affaire.

Léon et son cortége furent reçus à Rome au milieu des applaudissements du peuple; ses en-

nemis, couverts de confusion, furent reconnus coupables de calomnie et de rébellion, et comme tels chargés de fers, et envoyés au roi pour être mis à sa gracieuse disposition.

Charlemagne voulut entreprendre alors un cinquième voyage en Italie. Outre qu'il y était appelé par le désir de rendre par lui-même la justice que les Romains attendaient de lui, il avait à cœur de mettre un terme à la lutte obstinée que son fils Pepin soutenait contre le prince de Bénévent.

Ce fut le 24 novembre 799 que Charles fit son entrée solennelle à Rome, au son des cloches et aux bruyantes acclamations d'une multitude pompeusement parée de ses habits de fête. La justice que le grand monarque avait promise aux Romains leur fut religieusement octroyée; mais une cérémonie plus importante allait donner un magnifique spectacle à ce peuple, pour qui les spectacles eurent toujours tant d'attrait. Après qu'on eut discuté les accusations portées contre Léon, Charles se rendit en grand appareil à l'église de Saint-Pierre, pour y célébrer la fête de Noël. Il était accompagné du pape, d'un grand nombre d'évêques, et de seigneurs français et étrangers. Là se trouvaient rassemblés pêle-mêle, avec les Francks et les Romains, des Bourguignons, des Teutons, des Dalmates, des Bul-

gares, des Pannoniens et des Transylvains. Le roi était humblement agenouillé au pied du sépulcre des saints apôtres, et paraissait absorbé dans de pieuses méditations, lorsque Léon donna le signal convenu aux magistrats romains et aux seigneurs qui se tenaient auprès de lui. Au même instant un manteau impérial fut jeté sur les épaules de l'auguste étranger, et une couronne d'or fut posée sur son noble front. Cette assemblée, composée de tant d'hommes qui différaient par la langue et les mœurs, poussa trois fois un cri simultané : *Vie et victoire à* CHARLES-AUGUSTE, *couronné par Dieu, grand et pacifique* EMPEREUR *des Romains.* Le monarque parut surpris et confus; mais le pape s'avança aussitôt pour lui donner, à lui et à son fils Pepin, l'onction de l'huile sainte; c'était rendre le caractère indélébile. Charles, cédant alors à cette pieuse violence, voulut bien se résigner à être empereur d'Occident[1].

Ce vain titre, devenu par la suite un objet d'envie et un nouveau motif de guerre, n'ajouta

[1] Consultez Eginhard, *in Vitâ Car. Mag.*
Paul-Emile, *de Reb. franc.*
Anastase, *in Vitâ Leon III.*
Théophanes, *in Chron.*
Maimbourg, *Hist. iconocl.*
Sigonius, *Hist. ital.*, *A.* 800.

rien ni aux domaines ni au pouvoir de Charlemagne; mais puisqu'on ne saurait douter qu'il ambitionnait l'accomplissement de cette formalité, la postérité serait injuste si elle ne joignait ses acclamations à celles des contemporains de ce grand prince, le plus digne qui ait jamais existé de porter une couronne impériale.

L'empereur quitta Rome au mois d'àvril de l'année 801, et se rendit à Pavie, où il ajouta de nouvelles lois à celles que ses prédécesseurs les rois longobards avaient publiées. Ce fut là qu'il reçut la nouvelle que deux ambassadeurs du khalife Haroun-al-Raschid étaient arrivés à Pise. Il envoya au devant d'eux, et se les fit présenter entre Verceil et Ivrée. L'un de ces étrangers était Persan, l'autre était un Arabe envoyé par les Édrissides de Fez. Ils apprirent à l'empereur que le juif Isaac, qu'il avait adressé au khalife quatre ans auparavant, en compagnie de Lanthfroi et de Sigismond, ses amdassadeurs, était de retour avec de grands présents que lui destinait le khalife de Bagdad; mais ils ajoutèrent que Lanthfroi et Sigismond étaient morts tous deux dans ce pénible voyage. Alors l'empereur envoya le notaire *Ercelbuld* en Ligurie, avec ordre de faire disposer des vaisseaux pour le transport de l'éléphant qu'il avait fait demander

au khalife, et des autres présents qu'il en recevait [1].

Ces marques d'estime et ces relations de bonne amitié entre les plus puissants princes de la chrétienté et de l'islamisme furent insuffisantes à procurer quelque repos aux populations chrétiennes des rivages de la Méditerranée. Les Arabes d'Espagne et ceux d'Afrique n'apportèrent pas la plus légère interruption à leurs courses homicides. La Sardaigne et la Corse étaient surtout exposées aux désastres de ces incursions, source éternelle de richesse, de joie et de vengeance pour ces Maures-Espagnols, qui nourrissaient tant de haine contre les sujets de l'empereur. Dans le fait, ni les Corses ni les Sardes n'appartenaient à Charlemagne; mais, en acceptant le titre et les prérogatives de défenseur de l'Église, ce prince en avait aussi accepté les charges. Son devoir était de défendre les sujets du pontife romain. Ayant appris, en l'année 806, qu'une armée sarrazine venait de débarquer en Corse, où elle mettait tout à feu et à sang, l'empereur donna l'ordre à son fils Pepin, roi d'Italie, d'envoyer au secours de cette île la

[1] Annales Francorum, *ad Vit. Ludov. fil. Car. Mag.* Baronius, *Annal. eccles. ad ann.* 801, § 20.

flotte qui stationnait dans le port de Pise [1]. Les Sarrazins, avertis de cette expédition, remontèrent précipitamment sur leurs vaisseaux et cherchèrent à regagner la haute mer; mais les chrétiens les poursuivirent vivement, et leur firent éprouver une sanglante défaite. Ce fut dans cette rencontre que périt un certain Adhémar, dont l'annaliste génois Foglietta, et après lui les historiens de cette république ont voulu faire un comte amiral des flottes liguriennes, qui aurait conquis la Corse sur les Maures pour en faire don à sa patrie [2]. Les auteurs contemporains ont fait mention de cet officier pour dire seulement que sa mort fut causée par son imprudence [3]. Il est très-vrai que, dans le recueil des annales des Francks, cet Adhémar est appelé *Comes civitatis Genuæ*. Mais qui ne sait qu'à cette époque Genève et Gênes s'appelaient également l'une et l'autre *Janua* et *Genua*, de même que, plus tard, on les voit nommées toutes deux

[1] Voy. le recueil de dom Bouquet, *Annales Françorum*, *Annales Bertiniani*.

Éginhard, *Vita et gesta Caroli*.

Annales Fuldenses, apud Duchesne et Muratori.

[2] Voy. les Annales génoises de Foglietta, Bizzaro, Giustiniani, Casoni et autres.

[3] Consultez Jacobi, *Hist. génér. de la Corse*, tom. I, pag. 100 et suiv.

du nom commun de *Genova?* Cet Adhémar, ou Adamar, pouvait donc être un comte de Genève et non de Gênes, et cette opinion se trouve confirmée par les propres paroles des annalistes français, qui, en parlant de ce personnage, se servent de ces mots : *l'un des nôtres, unus nostrorum; l'un des Francks, unus è Francis.* Enfin les historiens génois ne rapportent aucune particularité sur ce personnage, qui ne leur est connu que par les écrivains français[1]. Il n'y aurait eu là d'ailleurs qu'une équivoque assez peu importante pour la postérité, si Foglietta, et avec lui les vieux annalistes de Gênes ne se fussent emparés malignement de cette circonstance pour appuyer les injustes prétentions de la république génoise à la possession de la Corse.

L'année suivante (807) une invasion sérieuse, tentée par les Sarrazins dans les îles de Corse et Sardaigne, fournit à Charlemagne une nouvelle occasion d'exercer son puissant patronage.

[1] Voyez les *Lettere Ligustiche*, par Oderico. Cet historien pense avec raison que cet Adhémar était comte de Genève, et non de Gênes.

Consultez aussi pour le même témoignage, les *Dissertazioni Pisane*, de Flaminio dal Borgo; l'*Histoire de Gênes*, du marquis Girolamo Serra, t. I, p. 470, note 11, etc.

M. Reinaud, dans son *Histoire des invasions des Sarrazins en France*, a partagé l'erreur des annalistes génois.

Il envoya contre eux une flotte commandée par son connétable Burchard, qui les battit complétement. La rencontre eut lieu sur les côtes mêmes de l'île; les Sarrazins abandonnèrent treize de leurs navires au pouvoir des vainqueurs. Ceux d'entre les mahométans qui étaient débarqués en Sardaigne n'eurent pas un meilleur sort: ils laissèrent trois mille des leurs sur le champ de bataille [1]. « Ces revers, disent les annalistes chrétiens, frappèrent les infidèles, en expiation du crime commis par eux dans une expédition dirigée sur l'île de Pantellaria, où ils avaient enlevé soixante moines pour en faire des esclaves [2].

Ces pirates audacieux ne se laissaient décourager par aucun revers. Ils rentrèrent en Corse dans le courant de l'année 809, détruisirent la ville d'Aleria et le pays environnant. Toute la population fut enlevée pour être réduite à l'esclavage, à l'exception des vieillards et des infirmes [3]. Éginhard raconte ainsi cette catastrophe:

[1] Eginhard, *loc. cit.*
Annales Francorum, Bertiniani, Metenses.
Petri Cyrnæi, *de Rebus Cors.*, lib. I.
Baronius, *Annal. eccles.*, ad ann. 807.
Jacobi, *loc. cit.*, vol. I, p. 102.
[2] Baronius, *loc. cit.*
Pagi, *ad ann.* 807.
[3] *Annal. franc.*, etc.
P. Cyrnæus, *loc. cit.*

« Les Maures venus d'Espagne entrèrent en Corse le saint samedi de Pâques ; ils pénétrèrent dans une certaine ville qu'ils ravagèrent, et, si l'on en excepte l'évêque, quelques vieillards et quelques infirmes, ils n'y laissèrent personne[1]. »

Vers cette époque, une nouvelle dynastie musulmane s'éleva dans l'Afrique septentrionale, sur les ruines du pouvoir que les khalifes abbassides y avaient exercé. Haroun-al-Raschid avait, dès le commencement du siècle, confié le gouvernement de Kairowan à un Arabe d'une grande distinction, Abou-abd-Allah-Ihrahim-Ebn-Aglab, qui sut gagner le peuple par sa douceur, par ses libéralités, et par la diminution des impôts. Mais à ses bonnes qualités Aglab joignait une excessive ambition; aussi songea-t-il de bonne heure à se ménager les moyens d'arriver un jour au khalifat, ou d'y porter au moins sa descendance. Dans cette vue, il se forma une garde nombreuse d'hommes dévoués à ses volontés, et s'assura, en cas de disgrâce, d'une citadelle bien fortifiée et pourvue d'abondantes munitions. Cependant tant que Haroun vécut, son gouverneur de Kairowan n'osa point se déclarer tout à fait indépendant; mais quand ce grand homme,

[1] Éginhard, *loc. cit.*
Pagi, *Critic. in Bar.*, § 21, *ad an.* 809.

qu'on peut considérer comme le reflet de Charlemagne dans le brillant miroir de l'Orient, fut descendu dans la tombe (an 809 de J. C.), Aglab, assuré de l'impunité, tant par la distance qui le séparait de Bagdad, la capitale de l'empire, que par les dissensions domestiques qui venaient d'éclater dans la famille du dernier khalife, fit réciter la khothbah[1] en son nom, et battre monnaie à son coin. Aglab, que l'histoire nous représente comme un prince éclairé, ami des lettres et les cultivant lui-même, brave et éloquent, fonda sur des bases solides la dynastie dite des AGLABIDES, ou fils d'Aglab, à qui l'honneur était réservé de consommer un jour la conquête de la Sicile.

On le voit par ces exemples des querelles intestines qui divisaient les chefs de l'islamisme: ce n'était pas seulement le fanatisme religieux, ainsi qu'on a voulu le dire, qui les poussait aux combats, c'était aussi le fanatisme du pouvoir; c'était encore celui des richesses. A peine l'empire musulman commence-t-il à prendre son rang dans le monde que déjà ses membres épars gisent sur le sol, à la merci du plus heureux ou du plus téméraire. Si l'exaltation religieuse

[1] Prière publique récitée dans les mosquées en l'honneur du souverain.

fut le premier mobile de la conquête, et on n'en pourrait douter, l'ambition et l'avidité en furent les éléments les plus actifs. Comment voudrait-on nous faire croire qu'une pensée commune, qu'une sainte ardeur, qu'une foi robuste, aient pu seules entraîner les musulmans des bords du Nil sur ceux du Guadalquivir, de la Loire et du Tibre, lorsque nous voyons que leurs phalanges homicides se composaient de nations diverses qui toutes n'avaient pas embrassé les mêmes croyances? Tels étaient les juifs, les Berbers, les Esclavons, et jusqu'aux transfuges chrétiens! Ce qui a pu contribuer à répandre cette erreur ce sont les rigueurs exercées sur les populations chrétiennes par les soldats de Mahomet : mais, outre que des traitements non moins barbares ne furent pas toujours inconnus entre peuples qui avouaient les mêmes croyances, il ne faut pas perdre de vue que les chefs de ces bandes sarrazines professaient une religion de sang et de ténèbres qui, non-seulement leur permettait de propager la loi du Koran par le tranchant du glaive, mais qui leur en imposait encore le devoir.

A l'Occident les idées étaient à peu près les mêmes. Faire de Charlemagne un pieux croisé, un dévot pèlerin, c'est méconnaître étrangement le caractère de la race carlowingienne, et

celui de ce siècle de fer; c'est chercher sans discernement, dans les moyens d'exécution et dans les conséquences du fait, la cause qui l'a produit. Charles était le fils et l'héritier de ces maires du palais qui savaient si bien combattre et gouverner; noble race qui avait la conscience de sa supériorité, et la louable ambition de vouloir l'employer pour le bien public. En réunissant sous un même sceptre les provinces éparses de l'empire d'Occident; en cherchant à consommer cette grande unité, tour à tour par les armes, par la culture de l'intelligence et par la religion, Charlemagne montrait bien la puissance de ce vaste génie qui puisait ses ressources et ses moyens dans les régions élevées où le vulgaire ne pouvait atteindre. Lors de son dernier voyage à Rome, le roi des Francks savait qu'il en reviendrait empereur; il le voulait! L'onction sacrée et la bénédiction papale étaient bien moins pour lui un acte de soumission religieuse qu'une consécration nécessaire pour lier de par Dieu ce que le monde ne pourrait plus délier.

Pepin mourut avant son père (an 811), laissant cinq filles et un fils du nom de Bernhard. Le corps du roi fut enseveli à Vérone, dans l'église de Saint-Zénon. Cet événement fut une nouvelle source de disgrâces pour l'Italie,

et surtout pour les îles de Corse et de Sardaigne, qui se trouvèrent plus que jamais exposées aux invasions des infidèles. Il est à présumer, en effet, que les troupes impériales qui tenaient garnison dans la première de ces îles furent rappelées à Pavie, où se concentrait alors une armée nombreuse, dans le but de prévenir toute agression de la part des Grecs et des Vénitiens. Quant à la Sardaigne, elle était abandonnée par les Byzantins et livrée à ses propres ressources. Les Maures d'Espagne mirent cette double circonstance à profit pour opérer de nouveaux débarquements [1]. La Corse fut sans contredit la plus maltraitée. Elle fut inondée de mahométans et presque entièrement subjuguée. Des détails intéressants nous ont été transmis à ce sujet par Pierre Cyrnée, et reproduits avec bonheur par un estimable historien des temps modernes : « La surprise, nous dit-il, avait facilité cette terrible invasion ; mais bientôt, revenus de leur frayeur, les paysans attaquèrent courageusement les barbares. Ceux-ci, irrités de l'opiniâtreté de la résistance, n'en devinrent que plus cruels, et l'île entière se couvrit de ruines. Les Corses se voyant réduits à la dernière extrémité, s'adres-

[1] Éginhard, *loc. cit.*

P. Cyrnæus, *Hist. de Corse.* Voy. aussi les *Hist. Sardes*, et les *Annal. franc.*

sèrent à Charlemagne et lui demandèrent une prompte assistance. L'empereur ne fut pas sourd à l'appel des malheureux insulaires, et envoya aussitôt son fils Charles à leur secours. Informés de l'arrivée de la flotte impériale dans les mers de l'île, les Maures se portèrent aussitôt à sa rencontre. Un combat terrible fut livré devant Mariana, et la victoire, chèrement disputée, se déclara enfin pour les chrétiens. Ceux des Maures qui survécurent à cette défaite navale se retirèrent à Aleria, où ils avaient déjà établi le siége de leur gouvernement. La flotte impériale les suivit dans ces parages, et étant entrée dans l'embouchure du Tavignano, toutes les troupes furent débarquées pour attaquer les infidèles et les expulser de l'île. Une sanglante bataille ne tarda pas à être livrée dans cette plaine, où la victoire resta encore fidèle aux chrétiens. Les Sarrazins, attaqués simultanément de tous côtés par les Français et par les insulaires, entourés par les phalanges toujours grossissantes de leurs ennemis, éprouvèrent enfin une déroute complète. Suivant Pierre Cyrnée, qui nous a fourni les détails qu'on vient de lire, la bataille gagnée par le fils de Charlemagne sur le roi Atime, qui y périt avec la plupart des siens, fut livrée près d'une fontaine, à l'est d'Alesani, laquelle, pendant plusieurs siècles, a été appelée la Fontaine

de Charles, en l'honneur de ce prince. Cependant tous les Sarrazins qui se trouvaient en Corse n'avaient pas péri dans les plaines d'Aleria; ceux qui survécurent à la grande déroute se retirèrent vers l'intérieur de l'île, sans doute avec l'intention de s'y fortifier en attendant des secours d'Afrique. Mais on ne leur laissa pas un moment de répit, et, enveloppés de nouveau près de Corte par les chrétiens, ils furent tous impitoyablement exterminés. Ainsi la Corse se trouva entièrement purgée de la présence des mahométans; mais ce ne fut qu'après avoir souffert des pertes inouïes. Pierre Cyrnée a sans doute exagéré les choses, en disant que la population se trouva à la fin de la guerre réduite à un dixième seulement de ce qu'elle était auparavant; mais les ruines qui couvrent tout le littoral de l'île nous portent aisément à croire que ces pertes furent immenses et presque incalculables [1]. »

Des scènes à peu près semblables se passaient en Sardaigne. Maures et Sardes, alternativement vainqueurs et vaincus, s'acharnaient sur ce théâtre de désolation, qui se couvrit de ruines et se joncha de cadavres depuis le golfe de Ca-

[1] Jacobi, *Hist. gén. de la Corse*, t. I, p. 109 et suiv. Voy. les sources, P. Cyrnæus, etc.

ralis jusqu'au promontoire Gorditanum [1]. L'historien Fara indique les années 806, 809, 812, 813 et 815 comme signalées par les grands revers que les Sarrazins éprouvèrent en Sardaigne. Dans une rencontre, les Sardes les forcent à se rembarquer précipitamment après en avoir tué *jusqu'à satiété*; une autre fois, cent vaisseaux arabes sont brisés par la tempête sur les côtes de la Sardaigne, par la protection visible des saints patrons de l'île [2]. Ce fut dans l'un de ces combats que les insulaires trouvèrent parmi les morts quatre chefs sarrazins dont les têtes servirent de trophée aux vainqueurs; depuis cette époque, les armoiries de la Sardaigne se composent de *quatre têtes de rois maures.*

Après sa glorieuse expédition en Corse, le fils de Charlemagne revint en France, et y mourut presqu'à son arrivée. Ce fut vers le mois d'octobre de l'année 812 que le fils de Pepin, Bernhard, qui se trouvait alors sur les bords du Rhin, fut proclamé, par son aïeul, roi d'Italie. Peu de temps après, ce titre lui fut confirmé par une assemblée générale de l'Empire, sous la condition, pour lui et ses successeurs, de se reconnaître en état de vassalité à l'égard de l'empereur

[1] *Caralis*, aujourd'hui Cagliari, au sud.
Gorditanum, aujourd'hui Capo-Falcone, au nord.

[2] Fara, episcopus Bosanensis, *De rebus Sardois*, 1580.

d'Occident, de lui rendre en cette qualité foi et hommage, et de lui remettre même l'exercice du pouvoir souverain s'il arrivait que ce monarque entrât sur le territoire du royaume italien [1].

Charlemagne fit deux fois le partage de ses États. On a de lui, en premier lieu, une charte de l'année 806 [2]. Dans ce document, l'empereur assigne à Charles, son fils aîné, les royaumes de France, Bourgogne et Alémannie; à Pepin, le royaume d'Italie (la Lombardie), la Bavière et une partie de l'Alémannie; à Louis, les royaumes d'Aquitaine et de Gascogne. Ce partage fut juré par tous les ordres de l'Empire, et sanctionné par le pape Léon III. Mais sept années après, quand Charlemagne eut perdu deux de ses fils, Charles et Pepin, il assigna à Louis l'Empire, et généralement tous ses domaines, à l'exception du royaume d'Italie, qu'il légua à Bernhard, son petit-fils.

En l'année 813, Ermengard, comte d'Ampurias, près la moderne Perpignan, se mit en embuscade dans les parages de Maïorque, pour attendre les Sarrazins qui revenaient de Corse en Espagne chargés de dépouilles. Il leur prit huit

[1] *Annales Bertiniani.*

[2] Ch. et dipl.

Charta divisionis imperii Francorum : quam Carolus magnus fecit pro pace inter filios conservanda.

vaisseaux, dans lesquels il trouva, outre de grandes richesses, plus de cinq cents esclaves corses. Par représailles, les Maures coururent aussitôt sur les côtes de la Provence et de l'Italie, où ils ravagèrent les environs de Nice et ceux de *Centocelle*, aujourd'hui Civita-Vecchia. De là ils passèrent en Sardaigne, et voulurent y opérer un nouveau débarquement; mais les Sardes les repoussèrent après leur avoir fait éprouver une grande perte [1].

Les lettres que le pape Léon III adressa à l'empereur, dans le courant de cette même année (813 de J. C.), contiennent de précieux renseignements sur les incursions des Sarrazins en Italie. « La sagesse que vous avez reçue de Dieu, lui dit-il dans sa cinquième lettre, n'ignore pas que la race barbare des Sarrazins avait formé le projet de venir cette année en Sicile. Maintenant nous apprenons qu'ils se sont portés sur quelques îles grecques, au secours desquelles l'empereur Michel a envoyé le patrice, des capitaines d'armes et une forte troupe. Le patrice, arrivé en Sicile, a lui-même envoyé, par Bénévent, vers le duc de Naples, pour le presser de venir par mer à son secours avec tous ceux du duché qui

[1] Éginhard, *in Vitâ Car. Mag.*
Pagi, *Crit. ad Baron.*, *ann.* 813, § 20.
Recueil de dom Bouquet, t. V, p. 62.

voudraient se réunir sous son commandement. Mais le duc, sous divers prétextes, a négligé d'exécuter cet ordre. Cependant les habitants de Gaëte et d'Amalfi sont allés le rejoindre avec quelques vaisseaux. Depuis, nous avons appris que les Maures sont entrés eux-mêmes, avec treize chélandies, dans l'île de *Lampedouse*, voisine de la Sicile, et l'ont ravagée. Sept vaisseaux de la flotte des Grecs, s'avançant en éclaireurs pour s'assurer de la vérité du rapport, ont pris ou exterminé les ennemis de Dieu. De leur côté, ceux d'entre les Grecs qui attendaient leurs éclaireurs, ne les voyant point revenir, ont attaqué les Maures avec toutes leurs forces, et, par la miséricorde de J. C., ils en ont fait un si grand carnage, qu'il n'en a pas échappé un seul à la mort. On nous a encore rapporté que quarante vaisseaux sarrazins sont entrés dans l'île de *Ponza*, habitée par des religieux, et l'ont pillée. De là ils ont pénétré dans l'île Majeure (*Ischia*), à environ trente milles de Naples, où ils ont trouvé plusieurs familles et de précieux objets appartenant aux Napolitains. Ils y ont séjourné jusqu'au XII des calendes de septembre, sans que les Napolitains aient jamais tenté de les en chasser. Enfin, après avoir désolé toute l'île, rempli leurs vaisseaux d'hommes et de provisions, ils se sont retirés. Les habitants de Gaëte qui ont visité Ischia

après ce désastre, ont dit y avoir vu des cadavres privés de sépulture, du grain et des caisses que les Arabes n'ont pu emporter, et même des chevaux maures (*caballi maurisci*) que ces barbares ont tués au moment de l'embarquement [1]. »

Le même pontife mande à Charlemagne, dans sa quatrième lettre, que les Siciliens ont fait la paix avec les Sarrazins. Voici comment il s'exprime : « Le troisième jour des ides de novembre, nous avons reçu de Grégoire, patrice de Sicile, une lettre en réponse à celle de Votre Sérénité, que nous lui avions adressée par notre exprès. Il n'a point, nous ignorons pour quel motif, envoyé de lettre pour vous ; mais il nous a prié de transmettre à Votre Puissance impériale, une simple copie, scellée de notre sceau, de celle qu'il nous a adressée. Par respect pour vous, nous ne l'avons point ouverte, et ne savons de son contenu que ce que nous en a dit de vive voix notre envoyé, c'est-à-dire, ce qui a rapport aux députés des Sarrazins avec lesquels le patrice a conclu une trève de dix ans.—Car, disait-il aux ambassadeurs arabes, quel traité voulez-vous faire avec nous, quand depuis quatre-vingt-cinq ans vous n'avez observé aucun de ceux qui

[1] Baronius, *Annal. eccles.*, *ad ann.* 813, § 21.

ont été faits[1] ? Bien plus, mon prédécesseur, le patrice Constantin, a conclu avec vous une trève de dix ans qui devait durer jusqu'à la huitième indiction prochaine, et vous n'y avez eu aucun égard. Nous ne savons maintenant quelle trève vous voulez faire avec nous[2]. — A cela les envoyés des Sarrazins ont répondu : Le père du commandeur des croyants[3] qui aujourd'hui règne sur nous est mort; celui-ci est enfant, l'esclave est devenu libre, celui qui était libre est maître, et l'on croyait n'avoir plus de roi; mais ayant réuni sous son autorité tout ce que posséda son père, il veut observer inviolablement la trève que nous préparons. Nous ne répondons point des Espagnols, parce qu'ils ne sont pas de notre royaume; mais, en tant que nous pouvons les vaincre, nous nous engageons à les combattre, comme vous, sur mer, et, si nous ne sommes pas assez forts, seuls, nous nous unirons à vous pour les éloigner des États chrétiens. — Ces propositions ont été agréées, et la trève signée pour dix ans. Le patrice leur a envoyé le notaire Théopiste, et leur a rendu tous les prisonniers

[1] Voy. plus haut la note 1 de la page 70.

[2] Baronius, *eod. loc.*, § 22.

[3] *Emir-al-moumenyn*, titre que prenaient les khalifes, et que les chroniqueurs ont étrangement défiguré en *amiramunus*, *miramolinus*, *miramolin*, etc.

sarrazins, à condition qu'ils rendraient de leur côté tous les prisonniers chrétiens. La trève confirmée, et l'envoyé du patrice rendu, on vit dans Catane un homme accourir en grande hâte pour annoncer au patrice que sept navires maures avaient pillé un village près de Reggio. Notre émissaire nous a rapporté aussi qu'il avait appris des envoyés sarrazins qu'au mois de juin de la sixième indiction précédente, ayant voulu parcourir la Sardaigne avec cent voiles, un gouffre s'était ouvert subitement et avait englouti les cent navires à la vue des côtes de l'île, et que des Maures eux-mêmes qui racontaient ce fait, saisis de frayeur, avaient appris l'histoire de ce naufrage à la nation lors de leur retour en Afrique [1]. »

L'annaliste de l'Église a recueilli sur cette même époque un renseignement assez vague, mais bien important pour démontrer d'une part les relations qui existaient entre les Arabes et les Vénitiens, et de l'autre la mésintelligence qui régnait entre les Arabes d'Afrique et ceux d'Espagne : « ..... Cependant, nous dit-il, les envoyés des Sarrazins s'embarquèrent sur des vaisseaux de Venise, et, chemin faisant, ils incendièrent une flotte qui venait d'Espagne [2]. »

[1] Baronius, *eod. loc.*, § 23.

[2] *Annal. eccles.*, *loc. cit.*, *ann.* 813, § 24.

Charlemagne, après avoir régné glorieusement pendant trente-deux ans comme roi, et quatorze ans comme empereur, mourut au mois de janvier 814. Son fils Louis (*Lodwig*), surnommé plus tard le Pieux ou le Débonnaire, lui succéda avec le double titre d'empereur d'Occident et de roi de France. Les symptômes de faiblesse et de décadence qui s'étaient manifestés dans l'Empire, du vivant même de Charlemagne, se réveillèrent avec plus de force que jamais. Les pirates normands et les pirates sarrazins recommencèrent leurs courses et leurs déprédations, les uns sur les côtes de l'Océan, les autres sur le littoral de la Méditerranée. Les Sardes, fatigués de cette lutte opiniâtre, et se voyant abandonnés par leurs souverains légitimes, les empereurs d'Orient, résolurent de se donner à celui d'Occident, plus à portée de les protéger contre les inplacables ennemis de la chrétienté. Ils envoyèrent en conséquence une députation à l'empereur Louis, l'an de J. C. 815, à l'effet de le supplier de recevoir leur pays en toute souveraineté, et de le mettre au nombre des provinces de l'Empire. Louis les accepta, car il ne pouvait être retenu par l'idée de mécontenter l'empereur d'Orient, à qui bien d'autres offenses de la même nature avaient été prodiguées depuis un demi-siècle.

Le nouvel empereur, suivant l'exemple que son père lui avait donné, partagea, de son vivant, ses États entre ses trois fils : Lothaire eut l'empire romain, Pepin l'Aquitaine, et Louis II le royaume de Bavière. Le roi d'Italie, Bernhard, indigné de se voir oublié par son oncle dans ce partage de l'Empire, se mit immédiatement en révolte ouverte, et, appelant à lui une forte armée composée de Francks, de Romains et de Longobards, il occupa les défilés des Alpes, par où l'empereur devait passer pour descendre en Italie [1]. La cause de ce prince parut juste aux yeux de la chrétienté : les villes de la Péninsule se déclarèrent unanimement en sa faveur, et l'historiographe de Charlemagne, Éginhard, nous apprend qu'un grand nombre d'entre les nobles francks, ainsi que plusieurs évêques, à la tête desquels on vit figurer Anselme de Milan et Wolfold de Crémone, manifestèrent hautement leur sympathie pour le roi d'Italie. Ce zèle ne devait pas tarder à se refroidir. A l'approche des Francks, les perfides Italiens abandonnèrent leur roi, et coururent se jeter aux pieds de l'empereur pour y implorer le pardon de leur faute. Bernhard, se voyant vaincu sans avoir

[1] Teganus, *De gest. Ludov.*, cap. 21.
Sigonius, *loc. cit.*, lib. IV.
Éginhard, *loc. cit.*, *sub. ann.* 817.

combattu, suivit lui-même cet exemple, et se livra à la pitié de son oncle et souverain seigneur. Il est probable que Louis le Débonnaire se serait laissé fléchir; mais il y avait à sa cour un parti qui voulait la perte du roi d'Italie. A sa tête figurait l'impératrice elle-même, qui désirait assurer à son fils la couronne de fer. Cette princesse réussit à étouffer la pitié dans le cœur de son époux, et Bernhard fut condamné à mort. Cependant l'empereur eut la force de déclarer qu'il ne laisserait point ainsi périr son neveu; mais, en accordant la vie à ce prince infortuné, il eut la cruauté d'ordonner qu'on lui arrachât les yeux pour les lui jeter à la figure. Bernhard ne survécut pas longtemps à cette cruelle opération : il succomba au commencement de l'année 818. Les historiens italiens ne s'accordent pas sur les causes de cette mort : les uns veulent que le prince se soit suicidé; d'autres, et c'est le plus grand nombre, affirment que l'opération fut exécutée avec tant de cruauté par les ordres de l'impératrice, que la mort s'ensuivit naturellement. Quoi qu'il en soit, lorsque l'empereur apprit cet événement, il se rappela, bien tard sans doute, qu'il avait promis à Charlemagne mourant de veiller avec respect à l'exécution de ses dernières volontés; il se souvint aussi que Bernhard

était le fils de son frère, et on le vit pleurer amèrement et se reprocher son crime; il courba dans la poussière son front impérial, se meurtrit la poitrine, et ne parvint à apaiser ses remords qu'à force d'aumônes et de largesses octroyées aux pauvres et aux églises.

Les affaires d'Italie n'avaient pas empêché l'empereur de donner quelques soins au reste de son empire. Il avait même, dès l'année 816, conclu avec les Maures d'Espagne une trève qui ne fut observée ni d'un côté ni de l'autre[1]. Une escadre sarrazine partit de Tarragone dans le courant de l'année 820, et opéra un nouveau débarquement en Sardaigne. Une flotte impériale s'étant présentée pour la combattre fut battue et à peu près anéantie. Huit vaisseaux chrétiens furent coulés à fond, et un plus grand nombre fut incendié[2]. Louis, voulant donner au moins quelque preuve d'intérêt à ses nouveaux sujets, envoya à leur secours le comte Boniface, marquis de Toscane, l'un des plus puissants barons de l'Empire, à la tête d'une nouvelle escadre, et le chargea de purger les eaux de la Sardaigne et de la Corse des pirates sarrazins qui infestaient ces parages[3]. Boniface obtint d'abord quelques

[1] Recueil de dom Bouquet, t. VI, p. 98 et suiv.

[2] Conde, *Historia*, etc., t. I, p. 255.

[3] *Annales Francici breves. Annal Bertiniani.*

succès; il poursuivit même les pirates jusque sur les côtes d'Afrique, et les battit complétement à la hauteur de Tunis; mais après cet exploit, il ne s'occupa plus que des moyens de s'assurer le gouvernement indépendant des îles de Corse et de Sardaigne.

Ce fut vers ce temps-là que les moines grecs, chargés de garder à Alexandrie le corps de saint Marc, ne sachant plus comment se soustraire aux violences que les Arabes exerçaient à leur égard, obtinrent de la pitié de quelques marchands vénitiens d'être transportés à Venise, eux et les saintes dépouilles confiées à leur garde[1]. On voit que les relations de commerce n'avaient pas cessé entre les Vénitiens et les Sarrazins.

L'année 824 est célèbre dans les annales de l'islamisme par un glorieux fait d'armes. Une flotte sarrazine, sortie des ports d'Espagne, vint assaillir l'île de Crète, après avoir ravagé sur son chemin la Sicile et les Cyclades. Cédrène, qui entre à ce sujet dans quelques détails, affirme que le chef de cette expédition fit mettre le feu aux navires pendant que sa troupe commençait à se répandre dans l'intérieur de l'île. Ce que voyant, les pirates revinrent précipitamment sur leurs pas en donnant des marques de désespoir,

[1] Baronius, *ad ann.* 820, § 22.

et s'informant des causes de cet incendie : Qu'avez-vous besoin de navires, leur dit l'amiral; ne possédez-vous pas ces riches campagnes, ce beau pays qui vous fournira le lait et le miel en abondance? — Mais nos femmes, nos enfants? répondirent-ils. — Vous ne devez plus songer à eux, répliqua le chef, vous allez épouser les femmes de l'île, et les enfants que vous en aurez vous feront oublier les vôtres. L'événement ne justifia que trop cette détestable prophétie. Ce fut en vain que Michel le Bègue, alors empereur d'Orient, parvint, en 826, après de grands efforts, à envoyer une armée et une flotte pour reprendre sur les infidèles cette île célèbre, l'un des plus riches joyaux de la couronne impériale. L'armée grecque fut battue, exterminée, et il n'en revint pas un seul homme à Constantinople [1].

Cette brillante conquête des Arabes ne fut

1 Ce mémorable événement n'appartient pas à l'histoire d'Italie, et n'a pu être raconté ici que très-sommairement. On peut consulter, pour plus de détails :

Cédrène, *Histor. comp.*, p. 508 et suiv.

Baronius, *Annal. eccl., ad ann.* 822, X.—Baronius se trompe en plaçant cet événement à l'année 822. Son commentateur Pagi n'est pas plus heureux en indiquant la date de 823.

Voyez aussi Conde, *Historia*, t. I; Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, etc.

que le prélude d'un événement qui devait exercer sur l'Occident une immense influence, exalter au plus haut degré l'orgueil de l'islamisme, et frapper la chrétienté de stupeur et d'effroi. Je veux parler de la conquête de la Sicile.

CHAPITRE IV.

De la conquête de la Sicile jusqu'à l'arrivée en Italie de Louis II, fils de l'empereur Lothaire (827-848).

Depuis les troubles que l'assassinat de l'empereur Constant avait fait naître en Sicile, et l'irruption sarrazine dont cet événement avait été la conséquence, tout avait repris, dans cette île, son ancienne marche, si ce n'est que la querelle des *briseurs d'images* amena la confiscation, en faveur de la couronne, des propriétés que l'Église y possédait[1]. Cette première rupture en produisit une autre au moins aussi grave : on a vu comment le pape, ayant secoué la suzeraineté de la cour de Constantinople, s'était rallié aux Francks et à l'empereur d'Occident; la Sicile se sépara dès lors de la juridiction de Rome, et reconnut volontairement celle du patriarche de Constantinople. Les patrices, qui gouvernaient au nom de l'empereur, étendirent insensiblement la limite de leur autorité, si bien que dans les dernières années du VIIIe siècle, leurs rapports

[1] Theophanes, *loc. cit.*, édition de Venise, p. 274.

avec Byzance se bornaient à peu près à l'envoi d'une redevance pécuniaire; de sorte que la condition des Siciliens, à l'abri des persécutions que les empereurs byzantins n'épargnaient pas à leurs sujets, parut s'être améliorée. Bien plus, à cette même époque, le patrice Elpidius osa s'intituler empereur, et combattre, en cette qualité, les troupes que l'impératrice Irène fit passer en Sicile. Elpidius, vaincu, chercha un refuge chez les Sarrazins d'Afrique.

Dans les premières années du IXe siècle, la Sicile fut assaillie plusieurs fois par les Arabes; mais il serait impossible de compter ces incursions, et surtout de leur assigner une date précise. Nous savons que le pape Léon III avait écrit à Charlemagne, l'an 813, que, depuis le traité par lequel les empereurs d'Orient s'étaient soumis à payer un tribut aux Arabes (an 728), les infidèles avaient envahi *deux fois* la Sicile. Léon d'Ostie, à qui on doit la chronique du Mont-Cassin, parle d'une expédition qui aurait eu lieu en 820, et dans laquelle la ville de Palerme aurait été prise d'assaut; Erchempert en dit autant; Jean Curopalate répète la même assertion, en ajoutant toutefois que les pirates étaient, dans cette circonstance, des Maures espagnols. Cette prise de Palerme en 820 est un fait plus que douteux. Le No-

vaïri, ni la chronique arabe, dite de Cambridge, n'en font aucune mention : cependant Fazello l'a admis sans contestation; mais Fazello est lui-même très-suspect sur tout ce qui concerne la période des invasions sarrazines.

En 824, Michel le Bègue, voyant que les Arabes ne se faisaient aucun scrupule de violer les traités et de manquer à leurs engagements, et frappé d'ailleurs des bons résultats que le comte Boniface avait obtenus quatre années auparavant en portant la guerre en Afrique, dans le repaire même de la piraterie, donna le commandement de la Sicile au patrice Photin, et lui enjoignit d'envoyer une flotte sur les côtes de la Barbarie[1]. Le patrice fit choix pour commander cette

« [1] Le patrice est appelé dans un manuscrit *Casantin*, et dans d'autres *Phasantin*, et même dans un endroit *Phastin*. Le premier nom pourrait être une corruption de Constantin, ou seulement une faute de copiste. Le second, surtout si l'on fait attention à la leçon qui porte Phastin, semblerait convenir au patrice Photin, à qui le gouvernement de la Sicile fut donné par l'empereur Michel le Bègue, vers l'an 824. (Cédrène, t. II, p. 510; *Histoire du Bas-Empire*, par Lebeau, t. XIV.)

« Si dans l'auteur arabe (le Novaïri) on lit l'an de l'hégire 201, qui répond à l'an 816 de l'ère vulgaire, c'est probablement une faute du copiste, qui aura oublié le mot *asher* (dix), lequel donne l'année de l'hégire 211, 826 de l'ère vulgaire. En effet, l'auteur fait mention, immédiatement après, de l'an 212, et il est évident par son récit qu'il y a eu fort peu d'intervalle entre tous les faits qu'il rapporte. D'ailleurs, le gouverneur dont il

expédition d'un officier plein de bravoure nommé *Fimi* par les historiens arabes, ou *Euphémius*, selon les écrivains byzantins.

Euphémius justifia la confiance du patrice, et revint des côtes d'Afrique chargé de butin. A peine était-il de retour de cette course brillante, que l'ordre arriva de Constantinople de lui ôter son commandement, et même de l'arrêter. Quels étaient les motifs de cette disgrâce? Les uns ont pensé que Michel le Bègue avait conçu des soupçons sur la fidélité d'Euphémius, et des craintes sur l'ascendant que la victoire lui avait donné. D'autres, et Cédrène entre autres, ont raconté que cet officier aimait une jeune fille que ses parents destinaient au cloître, et que, mettant à profit l'influence qu'il exerçait sur ses soldats, il avait enlevé sa maîtresse, en avait fait sa concubine et l'avait ensuite ignominieusement renvoyée à sa famille. Les frères de la jeune fille portèrent leurs plaintes au patrice, et les firent monter même jusqu'au trône impérial.

Quoi qu'il en soit des véritables motifs qui

est ici question est le même, d'après l'auteur arabe, que celui sous lequel arriva la révolte d'Euphémius, en 827. Or, un gouverneur établi en 816 ne pouvait plus être en place en 827, puisque le gouvernement fut donné à Photin en 824. » (Note de J.-J.-A. Caussin, dans sa traduction du Novaïri, p. 10.)

amenèrent la disgrâce d'Euphémius, toujours est-il que celui qui en était l'objet refusa d'obéir aux ordres émanés de Constantinople. Bien plus, il appela sous son drapeau rebelle ces mêmes soldats qu'il avait conduits à la victoire; il entra par force dans Syracuse, et battit sans peine les troupes demeurées fidèles au patrice. Photin ayant été tué dans ce combat, Euphémius se fit proclamer empereur.

Parmi les officiers du nouveau monarque se trouvait un certain Plata qu'Euphémius avait comblé de ses faveurs, et dont il ne fit en réalité qu'un illustre ingrat. Plata voulut être maître à son tour; il se révolta, chassa Euphémius de Syracuse, et crut s'être fait empereur quand il eut mis sur sa tête un vain bandeau arraché au front d'un usurpateur. Ce fut alors qu'Euphémius se retira en Afrique pour invoquer le secours des Sarrazins [1]. La concordance des écrivains arabes avec les chroniqueurs byzantins, sur les causes qui amenèrent le traître Euphémius à recourir aux Arabes, est une puissante garantie en fa-

[1] Consultez le Novaïri, *loc. cit.*, p. 13. — Chronique arabe de Cambridge. — Cédrène, t. II, p. 512. — Zonara, *ad num.* XXIV *et seq.* — Baronius, *ad ann.* 827, § XXIV, *et seq.* — Pagii critica, *eod. loc.* — C. Porphyrogénète. — Jean Curopalate. — Logotheta. — Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XIV.

veur de la vérité; cependant, on se rappelle involontairement ici qu'à cette époque d'anarchie et de misère pour la cour de Byzance, un officier placé loin du siége de l'empire avait bien de la peine à faire parvenir sa justification au pied du trône. L'accusait-on de trahir l'empereur et de conspirer avec les ennemis de la chrétienté? le seul moyen pour lui de sauver sa tête était souvent de justifier par sa conduite ces imputations calomnieuses, et de passer chez les Sarrazins.

Le khalife qui régnait alors en Afrique était le troisième des Aglabides, Abou-Mohammed-Zeyadet-Allah, fils d'Ibrahim. Ce prince avait été contraint par la force des armes à reconnaître expressément la suprématie du khalife abbasside qui siégeait à Bagdad, et de lui payer un tribut annuel. Zeyadet-Allah ayant fait assembler les principaux de Khairowan et les Fakihs, les consulta sur le projet d'envoyer une flotte en Sicile. L'historien arabe le Novaïri raconte les choses qui se passèrent à ce sujet, avec une admirable naïveté et une fidélité scrupuleuse; il vaut mieux le reproduire textuellement que de chercher à le paraphraser :

« Quelques-uns étaient d'avis de piller seulement l'île sans s'y établir. Sahioun-ebn-Kadem

demanda à quelle distance elle était du continent qui appartenait aux Grecs [1]? On lui répondit qu'on pouvait y aller et en revenir deux ou trois fois par jour. Il demanda ensuite à quelle distance elle était de l'Afrique? On lui répondit que le trajet était d'un jour et d'une nuit. Alors il s'écria : « Quand je serais oiseau, je n'y volerais pas. » Tous ceux qui restaient conseillèrent de faire seulement une descente. On s'y prépara avec ardeur, et chacun en attendait le moment avec impatience. Dans le même temps, Fimi (*Euphémius*) reçut ordre du roi de se rendre au port de Sousa [2], et d'y rester jusqu'à ce qu'on eût rassemblé des vaisseaux et des soldats. La flotte étant prête, le kadi Assad-ebn-Ferat en eut le commandement. Elle partit du port de Sousa, composée d'environ cent vaisseaux, sans compter ceux de Fimi, la septième férie, dans le milieu du mois de rabi premier, l'an 212 (15 juin 827 de l'ère chrétienne), sous le khalifat d'Al-Mamoun, et arriva à Mazara la troisième férie. Le général fit aussitôt débarquer ses troupes, qui montaient à dix mille hommes d'infanterie et sept cents chevaux. Trois jours se pas-

[1] La Calabre.

[2] Sousa, sur la côte d'Afrique, à 15 lieues N. de Mahdia, et 40 lieues S. de Tunis.

sèrent pendant lesquels on ne vit paraître qu'un petit corps de Grecs, qui fut pris d'abord et relâché ensuite, parce qu'il était composé des amis de Fimi. Le kadi Assad marcha vers Taabia pour combattre Plata, campé dans une prairie qui porte son nom [1]. Il rangea son armée en bataille, et mit à part Fimi avec ses camarades, dont il ne voulut pas emprunter le secours. Le combat s'étant engagé, l'armée de Plata fut mise en fuite : il perdit beaucoup de monde, et les Musulmans firent un grand butin. Après cet échec, Plata se retira dans Enna [2]; mais, craignant de n'y être pas en sûreté, il en sortit pour se rendre en Calabre, où il fut tué. Le kadi Assad marcha de là vers une église appelée *Afimia*, près de la mer, donna le commandement de Mazara à Abou-Zaki-al-Kenani, et s'a-

[1] Caussin ajoute en note que le nom propre de *Plata* ou *Platha* pourrait se lire aussi *Balatha*. Il y a, dit-il, en Sicile beaucoup d'endroits qui portent ce nom. Mais on voit bien ici que le savant traducteur connaissait peu les détails de la géographie sicilienne. Je démontrerai dans la partie géographique que cette prairie, qui portait le nom de *Plata*, n'était autre que l'emplacement même de l'antique *Platana* ou *Platanella*, à l'est de Sciacca, sur les bords du fleuve Platani.

[2] Aujourd'hui Castrogiovanni. Je reviendrai plus tard sur l'étymologie de ce nom, l'une de plus curieuses altérations des noms géographiques.

vança vers l'église de Al-Shalkin [1]. Pendant qu'il était en route, les principaux de Syracuse vinrent le trouver pour se soumettre à lui; mais seulement dans l'intention de le tromper, car les habitants du pays se rassemblaient pendant ce temps-là dans la forteresse d'Al-Kerat [2], et y faisaient entrer toutes leurs richesses, tandis que ceux de Syracuse travaillaient à se fortifier. Fimi, voyant les choses en cet état, commença à vouloir favoriser les infidèles, et leur fit dire de se préparer à la guerre et de se défendre courageusement. Cependant le kadi Assad étant resté quelque temps où il était, s'aperçut que ceux de Syracuse l'avaient trompé pour avoir le temps de mettre leur château en état de défense, et d'y retirer toutes les richesses répandues dans les faubourgs et dans les églises. Alors il s'avança vers la ville, et envoya de tous côtés des partis

[1] Sciacca, sur la côte sud de la Sicile, entre Girgenti et Mazara. Caussin a traduit sur un manuscrit qui porte *al-Meslakin*, mot inexplicable; mais il en cite un autre sur lequel on lit *al-Shalkin*, et il ajoute que le *lam* ayant très-bien pu être mis par erreur au lieu d'un *alif*, ce nom peut être lu : *Shakiin*, (Sciacca). Le chanoine Gregorio a adopté cette version sans donner d'autre explication.

[2] Dans un diplôme du comte Roger, de l'an 1082, il est question d'un lieu nommé *Castrum* ALCHARET *in valle Deminæ*. (Note du chanoine Gregorio. — Traduction du Novaïri dans le *Rerum arabicarum Collectio.*)

pour piller. Dans le même temps, il lui vint des secours de l'Afrique et de l'Espagne, et le siége fut pressé si vivement, que les habitants demandèrent à se rendre. Le kadi Assad était prêt à écouter leurs propositions, mais ses troupes s'y opposèrent et voulurent continuer la guerre. Sur ces entrefaites, il tomba malade et mourut dans le mois de shaaban, l'an de l'hégire 213 (828-829 è. v.)[1]. »

S'il fallait en croire un petit nombre d'historiens occidentaux, le nom du chef de cette expédition était *Adelkam* ou *Alkamah*, et c'est à lui que serait due la fondation de la ville d'*Alkam*, aujourd'hui Alcamo, sur la route de Palerme à Ségeste[2]. Il paraît positif en effet que la ville d'Alcamo est de fondation arabe; mais il n'est pas possible d'en préciser l'époque ni les circonstances. Paruta a donné dans sa numismatique sicilienne une monnaie arabe sur laquelle on lit le nom d'*Adelcamo*[3]; mais les médailles sarrazines rapportées par les auteurs siciliens, à

1 Le Novaïri, *Hist. de Sicile*, traduite par Caussin, pag. 12 et suiv.

2 Fazellus, decad. pr., lib. x.

Voy. aussi Scrofani, *della Dominazione degli stranieri in Sicilia, discorsi due*, etc. Paris, 1824, in-8°, ouvrage plein de bévues, mais dont le style est d'une beauté remarquable.

3 Paruta, *la Sicilia descritta con medaglie da messer Filippo Paruta*. Lione, 1697, in-fol., n° 171.

l'exception de Gregorio, ne méritent aucune confiance.

Erchempert, écrivain contemporain, rapporte que les Sarrazins se montrèrent simultanément à cette époque en Sicile et dans les provinces grecques situées sur le continent de l'Italie. Mais, avant de faire connaître les événements qu'il raconte, il nous faut revenir sur nos pas, et voir ce qui s'était passé dans le duché de Bénévent depuis la mort d'Arékis.

Grimoald III, le second des ducs longobards qui prit le titre de prince de Bénévent, était mort l'an 806 sans laisser de postérité. Un autre Grimoald, trésorier du précédent, lui succéda par droit d'élection, à ce qu'il paraît. Cependant le moine Ubaldo prétend que ce Grimoald était également fils d'Arékis, assertion contredite formellement par la chronique anonyme de Salerne. Doué d'une humeur pacifique, Grimoald IV, surnommé *Storesaiz* [1], se hâta de faire sa paix avec Charlemagne, et se soumit à lui payer le tribut annuel de 7,000 pièces d'or [2]. Non content d'avoir les Francks pour amis, il

[1] *Storesaiz* est un mot longobard que M. de Sismondi a traduit par *grande côte. Hist. des républ. italiennes*, vol. I, p. 249, note 1.

[2] Lebret., *Geschichte von Italien*, I, p. 291.

Eginhard prétend que ce tribut était de 12,000 pièces d'or.

voulut encore que ses sujets vécussent en bonne intelligence avec ceux du duc Théodore, qui commandait alors à Naples au nom de l'empereur grec. Les Bénéventains et les Napolitains se détestaient autant que pouvaient le faire, et que l'ont fait dans tous les temps, deux peuples étrangers, voisins et jaloux l'un de l'autre. Il est probable cependant que les efforts de Grimoald auraient obtenu le noble but de maintenir la bonne harmonie entre les deux nations, si un événement imprévu n'était venu jeter entre elles un nouveau brandon de discorde. Un noble Bénéventain, Dauferio le Bègue, que le prince avait comblé de bienfaits, conçut l'infâme pensée de le faire assassiner pendant qu'il passait sur un pont près de Salerne. La conjuration ayant été découverte, les complices de Dauferio furent arrêtés, et lui-même ne dut son salut qu'à une fuite précipitée. Il se retira chez le duc de Naples qui l'accueillit avec des égards que ce traître méritait bien peu. Cette hospitalité qu'on accordait à un homme qui avait voulu l'assassiner indigna profondément le prince de Bénévent qui assembla une forte armée et vint à l'improviste, pour venger son injure, mettre le siége devant Naples. On combattit sur terre et sur mer avec un acharnement extrême; et s'il fallait en croire Erchempert, il périt tant de

monde dans une rencontre qui eut lieu à quelques milles de Naples, que pendant plus de sept jours les rivages de la mer furent teints du sang des morts. Le duc Théodore et Dauferio prirent la fuite, et parvinrent à rentrer dans Naples où ils se trouvèrent exposés à un nouveau danger : les femmes napolitaines, échevelées et furieuses, couraient après eux, leur demandant compte du sang de leurs époux et de leurs fils. Cependant le vainqueur se présenta bientôt sous les murs même de la ville devant la porte Capouane (*Porta-Capuana*). Il allait la faire briser, lorsque le duc Théodore parvint à faire agréer sa soumission. Il livra l'assassin Dauferio, à qui non-seulement le prince de Bénévent pardonna son attentat, mais qu'il combla même de nouvelles faveurs. De semblables dénouements ne se présentent que trop souvent dans les annales même des temps modernes. Le traître ne perdit pas un cheveu, et le sang de plusieurs milliers d'innocents, de pères ou de fils de famille, qui n'avaient trempé en rien dans cette coupable tentative de meurtre, fut versé par torrents.

A quelque temps de là, Grimoald IV fut assassiné; c'était justice! Radékis, comte de Consa, et Sicon, Gastalde d'Acerenza, étaient les chefs de cette entreprise (an 817). Sicon fut élu prince

de Bénévent en remplacement de celui qu'il venait de faire périr; Radékis, poursuivi par ses remords, et honteux sans doute du triste rôle qui lui était dévolu, courut se renfermer dans le monastère du Mont-Cassin, où il prononça bientôt les vœux religieux.

Sicon ratifia en l'année 818 la paix que Grimoald avait faite avec les Francks; puis ayant associé à sa principauté son fils Sicard, il entreprit la guerre contre le duc de Naples, Étienne II. Après avoir opposé une longue et vive résistance, les Napolitains durent se résigner à subir la loi du vainqueur. Ils se soumirent à payer dorénavant aux Bénéventains un tribut annuel, et permirent à Sicon d'emporter dans sa capitale le corps de saint Janvier. Le traité fut conclu par l'intermédiaire de l'évêque Orso; les Napolitains livrèrent des otages, et s'engagèrent par des serments solennels à exécuter fidèlement toutes leurs promesses.

L'armée victorieuse s'était à peine éloignée que les Napolitains, honteux et indignés, firent périr le duc Étienne, qui s'était pourtant conduit dans cette malheureuse circonstance avec une grande bravoure, et mirent à sa place un seigneur napolitain nommé *Bon;* l'histoire affirme que le nouveau duc ne fit pas mentir son nom.

Ce fut vers ce temps-là qu'un corps détaché

de l'armée sarrazine qui avait envahi la Sicile passa le détroit, ravagea les côtes de la Calabre et vint débarquer dans le golfe de Tarente où il exerça d'affreuses dévastations.

La situation de l'empire n'était pas alors plus prospère que celle du thème grec. Les pirates normands, sortis comme un essaim de guêpes des rochers de la Scandinavie, infestaient les provinces situées sur l'Océan, tandis que la Méditerranée était continuellement sillonnée par une double traînée de corsaires sarrazins, les uns sortis des ports africains, les autres partis des rivages espagnols. Louis le Débonnaire, dont les faibles mains ne pouvaient tenir les rênes du pouvoir, avait commis la faute de partager ses états, de son vivant, entre ses quatre fils, condescendance qui n'avait servi qu'à embraser de plus en plus des ambitions déjà brûlantes. L'empereur et ses sujets, le père et ses enfants, se faisaient la guerre avec des alternatives de bons et de mauvais succès; et le souverain légitime, tantôt déposé, tantôt rétabli sur son trône, donnait au monde le déplorable spectacle de la faiblesse et de l'incapacité d'un fils de Charlemagne. Et comme si n'était pas assez de tant de maux qui affligeaient le monde chrétien, la famine et la peste vinrent encore ajouter aux malheurs du temps l'énormité de leurs angoisses.

ne s'accorde pas avec celui du Novaïri : « Euphémius, nous dit l'historien byzantin, parcourait la Sicile, revêtu de ses habits impériaux, pour recevoir les hommages des villes soumises. Étant venu près de Syracuse, il laissa ses gens à une certaine distance, et s'approcha seul des murs de la ville pour parler aux habitants et les entraîner à la défection par les séductions de sa parole. En ce moment, deux frères conçurent le projet de le faire périr. Ils sortirent et marchèrent droit vers Euphémius avec de feintes démonstrations de joie et de respect; mais quand ils furent près de lui, l'un d'eux, sous prétexte de l'embrasser, le saisit par les cheveux, et l'autre lui coupa la tête [1].

Plusieurs localités siciliennes rappellent encore aujourd'hui le souvenir et le nom d'Euphémius. Il existe notamment sur la route de Palerme à Trapani, non loin du fameux temple de Ségeste, une ville d'origine sarrazine, à laquelle l'illustre transfuge eut, à ce qu'il paraît, l'honneur de donner son nom; c'est la forteresse de Fimi, *Calatafimi*. L'île qui se nomme aujourd'hui *Isola delle Femmine* s'appelait autrefois aussi *Isola di Fimi* [2].

[1] Cédrène, *loc. cit.*, p. 512.

[2] Sur la côte septentrionale de la Sicile, à l'ouest du cap Gallo, près Palerme.

Dans le même temps, le patrice Théodotus, appelé Toudath par les historiens arabes, arriva de Constantinople avec une forte armée composée de Grecs et d'Italiens. Il se rendit d'abord à Enna, et étant ensuite sorti pour combattre les Musulmans, il fut mis en fuite, perdit un grand nombre de ses soldats et quatre-vingt-dix patriciens [1].

Mohammed-ebn-al-Jouari, qui commandait les troupes sarrazines débarquées en Sicile, étant mort au mois de mars de l'année 829, les Musulmans mirent à sa place Jahar-ebn-Bargout; mais le nouveau capitaine n'eut pas la fortune de son prédécesseur. Le patrice Théodote le battit à plusieurs reprises, le poussa dans la forteresse de Mineo, et réduisit son armée à une si dure extrémité, qu'elle se vit réduite, pour subsister, à manger ses chevaux. Il est même hors de doute que Jahar et ses soldats auraient fini bientôt par se rendre à discrétion, si la fortune ne leur eût envoyé un secours inespéré. Deux pirates hispano-arabes couraient alors la Méditerranée. Asbag-ebn-Ouakil et Soleïman-ebn-Afia étaient partis d'Espagne avec plusieurs vaisseaux sous leurs ordres, pour butiner et ramener des esclaves. Aussitôt qu'ils parurent

[1] Le Novaïri, *loc. cit.*, p. 16.

dans les eaux de la Sicile, les assiégés leur envoyèrent demander du renfort, et quand ils l'eurent obtenu ils marchèrent contre le patrice qu'ils contraignirent à s'enfermer promptement dans le château d'Enna. Cet événement, à ce que nous apprend le Novaïri, arriva dans le mois de joumadi second, l'an de l'hégire 215 (26 juillet-23 août 830, ère vulgaire).

Cependant Michel le Bègue ayant appris le mauvais succès de l'expédition de Théodote, et convaincu de sa propre impuissance à se tirer seul de ce mauvais pas, invoqua l'assistance des Vénitiens, alors ses alliés, ou plutôt alors les alliés de tous ceux qui les payaient, vrai caractère distinctif des peuples marchands. Il en obtint une flotte nombreuse dont il donna le commandement à Théophile son fils; mais à peine cette armée fut-elle arrivée en Sicile que les marins et les soldats refusèrent également de combattre sous les ordres d'un prince étranger; il fallut donc que Théophile les ramenât sans avoir rien exécuté [1].

Une fois établis en Sicile, les Sarrazins pouvaient infester impunément les côtes de la Calabre, et menacer même l'Italie entière. Un

[1] Cédrène, *loc. cit.*, lib. II.
Fazellus, *loc. cit.*, dec. II, lib. VIII.

écrivain de l'Église ayant à parler de ces événements, s'exprime en ces termes : « Cette race barbare, s'élançant au dehors avec la fureur envahissante d'un torrent, semblait ne mettre à ses ravages, à ses déprédations et aux massacres dont elle se souillait, d'autres bornes que celles de l'univers. Les îles et les provinces étaient en proie à la désolation [1]. »

Grégoire IV, pape régnant, vivement inquiet sur le sort des peuples confiés à ses soins, entreprit de bâtir à l'embouchure du Tibre, à la place de l'ancienne Ostie, que les siècles avaient presque totalement ruinée, une nouvelle ville fortifiée; il l'entoura de remparts d'une élévation prodigieuse, y établit des portes solides, garnies de meutrières, et en défendit l'approche au moyen d'un fossé profond. Le pontife vint y faire sa demeure dès qu'on put lui donner le nom de construction, selon l'expression des annalistes, et ne cessa d'en surveiller les travaux par lui-même; bien plus, il en fit exécuter une grande partie par les gens de sa maison. Quand l'édifice fut achevé, le pape déclara dans un décret qui fut publié avec des formes solennelles, que la nouvelle ville porterait chez les Romains,

[1] Baronius, *ad ann.* 829.

comme chez les autres nations, le nom de *Gregoriopolis*[1].

La précaution du sage pontife n'était pas inutile; car les Sarrazins commencèrent dès ce temps-là à se montrer sur les bords du Tibre et dans la campagne de Rome; mais le zèle de Grégoire n'était pas épuisé. Alarmé de ces fréquentes incursions, et saisi de pitié à la vue des atrocités commises par ces barbares, il fit un appel à la générosité comme aux devoirs de l'empereur, et, grâce aux secours qu'il en obtint, il put jeter les fondements d'une nouvelle forteresse; mais on verra que la construction n'en put être achevée que sous le pontificat de Léon IV, qui lui donna son nom[2]. Au milieu de ses désastres, l'Italie n'avait rien à espérer de l'un ni de l'autre empereur : à l'Occident, Louis le Débonnaire n'était occupé qu'à lutter contre des fils ingrats et des sujets rebelles; la force lui manquait pour repousser les pirates du Nord qui ne cessaient de l'insulter dans le cœur même des provinces de l'empire : à l'Orient, Théophile se faisait battre par ces mêmes Arabes, que ses

1 Anastase le Bibliothécaire, *loc. cit.*
Sigebert.
Baronius, *ad ann.* 829.

2 *Ut suprà.*

flottes étaient impuissantes à repousser des parages de l'Italie [1].

L'émir qui commandait pour le khalife la province d'Afrique, apprenant les bons résultats de la dernière invasion en Sicile, et persuadé que désormais cette conquête lui était assurée, se hâta de désigner un *wali* [2] pour lui confier le gouvernement de l'île. Il fit choix pour ce poste honorable de *Mohammed-ebn-Abd'allah-ebn-al-Aglab*, qu'il envoya sur-le-champ en Sicile, à la tête de quelques troupes de renfort [3]. Mohammed fit pousser avec vigueur le siége des villes qui n'avaient point encore opéré leur soumission. Enna fut investie de nouveau l'an 831 de J.-C.[4] Les Sarrazins désiraient vivement la possession de cette ville, dont ils avaient altéré le

[1] Consultez sur les défaites éprouvées par l'empereur Théophile : Zonare, Const. Porphyrogénète, Baronius et son commentateur Pagi, *ad ann.* 830, 832, 834.

[2] *Wali*, expression qui correspond à celle de préfet ou intendant.

[3] Voy. à la fin de l'ouvrage la liste chronologique des *walis* et des *émirs* siciliens.

[4] Consultez la vie de saint Élie junior, dans Cajetanus : *Vitæ sanctorum siculorum ex antiquis græcis latinisque monumentis, et ut plurimum ex MSS. codicibus nondum editis collectæ*, etc., *à R. P.* Octavio Cajetano, *Syracusano societ. Jesu, opus posthumum*, etc., Panormi, 1657, 2 vol. in-fol.

Ouvrage précieux quand on le consulte avec discernement et critique.

nom en celui de *Kassar-Janni* (château d'Enna); on en a fait ensuite dans les diplômes latins *Castrum Janni*, *Joanni*, et enfin *Castrogiovanni*, seul nom sous lequel elle soit connue aujourd'hui[1]. La chronique de Cambridge nous apprend que Messine, moins heureuse, fut prise à cette même époque. Elle ajoute que le patrice Théodote y périt, «*l'an du monde* 6339 (style grec). *Messine fut prise et le patrice Théodote tué*[2]. »

[1] Enna ou *Castrogiovanni*, est célèbre dans l'antiquité par l'enlèvement de Proserpine, événement dont les mythographes placent le théâtre aux environs de cette ville. Elle fut fondée par les Syracusains. Placée au centre de la Sicile, elle fait partie du val de Caltanissetta, et compte aujourd'hui 11,500 habitants.

[2] *Chronicon Siciliæ è manuscripto codice bibliothecæ Cantabrigiensis.* (Apud *Gregorio.*)

L'abbé D. Martin la Farina signala le premier l'existence, dans la bibliothèque de Cambridge, de cette chronique arabe. Il en parla dans une lettre adressée à un religieux Frà-Aloïsio. Augustin Inveges, qui florissait vers le milieu du XVII[e] siècle, en parla également dans le troisième chapitre de son introduction aux *Annales de Sicile*. Guillaume Cave en fit autant dans son *Histoire littéraire des écrivains ecclésiastiques*. Tous deux attribuent cette chronique à Eutychius, fils de Batrice (*Sard-Ebn-Batrich*), patriarche d'Alexandrie, né dans cette ville. Cette opinion est évidemment erronée. En effet, la chronique de Cambridge commence à l'an du monde 6335, style byzantin, et finit à l'an 6468, qui correspond à 965 de J. C., tandis que le patriarche Eutychius mourut en 950. Le chanoine Gregorio fait en outre observer (*Rerum arabicarum collectio*), que l'auteur de cette chronique devait être Sicilien, ce qu'on voit bien à sa parfaite connaissance des lieux, et surtout parce qu'il adopte la manière de sup-

La chute de cette ville fut accompagnée de circonstances atroces. Saint Étienne Basilien et tous les moines bénédictins y subirent glorieusement le martyre[1].

Ce fut au mois de rajab de l'an 220 (juillet 835 de J. C.) que Palerme, assiégée depuis cinq ans, tomba au pouvoir des Sarrazins[2]. Cette populeuse cité se rendit par composition, les vainqueurs lui ayant accordé l'*aman*, c'est-à-dire, la promesse de respecter la vie et les propriétés

puter en usage en Sicile, en fixant le commencement de l'année aux calendes de septembre, calcul commun à peu près à tous les Grecs, et donnant, pour les années du monde jusqu'à la venue de J. C., le nombre 5508, tandis que l'église d'Alexandrie ne porte ce chiffre qu'à 5491 ou 92.

Caruso, qui a donné une traduction latine de la chronique arabe de Cambridge, affirme que l'auteur est Abd'Alaziz-ebn-Shedad-Tamim-al-Sanbay; mais Gregorio combat aussi cette opinion, et à peu près par les mêmes raisonnements que la précédente.

Puisque j'ai parlé de la manière de supputer des Siciliens, il ne sera pas inutile de faire observer que, l'année byzantine commençant aux calendes de septembre, et l'ère vulgaire en janvier, il en résulte que, dans les dates qui se rapportent aux mois de septembre, octobre, novembre et décembre, il faut déduire 5509 de l'âge du monde pour avoir celui de l'ère chrétienne, tandis que pour les autres mois il suffit de retrancher 5508.

[1] Aprile, *Chronologia sacra della Sicilia*, f° 489 et suiv.

Arnold Wion, *Martyrologe du Mont-Cassin.*

Pierre Diacre-Théophane, *Cosmographie.*

[2] Le Novaïri, pag. 17.

La chronique de Cambridge et celle de la Cava placent la prise de Palerme en 832.

habitants [1]. Les Arabes n'avaient pas encore fait en Italie une conquête aussi importante que celle de l'antique et célèbre *Panormos*, en leur langue *Balirmou*, d'où est venu plus tard le nom de *Palermo*. Ce fut la seule ville de l'île qu'ils respectèrent après s'en être emparés. On eût dit même qu'ils avaient conçu pour elle une sorte de vénération; ce fut là qu'ils ployèrent définitivement la tente nomade; car, une fois maîtres de Palerme, ils ne doutèrent plus que la possession de l'île entière ne leur fût tôt ou tard assurée. Et comment auraient-ils pu résister au désir de s'arrêter en Sicile, et d'y établir une domination permanente? Où auraient-ils trouvé un climat plus heureux, une terre plus féconde? L'hiver n'a pas de frimas dans cet Éden de l'Occident; les chaleurs de l'été y sont tempérées par la brise des mers, et, loin d'énerver les forces ou d'avilir l'énergie, elles semblent au contraire inspirer à l'homme un plus grand amour pour une existence si douce et si facile. La nature n'a rien refusé à la Sicile, ni la grandeur des phénomènes volcaniques, ni les douces émotions de la vie pastorale, ni les poétiques inspirations du génie que réchauffe un soleil ardent. Les eaux qui

[1] Le mot *aman* et sa valeur seront expliqués plus en détail dans la troisième partie.

l'environnent abondent en poissons exquis; le corail et de précieux coquillages se rencontrent abondamment sur toutes ses côtes. La terre possède toutes les espèces d'animaux domestiques de l'Europe; elle renferme dans son sein des mines d'argent, de fer, de cuivre, de soufre et de sel gemme; les marbres, le porphyre, le granit et le jaspe y forment de longues chaînes de montagnes, et les plantes les plus utiles y croissent sans culture[1]. Palerme, située sur la côte septentrionale de l'île, au fond d'un vaste golfe, sert de lisière à cette belle *vallée d'or*, dont les forêts d'oliviers et les bois d'orangers s'étendent, l'espace de deux lieues environ, dans l'intérieur des terres, entre deux chaînes de montagnes. A l'ouest de Palerme on aperçoit le mont Pellegrino, l'*Ercta* des anciens, qui s'élève sombre et aride sur le bord de la mer comme un phare gigantesque destiné par la nature à signaler au loin la fille chérie des Grecs, la populeuse Panorme. Le mont Pellegrino, ainsi appelé parce qu'il servit sans doute de retraite à quelque pieux solitaire, est une sorte de forteresse naturelle aux flancs nus et déchirés. Cette

[1] Je ne me fais aucun scrupule de répéter ici quelques-unes des expressions dont je me suis servi déjà dans un article inséré, en 1837, dans la *Revue française*.

masse escarpée, bordée de précipices, et qui atteint la hauteur de 3,000 pieds, n'est accessible que d'un seul côté. Ce fut là que le Carthaginois Amilcar brava pendant cinq ans la fortune de Rome. Les Sarrazins purent espérer d'y trouver en semblable circonstance une égale fortune. Ainsi, climat, position, richesse territoriale, fortifications naturelles, tout contribua à fixer le choix de ces rudes conquérants : Palerme devint la résidence des walis et la capitale de la Sicile musulmane. En peu d'années elle s'embellit de délicieuses maisons de campagne, de châteaux, de forteresses, de mosquées, de bains publics et de fastueux édifices. La population chrétienne s'anéantit sous la persécution, ou se noya dans les flots d'une telle multitude de Musulmans, que le moine Théodose s'écriait en la voyant quarante ans après la conquête : « On dirait que toute la race des Sarrazins y a été convoquée de l'orient à l'occident, de l'aquilon à la mer[1].

La chute de Palerme entraîna celle de plu-

[1] La lettre du moine Théodose sur le siége de Syracuse se trouve rapportée plus bas *in extenso*.

Léon d'Ostie place par erreur la prise de Palerme à l'année 820. Baronius l'a réfuté.

Je démontrerai, dans la seconde partie, l'erreur de ceux qui ont écrit que les Arabes respectèrent en Sicile la religion des vaincus.

sieurs villes dont les garnisons furent sans doute découragées par cette triste nouvelle. Sélinonte, cette énigme historique, Sélinonte, dont les ruines colossales attestent une puissance qu'aucun livre ne nous a racontée, fut prise et détruite dans le courant de cette même année (835). Trapani, l'île de Lipari, et plusieurs autres points importants subirent également, et dans le même temps, la loi du vainqueur [1].

L'an 225 de l'hégire (839-840, ère chrétienne), plusieurs forteresses se rendirent aux Musulmans. De ce nombre furent Gerace, Kalat-al-Ballout [2], Ablathanou [3], Kalat-Caroun [4], Mirta et plusieurs autres [5].

L'invasion des Sarrazins porta le deuil et l'effroi dans toute la Sicile, et força un grand nombre d'habitants à émigrer vers l'Orient. De ce nombre furent saint Joseph l'hymnographe, saint Athanase de Catane, Pierre de Sicile qui écrivit sur l'hérésie des manichéens, et probablement un autre Pierre, évêque d'Argos. D'autres, en plus grand nombre, se réfugièrent en Calabre,

[1] Rampoldi, *Annal. musulm.*, vol. IV, ann. 835.

[2] Aujourd'hui *Caltabellota* (forteresse des chênes), val de Girgenti.

[3] *Platanella*, ville ruinée sur les bords du fleuve Platani, l'ancien Halycus, entre Sciacca et Girgenti.

[4] *Caronia*, arrondissement de Mistretta, val de Messine.

[5] Le Novaïri, *loc. cit.*, p. 17 et 18.

tels que saint Léon-Luc et saint Élie le jeune[1]. A cette époque néfaste où le sol européen était tout inondé du sang de Jésus-Christ, la foi était plus pure et plus ardente qu'on ne la voit de nos jours. Quand la terre leur manquait, les pauvres et les faibles se prenaient plus fortement au ciel. Les traditions pieuses descendues jusqu'à nous sont toutes naïves, toutes respectables : à l'aspect des maux que les Arabes, ce *torrent de Bélial*, faisaient peser sur les chrétiens, les saints s'en allaient dans le désert faire pénitence pour leurs frères, et fléchir la colère céleste. Ils élevaient d'humbles cabanes, appelaient à eux quelques fugitifs égarés, et fondaient des monastères et des ordres religieux. Puis ils reprenaient le bâton du voyageur pour aller frapper à la porte des riches, des grands et des rois de la terre, ranimer leur foi chancelante, et les convoquer au combat sous la bannière du Christ. Souvent même ils passaient chez les Musulmans, heureux de braver les tortures et la mort quand il s'agissait de consoler un chrétien fidèle, de baptiser ses enfants, et de semer sur leurs routes ces croix, ces chapelles, ces madones, et toutes ces pieuses images dont la

[1] Cajetanus, *Animad. in Vit. S. Leonis Lucæ abbatis.* (Vitæ sanctor. sicul.)

profusion étonne encore aujourd'hui l'étranger qui ne sait pas que cet usage remonte à une époque où les croix, les chapelles et les madones faisaient seuls l'espoir et la consolation des populations chrétiennes que décimait le fer des Sarrazins.

Saint Luc, nommé aussi Léon, né à Corleone, de parents moins illustres que pieux, fut élevé par eux dans l'amour des choses simples et dans la pratique des vertus privées. Jeune encore, il dit adieu aux biens de ce monde, et se retira dans le couvent de Saint-Philippe d'Argyre; ce qui prouve bien que les Sarrazins n'étaient pas maîtres à cette époque (830-840) des villes situées dans l'intérieur de l'île [1]. Le supérieur du couvent l'engagea à passer sur le continent, où il trouverait la solitude et la tranquillité qu'il recherchait, et que ne lui offrait pas la Sicile, dévastée alors et occupée par les Sarrazins. Léon, après avoir reçu la tonsure et le cilice des mains du pieux vieillard, partit en effet pour la Calabre. Après un voyage à Rome, qu'il fit dans le seul but de visiter les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, il revint sur ses pas, et fut reçu dans un couvent situé au milieu des montagnes dites de

[1] *San-Filippo-d'Argirò*, l'ancienne Agyrium, patrie de Diodore. Cette ville, qui compte aujourd'hui 6500 âmes, est située dans le district de Nicosia, val de Catane.

la Mule, près le château de Saint-Donat, dans la campagne de l'ancienne république des Thuriens. Léon, aidé par le supérieur de son couvent, fonda plusieurs monastères dans les environs du sien. A la mort du supérieur il lui succéda, et parvint, par le seul ascendant de ses austérités et de sa vertu, à ramener la discipline parmi les religieux calabrais[1].

Saint Élie le jeune naquit à Enna, d'une famille distinguée. Cette ville ayant été assiégée par les Musulmans, les parents d'Élie se retirèrent à Sainte-Marie (*Castrum Sanctæ-Mariæ*), où son enfance vertueuse laissa deviner toutes les vertus qui devaient en faire un saint. On raconte que, trois jours avant la prise d'Enna, il prédit cette catastrophe, et qu'il exhorta les citoyens, rassemblés à sa voix sur la place publique, à faire pénitence et à demander pardon à Dieu de tous les péchés qu'ils avaient commis. L'événement s'étant accompli, le jeune Élie fut fait prisonnier[2].

Pendant que la Sicile tombait ainsi au pouvoir

[1] Ce saint personnage, disent les chroniques, mourut l'an 915, âgé de cent ans. L'Église honore sa mémoire le 1er mars.

Cajetanus (Vitæ sanct. sicul.) a tiré la biographie de saint Léon-Luc de trois manuscrits incomplets : le premier à Palerme, le second à Mazara, le troisième à Corleone.

[2] J'anticipe ici sur la chronologie, car on verra qu'Enna ne fut prise qu'en 859.

des soldats de Mahomet, le continent de l'Italie était déchiré par la guerre civile, par les querelles des princes souverains, par les dissensions sans cesse renaissantes entre les Grecs et les Longobards, entre les Bénéventains et les Napolitains. Un important changement politique était sur le point de s'opérer dans la partie méridionale de la Péninsule : le démembrement de la principauté de Bénévent allait aggraver les maux déjà si nombreux dont les chrétiens avaient à gémir, et fournir aux Sarrazins de nouvelles occasions de pénétrer au sein des populations italiennes.

Nous avons vu comment Sicon, quatrième prince de Bénévent, leva le siége de Naples, heureux d'en avoir rendu les habitants tributaires de sa couronne, et fier d'emporter avec lui le corps de saint Janvier (an 826). A peine était-il de retour dans sa capitale, que les Napolitains mirent à mort leur duc Étienne II, et portèrent à sa place un de leurs compatriotes nommé Bon. Cette circonstance suffirait seule à prouver combien l'autorité de l'empereur d'Orient sur le duché de Naples était alors avilie. Le premier acte de Bon fut de refuser le tribut promis à ses voisins. Les hostilités recommencèrent immédiatement. Bon releva en peu de temps la fortune de Naples; il força les Bénéventains,

dont les forces étaient si supérieures aux siennes, à abandonner Atella et Acerra qu'ils avaient munies et fortifiées avec un grand soin. Malheureusement la mort vint l'enlever à son peuple désolé : il mourut en 834, après un règne de huit ans. On voit encore dans l'église de *Santa-Maria a Piazza*, dans le quartier de Forcella, le superbe tombeau que lui éleva la reconnaissance des Napolitains[1]. Après la mort du duc Bon, son fils Léon lui succéda; mais il ne gouverna le duché de Naples que pendant six mois environ, en ayant été chassé par André son beau-père.

A Bénévent, la mort avait également tendu ses crêpes dans le palais du souverain. Sicon, descendu au tombeau en 832, eut pour successeur son fils Sicard, qu'il avait de son vivant, associé à sa couronne. Celui-ci était un prince d'humeur belliqueuse et farouche, qui ne demandait pas mieux que d'avoir à soutenir une guerre

[1] L'historien Giannone se trompe quand il ne donne au duc Bon qu'un gouvernement de dix-huit mois. Il convient lui-même que ce prince mourut en 834, et il oublie qu'il avait été élu en 826, après la retraite de Sicon, qui venait d'assiéger Naples.

Michel de Jorio, dont je cite quelquefois le *Discorso sopra la storia de' regni di Napoli e di Sicilia*, a tiré de la chronique du moine Ubald une opinion mensongère sur le caractère du duc Bon, qu'il appelle un *scélérat*, un *buveur de sang*, l'*ennemi de l'Église*, le *refuge des Sarrazins*. Ce sont des calomnies que l'histoire et la tradition démentent formellement.

acharnée contre ses voisins du duché de Naples. Poussé par les odieuses suggestions d'un certain Roffrido, qui sans doute voulait s'emparer de la principauté, Sicard exila, sans aucun motif légitime, son propre frère Siconolf; il fit raser et enfermer dans un couvent son beau-frère Majone, et étrangler Alfane, le plus fidèle et le plus considéré de ses sujets; enfin les nobles bénéventains furent pour la plupart exilés ou jetés dans les cachots, et d'autres mis à mort. Tant d'atrocités excitaient au plus haut degré la haine de ce peuple, qui ne cherchait qu'une occasion favorable pour se débarrasser de son détestable tyran. En attendant, la guerre continuait avec vivacité entre les deux états limitrophes. Le duc de Naples, André, voyant qu'il ne lui serait pas possible de résister longtemps à un si redoutable adversaire, fut le premier qui fournit à la religieuse Italie l'exemple coupable d'une alliance avec les Sarrazins. Les Arabes de Sicile accoururent tumultueusement à ce nouveau festin auquel les conviait la félonie d'un prince chrétien. A cette nouvelle, l'évêque de Naples, nommé Jean, se rendit en toute hâte à la cour de Bénévent, et réussit, à force d'instances, à faire agréer au prince les offres du duc de Naples. La paix fut donc signée, et les Sarrazins, largement rétribués, retournèrent en Sicile; mais

à peine avaient-ils quitté la terre-ferme, que le prince bénéventain renouvela les hostilités, au mépris de ses engagements. L'évêque Jean eut alors recours à l'empereur d'Occident, Lothaire, et, grâces à la puissante médiation de ce monarque, la paix fut de nouveau et définitivement conclue entre les Grecs et les Longobards l'an 836. Les premiers s'engagèrent à payer exactement le tribut[1]. On voit, par le traité passé à cette occasion entre le duc André et le prince Sicard, que le duché de Naples comprenait encore à cette époque Sorrente et Amalfi; on y remarque en outre que les lois longobardes prévalaient alors sur les lois romaines.

La bonne harmonie une fois rétablie entre ces peuples, l'Italie méridionale pouvait espérer quelque repos; mais les Sarrazins de Sicile dirigèrent une expédition dans la mer Adriatique, et se rendirent maîtres de Brindisi, l'ancienne et célèbre *Brundusium*, dans la Pouille. Sicard accourut aussitôt pour leur enlever cette conquête, et d'abord il fut repoussé après avoir éprouvé une grande perte; mais étant revenu à la charge avec des forces plus considérables, il pressa le siége si vivement, que les Arabes,

[1] C. Pellegrini, *Hist. princ. Longob. de Capitul. princ. Sicardi*, p. 73.

prévoyant qu'une longue résistance serait impossible, évacuèrent la ville après l'avoir saccagée et incendiée, et se retirèrent sur leurs vaisseaux, chargés de butin et emmenant avec eux un grand nombre d'esclaves [1]. Vers le même temps, la guerre civile ayant éclaté dans les murs d'Amalfi, plusieurs d'entre les notables habitants de cette ville émigrèrent dans la principauté de Bénévent. Sicard, mettant cette circonstance à profit, conduisit devant Amalfi les troupes qu'il avait rassemblées pour combattre les Sarrazins. C'était une rupture ouverte avec le duc de Naples. André, vivement irrité de ce manque de foi, eut de nouveau recours à l'empereur Lothaire. Les ambassadeurs qu'il envoya à ce monarque en furent accueillis avec une bienveillance marquée. L'empereur ordonna sur-le-champ à l'un de ses officiers, nommé Contard, de se rendre à Naples et d'intimer au prince de Bénévent l'ordre de cesser immédiatement les hostilités. En arrivant, Contard trouva que tout était terminé. Voici ce qui s'était passé :

Sicard, marchant d'excès en excès, avait fait emprisonner l'abbé du Mont-Cassin pour s'emparer des trésors du monastère. Non content de piller les églises et les couvents, il dépouillait

[1] Giannone, *loc. cit.*, lib. VI, cap. 6.

aussi la veuve et l'orphelin; il exilait ou faisait périr les nobles de sa cour, et leur prenait de force tout ce qui était à sa convenance. Enfin, il n'était pas dans ses états une seule femme, quand elle était douée de quelque beauté, qui fût à l'abri de son libertinage. La sienne, nommée Adelkise, orgueilleuse créature, n'était pas moins que son époux un objet de haine pour les Bénéventains. Les chroniqueurs italiens rapportent que pour se venger de ce qu'elle avait été vue un jour, par un effet du hasard, dans un état complet de nudité, elle força plusieurs respectables matrones de Bénévent à se montrer nues en public. Comme il était temps de mettre fin à ce règne odieux, les nobles s'unirent au peuple et firent assassiner le duc Sicard l'an 839[1]. En terminant cette triste biographie, il est utile de faire remarquer que ce prince fut le dernier souverain qui régna sur la totalité des provinces bénéventaines; nous allons voir cette principauté se démembrer sous son successeur.

Après la mort de Sicard, les suffrages portèrent au trône le trésorier Radelkis, homme grave et prudent, qui jouissait d'un grand crédit auprès de ses compatriotes. C'est d'ailleurs

[1] Pellegr., *loc. cit.*
Giannone, liv. VI, c. 6.
L'historien des princes de Salerne, de Blasio.

le second trésorier que les Bénéventains élevaient au pouvoir : l'argent, à ce qu'il paraît, donnait à cette époque la plus grande considération possible. De toutes les cités enclavées dans la principauté de Bénévent, il n'en était pas de plus importante que Salerne et Capoue, gouvernées encore par des gastaldes. Ces deux villes apprirent avec peine l'élection du trésorier Radelkis, et conçurent immédiatement le désir de se déclarer villes libres et indépendantes. Quand de semblables projets sont une fois arrêtés dans l'esprit de ceux qui se croient assez forts pour les exécuter, les sujets de plainte et les motifs de guerre ne manquent jamais. On se rappelle que le dernier prince de Bénévent avait injustement exilé son frère Siconolf; on dit même qu'il l'avait fait jeter en prison. Quoi qu'il en soit de ces deux opinions, il paraît certain que ce Siconolf parvint à se réfugier à Tarente, où il fixa sa demeure sous la protection de l'empereur grec. Puis, ayant appris la mort de son frère, il vint de Tarente à Salerne, où ses partisans le proclamèrent, en 840, prince de Bénévent, titre qu'il se disposa immédiatement à soutenir les armes à la main. D'un autre côté, le gastalde Landolf, qui commandait à Capoue, était entré dans une conspiration dont l'objet était d'enlever le pouvoir, et sans doute

aussi la vie au nouveau prince Radelkis; mais celui-ci ayant découvert l'existence du complot, Landolf n'eut que le temps de s'enfuir, et, dans sa détresse, il vint offrir son bras et ceux de ses partisans au prince Siconolf. Cette alliance se trouva bientôt renforcée par celle des Napolitains, toujours charmés de trouver l'occasion de se venger des affronts que Bénévent leur avait prodigués; ainsi la guerre allait éclater avec plus de furie que jamais. Pour suivre sans embarras les phases des événements qui se préparent, ne perdons pas de vue que les deux parties belligérantes se composaient, l'une du nouveau prince de Bénévent, Radelkis, élu par les suffrages de ses compatriotes, l'autre de Siconolf, frère du dernier prince, et désigné pour lui succéder par les Salernitains; de Landolf, comte ou gastalde de Capoue, et enfin des Napolitains, qui obéissaient au duc André.

Siconolf, reconnu chef de la coalition, obtint d'abord d'éclatants succès : il gagna sur Radelkis une bataille décisive, conquit rapidement toute la Calabre et une bonne partie de la Pouille, et porta enfin ses troupes victorieuses sous les murs de Bénévent. Mais là, sa fortune l'abandonna; obligé de lever le siége, il ramena son armée à Salerne.

Cependant Radelkis, exaspéré par les pertes

immenses qu'il avait éprouvées dans cette campagne, et désespérant de pouvoir seul conjurer l'orage qui éclatait autour de lui, eut recours aux Sarrazins de Sicile. Ceux-ci venaient, tout récemment, d'envoyer dans la Iapygie[1] une troupe nombreuse aux ordres d'un officier que les chroniqueurs occidentaux appellent Calpho. Ces pirates couraient dans le pays où ils avaient osé aborder, portant de tous côtés l'effroi et la désolation; ils s'avancèrent même jusqu'aux portes de Bari. Cette ville faisait partie de la principauté de Bénévent, et son gouverneur était, en ce temps-là, un officier nommé Pandon. Ce fut lui que Radelkis chargea de traiter avec les Sarrazins, qui répondirent aussitôt à la voix imprudente qui les appelait. Le prince longobard ne tarda pas à se repentir d'avoir conçu cette lâche pensée : non-seulement les Arabes ne lui furent d'aucun secours, mais ils lui enlevèrent même la ville de Bari. Voici comment l'historien Erchempert raconte cet événement : « Pandon, gouverneur de Bari, établit les phalanges des Sarrazins, appelées par les ordres de Radelkis, sur les bords de la mer, non loin des murs de la ville. Mais, à la faveur des ténèbres, ces étrangers pénètrent dans la ville et surprennent les chré-

[1] Aujourd'hui terre d'Otrante.

tiens endormis ; ils en égorgent une partie, font le reste prisonnier, et jettent dans la mer le traître Pandon. Radelkis se sentant trop faible pour les chasser de Bari, prend le parti de les traiter en amis ; il leur demande même de venir, conjointement avec son fils Urso, mettre le siége devant le château de Canosa [1]. Siconolf, instruit de ce mouvement des Sarrazins, les attaque, et en fait un si grand carnage, qu'à peine s'en sauva-t-il assez pour porter la nouvelle de ce désastre à Bari, où leur chef Calpho rentra honteusement, seul et à pied [2]. »

Cette défaite n'eut pas le résultat que les alliés pouvaient en espérer. De nouvelles troupes mu-

[1] Sur les bords de l'Ofanto, dans la Pouille.

[2] Erchempert, *Chron. regn. longob.*, § 16.

ERCHEMPERT, Longobard, florissait dans le IXe siècle. Il suivit d'abord la carrière des armes ; mais ayant été fait prisonnier à la suite d'un combat malheureux, il parvint à s'échapper et se réfugia au Mont-Cassin, où il embrassa la règle de Saint-Benoît. Ce fut alors qu'il composa, en latin, sa *Chronique du royaume des Lombards*, dont nous ne possédons qu'un abrégé, qui commence à l'année 774, et finit à 888.

Antoine Caraccioli publia ce travail, pour la première fois, à Naples, en 1626, in-4°.

Camille Pellegrini en donna une meilleure édition dans son *Historia principum longobardorum*, Napoli, 1643, in-4°.

Voy. aussi Burmann, *Thesaurus script. italic.*, t. IX.

Muratori, *Rer. ital. script.*, t. II.

Eckardt, *Scriptores medii ævi.*, t. I.

sulmanes arrivèrent d'Afrique et de Sicile, et le prince de Bénévent, grâce à ce renfort, se vit bientôt en état de reprendre l'offensive. Siconolf se crut alors autorisé à combattre son ennemi par ses propres armes, et, voulant opposer Sarrazins à Sarrazins, comme il opposait chrétiens à chrétiens, il envoya des ambassadeurs à l'émir qui commandait en Espagne, pour lui demander un corps de troupes auxiliaires. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que cette demande fut accordée avec un grand empressement. Les *Maures* d'Espagne, ainsi qu'on appelait alors les Arabes qui étaient venus en ce pays après avoir séjourné dans la *Mauritanie*, ne cherchaient, ainsi que les Arabes d'Afrique ou d'Asie, que les occasions de se glisser au sein des populations chrétiennes; quant aux moyens, ils ne s'arrêtaient pas à les discuter. Ils ne pouvaient être retenus par la crainte d'en venir aux mains avec leurs frères, leurs coreligionaires, car déjà depuis longtemps une âpre discorde avait éclaté dans les rangs mêmes de ces armées, où, sous le nom collectif de Sarrazins, venaient s'enrôler tout ce que l'Atlas et la Libye, l'Esclavonie, la Grèce et la Sicile nourrissaient de forbans et d'apostats. Arabes et Berbers, juifs et chrétiens renégats, Grecs et Esclavons, se réunissaient pour conquérir, se divisaient pour posséder; et leurs

sanglantes querelles, dans ces temps néfastes, n'étaient certainement pas le moindre des maux dont les peuples conquis eussent à souffrir.

On vit donc, en l'année 842, arriver en Italie, sous la conduite d'un officier longobard du parti de Siconolf, une armée d'Arabes-Espagnols qui venait combattre contre les Siculo-Arabes alliés de Radelkis. « Nos provinces infortunées, dit un illustre historien napolitain, devinrent ainsi la proie des Sarrazins de l'un et de l'autre parti, qui signalèrent leur férocité par les plus horribles cruautés. Capoue fut réduite en cendres: plusieurs autres villes éprouvèrent le même sort. Les Sarrazins qui résidaient à Bari se rendirent maîtres de Tarente, et ravagèrent la Calabre et la Pouille jusqu'à Salerne et à Bénévent: comme un torrent impétueux qui renverse tout, ils inondèrent nos provinces avec fureur, se faisant précéder par la mort et la désolation, et ce fléau dura pendant douze années [1]. » Erchempert ne fait pas de ce cruel épisode de l'histoire d'Italie un tableau moins sombre. Il peint la guerre étrangère ajoutant ses calamités aux calamités de la guerre civile: « Les pays d'outremer se peuplaient, dit-il, de captifs de tout sexe et de tout âge enlevés à notre malheureuse pa-

[1] Giannone, lib. VII, § I.

trie. Radelkis triomphe d'abord de Siconolf près des Fourches Caudines[1]; celui-ci prend bientôt sur les Bénéventains une revanche si sanglante et si complète qu'il se trouve en état d'emporter toutes les villes soumises à Radelkis, à l'exception de Siponte. Puis il vient assiéger Bénévent[2]. » Mais c'est surtout la chronique anonyme de Salerne qui entre à ce sujet dans de curieux détails.

« Les premières hostilités de Siconolf et de Radelkis furent le signal d'une querelle assez vive entre Salerne et Bénévent. Les Sarrazins en profitent pour faire un mouvement général sur la Calabre; ils s'emparent de Tarente, de presque toutes les villes de la Pouille, et massacrent les habitants alors très-nombreux. Salerne et Bénévent, pour assurer le triomphe de l'un des princes rivaux, proposent une alliance aux Sarrazins, commandés à Bari par *Saothan*, à Tarente et sur les frontières de la Calabre par *Apolassar*. Ceux-ci, voyant que leur amitié était sollicitée en même temps par les deux partis longobards, répondent aux envoyés de Bénévent : « Nous faisons volontiers la paix avec vous; mais

[1] Aujourd'hui *Forchia d'Arpaja*, au-dessous de Montesarchio, district d'Avellino, province de Principauté ultérieure.

[2] Erchempert, *loc. cit.*, § 17.

Voy. aussi les critiques de Pagi, *in Baron.*, ad ann. 842, § 5.

nous n'entrons nullement dans l'alliance avec Salerne.» C'était se réserver le droit de piller ces derniers, et ils le firent, sous l'autorité de Radelkis dont ils avaient reçu un bon accueil. »

« Siconolf apprend alors que le prince de Bénévent s'est emparé du riche trésor de l'église Sainte-Marie pour en faire don aux Sarrazins; à son tour, il se saisit de tout l'or de l'église Sainte-Marie de Salerne, et l'offre à ceux de ces barbares qui se trouvaient à Tarente, pour obtenir leur assistance. En conséquence, Apolassar entre avec ceux de Salerne sur le territoire de Bénévent où il met tout à feu et à sang. Mais un jour, tandis que Siconolf et Apolassar jouaient ensemble, cherchant à l'emporter l'un sur l'autre, le prince, arrivé sur l'escalier de son palais, saisit le Sarrazin par le bras, et, le plaçant trois degrés au-dessus de lui, se jette à son cou et l'embrasse. Apolassar se plaint vivement, et lui dit : — Désormais vous ne m'aurez jamais pour ami, parce que vous avez voulu éprouver ma force et vous m'avez humilié. — Je ne l'ai point fait par dérision, réplique Siconolf, mais par amusement.—Apolassar jure par le Dieu du ciel qu'il ne ferait jamais d'alliance avec ce Longobard, et reprend avec son armée le chemin de Tarente. Peu de jours après il se rend à Bénévent, où Radelkis et lui se promettent une amitié inviolable et

réciproque ; tous deux envahissent de concert la principauté de Salerne, y répandent l'incendie et le carnage, et rentrent enfin dans leurs foyers, triomphants et chargés de butin. »

« Siconolf, instruit de l'arrivée des Sarrazins, envoie les officiers les plus distingués de sa cour prier Guy son parent, alors duc de Toscane et de Spolète, de venir le délivrer de l'oppression de ces barbares. Guy se hâte de marcher sur Bénévent à la tête d'une forte troupe. Au moment où l'assaut allait être livré, un habitant de Salerne s'écrie : — Où est notre serrurier ? que fait-il ? — Des ciseaux pour tondre un clerc ! — Radelkis avait quelquefois travaillé avec les orfèvres, par passe-temps, dans sa jeunesse, et Siconolf avait été contraint par son frère Sicard à prendre le diaconat ; mais l'un et l'autre étaient de naissance illustre. Cependant l'armée de Toscane, de Spolète et de Salerne pressait vivement la place, et la résistance des Bénéventains et des Arabes n'était pas moins opiniâtre [1]. »

« Un jour, le chef des Sarrazins, Apolassar, observait à la porte de la ville les mouvements des assiégeants ; il examinait aussi la force des retranchements et celle du camp qui les protégeaient, et, accompagné de son écuyer Ali, il

[1] Anonym. Salernit., cap. 68.

faisait main-basse sur tous ceux qu'il pouvait surprendre à l'écart. Il renouvelait souvent cette manœuvre qui causait de grandes pertes à l'ennemi. Un jour enfin il aperçoit Guy avec son écuyer Fraumise; il ne l'attaque point d'abord, mais il appelle Radelkis et lui dit: — Par le grand Dieu (c'était son jurement ordinaire), si demain Guy en fait autant qu'aujourd'hui, je vous le présenterai enchaîné. — Oh! si je le voyais, réplique Radelkis, ce serait le plus beau triomphe de votre valeur, et le salut de la patrie. — Le lendemain matin Apolassar revient avec son écuyer attendre Guy. Celui-ci ne tarde pas à faire avec le sien sa ronde ordinaire. Apolassar, monté sur un cheval rapide, attaque Guy par derrière, de concert avec son écuyer, et lui assène un coup si violent sur la tête, que le casque du duc de Toscane s'enfonce sur ses épaules et lui couvre les yeux. Apolassar saisit aussitôt les rênes du cheval et l'entraîne vers la ville, tandis que son écuyer le pousse rudement. Guy, étourdi du coup, ignore tout ce qui se passe. Mais son écuyer, témoin de l'action, se précipite sur celui d'Apolassar la lance en arrêt, et le perce de part en part. Apolassar lâche la bride, frappe Guy d'un coup de lance à la poitrine, perce sa cuirasse et le blesse légèrement. Le duc, privé de connaissance, ne tient plus les rênes de son cheval qui suit

Apolassar; mais l'écuyer le force à tourner bride et le ramène dans le camp, où il raconte les événements que Guy est dans l'impuissance absolue de faire connaître. Les soldats, furieux, saisissent leurs armes, attaquent la ville, blessent un nombre prodigieux d'ennemis, en tuent quelques-uns, et ne rentrent qu'à la nuit dans leurs tentes. »

« Le lendemain, Guy, Siconolf et les autres chefs de l'armée s'assemblent pour délibérer sur les moyens de venger l'injure faite au duc. Celui-ci prenant la parole :—Dites-moi, mes braves compagnons, et vous mes parents, que faire pour effacer la honte dont j'ai été couvert? — Nous assiégerons cette ville à force de machines jusqu'à ce que, l'ayant prise d'assaut et de vive force, nous puissions la démolir jusqu'aux fondements pour venger votre injure. —Nullement, répliqua le duc, envoyons plutôt demander aux assiégés de remettre en nos mains quatre Sarrazins; s'ils refusent, nous travaillerons à exécuter ce que vous proposez. Mais, s'ils acquiescent à notre demande, nous chargerons de chaînes les Sarrazins, et nous ferons la paix avec la ville.— Les conditions proposées, Radelkis assemble son conseil et donne cette réponse :—Nous ne pouvons exécuter aujourd'hui ce que vous demandez; mais demain nous ferons tous nos efforts pour

vous satisfaire. — Le lendemain, en effet, des soldats armés vont saisir Apolassar pendant qu'il dormait, et l'entraînent les pieds nus. — Vous le conduisez donc vers ses amis, nu-pieds? dit Radelkis. — Qu'est-ce à dire? réplique Apolassar, en tournant la tête d'un air farouche, et crachant au visage du prince de Bénévent : — Tu livres ma tête, et tu voudrais prendre soin de mes pieds? — Radelkis confus se retire, et envoie Apolassar avec tous les siens au duc de Toscane, qui les fait punir sur-le-champ [1]. »

Cette guerre impie, qui jetait le désespoir et la mort dans ces riches provinces de l'ancien thème grec, reçut un nouvel aliment dans le courant de l'année 843, par les renforts que les Sarrazins à la solde de Radelkis firent venir d'Afrique et de Sicile. Ces bandes féroces couraient de tous côtés et détruisaient sans pitié tout ce qu'elles ne pouvaient enlever; ce n'était ni l'ambition, ni la soif de la gloire qui les poussaient à braver l'esclavage et la mort; mais c'était la faim de l'or, c'était la soif du sang chrétien, et pour elles il pouvait bien y avoir lassitude, mais jamais satiété. A l'aspect de cette immense désolation, l'évêque de Rome, le père de la chrétienté, baignait de ses pleurs le trône

[1] Anonym. Salernit., cap. 69.

pontifical; mais en ce temps-là, le pape n'avait point encore osé prendre en main les armes temporelles, et son zèle impuissant se bornait à la prière qu'il adressait soit à Dieu, soit aux grands de la terre. Depuis Léon III, qui avait eu l'honneur d'attacher son nom au grand nom de Charlemagne, cinq pontifes avaient pris place successivement sur le siége de saint Pierre : Étienne IV (816 à 817), Paul I[er] (817-824), Eugène II (824-827), Valentin (827), et Grégoire IV, élu le 26 janvier 828. Ce fut en 844, dernière année du pontificat de Grégoire, que les Sarrazins pillèrent pour la première fois le célèbre et riche monastère du Mont-Cassin. Le wali Mohammed-ebn-abd'Allah, qui commandait encore en Sicile, avait envoyé, cette année même, deux corps de troupes au secours du prince de Bénévent; l'un avait opéré son débarquement à Bari, dans l'Adriatique, tandis que l'autre avait effectué le sien à l'embouchure du Volturne, dans la mer Tyrrhénienne [1]. Celui-ci vint mettre le siége devant Capoue, mais il dut se retirer après avoir perdu les deux tiers de ses hommes. La troupe débarquée à Bari s'en-

[1] Le Volturne est le fleuve qui passe à Capoue, traverse la terre de Labour, et se jette dans la mer, à quelques milles au N.-O. de Naples.

fonça dans l'intérieur du pays, traversa l'Ofanto, gravit de hautes chaînes de montagnes, se montra devant Bénévent, et pénétra dans la Campanie jusqu'aux environs d'Aquino, de San-Germano et du Mont-Cassin, où était encore à cette époque une ville déchue de son ancienne splendeur, *Casinum*, dont on voit même aujourd'hui quelques vestiges. Casinum fut brûlée et détruite par Théodoric, roi des Goths. L'abbaye du Mont-Cassin, située sur la crête de la montagne, avait été fondée en 529, par saint Benoît, sur les ruines d'un temple d'Apollon. La réputation du pieux fondateur y avait bientôt attiré une foule de disciples, dont plusieurs, et en grand nombre, appartenaient à l'ancienne noblesse romaine. Le patrice Tertulle enrichit l'abbaye de toutes les terres qu'il possédait aux environs de ce saint établissement; cet exemple trouva de nombreux imitateurs, et le monastère devint en peu d'années aussi puissant par ses richesses qu'illustre par la condition, la science et les vertus de ses moines. La communauté du Mont-Cassin avait vu, depuis longtemps, vivre dans ses cloîtres et sous sa règle, plusieurs grands personnages, tels que Karloman, fils aîné de Karl-Martel et oncle de Charlemagne, et Radékis, roi des Longobards.

Quand ils eurent brûlé et saccagé les tristes restes

de *Casinum*, les Sarrazins gravirent la montagne et s'emparèrent de l'abbaye, qu'ils pillèrent et détruisirent de fond en comble après en avoir chassé ou tué les pieux habitants. Siconolf lui-même avait déjà dépouillé ce riche monastère à plusieurs reprises. Les détails que donne à ce sujet Léon d'Ostie jettent une grande lumière sur les mœurs du temps : « Ce fut, nous dit-il, la septième année du gouvernement de l'abbé Bassacius que Siconolf vint au monastère de Saint-Benoît. La presque totalité du trésor que les rois, de glorieuse mémoire, Charles et Pepin son frère, Karloman et Louis fils de Pepin, et plusieurs autres rois et princes religieux, y avaient entassé, il le prit sous le nom d'emprunt pour le distribuer aux Sarrazins. Il enleva : 1° en calices et patènes, couronnes et croix, urnes et bassins, médailles et anneaux, cent trente livres d'or pur, ainsi que tous les ornements et tentures de soie avec l'or et les pierreries. Pour tous ces objets, il promit de rendre dix mille sous d'or de Sicile : son parent Urso et Grimoald en remirent par écrit l'obligation au monastère. 2° Il prit deux urnes d'argent du poids de trente livres, plusieurs meubles de prix, et deux vases d'argent ciselés et relevés en bosse. Environ huit mois après, il emporta en couronnes, bassins, vaisselle et autres objets, une somme totale de

cinq cents livres d'argent. Dix mois après, il revient encore, force le vestiaire et en enlève quatorze mille sous d'or. L'évêque Léon et Pierre Landénolf, ses gastaldes, jurèrent sur les Évangiles, la croix et le corps de saint Benoît, d'en restituer le prix au monastère dans quatre mois; mais n'ayant rien pour exécuter leur promesse, ils suivirent dans cette circonstance le précepte du catéchisme de saint Nazaire : ce qui n'empêcha point les gastaldes Landon et Aldémar de prendre encore deux mille sous d'or. Majon, son parent, vint à son tour à Spolète, et s'empara de même de deux mille pièces d'or. Enfin, à son départ pour Rome, le même Siconolf vint enlever la couronne d'or, enrichie d'émeraudes, et d'un travail merveilleux : elle avait appartenu à son père Sicon, et valait trois mille sous d'or. Et de toutes ces sacriléges déprédations exercées envers saint Benoît, le prince ne retira pas le moindre avantage ni pour la patrie, ni pour lui-même. De ce moment, la victoire l'abandonna sans retour. »

Après cette sanglante expédition au Mont-Cassin, les Arabes rentrèrent dans l'intérieur du pays. Ils parcoururent les monts et les vallées de la Calabre, détruisant tout sur leur route, semblables à ces trombes dévastatrices qui marquent leur passage sur une terre vivante par un sillon

de mort. Enfin, s'arrêtant où la terre leur manquait, ils s'abattirent sur la forte ville de Tarente, et s'y portèrent à de tels excès, que nulle langue humaine ne saurait en traduire l'épouvantable énergie.

La Sicile, cependant, subissait toutes les phases de la conquête : chaque jour amenait une nouvelle défaite pour une cause désormais perdue. La chronique de Cambridge porte à l'an du monde 6353 (845 de J. C.) la prise de *Modekah* (Modica); elle ajoute que l'année suivante (846 de J. C.) une grande bataille fut livrée par les musulmans aux Grecs d'Enna (*al-Kassar-Janit*), et que ceux-ci furent battus et perdirent neuf mille hommes. Fier de tant de succès, et certain désormais que la possession de la Sicile ne pouvait lui échapper, le wali Mohammed-ebn-al-Aglab ordonna que de nouvelles expéditions seraient dirigées sur le continent. Une forte division de Siculo-Arabes se montra donc, dans le courant de cette même année 846, à l'île de Ponza, où elle fut bravement combattue et repoussée par le duc de Naples, Sergius Ier [1]. Maltraités de ce côté, les Sarrazins se portèrent à

[1] Le duc André était mort en 842, assassiné par son gendre Gontard, qui prit sa place, et ne la garda que trois jours, ayant été lui-même mis à mort par un certain Pierre Lullo, instrument d'un parti qui décerna le pouvoir à Sergius Ier.

l'embouchure du Garigliano, où, deux ans auparavant, un autre corps d'expédition, à la solde du prince de Bénévent, avait osé élever une forteresse [1]. Après avoir ravitaillé la garnison du Garigliano, les Sarrazins firent voile pour la Corse. Adalbert, fils du comte-marquis Boniface, commandait alors en cette île; il avait été informé de l'approche des Arabes, et ses rapports lui annonçaient en outre que l'intention de ces pirates était de se porter sur la ville de Rome elle-même. Aussi le vit-on se hâter d'en donner avis au pontife, et de prendre toutes les mesures que la prudence commandait, et que son expérience lui suggéra pour le salut du peuple que l'empereur lui avait confié. Inutiles précautions! la tempête éclata sur l'île malheureuse, et y causa d'affreux désastres. Les barbares se retirèrent enfin, gorgés de sang et de butin, mais seulement après avoir laissé garnison sur quelques points de l'île qu'ils avaient fortifiés [2].

Le moment était venu où le giron de l'Église devait être pollué par ces implacables mahomé-

[1] Le Garigliano, l'ancien *Liris*, prend sa source dans la vallée de Roveto, à l'ouest du lac *Celano* ou *Fucino*, dans les Abruzzes (province d'Abruzze ultérieure seconde); il passe près de Sora et Ponte-Corvo, et vient se jeter dans la mer Tyrrhénienne, au-dessous du petit golfe de Gaëte.

[2] Muratori, *Ann.*, t. V.—Jacobi, *Hist. génér. de la Corse*, t. I.

tans; le pasteur des chrétiens allait être insulté au milieu de son troupeau; successeur des apôtres et vicaire de Jésus-Christ, le pape était appelé à porter la croix et à boire dans le calice d'amertume.

De la Corse les Sarrazins se présentèrent à l'embouchure du Tibre, où, ayant dévasté tout le pays environnant, renversé les dernières fortifications de la ville d'Ostie et saccagé Civita-Vecchia, ils remontèrent le fleuve et parurent sous les murs de Rome. Le pontife régnant, Serge II[1], saisi de terreur à l'approche du danger, se renferma timidement dans la citadelle, laissant les faubourgs de Rome et le Vatican lui-même exposés à la fureur brutale des sectateurs de Mahomet. Ceux-ci assaillirent les basiliques de Saint-Pierre et Saint-Paul hors des murs, et y trouvèrent un riche butin. Les annales de Metz et celles de Saint-Bertin ajoutent qu'ils emportèrent l'autel lui-même, ainsi que toutes les offrandes déposées sur la tombe du prince des apôtres, tous les ornements et tous les trésors, et coururent ensuite s'emparer d'un mont très-fortifié, éloigné de la ville d'environ cent milles; quant à l'annaliste de l'Église, Baronius, il a recueilli

[1] J'ai appelé le dernier duc de Naples, Sergius, afin d'éviter toute équivoque avec les papes du nom de Serge.

sur cet événement les détails à la fois les plus authentiques et les plus dignes de notre intérêt[1] : « L'an 846, nous dit-il, fut pour l'Église romaine une ère de calamités ; les crimes portés à leur comble semblaient annoncer l'accomplissement terrible des plus effrayantes prophéties qui menaçaient l'ancien peuple juif de l'indignation de l'Éternel. Une flotte nombreuse de Sarrazins vomit sur les bords du Tibre un essaim de ces infidèles qui, en un instant, eut ravagé les faubourgs au delà du fleuve, et dépouillé la basilique du prince des apôtres, de l'or, de l'argent et des pierreries dont l'avaient enrichie la piété et la munificence des chrétiens. En sorte que ce qui avait été prédit autrefois des Chaldéens, cette verge de la colère du Seigneur destinée à châtier la rébellion des enfants de Dieu, on le vit accompli par une autre nation plus infidèle et plus barbare encore. »

« Les chrétiens ni les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul ne furent point au reste abandonnés à la merci des Sarrazins, comme les Juifs et le temple de Jérusalem l'avaient été à celle des Chaldéens. Il ne fut même donné aux infidèles ni de s'emparer de la ville qu'ils convoitaient, ni d'incendier ou de raser les églises, ni

[1] Baronius, *Annal. eccles., ad ann.* 846, § 1 à 5.

de profaner la sépulture des corps vénérés des apôtres, ni de disperser les cendres des saints martyrs. Toutes ces reliques sacrées demeurèrent intactes. Le pillage seul était l'objet que se proposaient ces hommes avides, ces rapaces vautours. Les autels furent dépouillés, tous les ornements lacérés; les chapelles, les portes même furent privées de l'or et de l'argent qui les décoraient. Ce vandalisme a été indiqué plutôt que décrit par Anastase, dans l'histoire de Léon IV, successeur de Serge. Une ancienne chronique des Francks, publiée par Pithæus, confirme la date de ce désastre; voici comment elle s'exprime:— En ce temps-là, c'est-à-dire l'an 846 de J. C., les Maures venus à Rome avec une armée nombreuse, n'ayant pu pénétrer dans la ville, dévastèrent l'église de Saint-Pierre, qu'ils dépouillèrent de tous ses ornements et qu'ils laissèrent dans un état de nudité complet; mais les quatre rangs de colonnes du Vatican, qui sont toutes du temps de Constantin, et celles du temple de Saint-Paul, qui remontent à Valentinien le jeune, parfaitement conservées et intactes, prouvent que ces deux édifices n'ont souffert aucun incendie; tandis que celles qui appartiennent à la basilique de Latran, échappées aux coups de la foudre, dont elles furent frappées il y a plusieurs siècles, portent encore le témoi-

gnage irrécusable des ravages que le feu y a exercés. »

« Les annales des Francks ne parlent, il est vrai, que du pillage de la basilique de Saint-Pierre; mais Léon d'Ostie et le bibliothécaire Anastase affirment la même chose de celle de l'apôtre saint Paul. Cependant, comme le Tibre coule entre les deux églises, les Sarrazins ne pouvaient pas s'emparer si promptement de la seconde, qu'on n'ait eu un moment pour en transporter les richesses dans la ville. Au reste, écoutons Léon lui-même nous dire dans l'histoire du Mont-Cassin : — Sous le pontificat de Serge II, qui couronna l'empereur Louis, une flotte amena de l'Afrique à Rome une multitude prodigieuse de Sarrazins qui dépouillèrent entièrement les églises des saints apôtres Pierre et Paul, firent périr un grand nombre de chrétiens, et vinrent par la voie Appienne à Fondi, qu'ils incendièrent après en avoir massacré ou fait prisonniers tous les citoyens. Ils ravagèrent ensuite les lieux environnants, et campèrent près de Gaëte où ils avaient abordé. Une armée de Francks, envoyée contre eux de Spolète, fut vaincue et prit honteusement la fuite. Les Sarrazins la poursuivirent et vinrent s'arrêter dans le voisinage du monastère, au delà du fleuve Garigliano, l'ancien Liris, mirent le feu à

l'église de Saint-André apôtre, et passèrent à la cellule du saint martyr Apollinaire, dans un lieu appelé Albianus[1]. Tous leurs soins, tous leurs efforts tendaient à accélérer leur marche sur le fameux monastère du Mont-Cassin, que la renommée leur avait fait connaître depuis longtemps, et que, du lieu où ils étaient, ils pouvaient alors contempler de leurs propres yeux. L'heure trop avancée les arrête; ils campent sur le bord du fleuve, bien résolus à venir le lendemain détruire l'abbaye, piller ses richesses et passer au fil de l'épée tous ceux qui l'habitaient. Le temps était calme et le ciel d'une grande pureté; le fleuve, presque desséché, était partout guéable à pied. Les frères, instruits de cette triste nouvelle, et se voyant menacés d'une mort si subite et si horrible, s'assemblent aussitôt, la tête couverte de cendres; ils récitent les litanies aux pieds du bienheureux saint Benoît, implorent la clémence du Seigneur, et le conjurent de recevoir dans sa miséricorde les âmes de ceux dont il destine les corps à une mort si soudaine. Comme ils passaient la nuit en oraison, l'abbé Apollinaire, de sainte mémoire, apparut à l'abbé Bassacius et lui dit : Pourquoi, frère, vous troubler ainsi? pourquoi cette tris-

[1] Albano.

tesse amère? — C'est, lui répondit Bassacius, que la mort nous menace tous, ô mon père! nous l'avons devant les yeux. Ce lieu va être désolé. — Ne craignez plus, réplique le bienheureux, bannissez de votre esprit toute tristesse et toute inquiétude. Saint Benoît a obtenu votre délivrance et votre salut; tenez-vous assuré qu'il est venu lui-même à votre secours; mais que du fond de votre cœur vos vœux et vos prières s'élèvent devant Dieu; nous prierons nous-mêmes avec vous en présence du Seigneur. Soyez certain que la férocité des infidèles ne pourra rien contre vous ni contre ce lieu. — A son réveil, l'abbé rapporta à ses frères ce qu'il avait vu. Tous se prosternent aussitôt la face contre terre, en versant des larmes abondantes et poussant de profonds soupirs; ils commencent à rendre à Dieu louanges et grâces; puis ils veulent glorifier et bénir, par des chants d'allégresse, celui qui, à la prière du bienheureux Benoît, a daigné les arracher au péril qui les menaçait. Le reste de la nuit se passa à chanter les hymnes et les louanges du Très-Haut. En un instant, le ciel, auparavant si serein, se couvre d'épais nuages, les éclairs sillonnent la nue, le tonnerre gronde, la pluie tombe par torrents, et le fleuve, sortant de son lit, inonde au loin la plaine immense. Le matin cependant les Sarrazins se lèvent en tu-

multe, ils approchent des bords du fleuve, et, en place du gué que la veille ils pouvaient traverser à pied, ils trouvent les rives submergées. Ils cherchent à la hâte quelques barques; mais bientôt ils perdent tout espoir de passer sur l'autre bord. Dans la douleur de voir s'échapper la proie sur laquelle ils avaient compté, ces hommes féroces se déchirent la poitrine et les mains en frémissant de rage, et se vengent ignoblement en livrant aux flammes les cellules du monastère que les noms des saints martyrs Georges et Étienne avaient rendues célèbres; puis ils regagnent leur camp de Gaëte. »

Le duc de Naples accourut alors à la tête d'une puissante armée et remporta sur les Arabes une victoire complète [1]. Les débris de l'armée vaincue, embarqués précipitamment, furent poussés par la tempête, brisés et anéantis sur les côtes d'Afrique, et presque sous les yeux de leurs frères; événement qui a inspiré aux annalistes chrétiens une pieuse légende que Baronius rapporte naïvement : « Quelques jours après leur défaite, ils se disposent à retourner dans leurs foyers, abandonnant leurs chevaux affaiblis et énervés; ils s'embarquent et font voile pour l'Afrique. Déjà, à la vue des côtes de la patrie,

[1] Chronique de la Cava, *ad ann.* 846.

le bord retentissait des cris de joie et des félicitations ordinaires des navigateurs, lorsqu'une petite barque, montée seulement par deux hommes, voltige, pour ainsi dire, au milieu d'eux et frappe soudain leurs regards. La belle chevelure blanche de l'un de ces étrangers annonçait un prêtre, et l'habit de l'autre un moine. Tous deux s'informent adroitement d'où ils reviennent si contents et joyeux, et quels ont été leurs exploits. De l'Italie et de Rome où ils ont semé le carnage et l'incendie, exercé toutes sortes de brigandages : ils l'avouent. Nous avons dévasté, ajoutent-ils, les églises de Pierre et de Paul; un fleuve a opposé un obstacle insurmontable au désir que nous avions de piller le monastère de Benoît, mais nous avons livré aux flammes les cellules situées sur l'autre bord. Ils demandent à leur tour aux deux hommes qui ils sont eux-mêmes, et en reçoivent cette réponse : Nous sommes, nous, ceux dont vous vous glorifiez ainsi d'avoir pillé et incendié les demeures; mais ce que nous pouvons, l'événement va vous l'apprendre. A ces mots, ils disparaissent, et à l'instant même s'élève une tempête si furieuse, que, de toute la flotte sarrazine, les vaisseaux, ou se brisent les uns contre les autres, ou, poussés contre les rochers et les récifs, s'abîment dans les flots, et à peine s'en sauva-t-il quelques-uns

pour porter à la nation la nouvelle et les détails de ce désastre. Ainsi l'apôtre saint Pierre vengea les injures faites à son temple; ainsi saint Benoît préserva son monastère. »

Après la retraite des Sarrazins, le pape visita les lieux profanés; il purifia les saintes basiliques, et leur rendit, autant que le permettaient la dureté du temps et la misère du peuple, les richesses dont elles avaient été dépouillées. Le bibliothécaire Anastase a transmis à la postérité un inventaire exact des objets précieux offerts par le pontife. Quand on prend en considération l'époque reculée à laquelle se rapportent de semblables détails, on ne peut qu'y attacher un vif intérêt, puisqu'ils servent à la fois à indiquer les ressources financières dont le saint-siége pouvait disposer, à constater l'état de l'art manufacturier, et enfin, à jeter quelque jour sur les mœurs et les usages des siècles barbares. Le pape, ainsi que nous l'affirme le pieux chroniqueur, offrit à l'église de Saint-Pierre une gloire d'or enrichie de pierreries de diverses couleurs brillantes, et qu'on voyait encore, à l'époque où il écrivait, suspendue au-dessus de l'autel. Au milieu se trouvait une croix d'or pur ornée de pierres non moins précieuses. Le généreux prélat fit confectionner quatre lustres d'argent doré, pour être suspendus devant

le vestibule du sanctuaire, deux vases ciselés et deux globes dorés. Il donna de plus une croix d'or enrichie de deux pierres du plus grand prix, et trois encensoirs, deux patènes d'argent pur doré, un calice en vermeil pour servir au saint sacrifice, un dais d'argent garni de clochettes, ayant au milieu une croix avec une colombe, trois aiguières et deux setiers d'argent, quatre grandes couronnes de même métal, deux beaux calices en vermeil, une grande patène d'argent doré portant au milieu l'image de Jésus-Christ, trois tableaux pareils avec des cadres d'argent, trois corbeilles, trois statues d'argent doré, l'une représentant le divin Rédempteur, et les deux autres saint Silvestre et saint Martin assis dans le vestibule du sanctuaire; un ornement en chrysocalque enrichi d'émeraudes, d'hyacinthes et autres pierreries, trois tapis d'Alexandrie du tissu le plus précieux; vingt-quatre voiles rehaussés d'une bordure de pourpre, suspendus aux voûtes de la basilique; quinze autres voiles bordés de pourpre, et quatre voiles blancs en soie, pour entourer l'autel. Le vénérable pontife fit aussi élever, à côté de la basilique, à la gloire de Dieu, sous le nom et en l'honneur des bienheureux apôtres Pierre et Paul, des saints Sergius, Bacchus, Silvestre et Martin, un nouveau monastère, dans lequel il

établit une congrégation de moines voués à l'adoration perpétuelle.

Après avoir réparé, bien imparfaitement sans doute, mais du moins autant qu'il était en son pouvoir de le faire, le mal qu'il n'avait pu prévenir, Serge II mourut, moins de vieillesse que de chagrin (an 847). Son successeur, Léon IV, entreprit avec une sainte ardeur l'accomplissement de cette œuvre inachevée. C'était surtout le spectacle affligeant des profanations sacriléges commises par les Sarrazins, qui affligeait le cœur du nouveau pape. Une voix intérieure lui disait qu'il était appelé à relever les ruines, à rendre à la maison de Dieu sa gloire et sa splendeur, à faire disparaître enfin les traces humiliantes de la fureur et de l'avidité des infidèles. Il résolut en conséquence de donner tous ses soins à la restauration des deux basiliques, et son zèle enfanta en peu de temps les merveilles dont Anastase nous a conservé les curieux détails. Ce pontife consacra plus de douze mille livres d'argent et plus de quinze cents livres d'or, de pur métal, à la confection des ornements et vases sacrés dont il enrichit la seule basilique de Saint-Pierre; il y ajouta une grande quantité de voiles, de tentures, de tapisseries et de meubles des plus précieuses

étoffes, sans compter les bijoux de grand prix qu'il mit en place de ceux qui avaient été si malheureusement enlevés de cette église. Il lui fit encore le don de deux superbes tapis d'Alexandrie, remarquables par leur broderie qui représentait des paons, des aigles et autres oiseaux mêlés à des figures d'hommes [1]. Léon s'appliquait surtout à remplacer par des copies exactes les objets enlevés de son temps par les Arabes. C'est dans ce but qu'il fit faire deux couronnes d'argent d'un travail admirable, avec des chaînes de même métal, ornées de perles enchâssées dans des cercles d'or.

[1] Baronius, *Annal. eccl., ad ann.* 847, § 14.

« Jam quia humanus æstimare non sufficit arbiter, nec os referre prævalet, quantæ bonitatis ac pietatis hic beatissimus extiterit pontifex : redeamus ad ea, quæ fretus amore sanctorum, ecclesiis obtulit, et a primo pontificatus sui exordio enarremus. Hic vero insignis, et adeo præclarus Antistes superno amore exardescens, obtulit in basilica beati Petri apostoli coronam ex argento purissimo, pensantem libras vigintiquatuor, gabathas intersatiles duas pensantes libras duas, vela septem, duo quidem de fundato, et alia duo de stauraci et tria de spanisco. Obtulit etiam ad splendorem et gloriam ipsius venerandæ basilicæ, cortinam Alexandrinam miræ pulchritudinis habentem historiam pavonum portantium de super homines, et aliam historiam aquilarum, rotarumque et avium cum arboribus. » (Anastas. — In vita Leon. p. IV.)

Il plaça près du corps de saint Pierre trois tableaux représentant, l'un la figure de Notre-Seigneur avec une croix d'hyacinthe et de pierres vertes; l'autre, à droite, celles de saint Pierre et de sainte Pétronille, et le troisième, à gauche, celle de saint André, ainsi que son portrait à lui-même [1].

Cependant l'autel restait encore dans l'état de nudité et de désolation où l'avaient laissé les pirates africains. Léon appelle le peuple au temple du prince des apôtres, et là, soutenu par la force de son amour et de son zèle, raffermi par les prières des fidèles, il entreprend cette importante réparation, et bientôt, selon les propres paroles du bibliothécaire, la façade principale brille d'une splendeur qu'elle n'avait jamais connue. L'or et les pierreries sont prodigués dans les images du Sauveur, des apôtres, sur la croix, dans les tableaux de la résurrection, du jugement, et dans les portraits du pontife et de l'empereur Lothaire; les parois du chœur étincellent d'or et d'argent : Jésus-Christ y paraît sur son trône, une couronne de pierres précieuses sur la tête, et entouré de chérubins et d'apôtres; des tissus à l'aiguille, ornés de figures rele-

[1] Anast. le bibl., *ad ann.* 847, § 15.

vées en or, des tapis de soie décorent toutes les parties de la confession [1].

Un christ d'argent doré, orné de diverses pierreries et d'une grandeur extraordinaire, un ornement en drap d'or représentant l'histoire de la prédication de saint Pierre à Rome, enrichi de perles et de diamants, une croix d'or brillante d'hyacinthes, de topazes et d'émeraudes, et d'une grandeur remarquable, les marqueteries réparées et argentées, attestent la piété et le zèle du pontife. Les dépenses de cette basilique n'absorbaient pas tellement les ressources de Léon qu'il ne songeât aux autres églises; mais il ne perdit jamais de vue celle du prince des apôtres, tant qu'il y resta des traces de l'odieuse rapacité des Sarrazins. Les

1 Anast. le bibl. (*ut suprà*), § 16.

« Confessionem vero dicti altaris crebris tabulis ex argento compactis purissimo, simili modo tota animi devotione ad antiquum decus et statum reduxit, in quibus Salvatorem in throno sedentem conspicimus, pretiosas in capite gemmas habentem, et a dextris illius cherubim, a læva quoque vultus apostolorum, cæterorumque depictos. Immo et rugas sacræ confessionis fecit ex argento construotas, vultus habentes beatissimorum Petri et Pauli, pensantes libras ducentas et octo, fecit et vela ex auro texta, compte ornata de blatta, pendentia in circuitu numero undecim. » (Anast. bibl. in vit. Leon. p. IV.)

portes furent réparées, et bientôt on vit disparaître les dégradations qu'elles avaient subies, sous de nouvelles dorures plus brillantes et plus riches que jamais [1].

Le zélé pontife institua dans la basilique de Saint-Paul l'office des premières vêpres, pour le jour de sa fête. Anastase fait observer que dès le commencement de son pontificat, Léon IV fit défendre, conformément à l'antique coutume, l'entrée du sanctuaire aux laïques pendant la célébration du saint sacrifice; d'où l'on peut conclure, ajoute-t-il, qu'il profita de la circonstance des sacriléges déprédations commises par les Arabes, pour réprimer quelques abus et corriger les mœurs.

A toutes les calamités qui avaient signalé l'année 847, vint se joindre encore celle du tremblement de terre qui faillit renverser de fond en comble la ville éternelle; à *Isernia* [2], l'évêque et un grand nombre d'habitants furent ensevelis sous les ruines, et généralement toutes les villes de cette partie de la Péninsule furent plus ou moins endommagées [3]. Léon d'Ostie rapporte à

[1] Anast. le bibl., *loc. cit.*, § 18.
[2] Dans le comté de Molise, royaume de Naples.
[3] Consultez Anastase et Léon d'Ostie.

cette même époque les ravages commis par un chef arabe du nom de Massar, au service du prince de Bénévent. Selon cet écrivain, Massar aurait fixé sa résidence dans la capitale même de son allié, et, plein de mépris pour les habitants, il les aurait vexés et maltraités de mille manières; il aurait ensuite dévasté le monastère de Sainte-Marie de Cingoli, dans la marche d'Ancône, pris le château de San-Vito, occupé la ville de Télèse [1], et ravagé tout le pays environnant, ainsi que le territoire d'Aquino : « Cependant, ajoute le naïf et pieux chroniqueur, comme le Sarrazin passait un jour près du monastère de Saint-Benoît (Mont-Cassin), son cœur féroce se trouve tout à coup si miraculeusement changé, que son chien ayant attrapé une oie qui appartenait au monastère, il accourt lui-même un fouet à la main, oblige l'animal à lâcher sa proie, se présente ensuite aux portes du couvent, et les fait fermer à l'instant, afin qu'aucun des siens ne soit assez téméraire pour entrer et pour y commettre la moindre violence [2]. »

Las enfin de tant de maux, les Grecs et les Bénéventains eux-mêmes songèrent sérieusement

[1] *Telesia*, au N.-E. de Caserte, royaume de Naples.

[2] Léon d'Ostie, *Chr. ad ann.* 847.

à se délivrer des Arabes : à cet effet, ils eurent recours aux Français, et adressèrent les plus pressantes instances à l'empereur Lothaire ; les évêques se joignirent à eux en cette circonstance, et présentèrent au petit-fils de Charlemagne une lettre synodale pour le supplier de prendre en commisération les douleurs de la sainte Église, et de la mettre à l'abri de toute persécution [1].

Lothaire avait, depuis l'année 844, donné l'investiture du gouvernement de l'Italie à son

[1] Baronius, *ad ann.* 847, § 27.

Ce n'était pas le premier appel fait aux empereurs à l'occasion des ravages exercés par les Sarrazins. On peut voir dans Cédrène et Zonara, que le pontife de Rome s'était adressé à Louis le Débonnaire, vers l'année 828, le priant de venir délivrer la Sicile du joug des Sarrazins. L'empereur était alors assez embarrassé de ses propres affaires sans se mêler de celles d'autrui. Il répondit au pape que c'était à l'empereur d'Orient, à qui la Sicile appartenait, de prendre en cette circonstance les mesures convenables.

Fazello attribue cette démarche au pape Serge II, ce qui est évidemment un anachronisme, puisque Serge II ne s'assit sur le siége de saint Pierre que plusieurs années après le règne de Louis le Débonnaire. Invégès l'attribue au pape Grégoire ; ce qui serait exact, s'il le nommait Grégoire IV, et non Grégoire Ier, autre anachronisme.

Invégès est auteur d'un ouvrage savant et curieux, ayant pour titre : Annali della città di Palermo dall' origine di essa sino all' anno di Christo 1280; divisi in tre parti : *Palermo antico, sacro e nobile, con due nobiliarii delle famiglie.*

Palermo, 1649—1651, 3 vol. in-folio.

fils Louis II[1]. Ce fut en conséquence à ce prince que les chrétiens de la Péninsule adressèrent d'abord leurs réclamations (an 848). L'empe-

[1] Il me paraît utile, pour l'intelligence de ces détails, de mettre sous les yeux du lecteur une table chronologique de la descendance de Charlemagne, dans ses rapports avec l'Italie :

- CHARLEMAGNE, empereur d'Occident, l'an 800 J. C., meurt l'an 814.
  - Charles, roi de Germanie, mort en 811.
  - PEPIN, roi d'Italie, mort en 811.
    - BERNHARD, son fils, roi d'Italie, mort en 818.
  - Louis le Débonnaire, empereur (814 à 840.
    - LOTHAIRE, empereur et roi, obtient l'Italie par le traité de Verdun, en 843.
      - LOUIS II, son fils, reçoit l'investiture du gouvernement d'Italie en 844.
      - Lothaire II, roi d'Austrasie.
      - Charles, roi de Bourgogne.
    - Pepin, roi d'Aquitaine (m. en 839).
    - Louis II, le Germanique.
      - Karloman.
      - Louis.
      - CHARLES LE GROS, empereur et roi d'Italie (881.)
    - CHARLES LE CHAUVE, roi d'Alémanie, empereur, roi d'Italie en 876.
      - Louis le Bègue, roi de France.
    - Gisèle, épouse Éberhard, duc de Frioul.
      - BÉRENGER Ier, roi d'Italie en 888.

Nota. Les noms en petites capitales indiquent les rois d'Italie.

reur lui-même ne tarda pas à lui donner l'ordre de descendre en Italie pour en expulser les Sarrazins, y rétablir la bonne harmonie entre les ducs longobards, et rendre la paix à l'Église de Jésus-Christ : noble et sage entreprise sans doute, mais entreprise plus facile à ordonner qu'à exécuter.

CHAPITRE V.

Depuis la première intervention de Louis II, jusqu'à la prise de Bari (848-871).

Le concours d'une force imposante, capable de servir de digue à ce torrent débordé sur le continent de l'Italie, devenait d'autant plus urgent que la puissance mahométane prenait en Sicile une plus grande consistance. Les Arabes y marchaient de triomphe en triomphe, et chaque jour amenait pour les chrétiens une nouvelle défaite[1]. Cependant Syracuse, Enna, Noto et Taormine tenaient encore, et ne paraissaient pas disposées à se rendre. La chronique de Cambridge fait mention d'une grande bataille livrée, l'an 846 de l'ère chrétienne, sous les murs d'Enna (*Castro-*

[1] Aboulfeda, *Annales Moslemici.* Copenhague, 1789 à 1794, 5 vol. in-4° (*ad ann.* 842 *et seq.*) Voyez les extraits de ces annales, pour ce qui concerne la Sicile, dans le recueil du chanoine Gregorio.

giovanni), entre les habitants de cette ville, *Alkassarianitas*, et les Arabes. La victoire échut aux soldats de Mahomet : les Grecs laissèrent neuf mille hommes sur le champ de bataille. Parmi les places les plus importantes qui tombèrent encore au pouvoir des conquérants, la même chronique nomme *Lentini*, prise l'an de l'ère chrétienne 847[1], et *Ragusa*, qui se rendit l'année suivante[2]. Cette dernière ville ne put être enlevée d'assaut; la chronique arabe dit qu'elle fut prise par famine[3].

De quelque côté que nous tournions nos regards, l'Europe ne nous offrira, dans ces temps malheureux, que le triste spectacle de l'anarchie, du vice et de la misère. L'empire, mis en lambeaux par les petits-fils de Charlemagne, est encore affaibli par l'ambition de quelques officiers que la faveur royale a placés hors de ligne. C'est ainsi, par exemple, qu'un seigneur du nom

[1] *Leontium* et *Leontini* des anciens, sur le territoire des Lestrigons; *Lentinah* des Arabes, aujourd'hui *Lentini*, petite ville bien déchue, de 3500 âmes environ, arrondissement et val de Syracuse.

[2] *Ragusa*, bâtie, à ce que l'on croit, sur les ruines de l'ancienne *Hybla minor*, si renommée pour son miel. Ragusa est une ville encore importante, de 16,700 habitants, arrondissement de Modica, val de Syracuse.

[3] Chron. Cantab., *ad ann.* 847 et 848.

de Folcrade, vassal de l'empereur Lothaire, se déclare indépendant et prend le titre de comte d'Arles et de Provence [1]. Tous les liens sociaux se relâchent à la fois; la cupidité, l'ambition et la débauche forment une détestable trilogie qui semble être devenue le principe et le but de la société. Les Normands et les Sarrazins mettant à profit les querelles qui divisent les princes chrétiens, vendent leur assistance au poids de l'or, et se font rétribuer par les deux partis, pour les trahir également tous deux. A la faveur de ce déchirement intérieur, ils pénètrent dans nos provinces, les uns, sur leurs barques légères, par l'Escaut, la Seine, la Loire et la Garonne; les autres, sur de pesantes chélandies, par le Rhône et tout le littoral de la Méditerranée. Arles et Marseille sont insultées par ces infatigables pirates sarrazins dont les ports espagnols étaient devenus le repaire. Nice, Savone, Gênes et toute la côte de la Ligurie maritime eurent même tant à souffrir de ces déprédations, qu'il fallut que les prêtres et les moines prissent eux-mêmes les armes pour ranimer le courage des chrétiens [2].

[1] Recueil de dom Bouquet, t. VIII, p. 63.

[2] Voyez la *Vie de saint Bernulphe*, dans le recueil des bollandistes.

Consultez Durante, *Histoire de Nice*, Turin, 1823, 3 v. in-8°.

Les fléaux naturels viennent encore à l'envi décimer les populations et ravager les campagnes que le fer et la flamme avaient épargnées. En Espagne, en France, en Italie, il y eut des invasions de peste, que suivit une affreuse disette; des nuées de sauterelles qu'on eût dit venues à la suite des Arabes, se montrèrent tout d'un coup en Espagne et en Sicile; ailleurs c'était la sécheresse qui brûlait des provinces et des royaumes; plus loin, les cataractes du ciel s'ouvraient avec fracas, et un nouveau déluge menaçait d'engloutir les nouveaux enfants de Caïn. Dans ce conflit de tous les éléments, dans ce choc de toutes les passions mauvaises, les hommes n'avaient plus de patrie; ils ne vivaient que de la vie individuelle : chaque noble, chaque baron, chaque gastalde s'enfermait et se fortifiait du mieux qu'il pouvait; les cloîtres eux-mêmes ressemblaient à des forteresses, et les châteaux à des prisons d'État. Cette cruelle anxiété de tous les moments disparaissait quelquefois, il est vrai, mais à de courts intervalles, et dans les sensations dévorantes d'une débauche effrénée. Il n'était question alors, pour cette société tombée,

— Bertolotti, *Viaggio nella Liguria marittima.* — La statistique et l'histoire de Savone, par le comte Chabrol. — Les historiens génois Giustiniani, Serra, etc.

ni de plaisirs domestiques ni de fêtes de familles, mais seulement de joies impures, de dégoûtantes orgies, où le vin et la chair, prodigués sans pudeur, faisaient succéder à de cruels chagrins d'infâmes voluptés.

Une armée française que le roi d'Italie fit passer dans le duché de Bénévent, en l'année 848, remporta de grands avantages sur les Sarrazins; mais à peine se fut-elle éloignée, que ces pirates revinrent à la charge, s'emparèrent de nouveau de plusieurs places importantes, et recommencèrent leurs courses homicides dans les plaines de la Pouille et les montagnes de la Calabre [1]. Une flotte siculo-arabe, celle peut-être qui venait d'opérer un débarquement à Bari, fut rencontrée dans le golfe de Cotrone par les vaisseaux vénitiens que l'empereur grec avait pris à sa solde. L'action fut vive et la victoire longtemps disputée : enfin l'étoile de Mahomet l'emporta, car c'était le temps où la fortune s'arrêtait de préférence sous les drapeaux de l'islamisme. Les Vénitiens furent écrasés, et ceux de leurs vais-

[1] *Annales de saint Bertin, Crit. de Pagi, in Baronio. Chronique de la Cava, ad ann.* 848.

La Cava, sur la route de Naples à Salerne, est une petite ville renommée pour son paysage romantique, la salubrité de son climat, et surtout les richesses bibliographiques de son couvent des bénédictins.

seaux qui ne tombèrent pas au pouvoir des ennemis, furent brûlés ou submergés [1].

Cependant le pape Léon IV était en proie à de vives inquiétudes; les Romains le pressaient de prendre des mesures pour prévenir le retour des incursions désastreuses faites par les Arabes dans les environs de la grande cité, car à chaque instant on pouvait craindre de voir reparaître ces agiles brigands. Pour mettre ses sujets à l'abri d'un coup de main, le pontife résolut de terminer la forteresse que l'un de ses prédécesseurs, Léon III, avait fait commencer près de la basilique de Saint-Pierre; mais les offrandes des fidèles, les taxes ni les impôts ne suffisaient pas à faire face aux frais de cette grande construction. Léon s'adresse alors à l'empereur Lothaire, et fait un appel à sa munificence: « Cette démarche, nous dit le bibliothécaire Anastase, comble de joie le très-pieux et très-auguste César. Il prie lui-même le pontife, son père spirituel, de ne rien négliger pour l'achèvement d'un édifice qui exige tant de travail, de soin et de temps. De concert avec ses frères, il envoie des sommes considérables, afin qu'une entreprise aussi utile ne soit pas suspendue un seul moment [2].

1 Voyez les historiens de Venise. — Baronius. — Rampoldi *loc. cit.*, *ad ann.* 848, etc.

2 Anastas., *in Baronio*, *ad ann.* 848, § 1, 2 et 3.

Au moyen de ces secours, et grâce à l'infatigable activité de ce prélat, les travaux de fortifications furent poussés avec une incroyable activité. Les murailles furent réparées ou achevées, et les portes remises à neuf dans un état de défense plus imposant que jamais. Tantôt à cheval, tantôt à pied, le pape visitait tous les jours les travaux et encourageait les ouvriers. Il fit rebâtir en entier quinze tours qu'il avait trouvées entièrement démolies; celles qu'il fit élever sur les bords du Tibre près la porte d'Ostie, vinrent surtout, dit le bibliothécaire Anastase, attester la prudence et la sagesse du chef de l'Église, car avant lui personne n'avait voulu voir que ce point offrait une entrée également accessible aux vaisseaux et aux troupes de terre. A la solidité de la construction des tours, on ajouta des chaînes de fer qui, hors le cas d'une nécessité absolue, fermaient le passage à toute espèce de navire.

Les craintes du saint pontife n'étaient pas chimériques, et ses précautions n'étaient pas surabondantes. L'année 849 fut signalée par de nouvelles incursions opérées sur toute l'étendue des côtes de l'Italie que baigne la mer Tyrrhénienne. Nice fut assaillie à l'improviste par les Maures espagnols, et Luni, à l'embouchure de la Magra, fut saccagée presque simultanément.

De leur côté, les Siculo-Arabes s'emparaient, dans le même temps, des villes de Cumes, Acropolis et Misène, et venaient insulter les Napolitains au pied même de leurs remparts. L'expédition, composée d'Africains et de Siciliens, était destinée par le wali Mohammed-ebn-al-Aglab, à marcher à la conquête de Rome. Les combattants remontèrent sur leurs vaisseaux, fiers de ce triomphe, et se disposèrent à passer sur le territoire de l'Église. Arrivés près de l'embouchure du Garigliano, ils y reçurent le renfort de quelques nouvelles légions que le wali leur envoyait. Cette armée, la plus nombreuse et la plus aguerrie que les Arabes eussent fait marcher jusque-là sur le continent de l'Italie, débarqua à l'embouchure même du Tibre, et se mit en marche pour attaquer la ville en la prenant à revers, tandis que la flotte remonterait le fleuve et viendrait opérer une puissante diversion.

En ce moment de péril extrême, Léon IV ne se laissa point abattre. Vicaire de Jésus-Christ, il voulut combattre les sectateurs du faux prophète; souverain temporel, il se dévoua à la défense de ses sujets; Romain, il sut rappeler les beaux jours de la république. Tout ce que la sagesse peut conseiller, il l'entreprit; tout ce que l'énergie peut inspirer, il l'exécuta. Il écrivit à l'empereur; il envoya demander du secours

aux Grecs de Naples, de Gaëte et d'Amalfi. Lui-même il revêtit la cuirasse, ceignit l'épée, et convoqua sur la place publique le peuple saisi d'admiration, de joie, d'enthousiasme, et tout surpris de retrouver dans le fond de son cœur l'antique vertu romaine.

Le père des chrétiens avait achevé ses plus urgentes dispositions lorsqu'on vint lui apprendre l'arrivée des députés napolitains, à la tête desquels se trouvait le chef de l'armée combinée, Césaire, fils du duc Sergius. Après leur avoir donné audience, et s'être assuré, par la candeur de leurs réponses et la sincérité de leurs protestations, que ces prétendus auxiliaires ne cachaient pas de perfides desseins sous des apparences pieuses, Léon se mit en route lui-même, suivi du peuple armé, et s'avança à la rencontre de ses alliés jusqu'à l'embouchure du Tibre. A peine les Napolitains l'ont-ils aperçu, qu'ils courent au-devant de lui, se prosternent à ses pieds, les baisent avec respect, et adressent au ciel des actions de grâces pour avoir donné aux fidèles un si digne pasteur. Arrivé à Ostie, le pontife convoque les chefs de l'armée dans l'église de Sainte-Aure, et veut lui-même, en leur présence, célébrer le saint sacrifice de la messe; il sort ensuite, et chaque soldat reçoit de ses mains le pain de la communion. Si la Pro-

vidence eût accordé à l'Italie et à l'Europe une succession de quelques princes aussi fortement trempés que Léon IV, à l'âme énergique, au cœur pur, à l'esprit éclairé, aux mœurs chastes, à la foi sincère, nul doute que la barbarie se serait arrêtée, que l'humanité dégradée se serait relevée, et que bien des catastrophes et des humiliations eussent été épargnées aux populations chrétiennes.

Cependant la flotte sarrazine, après une courte relâche en Sardaigne, se montra sur les côtes romaines près de l'embouchure du Tibre. Les vaisseaux napolitains s'élancent aussitôt avec impétuosité au-devant des ennemis que cette audace déconcerte, et le combat s'engage sur toute la ligne. Les chrétiens ont à lutter contre la supériorité du nombre, mais leur courage ne se dément pas un seul instant, et la victoire flotte longtemps indécise. Il était encore impossible de prévoir l'issue de cette lutte sanglante, lorsque, tout d'un coup, s'élève une tempête si violente, que de mémoire d'homme les Romains n'en avaient vu de semblable sur leurs côtes. Le combat est interrompu, mais le danger redouble : Napolitains et Sarrazins, tous les vaisseaux, confondus pêle-mêle, se croisent et se choquent, poussés sur le rivage par la violence du vent et ramenés par le retour de la vague. La flotte chrétienne par-

vient cependant à regagner le port, où elle reçoit tous les secours dont elle avait besoin. Il n'en fut pas de même des navires arabes. Ceux qui cherchaient à s'éloigner à force de voiles et de rames, disparurent dans l'abîme; quelques-uns furent brisés sur les rochers de la côte, et les soldats dont ils étaient encombrés tombèrent vivants au pouvoir des Romains, qui leur préparaient une mort plus cruelle encore et surtout plus ignominieuse. Ces captifs, que ne put sauver l'intervention du pape, dans ce moment d'effervescence, furent pendus près de l'embouchure du fleuve. D'autres furent conduits à Rome, où, après avoir servi de spectacle et de jouets à la populace dans les réjouissances publiques, on les employa aux travaux des fortifications. Plusieurs vaisseaux sarrazins se perdirent sur les îlots voisins du rivage, et les hommes qui se trouvaient à bord succombèrent à la longue agonie de la faim, sous les yeux même des populations riveraines qui insultaient bruyamment par leurs cris et leurs gestes à cette grande infortune.

Telle fut l'issue de cette formidable expédition. Les Sarrazins, qui s'étaient promis de frapper au cœur et à la tête le plus redoutable ennemi de leurs croyances, et qui, spéculant d'avance sur les fruits de la victoire, avaient

semé la terreur et le désespoir, ne récoltèrent que la honte et la mort[1].

La joie d'un si beau triomphe ne fut pas toutefois sans mélange. D'autres pirates sarrazins, venus directement des ports africains, infestaient l'Adriatique, et, tandis que leurs frères mouraient sous les murs de Rome, ils saccageaient la Dalmatie, s'emparaient d'Ancône qu'ils livraient au pillage, et se retiraient chargés de butin. Il est vrai que l'historien des pontifes, Baptiste Platina, qui nous a transmis le souvenir de ces événements, ajoute qu'au retour de cette expédition, les pirates furent assaillis par une furieuse tempête et qu'ils périrent dans les flots; mais Platina ne nous fait pas connaître les sources dans lesquelles il a puisé ces détails.

Moins heureux que l'évêque de Rome, les Longobards n'étaient pas délivrés de la présence des Arabes. Ils voyaient bien alors où les avaient conduits leurs fatales discordes; mais nul d'entre eux n'osait en faire l'aveu publiquement; nul ne voulait donner l'exemple, et tendre la main à ses frères. Maîtres de Bari, les infidèles

[1] Consultez sur cet événement :

Anastase, *in Vitâ Leon. IV.*

Baronius, *Annal. eccles.*, *ad ann.* 849.

Platina, *Historia delle vite de' sommi pontefici. Vita Leon. IV*, édition des Juntes (Venise), 1622, feuillet 95.

continuaient leurs courses meurtrières dans le duché de Bénévent, la Pouille, la Calabre et la principauté de Salerne, où, sans distinguer leurs amis de leurs ennemis, ils enlevaient tout ce qui était à leur convenance, esclaves, troupeaux et objets précieux de toute nature. Dans leur détresse, les princes renouvelèrent leurs instances auprès du roi Louis. L'abbé du Mont-Cassin, le pieux Bassaccius, dont il est souvent question dans les chroniques de cette époque, résolut, peut-être à leur sollicitation, d'aller trouver lui-même le fils de Lothaire. Il partit l'an de l'ère ch. 851, accompagné de douze frères, comme Jésus-Christ l'avait été de douze apôtres. Il se jette aux pieds du monarque, et lui représente la situation déplorable de la république romaine et des chrétiens de Bénévent. Le roi d'Italie, ému de compassion, se met en marche aussitôt, et veut, en passant, visiter le monastère pour y faire ses dévotions et ses largesses [1]. Ayant enfin rencontré les Sarrazins, il les battit en plusieurs rencontres, en purgea toute la princi-

[1] S'il fallait en croire le bibliothécaire Anastase, Louis II aurait déclaré que désormais tous les monastères de l'empire seraient soumis à celui de Saint-Benoît, et au gouvernement de l'abbé.

Voyez *Epitome Chronicorum cassinensium jussu sanctissimi Stephani papæ II conscripta*, etc.

pauté, et les contraignit à se renfermer dans Bari, qu'il n'était pas en mesure alors de leur enlever. Les prisonniers arabes étaient en grand nombre; Louis les fit conduire à Bénévent, où ils furent tous décapités. Parmi eux se trouvait ce chef que les chroniqueurs appellent Massar [1].

Après sa victoire, le roi fit consentir Radelkis et Siconolf à déposer les armes et à terminer leurs différends en partageant à l'amiable les domaines qu'ils se disputaient. Les Longobards ne devaient ni ne pouvaient refuser; ils promirent donc d'avoir pour agréable tout ce que le roi déciderait : Louis adjugea à Radelkis Bénévent et ses dépendances, et donna l'investiture de Salerne et de son district à Siconolf [2]. Les deux rivaux prêtèrent en même temps serment de fidélité au roi, qu'ils reconnurent pour leur souverain; de sorte qu'à l'exception du duché de Naples et des villes soumises encore aux empereurs grecs, toutes les provinces de l'Italie méridionale passèrent sous la domination des empereurs d'Occident, qui prétendaient y exercer, en qualité de rois d'Italie, les mêmes droits et

[1] Comparez Anast, *Epit. Chron.*
Baronius, *ad ann.* 851.
Pagi, *Critic. in Baron.*, *ad ann.* 851.
Chronicon vulturnense, apud Muratori.

[2] Giannone, *Stor. civ. di Napoli*, lib. VII, § 1.

la même autorité que les rois longobards y avaient obtenus. Telles furent pour les Bénéventains les suites fâcheuses de cette guerre civile : leurs princes tombèrent en vasselage!

Ce partage de la grande principauté entre Radelkis et Siconolf date de l'année 851. L'acte en fut dressé dans les formes les plus authentiques; tous les comtes et les gastaldes présents y apposèrent leurs signatures à la suite de celles des deux princes.

Dans la principauté de Salerne, premier démembrement de celle de Bénévent, furent compris plusieurs gastaldats et un grand nombre de châteaux : *Tarente*, *Latiniano*, *Cassano*, *Cosenza*, *Laïno*, *Lucania* (Pæstum), *Consa*, *Mondella*, *Rota*, *Salerne*, *Sarno*, *Cimiterium*, *Furcolo*, *Capoue*, *Teano*, *Sora*, et la moitié du gastaldat d'*Acerenza*[1].

Giannone ajoute quelques détails importants qu'il est utile de reproduire ici :

« Après qu'on eut ainsi partagé la province de Bénévent, la portion qui est au nord, et qui confine à la mer Adriatique, fut assignée à Radelkis, prince de Bénévent : et Siconolf eut la partie méridionale qui confine à la mer de Tos-

[1] Consultez le capitulaire de Radelkis, dans Pellegrini, *Hist. longob.*

cane. Les princes firent dès lors leur résidence à Salerne, et cette ville devint par ce moyen la plus considérable de toutes celles de la province. Elle était bien fortifiée pour ces temps-là, ayant conservé l'enceinte de bonnes murailles flanquées, bâties par Arékis, qui se servait de cette ville comme d'une place forte, où il se retirait lorsque la situation de ses affaires le demandait. On convint dans ce traité de partage de divers articles, dont les principaux furent : que Radelkis, reconnaissant, pour prince légitime de Salerne Siconolf, et le successeur qu'il élirait, il ne causerait aucun trouble dans cette principauté : qu'ils réuniraient leurs forces pour chasser les Sarrazins de leurs États ; que les sujets de l'une et de l'autre principautés s'abstiendraient de toute hostilité, et que chacun pourrait jouir tranquillement de ses possessions : que spécialement on n'inquiéterait point ceux qui, de la principauté de Salerne, iraient visiter le sanctuaire de Saint-Michel sur le mont Gargan, situé dans l'État de Bénévent ; qu'on les laisserait passer sans aucune difficulté, et sans leur causer de dommage ; que tous les évêques, abbés et ecclésiastiques, de quelque rang qu'ils fussent, seraient obligés de retourner à leurs diocèses, dans leurs propres monastères ou églises, et que, si quelques-uns

refusaient d'obéir sans de légitimes excuses, ils y seraient contraints par la force : on excepta néanmoins de cette règle les ecclésiastiques employés pour le service du prince dans son palais, et ceux qui pourraient avoir été engagés dans l'état ecclésiastique par violence; que les moines et les religieuses seraient également obligés à rentrer dans leurs monastères, excepté ceux dont les vœux n'auraient pas été volontaires, ou ceux qui seraient au service actuel du prince; qu'il serait fait un état de tous les effets appartenant aux églises, évêchés, monastères et hôpitaux, pour en prélever la taxe due au prince, à l'exception des monastères du Mont-Cassin, et de Saint-Vincent du Volturne, qui, étant sous la protection immédiate de l'empereur Lothaire, et du roi Louis, son fils, conserveraient leurs priviléges, prérogatives et prééminences. Les abbés et chanoines au service du prince furent également déclarés exempts de toutes charges. Il y eut encore diverses autres choses dont on convint, et les parties promirent avec serment l'exacte observation du traité dans les mains du roi Louis qui fut présent, et avec l'intervention de l'autorité de l'empereur Lothaire, que ces princes appelèrent notre empereur, et auquel ils promirent d'être fidèles à leurs engagements. De part et d'autre, en conséquence, on rendit la liberté à

ceux qui avaient été faits prisonniers dans cette guerre; Pierre, fils de Landon, et Poldefrit, fils de Pandolf, furent remis à Siconolf, qui, de son côté, rendit à Radelkis ses deux fils Adelgis et Ladelgis, ainsi que Poton, son neveu. Le roi Louis, après avoir ainsi rétabli la tranquillité dans ces provinces, s'en retourna en France [1]. »

La principauté de Salerne ne fut pas exposée à de moins grandes révolutions que celle de Bénévent. On a vu que le gastaldat de Capoue en dépendait; mais le Longobard Landolf s'y était déjà rendu indépendant, sous le titre de comte, depuis l'an 834. Il mourut en 842, et fut remplacé par son fils Landon Ier. Celui-ci ne se montra pas plus disposé que ne l'avait été son père à reconnaître une suprématie quelconque. Ainsi, à partir de cette époque, la principauté fut définitivement partagée en trois États : *Bénévent, Salerne* et *Capoue* [2].

L'année mémorable qui vit consommer ce démembrement fut signalée encore par la mort du premier wali de Sicile, Mohammed-ebn-al-Aglab, qui expira le 17 janvier 851, après avoir

[1] Giannone, *loc. cit.*

[2] *Chronicon vulturnense.*

Voyez aussi les sources indiquées plus haut : Erchempert, Pagi, Baronius, Giannone, et autres.

gouverné l'île pendant dix-neuf ans[1]. Le Novaïri fait la remarque que, durant toute cette période, Mohammed ne sortit point de Palerme, mais qu'il faisait marcher les troupes sous la conduite de ses généraux. Al-Abbas-ebn-al-Fadl fut choisi par le peuple pour lui succéder, et son élection fut confirmée par l'émir aglabide qui régnait à Kairowan. Le wali al-Abbas faisait quelquefois lui-même des courses militaires, mais plus souvent il envoyait ses troupes désoler et ruiner le pays ennemi[2].

Le nouveau prince de Salerne, Siconolf, ne jouit pas longtemps du repos que le roi d'Italie lui avait assuré. Il mourut vers la fin de cette même année, ne laissant pour lui succéder qu'un enfant à la mamelle, Sicon, à qui le prince défunt avait donné pour tuteur un officier nommé Pierre[3]. La chronique anonyme de Salerne rapporte qu'une troupe de Sarrazins, pro-

[1] Aboulféda (*Ann. Moslem.*) place la mort de ce wali au mois de juillet; mais Aboulféda est généralement fort peu scrupuleux sur les dates.

Caruso, écrivain sicilien, qu'il ne faut consulter que pour en constater les erreurs, et après lui le savant Invégès, n'ont donné à Mohammed qu'un gouvernement de neuf ans ; c'est dix-neuf qu'il faut lire.

[2] Le Novaïri, *loc. cit.*, pag. 18.

[3] Pellegr., *Stemm. princip. Salern.*

bablement sortis de Bari, s'étant avancée dans l'intérieur du pays, peu de temps après la mort de Siconolf, le régent de Salerne marcha à leur rencontre de concert avec le prince de Bénévent. Les Longobards attaquèrent bravement, et déjà les Arabes commençaient à lâcher le pied, lorsqu'un de leurs corps détachés arriva sur le champ de bataille, tourna les ennemis et les contraignit à se retirer en désordre. Les infidèles continuent alors à s'avancer dans l'intérieur des principautés; ils ravagent les environs de Salerne et de Bénévent, incendient les campagnes, massacrent les habitants, et se retirent enfin, chargés de trésors, et emmenant avec eux une multitude d'esclaves de tout âge et de tout sexe (an 852)[1].

Tant de fatigues, tant d'anxiété et d'angoisses devaient user promptement la vie des souverains. Radelkis Ier survécut peu de mois à Siconolf. Il descendit au tombeau dans le courant de l'année 852, pleuré de ses sujets, estimé et regretté même par ses ennemis. Les Bénéventains lui élevèrent un superbe mausolée, décoré d'une épitaphe en vers, destinée à transmettre à la postérité le souvenir de ses vertus et de leur amour[2]. Il laissa douze enfants, dont l'aîné, Radelgario,

[1] Chron. anon. de Salerne, cap. 79.
[2] Voyez-en la description dans Pellegrini.

lui succéda. On voit par tous ces exemples que chez les princes longobards la succession au trône était dévolue à la ligne masculine par ordre de primogéniture.

Cependant les nouvelles fortifications que le pape Léon IV faisait élever autour de la basilique du prince des apôtres, touchaient à leur terme. Elles étaient si considérables et embrassaient tant de logements et de quartiers séparés, qu'on pouvait les prendre pour une ville. Politique habile autant que pontife zélé, le pape conçut alors le projet de peupler la nouvelle cité au moyen d'une colonie tirée de la Corse et de la Sardaigne. La chose était d'autant plus raisonnable et facile, que ces deux îles ne cessaient pas d'être infestées par des incursions, souvent repoussées avec bonheur, mais toujours renaissantes. Aussi l'émigration des insulaires était-elle considérable. « Les habitants de la plaine et des villes, dit l'historien de la Sardaigne, se déterminèrent à quitter un pays que ses protecteurs naturels abandonnaient à lui-même; il y eut à cette époque une grande émigration. Les montagnards surent encore conserver dans les cavernes et les rochers, à l'exemple de leurs aïeux, leur antique indépendance. Les réfugiés furent accueillis avec humanité dans l'État romain par le pape Léon IV. »

« Tous les Sardes cependant n'avaient point désespéré de la patrie. Ceux qui, doués d'une âme plus forte, n'avaient pas cru devoir chercher leur salut dans la fuite, se liguèrent contre l'ennemi commun, combinèrent leurs moyens de résistance et d'attaque, et se vengèrent souvent sur leurs farouches vainqueurs, de l'état de souffrance et de misère où ils les avaient réduits. C'est à cette époque que les Sardes, résolus à chercher leurs ressources en eux-mêmes, se donnèrent pour chefs, par la voie de l'élection, les plus forts et les plus braves, ou se soumirent volontairement à ceux qui avaient osé s'emparer de l'autorité[1]. »

Anastase écrit que la colonie sarde fut placée dans un village à trente milles de Rome.

Plusieurs familles corses, ruinées et décimées par les invasions des Arabes, suivirent l'exemple que leur avaient donné les Sardes, et vinrent se jeter aux pieds du saint père, demandant qu'il leur fût permis de séjourner dans un coin le plus ignoré des États romains, sous la protection de l'Église, promettant de cultiver le pays, de le défendre contre les Sarrazins, et de le tenir en vasselage du pape. Léon accueillit ces fugitifs avec une bonté touchante; il prit acte

[1] Mimaut, *Hist. de Sardaigne*, t. I, p. 82 et 83.

de leurs promesses, et, de concert avec les grands de Rome, il les mit en possession de la forteresse qu'il venait d'achever et d'inaugurer pompeusement sous le nom de *ville Léonine*. Ces réfugiés se trouvèrent donc préposés à la défense de ce poste important. Le pape leur offrit, en outre, et toujours sous les mêmes conditions, des terres, des vignobles et des prairies, ainsi que des bœufs, des chevaux et autres animaux nécessaires à la culture du terrain concédé; mais avant de s'engager définitivement, la colonie désira prendre connaissance des lieux et des conditions, et nomma à cet effet des commissaires qui s'entendirent avec les agents du saint-siége. Le rapport de ces envoyés ayant été favorable, la colonie entière prêta serment de fidélité au pape et au peuple romain [1]. Cet engagement avait une haute importance, et l'acte authentique en fut dressé tant au nom du pontife qu'en celui des empereurs Lothaire et Louis, car le roi d'Italie avait été associé définitivement à l'empire depuis l'an 850.

Ce ne fut point à ces travaux que se borna le zèle de Léon IV. Il fit encore relever les portes, les murs et les fortifications de deux anciennes villes, *Hortanum* et *Ameria*, alors ouvertes de

[1] Voyez Baronius, *ad ann.* 852, § 1 à 9.

toutes parts, dépeuplées, et livrées à la merci des voleurs et des pirates [1].

Peu de temps après la mort de Radelkis, les Sarrazins établis à Bari inondèrent de nouveau la Pouille et la Calabre, et s'avancèrent même dans les environs de Bénévent et de Salerne. Les Longobards n'étaient pas en état de réprimer cette irruption, et, dans leur détresse, ils s'adressèrent de nouveau à l'empereur Louis, par l'entremise de Bassaccius, abbé du Mont-Cassin, et de Jacques, abbé de Saint-Vincent. On a vu que le premier avait été chargé déjà d'une semblable mission. Les députés supplièrent le monarque, au nom des peuples désolés qu'ils étaient chargés de représenter, de venir lui-même purger le pays de de la présence des infidèles. Les Bénéventains, dit Erchempert [2], offraient, en reconnaissance d'un si grand bienfait, de se soumettre à Louis, consentant même à être placés au dernier rang [3]. Ce prince descendit aussitôt en Italie, refoula devant lui les Sarrazins répandus dans les deux principautés, et vint mettre le siége

[1] *Hortanum*, dans l'Étrurie, aujourd'hui *Orti*.

Ameria, dans le duché de Spolète, capitale des anciens *Amerini*, patrie du fameux comédien Roscius.

[2] *Num.* 20.

[3] *Et simus, inquiunt, fidelissimi famuli illius, constituatque nos subesse cuilibet ultimo suorum.*

devant Bari. Les Arabes avaient fait de cette place la métropole de leurs établissements dans la *Grande-Terre*, ainsi qu'ils appelaient alors la péninsule italienne [1]. Mais les Capouans, les Bénéventains, et généralement tous les habitants de l'Italie méridionale, ne redoutaient pas moins, dans le fond de leur cœur, de passer sous le joug de l'empire que de tomber sous celui des musulmans. Ils commencèrent à craindre que la chute de Bari ne donnât trop de prépondérance à Louis II; aussi les vit-on déserter lâchement la bannière de ce prince et se renfermer chez eux. Privé des auxiliaires sur lesquels il avait compté, le roi ne pouvait plus tenir devant la place; il leva le siége, indigné de cette perfide conduite de ses alliés, et se promettant bien d'en tirer vengeance. Arrivé à Salerne, il enleva le pouvoir des mains du régent Pierre, et le déposa dans celles d'un brave officier nommé Adhémar; en se retirant, il emmena avec lui le fils de Siconolf pour le faire élever à sa cour [2]. Après cet acte d'autorité, il demeura bien avéré que les princes

[1] Voyez cette expression dans Aboulféda (*Annales moslemici*), et le Novaïri (*Hist. de Sicile*).

[2] Erchempert, § 20.
Anonyme du Mont-Cassin, n° 13.
Anonyme salernitain, cap. 84.
Annales de Saint-Bertin, *ad ann.* 852.

longobards étaient placés sous une domination étrangère, et que l'empereur, ou son représentant, s'arrogeait le droit de disposer du pouvoir dans leurs États, et de le faire passer d'une famille dans une autre.

« Depuis quarante ans, dit le savant compilateur des Annales de l'Église, la ville de Centocelle (*Civita-Vecchia*) gisait ensevelie sous ses ruines; sans portes, sans fortifications, sans habitants, elle n'offrait plus que la triste apparence d'un repaire d'animaux sauvages. Victime de la fureur des Sarrazins, le peuple chrétien n'osait se rapprocher d'une place toujours livrée sans défense aux incursions de ces ennemis de Dieu. L'an 854 de J. C., Léon IV, vivement affecté de cette longue désolation, vient visiter les lieux, et, après quelques investigations, suivant un plan qu'il a lui-même tracé dans un rêve, mais qu'il croit l'œuvre de Dieu même, il entreprend, en un site qui lui offre tous les avantages désirables, la construction d'une nouvelle ville, capable de donner un asile sûr aux malheureux exilés, à douze milles de leur ancienne demeure. La direction des travaux fut confiée à un chef de la milice nommé Pierre, que la même vision lui avait fait connaître. Tout fut parfaitement exécuté suivant ses ordres et conformément au plan qui lui avait été montré en songe; l'eau,

les pierres, le sable, le ciment, en un mot, tout ce qui était nécessaire à la construction, se trouvait sur les lieux. Le pontife avait fourni les sommes nécessaires, et la ville reçut son nom. Tout était terminé, le peuple partageait la joie de son bienfaiteur, et le quinzième jour du huitième mois 854, deuxième indiction, *Léopolis* fut en état de recevoir la bénédiction du fondateur. Cette cérémonie eut lieu en effet le même jour avec la pompe alors en usage. Léon IV officia lui-même, chanta la messe et les oraisons par lesquelles il mettait la ville sous la protection de la très-sainte Trinité, et demandait toujours que la cité et ses habitants n'eussent point à redouter les attaques des Sarrazins; il assista à la procession, fit faire l'aspersion des murs, et la fit souvent lui-même; la cérémonie finit par la distribution générale des largesses que le charitable pontife fit au peuple [1]. »

Tels furent les travaux de Léon IV; tels furent ses titres à la reconnaissance de ses sujets, à l'admiration des contemporains, à l'estime de la postérité! Ce prélat, né à Rome et vraiment Romain, selon les expressions de Voltaire, prit en main une autorité que les généraux de l'empereur avaient abandonnée, et se montra digne,

[1] *Annal. eccles., ad ann.* 854, § 1 à 4.

en défendant Rome, d'y commander en souverain. Le courage des premiers âges de la république, ajoute le même historien, revivait en lui dans un temps de lâcheté et de corruption, tel qu'un des beaux monuments de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.

Ce pontife illustre, la seule figure brillante qui, depuis Charlemagne, ait passé dans cette ténébreuse fantasmagorie des siècles barbares, descendit au tombeau l'an 855, l'année même où Lothaire échangeait son manteau impérial contre la robe de bure dans l'abbaye de Prum.

Quinze jours après cet événement, le peuple romain, les grands et le clergé s'assemblèrent pour procéder à l'élection d'un nouveau pape. C'est ici que de téméraires profanateurs des choses saintes ont placé l'histoire de la prétendue papesse Jeanne, depuis longtemps reconnue pour une imposture. Anastase le bibliothécaire, écrivain contemporain, présent même à l'élection, nous apprend que le choix de la majorité se fixa sur un humble sous-diacre qui prit le nom de Benoît III. Le nouveau pontife, monté sur une blanche haquenée, se rendit au Vatican, où, s'étant assis sur le siége de Saint-Pierre, il donna son pied à baiser aux fidèles assemblés, cérémonie à laquelle se soumirent aussi les am-

bassadeurs de l'empereur Louis. Cependant une autre partie de la noblesse avait nommé pour successeur à Léon IV un certain Anastase que l'histoire ne fait pas connaître autrement. Ce parti s'empara même par ruse et par violence de l'église de Saint-Pierre et du Latran où il fit Benoît III prisonnier; mais les évêques et le peuple demeurèrent fidèles à leur pontife, et l'empereur lui-même exigea qu'on reconnût Benoît comme le véritable pape.

Pendant que les populations chrétiennes divisaient ainsi dans les luttes d'une guerre civile les forces qu'elles eussent dû réunir contre l'ennemi commun, les Arabes consolidaient leur domination en Sicile. La chronique de Cambridge dit que la forteresse de *Bothirah* (Butera) fut prise par ces étrangers l'an 854 [1].

Plus la puissance musulmane s'affermissait en Sicile, et plus le continent était exposé aux insultes et aux déprédations de ces farouches conquérants. Les annales de Saint-Bertin font mention des excès commis par les Sarrazins dans le duché de Naples, en 856. Ce fut dans le courant de cette même année que le Longobard Landon Ier, comte de Capoue, abandonna son

[1] *Butera*, petite ville de 5000 âmes, dans le district de Terranova, intendance de Caltanissetta.

ancienne capitale, que de nombreux assauts et plusieurs incendies avaient convertie en un monceau de ruines. Il transporta les habitants de cette illustre cité à trois milles de distance vers le nord, dans un méandre du Volturne, et les employa à construire une nouvelle ville bien fortifiée, sur l'emplacement même où gisaient les ruines de *Casilinum*. Cette moderne Capoue est encore l'une des plus fortes places du royaume des Deux-Siciles; quant à l'ancienne ville, aujourd'hui *Santa-Maria di Capua*, elle a subi le sort des grandeurs de ce monde, et si l'on en excepte un noble amphithéâtre aux vastes proportions, et quelques débris d'architecture cachés sous une végétation sauvage, les monuments de son orgueil ont tous été réduits en poudre et balayés par le vent. Il ne faut pas toutefois en accuser seulement les Vandales, les Goths, les Longobards ou les Sarrazins; il faut s'en prendre encore au fondateur de la ville actuelle, Landon lui-même, qui fit enlever des blocs de pierre, des colonnes et des marbres sculptés pour servir de matériaux aux grossières constructions de sa nouvelle capitale. Il y a sans doute, dans cette profanation, des motifs de plainte et de regret pour celui qui se plaît à interroger les vieilles ruines, qui les vénère comme on vénère les ossements des morts; mais il faut se transporter au

IX[e] siècle et dans le midi de l'Italie pour trouver l'explication de ce vandalisme apparent. Là, en effet, et à cette époque, les princes n'avaient pas à s'occuper des intérêts de la science ni des jouissances de l'esprit; ils avaient bien assez fait pour leur gloire et pour l'acquit de leur conscience, quand ils avaient pourvu aux besoins matériels et à la sécurité de leurs sujets.

Aux ravages sans nombre que les Sarrazins commettaient en Italie, vinrent se joindre, en 857, les funestes incursions des Normands, qui débarquèrent sur les côtes de la Toscane et saccagèrent la ville de Pise et ses environs[1]. Cette année vit aussi se consommer le schisme qui divise encore aujourd'hui les Grecs et les Latins. C'est un événement qui se rattache à l'objet de ce livre et il est utile d'en rappeler, au moins sommairement, les principales circonstances.

Grégoire Asbesta était évêque de Syracuse, vers le milieu du IX[e] siècle. Comme on avait élevé contre lui de très-graves accusations, Ignace, patriarche de Constantinople, de qui l'Église de Sicile relevait directement, se proposa de les approfondir, et, en attendant que l'évêque se fût justifié, il lui interdit le droit d'assister à

[1] H. Leo, *Hist. d'Italie*, liv. III, ch. 3, § 3.

son sacre qui devait se célébrer l'an 846[1]. Grégoire, que les accusations avaient aigri, et que cette mesure sévère humiliait, chercha à se venger en répandant à son tour d'indignes calomnies contre Ignace. Après avoir vainement essayé de le ramener à de meilleures dispositions, le patriarche déposa solennellement l'évêque de Syracuse dans un synode tenu à Constantinople l'an 854, sous le pontificat de Léon IV, et l'évêque Théodore fut mis à sa place. Des députés furent aussitôt envoyés au pape pour le prier de confirmer la sentence de déposition, circonstance bien remarquable, puisqu'elle prouve que, si la première connaissance de la cause appartenait à l'évêque de Constantinople, attendu que les villes siciliennes, non conquises encore par les Sarrazins, relevaient de l'empereur d'Orient, cependant le patriarche byzantin n'ignorait pas que ses actes étaient soumis à la sanction du siége apostolique. Léon IV refusa de donner une décision avant que d'avoir entendu la partie condamnée; mais cet illustre pontife mourut sans avoir pu terminer cette contestation, laissant la décision à son successeur. Benoît III, à qui la cause fut déférée en dernier ressort, approuva la déposition de l'évêque qui en

[1] Nicétas, *Vie d'Ignace*, p. 961.

avait été frappé, et confirma dans toutes ses parties la sentence rendue par le synode de Constantinople; Grégoire protesta contre sa condamnation, disant qu'il avait été déposé au mépris de toutes les règles, et que cette sentence était essentiellement nulle et ne pouvait lui porter aucun préjudice. Il paraît même qu'il produisit en sa faveur une sorte de jugement ecclésiastique rendu par quelques prêtres de son parti.

L'empire d'Orient était alors tombé dans les mains indignes de Michel III, surnommé l'Ivrogne, et du césar Bardas, homme débauché, pour qui le pouvoir n'était qu'un moyen de mieux assouvir ses honteuses passions. Le patriarche Ignace avait osé réprimander le césar de ce qu'après avoir répudié sa femme sans motifs légitimes, il vivait publiquement en concubinage avec celle de son fils. Bardas, irrité de tant d'audace, fit saisir le patriarche et le fit d'abord enfermer dans le vaste tombeau élevé à Constantin Copronyme. Puis, cédant aux instances de quelques seigneurs de la cour de Byzance, il fit grâce de la vie à l'illustre captif, et l'exila dans l'île de Mytilène. Cependant l'Église de Constantinople ne pouvait demeurer sans pasteur; mais tout ce qui s'était pratiqué jusque-là était tellement illégal, tellement monstrueux, qu'il ne se trouva pas à Constantinople un seul évêque dis-

posé à sacrer le successeur du proscrit. Ce fut dans cette conjoncture que l'ancien évêque de Syracuse, haletant de vengeance, offrit ses services au césar. Celui-ci avait fait choix, pour remplacer Ignace, d'un certain Photius, attaché à la maison impériale, et que les historiens nous représentent comme un homme doué d'une grande sagesse; ce Photius étant laïque ne pouvait, en aucune manière, être revêtu de la qualité de patriarche; mais cette considération n'était pas de nature à arrêter des hommes tels que Bardas et Grégoire : le laïque Photius fut sacré, au grand scandale de la chrétienté (an 857 de J. C.). Zacharie, évêque de Taormine (*Tauromenium*), l'une des places fortes de la Sicile, libre encore du joug des Arabes, se déclara en faveur du schisme de Photius, et celui-ci, par reconnaissance, érigea le siége de cette ville en archevêché, dépendant toutefois de la juridiction de Syracuse[1]. L'évêque de Messine reçut également, à cette occasion, le titre d'archevêque. Le siége de ce prélat était depuis bien des années, il est vrai, au pouvoir des Sarrazins, et lui-même résidait probablement

[1] Rocco-Pirro (*Rochus Pyrrhus*), *disquisitiones tres*, etc. (dans le trésor de Grævius et Burmann). Voyez aussi du même auteur, la *Sicilia sacra*, Panormi, 1733, 2 vol. in-fol.

Taormine n'est plus même aujourd'hui un simple évêché.

en Grèce ou en Calabre; mais il ne faut pas perdre de vue que les empereurs d'Orient n'avaient point renoncé à leurs droits sur la Sicile; ils regardaient la domination des Arabes en cette île comme un fait transitoire, et ne cessaient pas d'y envoyer des officiers impériaux, pas plus que les patriarches de Constantinople ne cessaient d'administrer, au moins fictivement, les diocèses siciliens, pour n'en pas laisser tomber le droit en désuétude. Enfin, l'évêque Grégoire fut transféré au siége de Nicée.

L'empereur Michel, poussé par le césar, fit plusieurs tentatives à Rome afin d'obtenir la condamnation d'Ignace et la confirmation de Photius [1]; mais le pape Nicolas I[er], alors assis sur le siége de Saint-Pierre, se montra inflexible. Ce pontife écrivit lui-même à l'empereur grec, l'an 860, pour l'inviter à mettre fin à un pareil désordre : « Jugez vous-même, lui mandait-il, très-clément empereur, à qui il faut obéir : à Dieu ou aux hommes? à la puissance divine de Pierre ou à l'ordination de Grégoire de Syracuse? A qui conviennent les anathèmes? N'est-ce pas à celui qui a mérité, à force de souillures, d'être déposé par notre frère Ignace et par un synode? Le siége apostolique n'a point voulu ratifier la sen-

[1] De Burigny, *Histoire de Sicile*, t. I, p. 370.

tence sans entendre le coupable : mes prédécesseurs, d'heureuse mémoire, Léon et Benoît, fidèles aux traditions du saint pontificat, voulurent connaître sa défense, et laissèrent la déposition sans force. Mais lorsque Grégoire apprit la sage réserve du saint-siége, en eut-il la moindre reconnaissance? cessa-t-il ses persécutions et ses calomnies contre notre frère Ignace? Bien loin de là, il n'en devint que plus entreprenant et plus audacieux à poursuivre son patriarche[1]. »

L'empereur voulut être à son tour aussi entêté que le pape s'était montré inflexible. Le schisme prenait chaque jour plus de consistance, et dix prélats, parmi lesquels on cite Eutychius, évêque de Catane, eurent la faiblesse de reconnaître Photius en qualité de patriarche. Le pape Nicolas crut alors devoir essayer d'un nouvel expédient : il envoya deux légats à Constantinople, Rodoald et Zacharie (an 862); mais il arriva que ceux-ci, intimidés par les menaces de l'empereur, ou peut-être séduits par ses promesses, eurent l'inconcevable audace de condamner celui dont ils tenaient leur mandat, en approuvant la déposition d'Ignace et la nouvelle ordination[2]. Quand il apprit cette terrible nou-

[1] *Conciles*, t. V, p. 126.
[2] *Conciles*, t. V, p. 139.

velle, le pape convoqua un concile à Rome, l'an 863, à l'effet d'y faire juger en dernier ressort cette déplorable contestation. Le concile approuva la déposition de Grégoire et condamna le faux patriarche : « Nous confirmons, est-il dit dans cet acte, la condamnation de Grégoire de Syracuse qui, après avoir été déposé par un synode et suspendu par le pape Benoît, a osé consacrer Photius et faire plusieurs autres fonctions sacerdotales, sans espérance de rétablissement; et s'il en exerce quelqu'une à l'avenir, ou excite quelque trouble contre Ignace, qu'il soit anathème, lui et tous ceux qui communiqueront avec lui! »

Les choses demeurèrent en cet état pendant quatre ans. Alors—c'était en 867—Michel l'Ivrogne et l'impudique Bardas furent assassinés par Basile le Macédonien, qui monta sur ce trône sanglant. L'un des premiers actes du nouvel empereur fut de chasser le faux patriarche Photius et de rappeler Ignace. En cette même année, Nicolas Ier descendit au tombeau, et fut remplacé par Adrien II, qui confirma, sur tous les points, les décisions prises par son prédécesseur. Par ses soins, un concile œcuménique fut tenu à Constantinople l'an 869. Grégoire Asbesta fut obligé d'y comparaître en personne à la septième session, et d'y entendre prononcer son anathème,

L'évêque de Catane, Eutychius, et les autres prélats qui avaient eu la faiblesse de souscrire à l'ordination de Photius, demandèrent grâce, alléguant qu'ils avaient cédé à la violence, et furent absous.

Cette heureuse harmonie entre le chef de l'Église et l'empereur de Constantinople ne pouvait être de longue durée. Trop de motifs de jalousie, trop de rancune existaient dans le cœur des Byzantins pour que la paix entre Rome et Constantinople pût être prise au sérieux. L'évêque de Rome ne s'était-il pas soustrait à la suprématie de l'empereur d'Orient? ne s'était-il pas placé spontanément sous la protection des rois francks? N'était-ce pas un pape qui avait décerné à Charlemagne la couronne impériale? et depuis, le saint-siége n'avait-il pas abusé des embarras de la cour de Constantinople pour s'emparer de ses possessions en Italie, pour les distribuer même à des étrangers? Non, non, les Grecs ne pouvaient oublier de tels affronts; et, pour se manifester, leur colère n'attendait que l'occasion favorable. Les démêlés de l'évêque de Syracuse et du patriarche Ignace, l'intrusion de Photius, les instances de l'empereur Michel, et l'inflexibilité de la cour de Rome, avaient aplani les voies à ce grand schisme de l'Orient, qui depuis longtemps était un fait arrêté, irré-

vocable, et qui, pour éclore, avait besoin d'un prétexte et non pas d'une cause[1].

Le concile qui avait confirmé la déposition de Photius et le rappel d'Ignace, s'occupa chaudement de la question de savoir si les Bulgares relèveraient du patriarche de Constantinople, ou de celui de Rome. Aucune des deux factions ne voulait céder; cependant la cause fut décidée en faveur de Rome, malgré la vive opposition de l'empereur Basile[2]. Les Bulgares firent alors demander au pape de leur envoyer un évêque savant et pieux, qui pût les maintenir, par son exemple et son autorité, dans la foi orthodoxe. Le pontife leur envoya trois hommes qui réunissaient les qualités qu'on exigeait de ces missionnaires; c'étaient : Sylvestre le sous-diacre, Leopardo d'Ancône, et Dominique le Trévisan; mais il arriva que les Bulgares, séduits par les promesses des Byzantins et circonvenus par leurs intrigues, se laissèrent bientôt persuader de chasser les prêtres latins et d'appeler les Grecs.

[1] Les historiens eux-mêmes ont pris part à la dispute : ceux qui ont écrit dans le sens du saint-siége ont dit, par exemple, que Photius, l'ami des Grecs, était *eunuque*. De son côté, Cédrène, écrivain byzantin, a dit la même chose du patriarche Ignace, le protégé du pape. Il est probable que des deux parts c'est une pure calomnie.

[2] Platina, *in Vitâ Adriani II*.

La discorde éclata aussitôt entre les deux partis avec une incroyable vivacité, et la querelle s'envenima chaque jour de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin il demeurât évident aux yeux de tous que le rapprochement était impossible. Enfin, l'empereur d'Orient se détermina, en 877, à rappeler Photius et à l'investir de nouveau du patriarcat. A dater de ce moment, le schisme était consacré : l'Église grecque cessa de reconnaître la suprématie du pontife romain.

Ces détails sur la désertion de l'Église grecque nous ont conduits au delà de l'époque à laquelle nous nous étions arrêtés. Il nous faut, maintenant, revenir sur nos pas.

L'empire grec avait encore éprouvé de nouvelles pertes sur le continent de l'Italie, indépendamment de celles qu'il faisait chaque jour en Sicile. Le duché de Naples ne possédait plus les importantes places de *Gaëte* et d'*Amalfi*.

Gaëte, ville d'origine grecque, ainsi que son nom l'indique [1], est située sur la déclivité d'une montagne, et forme une presqu'île réunie au continent par un isthme étroit. De semblables positions indiquent toujours une place fortifiée; et dans les siècles barbares une place fortifiée indiquait ordinairement une ville libre. Gaëte

[1] Le Καΐδας à Sparte.

était confiée à un chef de la milice ou *strategos* [1]. La position de cet officier était assez difficile : il relevait de l'empereur grec, et se trouvait placé naturellement sous les ordres du duc de Naples; mais l'éloignement, la position géographique de sa résidence et les vicissitudes de la politique le rendaient indépendant par le fait; aussi le voyons-nous prendre le titre de duc, à l'époque des démêlés entre Salerne et Bénévent, passant tour à tour sous la dépendance de l'évêque de Rome et sous la domination des princes longobards. Las enfin de cette fluctuation, le duc Docilis, qui tenait les rênes du pouvoir dans la dernière moitié du IXe siècle, ayant réussi à chasser, à l'instigation du pape, une colonie de Sarrazins qui s'était établie à Fondi, mit à profit la prépondérance que cet événement lui assura, pour secouer toute espèce de dépendance. Fidèle aux traditions de son pays et aux mœurs de son époque, il appela à son aide, pour l'exécution de ce projet, ceux qu'il venait de combattre, les ennemis de sa religion, les Sarrazins! Il en établit une forte colonie sur les bords du Garigliano, là même où, plusieurs années auparа-

[1] Στρατηγὸς, dont les Italiens ont fait leur *stratico*. On retrouve des stratéges dans les villes du royaume de naples et en Sicile, à une époque très-avancée.

vant, ces téméraires étrangers avaient élevé leurs premiers retranchements. Depuis cette levée de boucliers le duché de Gaëte n'appartient plus que par le droit à l'empire d'Orient; il fait la guerre pour son propre compte, et recherche presque toujours l'alliance des Sarrazins.

L'autre démembrement arraché au duché de Naples était celui d'*Amalfi*.

Sur la côte occidentale de la Campanie, baignée par la mer Tyrrhénienne, le grand et riche promontoire que termine le cap Minerve, sépare le golfe napolitain de celui de Salerne, ou de Posidonie. Salerne, bâtie en amphithéâtre, porte sur sa tête une couronne de fortifications, comme la Cybèle antique. Plus loin, vers le sud-est, on entrevoit les fameux temples de *Pæstum*, la Posidonie des Grecs, et cette côte jadis célèbre où les rosiers fleurissaient deux fois dans une année, plage déserte aujourd'hui, et enveloppée d'une atmosphère fiévreuse. A la gauche du navigateur, et précisément au milieu du promontoire, se trouve une grande anfractuosité, une sorte de déchirement volcanique, encore tout hérissé de rochers aigus, surplombé par une végétation luxuriante et inondé par des torrents d'eau vive. Là se cachent les restes d'une ville qui eut son jour de gloire, d'une république marchande dont les vaisseaux couvrirent jadis

la Méditerranée et portèrent le nom d'*Amalfi* dans les trois parties du monde connu. On raconte que quelques familles romaines, abandonnant leur pays désolé par les barbares, par la tyrannie et la guerre civile, faisaient route pour Constantinople, sur la fin du VIe siècle de l'ère chrétienne, lorsque la tempête les fit échouer près le cap Minerve [1]. Elles s'y arrêtèrent avec la résolution de continuer leur voyage dès que l'occasion s'en présenterait; mais, ayant ensuite trouvé un emplacement convenable, elles y fondèrent Amalfi [2].

Enclavée d'abord dans le duché de Naples, cette ville tomba au pouvoir des Longobards, dans les premières années du IXe siècle; mais à l'époque du partage de la principauté de Bénévent, les Amalfitains s'unirent à Salerne. En récompense de cet acte de dévouement, il leur fut accordé une constitution municipale modelée sur l'ancienne organisation romaine, et des gouverneurs qui prenaient le titre de *préfets* [3]. Le préfet d'Amalfi était élu par le peuple, à la majo-

[1] Aujourd'hui *Punta della Campanella.*

[2] Ne confondez pas, ainsi qu'on l'a fait souvent, cette ville d'*Amalfi*, port de mer de la Campanie, avec *Melfi*, dans la Pouille, ville méditerranée.

[3] Francesco Pansa, *Historia di Amalfi.*

Pansa fait remonter plus haut l'établissement des préfets à Amalfi. Il en place l'origine à l'année 829.

rité des voix; mais il se reconnaissait vassal du prince de Salerne. Au-dessous de ces préfets ou comtes, venaient ensuite les *judices*, magistrats municipaux, sorte de consuls choisis dans le corps de la noblesse. La situation de cette ville, l'esprit aventureux de ses habitants, et quelques heureuses circonstances dont elle sut habilement profiter, la placèrent bientôt au premier rang parmi les places commerçantes de la péninsule italienne, et peu à peu elle étendit son territoire, au levant jusqu'au promontoire de Minerve, au couchant jusqu'aux portes de Salerne, et acquit successivement *Lettere* [1], *Gravanium* [2], *Scala*, *Ravello*, *Minuri*, *Majuri*, *Atrani*, *Tramonti*, *Agerula*, *Citara*, *Prajano* et *Positano* [3].

[1] Anciennement château de Stabia.

[2] Gragnano.

[3] Ce fut dans le village de *Positano* que naquit, au XIVe siècle, ce *Flavius Gioja*, à qui on a pendant longtemps attribué l'invention de la boussole. Quoique l'aveugle tendresse de quelques écrivains italiens persiste encore aujourd'hui dans cet anachronisme, la question, éclaircie d'abord par *Azuni*, a été résolue par plusieurs hommes dont l'opinion fait autorité, et, entre autres, par le savant orientaliste Klaproth. La science a relégué définitivement la prétendue invention de Flavius Gioja dans le domaine des impostures : il n'est plus permis d'ignorer que la boussole était, non-seulement connue dans une antiquité fort reculée, mais même qu'elle était employée au XIIe siècle par les marins provençaux, qui lui donnaient le nom de *marinette*.

On a dit également que la législation commerciale des Amalfi-

Ses intrépides marins devinrent la terreur des Sarrazins et l'orgueil de la chrétienté. Ils combattirent les Arabes avec autant de bonheur que de bravoure; Rome et Gaëte durent en grande partie leur délivrance aux troupes amalfitaines. Bientôt même le commerce maritime de la république ne connut plus de rivaux : ses vaisseaux visitaient les pays les plus lointains, et leurs spéculations se faisaient sur la plus grande échelle possible, dans ces temps malheureux où les rapports internationaux étaient si difficiles. Les Amalfitains commerçaient avec les Arabes eux-mêmes, avec ces implacables Sarrazins qu'ils avaient si rudement combattus : tant il est vrai que de tous les instruments dont la Providence peut se servir pour relever les ruines

tains acquit une grande renommée (Meyer, *de Historia legum maritimarum*, etc.). Azuni (*Droit maritime*) assure que cette ville possédait une cour d'amirauté, à laquelle ressortissaient librement toutes les nations commerçantes de la Méditerranée. Marin Freccia, qui florissait dans le XVIe siècle, parle dans son livre *de Subfeudis* (lib. I, cap. 7), de la jurisprudence navale appelée *Table amalfitaine*. Ce code n'a pu être retrouvé, et son authenticité est au moins fort suspecte, ainsi qu'on peut le voir par la dissertation que M. Pardessus a consacrée à cet objet, dans son savant recueil des *Lois maritimes antérieures au* XVIIIe *siècle*, tom. I, chap. 4, pages 143 et suivantes. Pour l'opinion contraire, celle qui admet l'existence de la *Tabula amalphitana*, on peut consulter la brochure suivante : *Lettera villereccia sulle tavole amalfitane di Giuseppe Amorosi. Napoli*, 1829.

de l'édifice social, il en existe peu de plus puissant que le commerce. Les négociants d'Amalfi fréquentaient tous les ports musulmans pour y chercher les produits méridionaux, et les transporter dans ceux du nord, sur les côtes franckes et liguriennes de la Méditerranée. Ils firent avec les peuples de l'Asie et de l'Afrique des traités de commerce, et en obtinrent divers priviléges : ils avaient notamment une habitation réservée à Jérusalem, plusieurs établissements en Sicile, un faubourg entier à Palerme, des dépôts de grains à Messine, et, dans la même ville, des entrepôts d'étoffes dites *amalfitaines*. Ils n'étaient pas moins favorisés dans l'empire grec : à Constantinople, ils acquirent l'église de Saint-André, un quartier réservé et de grands priviléges. Tel fut de bonne heure le développement du commerce des Amalfitains, tandis que celui de Naples se bornait à un insignifiant trafic de butin et de friperie avec les Arabes de Sicile et d'Espagne ; que celui de Venise s'enrichissait encore par le honteux commerce des esclaves ; que Gênes, timide et faible, se montrait à peine sur les traces des Amalfitains. L'un des caractères les plus distinctifs et les plus bizarres de cette époque, c'est, sans contredit, ce mélange d'esprit belliqueux et d'instinct commercial qui rapproche les chrétiens et les musulmans, tantôt

pour les mettre aux prises et les détruire l'un par l'autre, tantôt pour les unir par des relations pacifiques et des échanges qui doivent tourner au profit de la civilisation et de l'humanité. Les musulmans forment une société étrangement divisée en deux corps de nation. Le premier se compose des Arabes proprement dits, de ces hommes de l'Orient qui ont accueilli à la cour des khalifes les lettres et les sciences proscrites dans l'empire romain; qui ont relevé avec empressement ce flambeau de l'intelligence que l'Europe a laissé tomber sous les pieds des barbares; qui cultivent avec succès la poésie et les sciences exactes; qui aiment les voyages, et s'arrêtent à Salerne, à Bénévent, à la cour des princes longobards, où ils enseignent la médecine, l'astronomie et les mathématiques; il se compose enfin de ces héritiers de Mahomet qui savent tempérer, par d'austères vertus, les emportements d'une religion farouche. Ceux-là se plaisent à bien accueillir l'étranger; ils le font asseoir au foyer de l'hospitalité, et ne refusent pas de se lier avec lui par des traités de commerce, par de mutuelles concessions.

L'autre corps de nation embrasse, sous le nom générique de Sarrazins, des peuples étrangers l'un à l'autre, réunis par une passion commune, la cupidité, qu'ils couvrent du masque de la re-

ligion. Les Sarrazins marchent, il est vrai, à la conquête du monde sous des chefs que le fanatisme a convoqués sur les champs de bataille; mais pour eux, c'est la soif des richesses qui les met en mouvement. Ils ne connaissent ni amis, ni alliés, et sont toujours prêts à courir sur les uns et sur les autres comme sur les ennemis eux-mêmes; ils font des traités avec les chrétiens pour combattre d'autres chrétiens; ils se divisent en plusieurs partis dès que l'intérêt l'exige, et ne se font aucun scrupule de manquer à la foi jurée; si bien qu'en présence des calamités que leur alliance monstrueuse apporte aux populations européennes, l'historien n'a plus le courage de lancer l'anathème sur celles qui ont eu la faiblesse de rechercher ces terribles auxiliaires; il cherche en vain des paroles de colère, il n'en trouve plus que pour la pitié.

Les établissements militaires fondés par les Sarrazins sur les côtes de l'Espagne, de la Sicile et de l'Italie, étaient cependant de véritables stations de commerce où se donnaient rendez-vous les vaisseaux qui allaient à la recherche des esclaves, des armes, des bois et matériaux de construction, des goudrons, des laines, du chanvre, des fourrures et du fer. Le commerce entre l'Europe et les nations musulmanes se faisait à cette époque par l'intermédiaire de l'Italie, et seulement,

à peu d'exceptions près, par la voie de mer. Les villes italiennes, fort rapprochées les unes des autres, avaient entre elles des relations de commerce qui se bornaient à l'échange de quelques produits agricoles contre un petit nombre d'articles manufacturés; mais tout minime qu'était ce commerce intérieur, il suffisait, joint aux exigences de la guerre contre l'ennemi commun, pour que les cités italiennes trouvassent un intérêt puissant à entretenir les voies de communication. Rome servait d'intermédiaire entre le midi et le nord de la Péninsule; deux routes y conduisaient : la première, et la plus ordinaire, allait de Modène à Lucques; la montagne intermédiaire appartenait au marquis de Toscane. De Lucques les marchands passaient à Pise, et de cette dernière ville ils se rendaient à Rome, en côtoyant la mer, par Massa, Grossetto, Orbitello et Corneto. La seconde route venait de Bologne à Ravenne, suivait le littoral de l'Adriatique par Césène et Urbin, se dirigeait vers le sud-ouest, traversait la chaîne des Apennins, et aboutissait à Spolète pour continuer directement ensuite jusqu'à Rome. Des routes qui existent encore aujourd'hui sillonnaient déjà les Alpes, et servaient de communication entre l'Italie et l'Allemagne, l'Italie et la France [1]. C'était par là

[1] Paul Diacre, lib. VI, cap. 21.—Marini, *Papiri diplomatici*.

que descendaient périodiquement ces tristes caravanes de prisonniers francks ou allemands que les vainqueurs, chrétiens et Européens comme eux, avaient vendus à des marchands juifs, et que ceux-ci conduisaient à Venise, et de cette ville dans les possessions musulmanes[1]. Le pape et l'empereur d'Orient s'opposaient autant qu'il était en leur pouvoir de le faire, à ce trafic infâme dont Venise se faisait l'intermédiaire ; mais les marchands vénitiens trouvaient sans peine les moyens d'éluder ces impuissantes prohibitions[2].

L'empereur Louis II descendit encore une fois en Italie. Il y était maintenant appelé, moins par le progrès des armes musulmanes, que par le désir de prévenir un schisme dans l'Église romaine. Benoît III était mort; mais le parti qui avait proclamé l'antipape Anastase, vaincu par la seule présence de l'empereur, s'éclipsa subitement, et Nicolas Ier fut élu à l'unanimité, au

1 Hüllmann, *Staedtewesen des Mittelalters*, t. I.

De Blasio, *Series principum qui Longobardorum ætate imperarunt.*

Rovelli, *Storia di Como.*

Fantuzzi, *Monumenti Ravennati*, etc.

Muratori, *Dissertationes*, etc.

2 Ce n'est que dans les 2e et 3e parties que j'entrerai dans des considérations détaillées sur le commerce des Sarrazins et des Italiens, sur l'état social, les lettres, les sciences et les arts des Arabes.

mois d'avril 858. Il ne paraît pas que l'empereur ait fait un long séjour à Rome après y avoir rempli l'objet de son voyage. Il est du moins certain que les Italiens ne retirèrent pas de ce coup d'autorité les avantages qu'ils s'en étaient promis. Loin de là, le trouble et le désordre croissaient chaque jour, et il était aisé de prévoir que, même dans l'Italie septentrionale, l'unité monarchique, dont la force pouvait seule arrêter les progrès du mal, était menacée d'une prochaine dislocation. Aux incursions des Arabes et des Normands venaient se joindre encore celles que les Slaves des rives de l'Adriatique tentaient perpétuellement dans le Frioul et la Vénétie. La Péninsule tout entière se couvrait de châteaux forts, de tours et de manoirs; les plus petites villes s'enveloppaient dans une double ceinture de remparts et de fossés; la bourgeoisie s'organisait en municipalités militaires, tandis que les cultivateurs et les campagnards, groupés par populations de districts, obéissaient à des comtes, à des gastaldes, à des abbés, qui, après avoir combattu bravement les invasions des étrangers, se substituaient eux-mêmes aux pirates sarrazins ou normands, et s'emparaient d'autorité de ce qu'ils avaient sauvé. Ainsi de tous côtés s'élevaient des groupes de petits territoires ecclésiastiques ou militaires, et ce

n'était plus que dans les grandes villes que le pouvoir et la justice se trouvaient encore exercés au nom de l'empereur. Dans le midi de la Péninsule, l'anarchie et le désordre n'étaient pas moins grands. Les stratéges byzantins étaient divisés entre eux, et cherchaient par tous les moyens à s'élever les uns au-dessus des autres; les princes longobards continuaient à se faire une guerre acharnée, et ne cessaient d'invoquer le secours tantôt des Sarrazins, tantôt des Grecs, tantôt enfin des Français, peu scrupuleux ensuite de violer leur parole dès que le danger avait cessé. Le peuple de Naples et celui de Bénévent, les Capouans et les Salernitains, tous se détestaient autant que jamais nations rivales et étrangères ont pu se détester. Le moindre voyage dans ces provinces désolées ne pouvait avoir lieu avec quelque sécurité qu'au moyen d'une sorte d'expédition militaire. Les Sarrazins accourus de Sicile et d'Espagne n'étaient pas plus d'accord entre eux; mais, vainqueurs ou vaincus, c'était toujours sur les indigènes que retombait la colère des partis. Enfin, le pape lui-même avait à lutter contre l'ambition et la haine des nobles romains, divisés en plusieurs factions qui eussent voulu porter sur le trône pontifical un prélat de leur choix.

L'année 858 est marquée glorieusement dans

les annales de l'histoire musulmane par la sanglante défaite que l'armée grecque éprouva sous les murs de Samosate, non loin des rives de l'Euphrate[1]. Le contre-coup de ces batailles ne manquait pas de se faire sentir en Europe, et surtout dans le midi de l'Italie, où les empereurs d'Orient avaient encore de vastes possessions.

Pendant ce temps-là le wali Al-Abbas, qui commandait en Sicile, poursuivait activement la conquête de cette île; il s'avança lui-même jusqu'aux portes d'Enna et de Syracuse, l'an de l'hégire 244 (858-859 ère chrétienne), et voulant empêcher que les Siciliens ne fussent secourus, il mit en mer une flotte dont il confia le commandement à son frère Ali. Celui-ci ne vit paraître aucun navire grec; mais le hasard voulut qu'il se rencontrât avec quarante vaisseaux sarrazins placés sous le commandement d'un officier arabe, Abou-Hass-Omar, surnommé le Crétois[2]. Cette armée appartenait à la faction espagnole, alors en guerre ouverte avec les Siculo-Arabes et les Aglabides, par suite des différentes alliances contractées avec les princes longobards. Une

[1] Voy. *Const. Porphyrogénète.*

[2] Abou-Hass-Omar-ebn-Shoaïb al-Andoulousi fut surnommé le Crétois, parce qu'il acheva, sous le khalifat d'Al-Mamoun, la conquête de l'île de Crète.

collision était inévitable, et l'Europe chrétienne éprouva l'ineffable joie de voir s'entre-déchirer ses plus cruels ennemis. Les Siciliens eurent l'avantage; ils s'emparèrent de dix vaisseaux et mirent le reste en fuite[1].

Après cette expédition, Al-Abbas envoya secrètement un corps de troupes du côté d'Enna. Ses soldats firent un grand butin, et se saisirent d'un Grec qu'ils amenèrent au wali. Déjà celui-ci avait donné l'ordre de faire mourir cet infidèle, lorsque le prisonnier offrit de livrer la place, si on voulait lui laisser la vie; Al-Abbas accepta la proposition, et partit de nuit avec mille chevaux et sept cents fantassins. Il s'avança jusqu'à une certaine distance du mont *Gadir*, ainsi nommé dans le texte arabe du Novaïri, ou, en langue sicilienne, de la montagne *du Lac*, ce qui indique parfaitement le mont Pergusa, à cinq milles de distance de Castrogiovanni. Là, s'étant caché avec le gros de son armée, il envoya en avant son oncle Rabbakh, avec une troupe d'élite, sous la conduite du traître qui vendait son honneur et son pays pour racheter sa vie. Comme celui-ci connaissait parfaitement les localités, il fit passer la troupe de Rabbakh

[1] Le Novaïri, pag. 19.
Chronique de Cambridge, *ad ann.* 6366.

par des sentiers cachés dans les anfractuosités de la montagne, jusqu'au pied des remparts, en un lieu où se trouvait l'embouchure d'un égout qui servait à l'écoulement des eaux de la ville[1]. Ce fut par là que les Sarrazins pénétrèrent dans la place. Leur présence inopinée, leurs cris et leurs coups jetèrent le découragement dans l'esprit des habitants; mais ce fut bien pire encore lorsqu'à la pointe du jour Al-Abbas lui-même arriva à la tête de son armée. Toute la garnison fut passée au fil de l'épée, et la ville cessa d'opposer la moindre résistance. Ainsi tomba, le 24 janvier 859, la belliqueuse Enna, que les Siciliens, dans leur langage métaphorique, appellent encore aujourd'hui *l'imprenable*[2]; Al-Abbas y fonda une magnifique mosquée, en témoignage de sa reconnaissance pour le dieu qui dispense la victoire à ceux qu'il chérit. Depuis cet événement, le parti de l'empereur grec ne conserva plus, dans l'île entière, que Syracuse, Noto et Taormine[3].

[1] Caussin a traduit ce passage du Novaïri par ces mots : *Une ouverture par où l'eau entrait dans la place.* Évidemment il y a erreur dans le texte ou la traduction.

[2] *Castrogiovanni l'inespugnabile.*

[3] Le Novaïri, *loc. cit.*

Chron. de Cambridge, *loc. cit.*

Aboulfeda (*Annal. moslem.*) place la prise d'Enna à l'année 852, ce qui est formellement contredit, d'abord par la marche

La Sardaigne et la Corse furent exposées, dans le courant de cette année, à de nouvelles incursions de la part de ces forbans infatigables. C'était le moment où le Languedoc était envahi par une troupe de pirates normands ; la guerre, le meurtre et le pillage forment seuls, dans ces temps malheureux, les tristes annales des pays que baigne la Méditerranée.

« Sur toutes les côtes, dit un ancien chroniqueur, les temples du Seigneur étaient renversés, les villes détruites et les monastères dévastés. Les fidèles qui tombaient entre les mains de ces barbares n'avaient que le choix de se racheter à un prix exorbitant ou d'être mis à mort. Plusieurs chrétiens abandonnèrent les lieux qui les avaient vus naître, pour se retirer dans l'intérieur du pays ou dans l'enceinte des forteresses ; d'autres préférèrent la mort à l'exil. Quelques-uns, moins attachés au culte de leurs pères, n'eurent pas honte de se joindre aux barbares..... Les localités les plus peuplées se convertirent en déserts, et les plus splendides édifices se couvrirent de ronces et d'épines[1]. »

des événements, ensuite par la concordance du Novaïri et de la Chronique de Cambridge.

[1] *Histoire générale du Languedoc*, par dom Vaissette, tom. I, preuves, p. 108.

Al-Abbas se mit de nouveau en campagne, et ne laissa aucun repos à ses ennemis jusqu'à sa mort, qui arriva le 4 de joumadi second de l'an 247 (15 août 861 de l'ère chrétienne), après un gouvernement de dix ans. Les Musulmans mirent d'abord à sa place *Ahmed,* fils de Jacob [1] (troisième wali); mais il paraît qu'à cette époque une grande anarchie s'était introduite, non-seulement entre les Sarrazins d'Espagne et d'Asie, de Sicile et d'Afrique, mais encore entre ceux d'une même province. La Sicile, par exemple, était divisée en plusieurs factions, auxquelles l'amour excessif du pouvoir et des richesses mettait les armes à la main. Quant aux princes aglabides qui régnaient en Afrique, leur autorité sur cette île n'était pas tellement affermie qu'ils ne pussent craindre à chaque instant de voir cette importante acquisition leur échapper. Aussi n'étaient-ils pas fort scrupuleux sur le choix des gouverneurs : faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ils en laissaient la nomination aux chefs siciliens et aux soldats, toutes les fois qu'il plaisait à ceux-ci de s'en arroger le droit, sous prétexte de la gravité des circonstances et de l'éloignement des lieux; mais ils tenaient

[1] *Ahmed-ebn-Jacoub.* Le mot *fils* est la traduction de *ebn* ou *ben.*

fortement à ce qu'on ne manquât pas au devoir de leur demander l'investiture, et, de son côté, cette aristocratie militaire ne paraissait ni tranquille ni satisfaite tant qu'elle n'avait pas rempli cette formalité.

Le wali Ahmed fut renversé de son pouvoir l'année même de son avénement, et la faction qui triompha en cette circonstance mit à sa place *Abd'Allah*, fils d'Al-Abbas le vainqueur d'Enna. Mais Abd'Allah jouit peu de la faveur populaire; cinq mois s'étaient à peine écoulés, et déjà les Musulmans établis en Sicile, dégoûtés de son administration, envoyaient auprès de l'émir qui résidait à Kairowan, pour le prier de leur donner un nouveau maître. Le prince destina à cet emploi un officier du nom de *Khafaja-ebn-Sofian*. Les hostilités recommencèrent alors avec une plus grande activité, non-seulement dans l'île, mais encore sur le continent, où Khafaja fit passer quelques renforts. Mettant à profit les querelles qui divisaient entre eux les princes longobards, le wali se rendit lui-même en Italie (an 862), et parcourut en vrai pirate les États de Salerne et de Bénévent. Il incendia les villes d'Ascoli[1],

[1] *Ascoli*, ville de 5,500 âmes, dans le district de Bovino, province de Capitanate, royaume des Deux-Siciles.

Canosa[1] et Minervino[2], et revint en Sicile avec un immense butin et un grand nombre d'esclaves chrétiens[3]. De leur côté, les Sarrazins en garnison à Bari et à Tarente recommencent leurs incursions, et forcent Adelkis, prince de Bénévent, à solliciter une paix honteuse, et à leur donner même des otages[4]. Ils dévastent les environs de Capoue, s'emparent du monastère de Saint-Vincent du Volturne, qu'ils livrent au pillage, et qu'ils auraient même brûlé si les moines n'eussent racheté les murs du saint édifice moyennant une rançon de trois mille écus d'or. Telles furent aussi les conditions qu'ils imposèrent au monastère du Mont-Cassin[5].

Enfin, vers l'année 864, l'empereur d'Orient, Michel III, se décida à tenter quelques efforts en faveur de la Sicile. Il y envoya Basile, un de ses parents, à la tête d'une forte armée, et l'on vit alors reculer de quelques pas la fortune

[1] *Canosa*, ville de 4,000 âmes, district de Barletta, province de Bari.

[2] *Minervino*, bourg de 1,500 âmes, au sud de Canosa.

[3] Chronique de la Cava, *ad ann.* 862.

Rampoldi, *Annales musulm.*, *ad ann.* 863.

[4] Radelkis Ier était mort en 852. Son fils Radelgaire fut choisi par les Bénéventains pour lui succéder. On ignore les particularités du règne de ce prince, qui mourut en 854. Adelkis, qui le remplaça, était son frère.

[5] Erchempert, *Chr. long.*, *ad ann.* 862, § 29.

des armes musulmanes. Après une longue alternative de bons et de mauvais succès, Basile parvint à reprendre aux Sarrazins la ville de Ragusa, tombée, depuis seize ans, au pouvoir de ces étrangers. L'année suivante (865, ère chr.), les Arabes prirent leur revanche en s'emparant de la forte place de Noto, l'ancienne *Neetum*, à vingt milles au S.-O. de Syracuse. Cette ville était, à cette époque, située sur la crête d'un rocher, et sa position semblait la rendre inexpugnable, car ce n'est que depuis le tremblement de 1693 que la moderne Noto s'est élevée dans un bas-fond, sur les bords du fleuve Helorus[1]. Sur le continent, les Sarrazins se rendirent maîtres de Misène, près de Naples, Grégoire II occupant le siége ducal.

Les querelles intestines étaient bien loin d'être assoupies dans les principautés. On se rappelle qu'à l'époque de son dernier voyage, l'empereur Louis, mécontent de la conduite des Salernitains, avait emmené avec lui le jeune Sicon, fils et héritier de Siconolf, et avait confié le gouvernement à un officier du nom d'Adhémar. Les chroniques de Salerne prétendent que

[1] Aujourd'hui *Tellaro* ou *Abiso*. Noto, qui a eu l'honneur de donner son nom, ainsi que nous le verrons plus tard, à un *val* de Sicile, est aujourd'hui une ville de 11,500 habitants, chef-lieu de district dans l'intendance de Syracuse.

le nouveau prince se rendit odieux à ses sujets par sa perfidie et son avarice[1]; l'historien des Longobards, Camille Pellegrino, ajoute même qu'Adhémar fit empoisonner Sicon que l'empereur envoyait alors en Italie. Ces assertions offrent bien peu de certitude, et tout ce qu'il y a de plus probable, c'est que les intrigues des princes ses voisins et ses alliés, jointes à l'esprit turbulent et à l'inconstance du peuple salernitain, occasionnèrent la perte du malheureux Adhémar qui fut déposé l'an 862, jeté dans une prison, et condamné à avoir les yeux crevés, sous le prétexte qu'il avait conspiré avec les Napolitains. Cette sentence ayant reçu son exécution, la couronne fut usurpée, pendant dix-huit ou vingt jours seulement, par un Bénéventain appelé Daufer le Bègue, qui fut lui-même jeté dans les fers après un règne aussi éphémère qu'obscur. Waifer, son fils, ou, selon d'autres, son neveu, fut appelé à recueillir sa succession.

Waifer régnait à Salerne, Adelkis à Bénévent, et Landolf II à Capoue, où il avait à la fois le titre de comte et celui d'évêque, lorsque les Longobards se virent tellement pressés par les

[1] Chron. Salernit., *ad ann.* 866.
Erchempert, *num.* 26.
Anon. Salernit., *in edit. hist. Ignoti Cassinensis*, n. 23.

Sarrazins, qu'il leur fallut invoquer de nouveau l'assistance de l'empereur d'Occident. Avant d'en venir à cette dure nécessité, ils avaient tenté tous les moyens de se suffire à eux-mêmes : Majelpot, Gastalde de Telesia, et Gandelpert, Gastalde de Boïano, avaient supplié le duc de Spolète de leur envoyer quelques troupes auxiliaires; mais ces faibles secours n'avaient reculé que de peu d'instants l'imminence du péril, et l'obligation, pour les vaincus, de se jeter encore une fois aux pieds de l'empereur.

Louis se montra d'abord peu disposé à entreprendre cette nouvelle campagne: ce n'était pas la fatigue, ce n'était pas le danger qu'il redoutait; mais il lui répugnait d'entrer encore en relation avec ces princes dont la bassesse et la perfidie s'étaient révélées à lui en plus d'une occasion. Il fallut que l'empereur d'Orient le fit prier lui-même, par l'entremise de ses ambassadeurs, de venir au secours des chrétiens de la Péninsule. Le puissant monarque céda à tant d'instances, et descendit en Italie, l'an de N. S. 866, accompagné de l'impératrice Ingelberte. En passant à Rome, il fit au saint-siége de riches présents, et reçut du pape la couronne impériale, l'onction et le titre d'Auguste[1].

[1] Il est probable que cette cérémonie, que je cite d'après

Il se rendit de là au Mont-Cassin, où l'abbé Berthaire l'accueillit avec de grands honneurs, et le retint plusieurs jours en le traitant splendidement. On conçoit aisément la joie et les largesses de ces bons moines, quand on songe que dans ces mêmes murs, témoins naguère d'une horrible profanation, souillés par le sang, pillés et brûlés par les ennemis de leur foi, ils recevaient alors le plus puissant de leurs protecteurs, un empereur chrétien, un descendant de Charlemagne!

Louis, informé de la déchéance de son protégé Adhémar, et de l'état de cécité où les Salernitains l'avait réduit à la sollicitation du comte de Capoue, marcha sur cette ville avec l'intention d'en châtier sévèrement les habitants. Ce fut en vain que Landolf lui opposa, trois mois durant, une opiniâtre résistance; il fallut se rendre enfin aux conditions qu'il plut au vainqueur d'imposer à cette cité rebelle. Une partie de la ville fut démantelée et saccagée en cette circonstance. Instruits par ce sévère exemple, les princes de Bénévent et de Salerne se hâtèrent de venir faire leur soumission, et d'apporter au monarque ir-

l'autorité de la Chronique anonyme de Salerne, fut accompagnée de circonstances qui nous sont inconnues, car l'onction et la couronne avaient déjà été décernées à ce prince, soit comme empereur, soit comme roi, même du vivant de son père.

rité les clefs de leurs capitales. Les principaux meneurs des troubles qui avaient éclaté avant l'arrivée des Français furent arrêtés, et, pendant un mois entier, les tribunaux ne s'occupèrent que de juger ces traîtres[1]. De tous côtés il arrivait à l'empereur des députations envoyées par les villes confédérées; les Grecs eux-mêmes le firent complimenter ; partout enfin on vit se manifester un enthousiasme qui promettait de bons résultats. L'empereur, se disposant alors à commencer la campagne contre les Arabes, convoqua sous ses drapeaux tous les hommes en état de porter les armes. Cette sorte de levée en masse était depuis longtemps une chose autorisée par les lois longobardes[2]. C'était absolument le système connu chez les Francks sous le nom de *Heerbann*. Chaque homme libre (*arimann*) était tenu de répondre à l'appel du roi ou de payer une amende de 20 solidi[3]. Les frais d'équipement et d'entretien s'élevaient alors si haut pour un *arimann* obligé de suivre le roi à la guerre, qu'un service pareil entraînait quelquefois la ruine d'une famille entière ;

[1] Erchempert, § 32.

[2] Voyez le recueil des lois et capitulaires de Rotharis, Charlemagne, Louis le Débonnaire, Lothaire Ier.

[3] Rothar, legg. 21.

Car. magn, legg. 35.

aussi voit-on souvent à cette époque les hommes libres se constituer spontanément serfs de l'Église pour échapper à l'heerbann. En devenant serf d'une abbaye, d'une congrégation religieuse quelconque, le laïque lui cédait la propriété de ses biens, et n'en conservait que l'usufruit sa vie durant, ou bien la jouissance en était réservée à sa famille pendant un certain nombre de générations. Cette exemption du service militaire en faveur de l'Église et de ses serfs parut à l'empereur Lothaire I[er] un intolérable abus, dans un temps où il s'agissait précisément de combattre pour la foi contre les ennemis de la chrétienté. Il publia en conséquence quelques ordonnances qui enlevèrent au clergé son droit d'exemption à l'appel de l'heerbann, et les hommes libres ou riches, qui entraient au service de l'Église ou de la noblesse, demeurèrent désormais soumis au service militaire à l'égal des autres citoyens. Cependant il paraît que cette disposition tomba en désuétude, puisque Louis II se crut obligé d'enjoindre expressément aux serviteurs et vassaux de l'Église de se rendre sous les drapeaux. Cette mesure lui valut quelque argent, peu de soldats et beaucoup de haine.

Quand il eut rassemblé son armée et pris ses dernières dispositions, l'empereur fit passer ses troupes en Apulie, et entra lui-même dans

cette province : le rendez-vous était sous les murs de Lucera. Ce fut près de cette ville qu'on rencontra les Sarrazins qui étaient sortis de Bari : la bataille fut longue et meurtrière ; d'abord les soldats européens, surpris de l'impétuosité des Arabes, et fatigués par leurs troupes légères, cédèrent du terrain, et paraissaient disposés à s'enfuir, lorsque l'empereur parvint à les ramener en avant, et sut leur inspirer, par ses paroles et son exemple, une si grande ardeur, que les ennemis furent à leur tour enfoncés de toutes parts et obligés de se retirer en désordre après avoir éprouvé une perte considérable. Mais cette brillante victoire avait coûté cher au prince chrétien ; une forte partie de son armée avait été taillée en pièces ; les Italiens et les Longobards se débandèrent après la victoire, car tous étaient impatients de regagner leurs foyers, de sorte qu'il ne resta plus assez de forces à l'empereur pour rien entreprendre de sérieux. Cependant il vint mettre le siége devant Bari ; c'était de sa part une démonstration plutôt qu'une tentative, et à peine eut-il assigné des quartiers à ceux d'entre ses soldats qui l'avaient suivi, qu'il revint lui-même à Bénévent pour hâter l'arrivée des renforts qu'il avait fait demander de tous côtés. Dans sa détresse, il s'adressa à Lothaire II, son frère, roi d'Austrasie ou plutôt de Lorraine ;

mais ce prince était alors fort occupé lui-même d'une querelle conjugale qui avait excité dans ses États de graves dissensions, et lui avait attiré même une excommunication. Il promit toutefois à Louis de marcher à son secours, et en effet il descendit en Italie, soit, comme il l'avait annoncé à son frère, pour l'aider dans son entreprise, soit pour demander au pape sa réadmission dans le sein de l'Église; mais, arrivé à Lucques, il y tomba malade et mourut. Louis II parvint, à ce qu'il paraît, à réunir autour de lui une partie des troupes que Lothaire avait amenées, et ce faible renfort le mit du moins en position de demeurer en Italie et de presser le siége de Bari.

On était alors en l'année 867; Basile le Macédonien avait succédé sur le trône de Byzance à Michel l'Ivrogne, et le nouveau monarque annonçait l'intention d'agir avec énergie contre les ennemis de la chrétienté. L'un de ses premiers actes fut d'envoyer une flotte de trente-six navires et une armée en Dalmatie, sous les ordres de Nicétas Orypha. Ce général obtint de grands succès contre les Slaves et les Dalmates; il reprit la forte ville de Raguse, et mit pour longtemps un frein aux incursions que ces peuples faisaient continuellement dans le Frioul et la

Vénétie[1]. Un autre corps d'armée envoyé en Sicile, parvint à faire pencher la balance en faveur des chrétiens. La ville de Noto fut reprise sur les Sarrazins[2]; celle de Ragusa tomba également peu après entre les mains des soldats de Basile[3]. Les Grecs victorieux formèrent alors une plus rude entreprise : ils se présentèrent devant Enna, non pas dans l'ombre, non pas en silence et sous la conduite d'un traître, ainsi que l'avaient fait les Arabes, mais en présence du soleil, mais en poussant des cris de guerre et guidés par leurs officiers. Le brave Khafaja-ebn-Sofian, alors wali de Sicile, accourut lui-même au secours d'une place à la conservation de laquelle il attachait avec raison la plus haute importance. Les deux armées s'entre-choquèrent avec une égale bravoure, avec une égale haine: les Grecs éprouvèrent une perte si considérable qu'il leur fallut dès ce moment renoncer à l'espoir de prendre Enna; cependant ils restèrent maîtres du champ de bataille, et le wali lui-même

[1] Cédrène, *Historiarum compendium*, p. 577.

[2] *Chronique de Cambridge*, *ad ann. mundi* 6374 : « La ville de Noto fut prise une seconde fois. » Il est évident que par ces mots le chroniqueur arabe entend dire que cette ville, prise quelques années auparavant par les Arabes, leur fut enlevée par les Grecs.

[3] *Chr. de Camb.*, *ad ann:* 6375. Ne confondez pas *Ragusa* de Sicile avec *Raguse* en Dalmatie.

tomba entre leurs mains. Les Sarrazins, consternés d'un pareil événement, résolurent de faire les plus grands sacrifices pour racheter ce brave capitaine qui les avait si souvent conduits à la victoire. De leur côté, les Grecs aimaient mieux quelques milliers de bezants qu'un chef sarrazin qui ne leur laisserait plus entre les mains qu'un inutile cadavre dès qu'on lui aurait coupé la tête. Les propositions des Arabes furent en conséquence bien accueillies, et dès le lendemain le wali recouvra sa liberté en payant aux Grecs une rançon de 36,000 bezants d'or [1]. Les précautions usitées en ce temps-là entre deux peuples à peu près aussi perfides l'un que l'autre, pour le payement des rançons, étaient fort simples, car les deux partis avaient pour garants de la parole donnée leur propre intérêt. Des commissaires nommés de part et d'autre se réunissaient en un lieu convenu; ils étaient accompagnés par un nombre égal de soldats qui se tenaient à une distance respectueuse : les commissaires s'approchaient alors en se donnant quelques marques d'estime, quelques signes de courtoisie. Le prisonnier passait dans les bras de ses frères au moment où l'or tombait dans les mains

[1] Environ 18,000 livres. Voy., sur les *bezants sarrazins*, ce que j'en dis dans la seconde partie de cet ouvrage.

des vainqueurs. La trahison en pareil cas eût, sinon rendu impossibles pour l'avenir ces sortes d'échange, du moins compliqué les formes d'une manière également préjudiciable à tous les intérêts.

Constantin Porphyrogénète raconte, dans la vie de l'empereur Basile, son aïeul, que les Sarrazins, chassés de l'Illyrie, conservèrent leurs possessions en Italie, où, dit-il, ils n'avaient pas moins de cent cinquante villes fortifiées[1]. Ce calcul ne paraîtra pas exagéré, si l'on considère que l'historien byzantin entend sans doute parler de la Sicile et de l'Italie, des villes, des bourgs, des villages et même des simples forteresses tombés au pouvoir des Arabes. Dans le midi de la Péninsule, ils occupaient *Bari*, dont ils avaient fait la métropole de leurs possessions continentales, *Tarente*, *Lucera*, *Venosa*[2], *Matera*[3], *Canova*, une colonie sur le Garigliano, et des forteresses sans nombre perchées sur les plus hautes cimes

[1] Constantin Porphyrogénète, *de Thematibus*, Them. XI. *Vie de Basile*, n° 55.

Banduri, *Imperium orientale*, etc., Parisiis, 1711, in-fol.

[2] Venosa (*Venusia*), district de Melfi, dans la Basilicate, à 15 milles au sud de l'Ofanto. Cette ville a le titre de principauté. On y compte environ 6,500 âmes.

[3] Matera, dans la Basilicate, à l'est du fleuve Bradano. On y compte 12,000 habitants.

des monts de la Calabre. En Sicile ils avaient tout conquis, depuis la populeuse Palerme jusqu'au plus chétif village, à l'exception de Syracuse, de Taormine, de Catane et de deux ou trois places qu'ils occupaient et abandonnaient alternativement, selon que les chances de la guerre leur étaient ou favorables ou contraires. A Malte, où ils avaient pénétré depuis l'année 829, ils s'étaient fortifiés sur plusieurs points culminants. En Corse et en Sardaigne, leur présence se manifestait si brusquement et avec une telle opiniâtreté qu'on pouvait la regarder comme un fait accompli et permanent.

En apprenant ces tristes détails, l'empereur Basile fut saisi, au dire de son historien, d'une profonde tristesse; car il vit bien que les troupes qu'il avait destinées à secourir les Dalmates et les Illyriens, sous le commandement du patrice Nicétas, ne suffiraient pas à délivrer l'Italie de cette multitude de barbares dont elle était inondée. Il envoya donc un ambassadeur à Louis II et au souverain pontife, pour les engager à joindre leurs forces aux siennes, et à concourir ainsi, dans un intérêt commun, à la délivrance de la puissante ville de Bari. Porphyrogénète, qui raconte cela, fidèle aux traditions de ses prédécesseurs, ne donne à Louis que le titre de roi de

France [1]. Une pareille démarche de la part de l'empereur grec ne pouvait être évidemment qu'un acte de politique. Basile n'ignorait rien de ce qui se passait en Italie; il savait que les Français, les Longobards et les Romains s'étaient partagé définitivement, et sans la moindre velléité de restitution, la plus belle partie du thème italien, et que c'était pour leur propre compte qu'ils s'efforçaient d'en expulser les Arabes. Mais, dans l'impuissance où il se trouvait alors de tirer vengeance d'une telle injure, le rusé monarque feignit de ne pas croire à la possibilité de cette insolente usurpation, et sa demande au *roi de France* n'avait pas d'autre objet que celui de ne pas encourir la prescription par un silence trop prolongé. Une circonstance nouvelle vint ajouter un grave motif de plainte aux griefs déjà si nombreux de la cour de Byzance. On a vu que la ville d'Amalfi s'était déclarée indépendante du duché de Naples. De cet événement il était résulté une profonde antipathie et plus d'un acte d'hostilité entre les deux populations. Enfin, le duc de Naples, Sergius II, qui gouverna de l'an 867 à l'an 878,

[1] Une erreur plus grave de l'auguste écrivain place la prise de Bari en l'année 868. On verra que cette ville ne tomba qu'en 871. Cédrène a commis la même faute.

parvint à arrêter l'évêque d'Amalfi, qu'il fit conduire à Naples. Les Amalfitains adressèrent leurs doléances à l'empereur Louis, lors de son retour de la campagne de Lucera. Ce monarque déclara qu'il prenait leur ville sous sa protection, et enjoignit à Sergius de rendre immédiatement la liberté à l'évêque. Le duc de Naples protesta vainement qu'il n'avait d'ordres à recevoir que de l'empereur d'Orient; vainement aussi ajouta-t-il que les Amalfitains étaient des sujets rebelles qui ne méritaient pas les bonnes grâces du *roi de France*. Il fallut céder aux menaces pour ne pas succomber sous la force. Mais cet événement fut aussitôt porté à la connaissance de l'empereur grec, et présenté, ainsi qu'on peut le penser, sous l'aspect le plus défavorable; Basile en fut profondément irrité, et se promit bien d'en témoigner son ressentiment, à la première occasion, non-seulement à Louis, mais encore au pape lui-même, car le pontife n'était rien moins qu'étranger à ce démembrement des provinces italo-grecques. Chaque fois, en effet, qu'une ville grecque secouait la domination de l'empereur d'Orient, son évêque passait de la juridiction du patriarche de Constantinople sous la dépendance de l'évêque de Rome, de sorte que la lutte n'existait pas moins entre les deux églises qu'entre les deux empires. Ne pouvant

se venger ouvertement, Basile se servit de l'arme des faibles; il intrigua. Les princes longobards n'étaient que trop disposés à trahir l'empereur Louis, qu'ils détestaient au fond du cœur, tout en le comblant de marques de respect et de basses flatteries. Il s'établit donc entre eux et la cour byzantine une secrète correspondance, une sorte de conspiration permanente, qui avait pour objet d'humilier, à tout prix, la puissance des Français, dût-on, pour parvenir à ce but, servir la cause des Sarrazins eux-mêmes ! Voilà où en étaient les affaires à l'époque où Louis II pressait le plus vivement le siége de Bari. Quel foyer d'intrigues ! quelle complication de rouages dans cette machine détraquée ! L'empereur grec, qui ne conservait plus, dans la Péninsule, que le duché de Naples et quelques villes du littoral des Calabres et de la Pouille, cherchait à relever ses affaires par l'astuce et les pratiques d'une diplomatie ténébreuse. Le successeur de Charlemagne descendait en Italie dans le double but d'y combattre ouvertement les Sarrazins, et de saper en sous-œuvre le pouvoir des princes de Bénévent et de Salerne ; Louis II voulait établir l'unité dans le gouvernement de l'empire ; les Longobards, turbulents despotes, vassaux récalcitrants, chrétiens douteux, intriguaient et combattaient tour à tour par un motif d'ambi-

tion personnelle : Bénévent projetait d'envahir Salerne; Salerne voulait dominer à Capoue; Capoue cherchait à usurper Gaëte. Le doge de Naples, le *stratico* des villes impériales, le préfet d'Amalfi, agissaient de leur côté pour consolider leur pouvoir, diviser l'ennemi et s'agrandir à ses dépens. Rome, cependant, poursuivait, avec une admirable grandeur de conception, l'œuvre de l'unité ecclésiastique, assise sur les bases de la puissance temporelle. Au-dessous de cet inextricable réseau grondaient et bouillonnaient les éléments de la démocratie italienne. Le peuple, tout joyeux de se sentir vivre encore sous les décombres de cet édifice tombé, rassemblait ses forces, secouait la poudre dont il était souillé, et n'attendait plus qu'une occasion pour lever la tête, assuré désormais que la Providence veillait sur lui, et qu'il n'y avait Sarrazin ou Grec, empereur ou duc, capable d'arrêter ses destinées. Mais, dans ce chaos de tous les éléments, la science et la littérature avaient fait plus d'un naufrage, et la vieille Italie semblait avoir perdu jusqu'à son idiome national. Les médecins arabes, leurs poëtes et leurs astronomes couraient seuls en toute sûreté sur les grandes routes, important de ville en ville, avec leurs savantes doctrines, une foule de termes nouveaux, qui

ne devaient plus disparaître du langage. Les Grecs de cette époque, infatués et pédants, affectaient une grande répugnance pour la langue de Cicéron, et faisaient sonner bien haut le peu qui leur restait de l'héritage de Démosthène. Puis venaient les idiomes barbares, descendus, avec les Goths et les Longobards, des âpres contrées du Septentrion. L'armée et le peuple parlaient une langue bizarre, élastique, à la fois rude et molle, servant de transition entre l'élément romain et l'italien. La cour de Rome s'attachait seule à conserver la pureté de la *langue noble ;* et cependant les princes de l'Église étaient obligés de se servir eux-mêmes, dans leurs relations particulières, de la *langue vulgaire*[1]. Les incursions continuelles des barbares rendaient l'étude impossible, et causaient une si grande misère, que c'était à peine si le travail des mains suffisait à fournir à chaque citoyen sa nourriture quotidienne; aussi voyons-nous, dès la fin du VII[e] siècle, c'est-à-dire deux cents ans déjà avant l'époque à laquelle nous sommes parvenus, un saint pontife, Agathon le Sicilien, écrire à l'empereur de Constantinople pour le prier d'excuser le peu d'éloquence des légats

[1] Voyez la troisième partie pour l'explication de ces deux langues *noble* et *vulgaire*, distinction qui remonte jusqu'au temps d'Auguste.

qu'il lui adressait : « Si nous ignorons, ajoutait-il, les grâces du langage, nous conservons, avec la simplicité du cœur, la foi que nos pères nous ont transmise. » Les légats confirmèrent cette pieuse protestation, s'excusant de leur grossièreté sur les malheurs du temps : « Nous vivons, disaient-ils, au milieu des combats et des déprédations. Nous sommes dans des inquiétudes et des alarmes continuelles. Le travail de nos mains est notre unique ressource pour subsister[1]. » Hors de l'Italie, le clergé, moins agité, avait une plus grande culture des lettres et des sciences; c'était le temps où le célèbre Raban Maur, abbé de Fulde, faisait de son monastère la plus célèbre école de sciences qu'il y eût en Europe[2]. Hincmar, moine de Saint-Denis et archevêque de Reims, écrivait de volumineux traités sur la *prédestination et le libre arbitre*, sur le *service de la table de Salomon*, sur l'*épreuve de l'eau froide et de l'eau chaude*, sur les *devoirs d'un évêque*, et sur le *serment*[3],

1 Alban-Butler, *Vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux Saints*, etc.; traduction de l'abbé Godescard, tom. I[er] (5[e] édit.), p. 141.

2 Voy. les Annales de Fulde, *sub ann.* 848 *et seq.* — Les bollandistes, t. I. — Mabillon, t. VI, *Act. SS. Ben.*, etc.

3 Cave, *Hist litt.*, t. II, p. 33. — Ceillier, t. XIX.

Les Œuvres d'Hincmar ont été publiées à Paris, par le P. Sir-

Enfin, c'était le moment où un moine vagabond, Gotescalc, échappé de l'abbaye d'Orbais, près Soissons, enseignait que Dieu avait prédestiné les réprouvés au péché et à l'enfer. Mais ces détestables hérésies elles-mêmes produisaient quelques bons effets, en excitant la controverse, la méditation et l'étude; c'était un reste du feu sacré qui devait servir à rallumer un jour le flambeau de la science.

Cependant l'empereur d'Occident ne négligeait rien pour assurer la chute de Bari. Cette place était devenue le point de mire de tous ses efforts, et, en attendant qu'il pût y conduire lui-même une nouvelle armée, il y faisait passer des forces imposantes. Il paraît toutefois que les assiégés étaient encore maîtres de la campagne en l'année 869, puisque l'annaliste de Saint-Bertin mentionne sous cette date une irruption qu'ils effectuèrent avec succès de Bari sur le mont Gargan, où ils élevèrent une forteresse[1].

mond, en 1645, 2 vol. in-fol.; le IIIe v., donné par le P. Cellot, est de 1658.

[1] Le mont Gargan, au nord de l'ancienne Siponte, aujourd'hui *Manfredonia*, est une ramification des Alpes de la Pouille, qui coupe en deux le promontoire de Viesti, sur l'Adriatique, autrefois *Promontorium montis Gargani*. Si l'on veut comparer la forme géographique de l'Italie à une botte, le mont Gargan en sera l'éperon.

En Sicile, les succès de la guerre n'étaient pas moins douteux et balancés. Les Grecs eurent à se réjouir, comme d'un événement heureux, de la mort du wali Khafaja. Ce vaillant capitaine fut lâchement assassiné, le 15 juin 869, par un officier nommé Khalfoun, qu'il avait comblé de faveurs [1]. L'assassin se réfugia dans la ville de Noto, où il abjura sa religion pour embrasser celle des chrétiens [2]. Le fils de la victime, *Mohammed* (6e wali), fut choisi pour lui succéder, et confirmé par l'émir de Kairowan.

Ces troubles intérieurs empêchaient les Siculo-Arabes de secourir leurs frères assiégés dans Bari, et pressés de plus en plus vivement. Louis n'avait pas cessé de rassembler autour de lui de nouvelles recrues et de les exercer au maniement des armes. Enfin, jugeant que le moment était venu de porter un coup décisif, il partit à la tête d'une armée formidable, et marcha lui-même, bien déterminé à détruire ce nid de piraterie, éternelle cause d'inquiétude et de malheur pour les Bénéventains. En passant, il s'empara de Lucera, de Matera, de Venose et de Canose, où il mit garnison, pour être désormais

[1] Le Novaïri nomme ce traître Khalfoun-ebn-Abou-Ziad-al-Haouazi.

[2] Novaïri, p. 21. — Rampoldi, *Annal. musulm.*, *ad ann.* 869.

à l'abri de toute diversion de ce côté. Le siége de Bari fut poussé alors avec une grande vigueur, et les Arabes auraient infailliblement succombé, s'ils n'eussent été maîtres de la mer. Il paraît, s'il faut en croire les chroniqueurs italiens, que les chrétiens eux-mêmes, et notamment les Napolitains, firent passer des secours et des munitions de guerre à la garnison assiégée. Dans son embarras, Louis crut devoir, à son tour, s'adresser à l'empereur Basile; il lui écrivit pour le prier de lui envoyer une flotte. Le monarque byzantin accueillit cette demande avec un grand empressement, sans doute parce qu'il la considérait comme une reconnaissance implicite de ses droits et de sa suzeraineté. Il donna l'ordre sur-le-champ au patrice Grégoire de se rendre devant Bari avec autant de vaisseaux qu'il pourrait en rassembler. La présence de cette flotte puissante réduisit les Sarrazins à la plus dure condition, et la place se rendit enfin, le 3 février de l'année 871. La puissance musulmane ainsi blessée grièvement poussa un cri de détresse, et la conquête s'arrêta.

CHAPITRE VI.

Depuis la prise de Bari par les chrétiens, jusqu'à la prise de Syracuse par les Arabes (871-878).

La victoire de l'armée chrétienne eut pour les Arabes de funestes conséquences. La garnison de Bari fut passée au fil de l'épée par les ordres de l'empereur; le chef qui la commandait fut également condamné à la peine capitale, en expiation du crime qu'il avait commis en buvant dans les vases sacrés[1]. Cet officier, que Porphyrogénète et Cédrène appellent *Soldanos* (le Soudan), est désigné dans les chroniques latines[2], par suite d'une altération manifeste, sous le nom de *Saogdam*. Les Grecs prétendent que Saogdam, ou le Soudan, ne fut pas mis à mort, mais conduit à Bénévent et jeté dans un cachot; le témoi-

[1] Léon d'Ostie, *loc. cit.*
Baronius, *ad ann.* 870.
[2] *Anonymus Salernitanus*, cap. 93.
Leo Ostiensis, *ad ann.* 871.

gnage des Latins est plus positif, plus unanime et plus vraisemblable.

La ville une fois délivrée, il restait à savoir à qui le vainqueur en remettrait la possession. L'assistance de la flotte grecque et la part glorieuse qu'elle avait prise à ce beau fait d'armes ajoutaient encore aux droits que l'empereur d'Orient cherchait à faire valoir; cependant, au mépris des vives instances du patrice Grégoire, Louis se décida à rendre la place au prince de Bénévent[1]. Au retour de cette expédition, l'empereur, mettant sa victoire à profit, réussit à chasser les Sarrazins des points les plus importants qu'ils occupaient en Calabre, et vint mettre le siége devant Tarente; mais, prévoyant que cette opération pourrait traîner en longueur, il en confia le succès à un corps d'armée composé de Longobards et de Français, et revint à Bénévent par Amalfi et Naples, recevant partout sur son passage de perfides témoignages de respect, d'hypocrites assurances de dévouement. Le vainqueur de Bari était devenu un objet de crainte pour ceux mêmes qu'il venait de délivrer du terrible voisinage des Arabes, et quand on redoute quelqu'un on est bien près de le haïr.

[1] Erchempert, num. 38.
Lupus Protospata, *ad ann.* 875.
Giannone, liv. VII, § 3.

En apprenant la conduite que l'empereur Louis avait tenue à son égard, Basile cessa de dissimuler; sa colère éclata sans ménagement et sans pudeur dans une lettre qu'il adressa à son rival peu de mois après la prise de Bari. Le monarque byzantin se plaint avec aigreur de l'insolence du *roi de France* (Ρήγα Φραγγίας)[1], qui usurpe le titre d'auguste et d'*empereur* (βασιλεὺς); qui se mêle de lever des impôts sur les Grecs établis en Italie; qui protége ouvertement les rebelles Amalfitains contre les ducs de Naples, et donne enfin au prince de Bénévent une ville impériale! Basile ajoutait que les troupes françaises amenées par le roi étaient si peu nombreuses et si peu redoutables, que si l'armée grecque pouvait les aller trouver, elle les écraserait de son poids. Il se plaint enfin que non-seulement les Dalmates, les Croates, les Esclavons et les Illyriens, ses sujets, qui montaient la flotte impériale employée au siége, ont été congédiés, sans égard pour leurs services et sans récompense, mais encore qu'ils ont été pillés et rançonnés par les Français. Cette lettre fut remise en mains propres à l'empereur par un patrice envoyé à cet effet en Italie [2].

[1] Le roi de France était alors Charles le Chauve, fils de Louis le Débonnaire, et par conséquent oncle de Louis II d'Italie. Voyez la note 1, page 216.

[2] Anon. de Salerne, *ann.* 871, ch. 93.

Louis ne fit pas attendre sa réponse, et sa lettre fut portée à Constantinople par un officier de sa maison, nommé Autprand. Cette pièce, qui nous a été conservée en entier [1], est à la fois le plaidoyer d'un jurisconsulte et la réplique d'un soldat : « Vous nous reprochez, ô mon frère, d'avoir fait couper les arbres, brûler les moissons et dévaster le pays par nos troupes. Il n'en est rien ! Naples a payé tribut, jadis, aux pieux empereurs nos pères; mais, quant à nous, nous n'exigeons de cette ville que le contingent raisonnable des subsides qui nous sont nécessaires, dans l'intérêt de sa propre conservation, pour chasser les Sarrazins et assurer le repos des chrétiens. Et cependant les Napolitains ne se font aucun scrupule de secourir les infidèles, de leur fournir des armes et des vivres, de les conduire eux-mêmes sur tous les points de la côte, et de les aider ainsi à piller le patrimoine de saint Pierre, de sorte que Naples semble être devenue, ainsi que Palerme, une capitale de la puissance musulmane. Les Arabes sont-ils battus, ils n'ont pas besoin de fuir jusqu'à Palerme, Naples leur sert de refuge; ils vont s'y ravitail-

[1] Voyez-la dans Baronius, *ad ann.* 871.

Consultez aussi la *Chronique anonyme de Salerne*, chap. 108; Pagi, *Critic. ad Baron.*, *ad ann.* 871, etc.

ler, et de là ils reviennent à la charge. Loin d'écouter mes avis à ce sujet, les Napolitains ont maltraité et chassé leur évêque, parce qu'il leur tenait le même langage; mais je vous déclare que, s'ils ne rendent pas justice à ce digne prélat, et s'ils continuent à faire cause commune avec les Sarrazins, je les traiterai comme j'ai traité ces infidèles, et en cela je croirai obéir aux préceptes de l'apôtre saint Paul[1]...... Depuis la prise de Bari, j'ai battu les Arabes dans les montagnes de la Calabre, je les ai fait trembler dans Tarente même, et certainement je viendrais à bout de les exterminer, avec la grâce de Dieu, s'ils ne recevaient continuellement des vivres et des recrues par la voie de mer. Veuillez donc, mon frère, envoyer une flotte pour leur fermer les ports de l'Italie, car, pour moi, je n'ai pas de force navale en état de remplir cette mission. Si j'avais un nombre de vaisseaux suffisant, je serais certain de délivrer non-seulement la Calabre, mais la Sicile même du joug des infidèles. » Relativement aux plaintes de l'empereur Basile sur le petit nombre de Français qui avaient pris part au siége, Louis répond : « Votre armée

[1] Les reproches de Louis étaient fondés sans doute; mais l'auteur de ces désordres était, non pas le peuple napolitain, mais le duc Sergius II. (Voyez Baronius, § 70, *ad ann.* 871.)

navale se faisant attendre longtemps, je finis par ne plus compter sur son arrivée; croyant même qu'on ne pourrait plus rien entreprendre cette année, je permis à mes soldats de retourner chez eux, ne réservant que les seules troupes nécessaires au blocus de la place; il en est résulté que votre flotte, arrivée au moment où on ne l'attendait plus, n'a trouvé sous les murs de la ville qu'un petit nombre de combattants, et cependant cette poignée de braves, diminuée encore des hommes malades, a su vaincre, avant la prise de Bari, trois armées sarrazines qui dévastaient la Calabre. » Il ne restait plus à répondre qu'à un seul grief, celui d'avoir pris la qualité d'empereur. Louis fit valoir ses droits à cet égard avec énergie et dignité; il y joignit même un ton railleur, dont la fierté byzantine dut se trouver grandement offensée.

Après avoir si noblement réprimé les singulières prétentions de l'empereur d'Orient, et certain d'avoir fait rebrousser chemin au torrent des barbares, Louis songeait à prendre quelque repos. Ses troupes, composées d'éléments hétérogènes, demandaient à rentrer dans leurs foyers : là se trouvaient des Français, braves et impétueux, mais impatients de jouir autant que de combattre; des Longobards enrôlés de force; des Grecs à la foi douteuse; des Romains

enfin, dont l'ardeur guerrière était bien refroidie par un sentiment de haine pour ces despotes étrangers. Le monarque se hâta de congédier ces soldats turbulents, ces amis dangereux, et lui-même se disposait, au mois d'août de la même année (871), à retourner à Pavie, lorsqu'il lui arriva ce que jamais il n'aurait voulu croire si on le lui avait prédit. Adelgis, prince de Bénévent, qui avait en ce moment l'honneur de posséder dans sa capitale la famille impériale, rassemble en toute hâte une troupe de soldats éprouvés, et vient assiéger l'empereur dans le palais qu'il lui avait assigné. Louis n'avait auprès de lui que quelques officiers de sa cour, et cependant il ne veut pas que son épée soit brisée dans le fourreau. Il fait barricader les portes, et se prépare à repousser bravement cette odieuse agression; mais le perfide Bénéventain ordonne qu'on mette le feu à cette demeure, et toute résistance devient impossible. Louis ne se laisse point abattre par cette nouvelle catastrophe; il conduit l'impératrice, qui ne l'avait pas quitté un instant, sur la plus haute tour du palais, la seule qui eût échappé aux flammes, et s'y maintient encore trois jours, espérant que les remords d'Adelgis, la crainte du châtiment, ou même un secours étranger, viendraient le tirer de ce mauvais pas. Mais, à l'ex-

piration du troisième jour, il fallut se rendre, et donner au monde chrétien le scandaleux spectacle d'un vassal insolent, d'un Longobard portant la main sur le petit-fils de Charlemagne, sur l'empereur d'Occident! Louis et Ingelberte furent indignement chargés de fers et jetés dans une obscure prison.

Quel était le motif de cette lâche trahison? Erchempert a prétendu que c'était aux excès commis par les Français de la suite de l'empereur qu'il fallait attribuer cet événement; mais ce sont là des causes extérieures qui ne purent paraître vraies et raisonnables que dans le moment, et qui ne sauraient constituer, aux yeux de la postérité froide et impartiale, la raison fondamentale d'un si grand attentat[1]. L'anonyme de Salerne, qui se fait connaître implicitement ici pour un Longobard, a osé dire que l'impératrice donna lieu, par sa mauvaise conduite, à la rébellion d'Adelgis. Ingelberte, s'il fallait en croire ce chroniqueur, se faisait un plaisir de prostituer les dames de Bénévent à ses offi-

[1] « Les Français maltraitant les Bénéventains et les persécutant « cruellement, Adelgis prend les armes, surprend dans Bénévent « Louis tranquille et sans défense, et donne des gardes au pieux « libérateur de la principauté. Le traître met en fuite l'armée im- « périale, la dépouille, et se retire chargé de butin. » Erchempert, Chr. long., § 34.

ciers, et de tourner en ridicule la bravoure de leurs époux [1]. L'annaliste de Saint-Bertin adopte cette opinion avec quelques modifications. Rien dans la conduite de l'impératrice, comme dans celle de Louis II, ne justifie cependant cette absurde imposture, que démentent suffisamment des témoignages contradictoires et la rigoureuse interprétation des événements de cette époque. La vérité est que depuis longtemps les princes longobards voyaient avec effroi la puissance impériale se développer à leurs dépens; cet état de vasselage à l'égard des fils de Charlemagne devenait chaque jour de plus en plus odieux aux héritiers d'Alboin. La conquête de Bari vint ajouter une si grande influence à l'autorité de l'empereur d'Occident, qu'il n'y eut plus en Italie qu'un seul désir, qu'un seul besoin, celui d'humilier le vainqueur et d'affaiblir sa puissance. Toutes les querelles de voisinage, toutes les haines de politique et de religion, firent silence devant cette querelle, et s'éteignirent devant cette haine :

[1] « Elle disait qu'ils ne savaient pas se servir d'un bouclier. « Ceci dura trois ans. Mais les Bénéventains chassent l'empereur « en mettant le feu autour de sa demeure et de celle de sa femme. « Louis demande grâce, et adresse à l'impératrice ces mots : Ne « disiez-vous pas que les Bénéventains ne savaient pas se servir « du bouclier ? Voyez maintenant avec quelle ardeur ils se pré- « parent au combat..., etc. » (*Anon. Salern.*, cap. 109.)

les Grecs, les Sarrazins et les Napolitains s'unirent secrètement sous le patronage de l'empereur grec, Basile le Macédonien, dont les émissaires couraient de Naples à Bénévent, de Salerne à Capoue, flattant l'ambition des uns, la cupidité des autres, donnant à quelques-uns, et promettant à tous. Rien de plus curieux que de voir la peine que se donnent les historiens byzantins pour faire prendre le change sur les véritables causes de cette insigne perfidie : Cédrène, Porphyrogénète et Logothéta ont supposé que le Sarrazin Saogdam, le même qui fut pris dans Bari, vivait encore à cette époque, et que ce fut par une complication tout à fait dramatique de trahisons et de fausses confidences, qu'il parvint à brouiller Louis et Adelgis, afin de mettre à profit leurs divisions et de s'emparer lui-même de la principauté[1]. C'est un tissu d'invraisemblances qui se réfutent par elles-mêmes, et il demeure évident que la captivité de l'empereur n'eut pas d'autres causes que la haine des princes longobards, fomentée par la jalousie de la cour de Byzance; l'annaliste de Metz le dit clairement, et Réginon ainsi

[1] Cédrène, *Compend.*, t. II, p. 578.
C. Porphyrogénète, *in Vitâ Basil. Maced.*, *num.* 16.
S. Logotheta, *in Vitâ Basil. Maced.*

que Baronius n'hésitent pas non plus à le déclarer en termes très-explicites[1].

La nouvelle de cet audacieux attentat se répandit promptement en Europe, où il excita une vive émotion. Les rois de France et de Germanie se hâtèrent de faire parvenir à la cour de Bénévent, comme à celle de Constantinople, les témoignages de leur indignation, appuyés sur des menaces de guerre. Adrien II, qui siégeait encore à cette époque sur le trône pontifical, intervint à son tour, et menaça de la réprobation ecclésiastique ceux qui avaient osé porter la main sur le champion de Jésus-Christ. Mais ce fut surtout dans l'Italie francke, où se trouvaient alors disséminées les troupes que l'empereur avait licenciées après la dernière campagne, que se manifesta la plus violente irritation. Ces vieux soldats que Louis avait si souvent conduits à la victoire se levèrent spontanément, résolus de combattre pour la délivrance de leur maître. En marchant, ils cherchaient à s'animer à la vengeance par des chansons guerrières, mélange curieux de mots barbares et de mots latins : « Écoutez, limites de « la terre, écoutez avec horreur, avec tristesse,

[1] Consultez encore sur l'emprisonnement de Louis II : Léon d'Ostie, lib. I, cap. 36. — Chronique de la Cava, *ad ann.* 866 *et seq.* — Giannone, lib. VII, § 3, etc.

« le crime qui a été commis dans la ville de Bé-
« névent! ils ont arrêté Louis le Saint, le pieux
« Auguste.

« Audite, omnes fines terræ, orrore cum tristitia,
« Quale scelus fuit factum Benevento civitas,
« Lhudicicum comprenderunt sancto, pio Augusto [1]. »

De son côté, le perfide Adelgis se mettait en mesure de repousser les hostilités dont on le menaçait, et, de concert avec ses alliés les ducs de Spolète et de Naples, il faisait répandre en Italie les plus odieuses calomnies sur le compte de l'auguste prisonnier. Cependant l'inaction forcée où se tenait la cour de Byzance, tant à cause de son éloignement du théâtre de ces événements, que de ses propres embarras, jetait les princes longobards dans une vive anxiété sur l'issue de la conjuration. Trois mois s'étaient écoulés déjà depuis que l'empereur, sa famille et ses officiers languissaient, victimes d'une odieuse trahison, lorsqu'une nouvelle complication dans les affaires de la Péninsule amena subitement la délivrance des illustres captifs; je veux parler d'une irruption des Sarrazins. On a vu que ces intrépides étrangers avaient été refoulés dans la ville de

[1] Voyez à ce sujet une dissertation de M. Ernest Falconnet sur la Ballade. (*Corresp. des écoles catholiques*, juin 1838, p. 188-189.)

Tarente par les armes victorieuses de Louis II. Mais à peine eurent-ils connaissance du secours inespéré que leur envoyait la perfidie d'un Longobard, qu'ils appelèrent de Sicile des renforts considérables, et reprirent immédiatement l'offensive. Ils se montrèrent d'abord aux environs de Bari, où ils commirent les dégâts qui signalaient constamment leurs expéditions militaires; de là ils se répandirent dans la Pouille et le Bénévent, et vinrent même, au nombre de trente mille, insulter les remparts de la capitale, et s'y montrer comme les instruments de la vengeance céleste. Alors, menacé de tous côtés et tremblant pour les suites de sa félonie, le prince de Bénévent se décida à rendre la liberté à son prisonnier. Voulant toutefois prendre en cette circonstance les mesures que la prudence commandait, il exigea que l'empereur jurât solennellement, *multis adjunctis execrationibus*, sur les reliques des saints et sur les Évangiles, que de sa vie il ne rentrerait dans le pays de Bénévent, et ne chercherait jamais à tirer vengeance de son emprisonnement[1]. Louis se soumit à cette formalité, et partit enfin au mois de décembre 871, secouant de ses pieds la poussière de ce sol in-

[1] Erchempert et Léon d'Ostie, *loc. cit.*
Giannone, VII, 3.

hospitalier. Chemin faisant, il se détourna pour faire ses dévotions au Mont-Cassin, et là, voulant témoigner sa reconnaissance au Dieu qui lui avait d'abord accordé la victoire, et l'avait retiré ensuite sain et sauf des mains de ses ennemis, il ajouta aux priviléges déjà si étendus de cette illustre abbaye, et y laissa de splendides marques de sa munificence. Mais le pieux monarque n'avait déposé aux pieds de la croix, ni sa colère, ni ses projets de vengeance; nous verrons bientôt jusqu'à quel point il se crut lié par son serment.

Tandis que le continent de l'Italie était ainsi troublé par la guerre intestine, le wali de Sicile, Mohammed, fils de Khafaja, songeait à mettre à profit ces tristes querelles des princes chrétiens. Par ses ordres une armée de Siculo-Arabes vint débarquer à Malte [1], où déjà depuis l'an de Jésus-Christ 533, Bélisaire avait rétabli la domination de l'empereur grec. Les premiers établissements des Arabes dans cette île datent de l'an 829, c'est-à-dire, vers le temps de la mort d'Euphémius, qui avait livré la Sicile à ces étrangers. A cette époque ils s'emparèrent des îlots de *Gozzo* et *Comino*, qu'ils appelaient en leur langue *Ghaudesc* et *Kemmona;* ils débarquèrent

[1] Chronique de Cambridge, *ad ann. dom.* 6378.

également à *Cossyra*, désignée par eux sous le nom de *Kausra;* c'est, de nos jours, l'île de *Pantellaria*[1].

La chronique de Cambridge porte au mois d'août de l'an 870 la prise de Malte par les Arabes, Basile le Macédonien étant empereur de Constantinople. La garnison grecque se défendit héroïquement, et les assaillants découragés étaient sur le point de renoncer à cette entreprise, lorsqu'un secours inespéré leur fut apporté par ceux-là même qui auraient dû le plus contribuer à leur anéantissement : les Maltais passèrent en masse du côté des Sarrazins. Depuis longtemps ces insulaires souffraient impatiemment le joug pesant que les officiers

[1] Pantellaria, l'ancienne *Cossyra*, au S.-O. de la Sicile, en face de Sciacca, peut avoir sept lieues de circonférence. C'est un rocher sur lequel l'opiniâtre industrie de l'homme est parvenue à cultiver une petite quantité de céréales, quelques légumes, du coton et une bonne espèce de raisins. Les insulaires sont bons marins et très-adonnés à la pêche. Le voisinage de Tunis et du cap Bon, et les relations avec les Barbaresques, ont enlevé à leurs mœurs la physionomie européenne. Ils vivent, insouciants et heureux, sur ce rocher battu par les vagues, n'apprenant que de loin en loin, et bien imparfaitement, les nouvelles de ce qui se passe dans l'Europe civilisée.

L'île de Pantellaria est une principauté dont le titulaire réside à Palerme. La ville est défendue par une forteresse dont les rois de Naples ont fait une prison d'État, un exil avec réclusion, et même un bagne pour les condamnés aux travaux forcés.

byzantins faisaient peser sur eux; vainement ils avaient à plusieurs reprises fait parvenir leurs doléances aux pieds du trône : que pouvait en leur faveur un monarque circonvenu par tant d'ambitions, livré lui-même à tant de désordres, et perdu dans un dédale d'intrigues et d'embarras de toute sorte? Les gouverneurs payaient régulièrement la redevance annuelle exigée par la cour impériale; mais ce devoir une fois rempli, ils avaient tout pouvoir de tirer le parti le plus avantageux de leur position, sans crainte, sans ménagement, sans pudeur; et le pauvre Maltais, déjà en lutte contre une nature marâtre sur son rocher stérile, se voyait impunément dépouillé du fruit de ses sueurs, et livré sans défense au caprice d'une soldatesque insolente. Tant que la Sicile avait appartenu à l'empereur d'Orient, Malte n'avait pas songé à se donner un autre maître; mais depuis que les Arabes y avaient formé un établissement définitif, les Maltais, certains de l'impunité, n'attendaient plus qu'une occasion favorable pour se débarrasser de l'odieuse domination des Grecs. Il y avait d'ailleurs dans la langue punique usitée à Malte, dans les mœurs et les traditions de ce peuple, une sympathie d'origine, une affinité secrète avec la langue, les mœurs et les traditions des Africains, qui n'existaient pas chez les Siciliens.

La défection des indigènes ne pouvait manquer d'entraîner la chute de la place; la garnison fut passée au fil de l'épée, à l'exception de 300 soldats grecs qui se retranchèrent dans la cité noble, bien résolus à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le siége aurait pu traîner en longueur et compromettre même le succès de l'entreprise; mais la populace se précipita tumultueusement vers le quartier où s'étaient retranchés ces nouveaux Spartiates, et y mit le feu: tous périrent dans l'incendie. Alors les portes de la ville sont ouvertes aux vainqueurs; le peuple se précipite au-devant d'eux, les reçoit comme des frères, et les conduit en triomphe dans l'intérieur de la cité, dont les Arabes prennent possession au nom du wali de Sicile [1]. Celui-ci leur donna l'ordre de relever à la hâte les fortifications que le siége et l'incendie avaient détruites, et d'en construire même de nouvelles, car il savait que les Grecs attachaient une grande importance à la possession de cette île, et qu'ils

[1] Consultez Quintini Hædui *Descriptio insulæ Melitæ*, etc., Parisiis, 1540, in-fol.

Abela, *della Descrittione di Malta isola nel mare Siciliano con le sue antichità, ed altre notitie libri quattro del commendatore frà Gio. Francesco Abela*, etc. In Malta, 1647, in-4°.

Boisgelin, *Malte ancienne et moderne, contenant la description de cette île*, etc. Marseille, 1805, 3 vol. in-8°.

ne manqueraient pas d'y revenir bientôt. Ce fut en cette occasion que fut élevée, sur un rocher placé au milieu des ports de la ville de Malte, la forteresse appelée aujourd'hui château Saint-Ange. On y voyait encore, à l'époque où écrivait l'historien Abela, une partie des constructions sarrazines : c'était de grosses tours circulaires plantées sur la cime du rocher, dans l'ordre et avec la forme usités chez les Arabes [1]. Ces mesures de précaution étaient sages et nécessaires; les Grecs n'abandonnèrent jamais l'espérance de rentrer dans cette île, et ils y opérèrent de nombreuses descentes; plusieurs fois même ils parvinrent à refouler les Sarrazins dans l'intérieur du pays, mais sans pouvoir se maintenir longtemps en possession de leur conquête. L'histoire de cette alternative de bons et de mauvais succès offrirait peut-être quelque intérêt; mais nous manquons de documents à cet égard. S'il fallait en croire Boisgelin, les Grecs auraient repris l'île de Malte dans le courant de l'année même où ils l'avaient perdue (870), et ils l'auraient conservée encore pendant 34 ans; mais cette assertion est évidemment fausse, puisqu'en 874, ainsi que nous le dirons plus bas, une armée

[1] Abela, *loc. cit.*, p. 256.

grecque vint débarquer à Malte, où se trouvaient encore les Sarrazins [1].

La conquête de Malte fit peu de diversion aux troubles intérieurs qui agitaient la Sicile arabe. Le wali Mohammed éprouva le même sort que son père : il fut assassiné par un de ses eunuques, le 4 de rajab, l'an 257 (28 mai 871 ère chrétienne). Un autre *Mohammed,* fils d'Hossaïn, fut mis à sa place, en attendant les ordres de l'émir, qui donna le gouvernement de l'île à *Rabbakh*, fils de Jacob, et celui de *la Grande-Terre*, c'est-à-dire, de l'Italie continentale, à Abd'Allah, frère de Rabbakh [2]. Celui-ci mourut dans le mois de moharram 258 (novembre-décembre 871), et son frère dans celui de safar de la même année. On choisit pour lui succéder *Abou-al-Abbas,* qui mourut au bout d'un mois, et fut remplacé par son frère *Ahmed* [3]. Ces morts prématurées, ces changements subits, racontés par le Novaïri et la Chronique de Cambridge avec le laconisme et le flegme des écrivains de

[1] Luis de Marmol, *Description de l'Afrique*, liv. II, ch. 27.
Abela raconte aussi cette invasion des Grecs (p. 256 et 257).

[2] *Mohammed-ebn-Abou-al-Hossaïn*, 7e wali.
Rabbakh-ebn-Jacoub, 8e wali.
Voyez le Novaïri, p. 21.

[3] *Abou-al-Abbas-ebn-Abd'Allah-ebn-Jacoub*, 9e wali.
Ahmed-ebn-Abd'Allah, 10e wali. Le Nov., *loc. cit.*

l'Orient, laissent deviner les querelles intestines qui divisaient les conquérants, et les crimes sans nombre qui en signalaient le conflit. Nous venons de voir quatre préfets successivement élus dans la seule année 871, et le nombre n'en est pas complet encore. L'émir africain refusa de confirmer la nomination d'Ahmed, frère du dernier wali; c'était sans doute de sa part un acte de politique pour retarder le moment où cette charge importante deviendrait héréditaire. Il donna le commandement de l'île à *Hossaïn-ebn-Rabbakh*[1] (an 872).

Pendant que les Siciliens gémissaient ainsi sous la double calamité de la conquête étrangère et de la guerre civile, le continent de l'Italie n'offrait pas un spectacle moins lugubre. Le duc de Naples, Sergius II, prince méchant et faible, avait conçu la plus violente haine contre son oncle, l'évêque Athanase, vénérable prélat, pour lequel les Napolitains avaient autant d'amour que de respect. La chronique de Pierre, abbé du Mont-Cassin, prétend que cette animosité entre l'oncle et le neveu était l'ouvrage de l'épouse du duc Sergius, qui, voyant avec peine l'évêque se mêler de donner des conseils pour le maniement des affaires, s'unit avec quel-

[1] 11e wali.

ques courtisans qui passaient pour ses adorateurs, afin de persuader à Sergius que le véritable maître était l'évêque Athanase, et que, quant à lui, il ne régnerait en réalité que lorsqu'il serait parvenu à éloigner ce vieillard frondeur. Le duc de Naples se détermine alors à frapper le frère de son père, le pieux et vénérable évêque. Il fait cacher dans son palais des soldats armés d'épées et de bâtons, et fait ensuite venir le prélat et ses parents, sous prétexte de tenir un conseil d'État; à peine arrivés, ces malheureux sont arrêtés et conduits en prison. Il n'y eut pourtant qu'un seul soldat qui osât mettre la main sur le vieillard et le dépouiller de ses ornements. Alors il fut séparé de son troupeau, chargé de chaînes et jeté dans un cachot. A cette nouvelle, le peuple se soulève et fait entendre les plaintes les plus touchantes; le clergé se rend en toute hâte au palais ducal, précédé par un moine de sainte réputation, Antoine, dont l'âge, les jeûnes et les austérités ont tellement brisé le corps que ses frères sont obligés de le porter. Le vieillard trouve de nouvelles forces pour menacer le tyran d'une chute prochaine en punition de son attentat. Sergius résiste d'abord avec colère, et renvoie successivement, sans réponse satisfaisante, trois députations ecclésiastiques; mais les prêtres annoncent

alors que les jours de patience et de modération sont passés, et qu'il faut maintenant dépouiller les autels, éteindre les cierges, renverser les vases sacrés, suspendre la prière et prononcer l'anathème. En ce temps-là, les souverains y regardaient à deux fois avant que de braver de semblables menaces. Le peuple était là pour soutenir le parti de l'Église; car le peuple savait bien qu'il n'avait pas d'autre refuge contre le despotisme et les vexations des grands de la terre. On méconnaît étrangement le caractère des siècles barbares, quand on s'indigne de voir le clergé lever sur les têtes couronnées les foudres du Vatican; on oublie que l'Évangile est le plus libéral des codes, et que la mission du christianisme étant de consoler le pauvre en présence du riche, et de secourir le faible contre le puissant, on ne disait pas alors l'autel et le trône, mais l'autel et le peuple. Le duc Sergius écoute enfin la voix de la prudence; il convoque le clergé, et lui rend son vénérable pasteur, dont il sollicite même le pardon avec d'hypocrites démonstrations de piété et de respect. Le peuple pousse des cris de joie en voyant Athanase en liberté; mais le saint évêque, fortement convaincu que le repentir de son neveu n'était pas sincère, se dispose à quitter Naples. Il ferme le trésor de l'église, le scelle du sceau épiscopal,

et y laisse un écrit où se trouve prononcé l'anathème contre celui qui en ouvrirait la porte sans son ordre; cela fait, il se retire dans l'île de Capri, et se place sous la protection de l'empereur. Le duc lui envoie des émissaires pour l'engager à se démettre de l'épiscopat, à entrer dans un monastère, et à congédier ceux qui l'ont suivi; mais l'évêque ayant repoussé avec énergie ces insultantes propositions, Sergius ne craignit pas de braver la puissance impériale, déjà compromise par l'attentat de Bénévent, et d'enlever de force le prélat qu'il avait eu l'imprudence de remettre en liberté. Pour l'exécution de semblables projets, les princes grecs avaient toujours sous la main un moyen tout prêt, celui d'invoquer le secours des Sarrazins; le duc de Naples n'hésita pas à l'adopter. Une rencontre eut lieu entre les vaisseaux de l'empereur et la flotte combinée des Grecs et des Arabes; la victoire se déclara pour la bonne cause, et les Musulmans éprouvèrent une perte considérable. En apprenant cette triste nouvelle, Sergius entra dans une violente fureur; il brisa les sceaux et enleva les trésors de l'église, qu'il fit distribuer à ses troupes; les clercs furent traînés dans les rues et battus à coups de verges en présence du peuple consterné.

Le pape Adrien, ayant su ce qui se pas-

sait, menaça le tyran de l'excommunier, s'il persistait à faire violence au saint évêque Athanase; mais le Napolitain ayant refusé d'obéir, Anastase le bibliothécaire et l'abbé Césaire vinrent à Naples prononcer l'anathème, au nom du saint-père, contre le prince qui s'était allié aux ennemis de la foi chrétienne pour persécuter un ministre de Dieu.

Cependant Athanase, sentant sa fin approcher, se retira à Sorrente, où Étienne, son frère, était évêque comme lui; mais bientôt il voulut passer à Rome pour s'y jeter aux genoux du pontife, et obtenir de lui la levée de l'excommunication qui pesait sur son peuple; il écrivit aussi à l'empereur pour l'engager de nouveau à venir combattre les infidèles; puis, se trouvant, à Nerula, brisé par le chagrin, l'âge et la fatigue, il s'endormit dans les bras du Seigneur vers la fin de l'année 872[1]. Le pape Adrien II le suivit de près dans le tombeau.

La ville de Salerne fut exposée, vers le même temps, à un immense danger, par suite d'une nouvelle incursion des Arabes. Erchempert, la chronique arabe de Cambridge, celle de Saint-Vincent du Volturne, et l'annaliste de l'Église,

[1] Consultez la chronique de Pierre, abbé du Mont-Cassin, dans les Annales de Baronius, *ad ann.* 872.

ont rapporté ce mémorable événement; mais le chroniqueur anonyme de Salerne y ajoute des détails qui donnent à son récit une plus grande importance. Waifer[1], prince de Salerne, sortant un jour du bain, fut arrêté par un Arabe qui lui demanda le bonnet ducal qui couvrait sa tête. Une semblable demande, dont l'anonyme salernitain ne nous fait pas connaître les motifs, peut nous sembler, dans nos idées et d'après nos usages, assez impertinente; elle est vraiment fort extraordinaire, mais nous ne savons pas quelles relations existaient entre le prince et le solliciteur. Celui-ci était sans doute, ainsi que l'événement semble le démontrer, un de ces savants étrangers qui recevaient partout, en Europe, la plus large hospitalité, et qui mettaient souvent à profit ce sauf-conduit universel pour servir des intérêts purement politiques, soit en faveur de leurs coreligionnaires, soit même pour les princes chrétiens. Waifer ayant satisfait à la demande du Sarrazin, celui-ci s'embarqua peu après pour repasser en Afrique. Un jour, se trouvant à Souza, il aperçut quelques marchands amalfitains qui causaient entre eux; il s'approcha de l'un d'eux, et lui dit : «Connaissez-vous Waifer, prince de Salerne? — Sans

[1] *Guaiferius* de la chronique.

doute, lui répondit le marchand; j'ai même l'honneur de le voir fort souvent, quand je me trouve à Salerne. — Eh bien! je vous en conjure par le fils de Marie, que vous adorez comme un Dieu, allez le trouver et rapportez-lui fidèlement mes paroles. Dites-lui qu'il fasse réparer en toute hâte les fortifications de la ville; qu'il relève le mur avancé du côté de la mer, qu'il y établisse une tour à chaque extrémité, et qu'il se prépare au combat, car toute cette multitude que vous voyez autour de vous se dispose à fondre sur Salerne, les armes à la main. S'il vous demande qui vous a dit cela, répondez-lui : C'est le Sarrazin à qui vous avez donné votre bandeau ducal; alors il vous croira sans hésiter[1].» L'Amalfitain rapporta fidèlement les paroles du Sarrazin, et Waifer, effrayé de cet avis, s'empressa de suivre le conseil qu'on lui donnait, en faisant réparer les fortifications de sa capitale. Du côté du sud, il construisit une tour d'une force et d'une élévation prodigieuses. Les habitants de Capoue, alors confédérés avec ceux de Salerne, en élevèrent une du côté de l'occident; les Salernitains se chargèrent d'en bâtir une autre vers le milieu du mur d'enceinte, près la porte de la ville; et les Toscans enfin, au nombre de deux mille hommes,

[1] Anonym. salernit., cap. 110.

s'offrirent à construire la tour destinée à défendre le côté oriental.

Cependant le débarquement des Arabes avait eu lieu en Calabre; le chef qui commandait cette expédition, nommé Abd'allah, s'avança à la tête de trente mille combattants[1], et prit, chemin faisant, quelques châteaux et quelques forteresses de peu d'importance. Adelgis, prince de Bénévent, le même qui avait osé porter sur l'empereur une main sacrilége, l'avait prévenu en venant au secours de Waifer, avec toutes les forces dont il pouvait disposer. Les deux Longobards s'avancèrent bravement au-devant de l'armée sarrazine; mais Adelgis, ayant mis pied à terre pour examiner l'ennemi de plus près, revint en toute hâte, et, remontant sur son cheval: « Rentrons pour délibérer sur ce qu'il nous faut faire, dit-il à Waifer, car, autant que j'en puis juger, nous ne sommes pas en mesure de combattre avec avantage. » Le résultat de la délibération fut la retraite des Bénéventains dans leurs foyers, et des habitants de Salerne dans leurs murs, d'où, à l'abri des fortifications, ils repoussèrent toutes les attaques des Musulmans, qui ne purent que piller et saccager les

[1] Selon Erchempert; 12,000 suivant l'annaliste de Salerne; mais la suite des événements prouve en faveur d'Erchempert.

environs, ceux de Naples et des villes les plus voisines [1]. Le siége de Salerne dura longtemps; l'opiniâtreté de la défense égalait la vigueur de l'attaque; Waifer rivalisait de courage et d'habileté avec les généraux sarrazins; mais ceux-ci recevaient constamment de nouveaux renforts, tandis que les Salernitains, livrés à eux-mêmes, s'affaiblissaient de jour en jour [2]. Les ennemis réunissent leurs efforts contre la porte principale; mais Waifer, à qui rien n'échappe, les repousse encore de ce côté. Cependant les assiégés paraissent apporter moins d'ardeur à la défense, et les Arabes commencent à s'approcher des murs, sans défiance et sans crainte, persuadés qu'on n'oserait plus désormais les attaquer; mais les Salernitains, mettant à profit cette téméraire sécurité, sortent à l'improviste, et font éprouver une perte considérable aux troupes les plus rapprochées de leurs murs. Les Musulmans, exaspérés par cette perte immense, préparent un assaut général, et, en l'attendant, ils ne cessent de harceler de nuit comme de jour les malheureux assiégés. Ceux-ci, épuisés par tant de combats, et incapables de soutenir seuls désormais des attaques si vigoureuses et si prolongées, al-

[1] Anonym. salernit., cap. 111.
[2] Anonym. salernit., cap. 112.

laient succomber, lorsque la Providence leur envoya un secours inespéré. L'impie Abd'allah avait établi son quartier général dans l'église des saints Fortunat, Gaïus et Anthée, hors les murs, et, par un odieux raffinement d'impudicité, il faisait du saint autel un lit de débauche, où il se plaisait à outrager ses jeunes captives. Un jour on lui amène une vierge chrétienne d'une beauté ravissante; mais cette infortunée, prête à devenir victime de la brutalité du Sarrazin, lui oppose une opiniâtre résistance, disant qu'elle aimait mieux être tuée que de souiller l'autel sur lequel le saint sacrifice avait été offert si souvent. Le barbare cependant continuait ses violences, lorsque, disent les pieuses chroniques, une poutre vint à tomber sur lui, et le tua sans toucher à la jeune vierge. Effrayés eux-mêmes à la vue de ce châtiment céleste, les Arabes se choisirent pour chef, à la place d'Abd'allah, un eunuque nommé Abd-el-Maleck. Peu après, une contagion subite fit invasion dans le camp des assiégeants [1]; et cependant les opérations continuèrent avec vigueur. Un Sarrazin d'une taille extraordinaire, et portant un immense bouclier, s'approche des murs de la ville, et demande à parler au prince: «Viens, dit-il, chien de chrétien, mesurons-nous en champ

[1] Anonym. salernit., cap. 113.

clos, et tu connaîtras alors ce que nous valons. » Le prince répond à ce défi; il sort et défend aux siens de le suivre; puis, ayant invoqué le secours de Dieu et l'assistance des saints Côme et Damien, près l'église desquels la scène se passait, il attend le Sarrazin, évite ses premiers efforts, et le renverse d'un coup de javeline qui pénètre de part en part entre les deux épaules. A cette vue, le courage renaît parmi les chrétiens, et chacun cherche à se distinguer par sa bravoure et son dévouement. Ce fut ainsi qu'on vit Landémar, fils d'Ahémar, sortir armé d'une hache et détruire une machine à lancer des pierres que les assiégeants destinaient à écraser la tour appelée aujourd'hui *Solarata*. Du côté des infidèles, quatre fils d'Hélim se font remarquer par leur stature, les armes dont ils sont couverts et leur intrépidité. L'un d'eux provoque les chrétiens en combat singulier, et périt, victime de son audace, sous les coups du brave Landémar [1]. Ces combats de guerrier à guerrier, ces exploits isolés qui ont deux armées pour témoins, constatent bien l'origine de la chevalerie, et la source où, longtemps après, les romanciers vinrent puiser leurs fictions héroïques.

La famine exerçait d'affreux ravages dans la

[1] Anonym. salernit., cap. 114 et 116.

ville assiégée. Les chiens, les rats, les objets les plus dégoûtants soutenaient seuls l'existence de ces braves soldats. La femme du prince Waifer allait elle-même sur la brèche pour encourager les défenseurs et leur porter des vivres; mais enfin le péril devint si pressant, qu'il fut décidé, au milieu des cris et des sanglots, que si la place n'était pas secourue à une époque déterminée, on la rendrait aux ennemis [1]. A cette nouvelle, Marino, préfet d'Amalfi, rassemble son conseil, et obtient de lui qu'on ferait passer aux Salernitains, par tous les moyens possibles, la moitié des vivres qui formaient l'approvisionnement de la ville. Sur ces entrefaites, l'évêque Landolf, comte de Capoue, se décide à se rendre lui-même à Pavie pour supplier l'empereur Louis de venir au secours de la chrétienté opprimée; arrivé dans cette ville, il se fit annoncer immédiatement. L'empereur l'accueillit avec une grande bonté, et l'ayant fait approcher de son trône, en présence des grands de sa cour, il lui demanda quel motif pouvait le porter à venir invoquer l'assistance de celui que les Bénéventains avaient osé naguère charger de fers et jeter en prison: « Très-clément empereur, lui répondit l'évêque, pardonnez à ceux qui vous ont offensé, à l'exem-

[1] Le chroniqueur de Salerne dit *dans un an*, ce qui paraît invraisemblable, vu l'affreuse position des assiégés (cap. 116).

ple du Sauveur des hommes, et venez combattre les ennemis de notre foi. Si vous nous délivrez du joug des infidèles, Dieu vous délivrera des mains de vos ennemis, et vous placera au nombre de ses élus. » L'impératrice voulait que cette demande fût repoussée ; mais Louis appela ses officiers, et leur donna l'ordre de se préparer à entrer en campagne. Puis il fit apporter du vin, et fit présent au comte-évêque de la coupe d'or dans laquelle il avait bu. Le lendemain il l'invita à sa table, et le congédia en lui promettant de le suivre de près.

Ce fut dans les premiers mois de l'année 873 que l'empereur Louis II descendit encore une fois dans les provinces longobardes. On se rappelle qu'il avait juré sur les reliques des saints et sur les Évangiles de ne jamais rentrer dans la principauté de Bénévent; mais un pareil serment arraché par la violence n'avait aucune valeur, et l'Église ne pouvait manquer d'en proclamer la nullité. L'empereur, arrivé à Rome, demande à se présenter devant un concile présidé par le pape, et là il rend compte de ce qui s'est passé entre Adelgis et lui. Jean VIII, après en avoir délibéré avec son clergé, déclare le monarque délié de son serment, attendu que les promesses faites dans le but d'échapper à la mort ne sauraient engager personne; il appelle Adelgis

tyran, ennemi de la république romaine, et ordonne qu'il sera poursuivi comme tel[1]. Cependant, malgré une déclaration aussi explicite et aussi solennelle, l'empereur, craignant encore qu'on ne le regardât comme parjure, eut recours à une singulière transaction avec l'opinion publique. Il remit ostensiblement le commandement de son armée à l'impératrice Ingelberte, et marcha lui-même comme simple conseiller de sa femme[2]. Chemin faisant il reçut la visite de l'évêque Landolf et de ses neveux, ainsi que de nombreuses députations des seigneurs longobards qui venaient faire acte de soumission.

Sur ces entrefaites le comte Lambert, duc de Spolète, et son frère, qui avaient trempé dans la conspiration, s'étaient réfugiés auprès d'Adelgis, pour se soustraire à la colère de l'empereur. Enhardi par leur présence, le prince de Bénévent se jeta sur l'armée des Sarrazins, et lui tua près de trois mille hommes; mais peu après, ayant eu connaissance de l'approche de Louis, le traître, saisi d'épouvante, s'enfuit précipitamment, et fut se cacher dans l'île de Corse[3].

[1] *Annal. eccles., ad ann.* 873.

[2] Sigon., *de Regn. Ital.*

[3] Consultez Léon d'Ostie, l'anonyme de Salerne, la chronique de Saint-Vincent du Volturne, Erchempert, Baronius et Pagi. Erchempert affirme que le projet d'évasion d'Adelgis ne réussit pas.

Arrivé sur le théâtre de la guerre, l'empereur assemble son conseil, et délibère sur les moyens à prendre pour délivrer le pays de la présence des Sarrazins. S'étant informé de leur nombre auprès de l'évêque Landolf, celui-ci répondit d'abord qu'il n'y en avait que cinq mille à Capoue; mais, pressé par les observations de Louis, il finit par convenir qu'ils étaient dix mille auprès de Capoue, dix mille devant Salerne, et le reste dans le Bénéventain. Un des assistants se lève alors, et, se jetant aux pieds de l'empereur: « Je vous conjure, lui dit-il, de me permettre de marcher contre ces infidèles. » C'était son neveu Gunthar qui parlait ainsi, et ce jeune homme n'avait que quinze ans. Louis le refuse longtemps; mais, vaincu par ses instances, il cède et lui remet le bâton qu'il tenait dans sa main: « Allez, mon fils, et que le Seigneur vous soit en aide[1] ! » Par prudence, il lui adjoignit cependant un officier d'une grande expérience. Gunthar rallie à sa troupe la milice de Capoue, et vient, à la faveur d'un temps nébuleux, se jeter impétueusement sur les Sarrazins, qui sont mis en déroute, et laissent neuf mille des leurs sur le champ de bataille. Il en restait mille, qui, pour la plupart, tombèrent entre les mains

[1] Anonyme salernit., cap. 119.

des chrétiens, en cherchant à gagner les autres corps de leur armée ; malheureusement l'intrépide Gunthar périt dans les bras de la victoire. L'empereur vint lui-même alors à Capoue, où on lui remit les dépouilles mortelles de son neveu ; en voyant ce corps tout couvert de blessures, Louis dit aux assistants qu'à ces nobles marques on reconnaissait que Gunthar était du sang impérial. Il pleura longtemps ce neveu chéri, puis, enfin, il se décida à marcher sur Bénévent. L'anonyme de Salerne ajoute ici : « Il n'obtint des Bénéventains que de nouvelles injures et d'insultantes railleries. » Louis, en effet, entreprit vainement le siége de cette place ; il fut obligé d'avoir l'air de céder aux instances des seigneurs et des évêques longobards, en signant un traité de paix par lequel la principauté était séparée du royaume d'Italie, et placée fictivement sous la dépendance de l'empereur d'Orient. Ce traité est de l'année 874.

Les Arabes, effrayés par les succès de l'armée française, levèrent le siége de Salerne, après avoir garrotté leur général, Abd'el-Maleck, et l'avoir entraîné de force sur un vaisseau prêt à mettre à la voile, abandonnant un nombreux bagage et une prodigieuse quantité de froment et d'orge. Les Salernitains auraient pu s'en emparer, mais, craignant qu'il n'y eût là-dessous

quelque perfidie sarrazine, ils y firent mettre le feu, et se privèrent ainsi d'une précieuse ressource. Ceux d'entre les infidèles qui n'avaient pu s'embarquer rentrèrent en Calabre, où ils commirent de grands dégâts[1].

Après avoir ainsi atteint le but de son entreprise, l'empereur reprit la route de ses États, laissant à Capoue l'impératrice et sa fille. Il mourut à Brescia l'année suivante, 875. Ce monarque éclairé, pieux et brave, était digne de régner à une meilleure époque; sa vie fut une suite non interrompue de combats, de soins politiques et d'inquiétudes de toute nature. Lancé dans des entreprises difficiles, il s'en tira souvent avec gloire, quelquefois avec perte, toujours avec honneur, et mérita de marquer par un sillon lumineux son passage à travers un siècle de ténèbres.

A la mort de l'empereur, deux partis se formèrent à Rome. L'un avait à sa tête le pape Jean VIII, et à peu près tout le haut clergé italien; ce parti désignait à la succession de l'empire Charles le Chauve, roi de France, oncle de l'empereur défunt. L'autre, dirigé par l'impé-

[1] Girolamo Marafioti, *Croniche et antichità di Calabria, conforme all' ordine de' testi greco e latino, raccolte da' più famosi scrittori*, etc. Padova, 1601, in-4°.

ratrice veuve, portait au trône Louis le Germanique, frère aîné de Charles le Chauve. Il est assez difficile de deviner aujourd'hui les véritables motifs de cette scission entre le pape et l'impératrice. Qui ne sait, d'ailleurs, que de semblables préférences, en matière politique, sont souvent déterminées par des causes tellement futiles que, vues de loin, elles échappent aux investigations de la postérité? Sans doute que Rome fondait plus d'espoir sur la puissance du roi de France que sur celle du roi de Germanie, tandis que, de son côté, l'impératrice veuve comptait davantage sur l'affection particulière de ce dernier. Mais, quoi qu'il en soit, ce serait bien mal connaître la politique de la cour pontificale et calomnier gratuitement le pape Jean VIII, que de supposer à ce pontife, ainsi qu'on a osé le faire, l'intention de se donner, dans la personne de Charles le Chauve, un protecteur impuissant que sa position forcerait à tolérer la confusion causée par les invasions des Sarrazins, et le démembrement du pays en petits territoires.

Les chefs des deux factions se rendirent à Pavie, où une diète italienne avait été convoquée. Charles le Chauve vint soutenir ses droits en personne et à la tête d'une forte armée, à laquelle se rallièrent tous les seigneurs dont le

pape avait déterminé la vocation. L'autre compétiteur, Louis le Germanique, se fit représenter par son troisième fils, qui depuis régna sous le nom de Charles le Gros, et que les Italiens appelaient alors Charlot (*Caroletus*[1]). Ce jeune prince fut rejoint par les seigneurs de la faction allemande ou de l'impératrice, et notamment par Bérenger, comte de Frioul. Ce parti eut le tort grave de commencer par où il fallait finir, par la guerre : il dévasta les cantons de Bergame, de Brescia, et toutes les parties de la Longobardie que ses troupes eurent à traverser; conduite qui lui attira plus d'ennemis qu'il n'avait déjà de partisans. Une invasion que le roi de France feignit de tenter alors dans les provinces allemandes, détermina le prince Charlot à abandonner précipitamment l'Italie à son adversaire, dont ce départ assura le triomphe. Ce fut en vain que Louis le Germanique le fit remplacer par un autre de ses fils, Karlomann, dans l'espoir de ranimer son parti; la faction française vint à bout de ce nouvel ennemi, et le roi Charles fut couronné empereur à Rome pendant les fêtes de Noël de l'année 875[2]. Il y eut, du reste, à cette époque, une

[1] Voyez la table chronologique de la page 216.

[2] Consultez le *Breve Chronicon* d'Andreas Presbyter, *Script. rer. germanic.*, v. I.

sorte de transaction entre les deux partis : Charles le Chauve quitta l'Italie après son couronnement, et y laissa, en qualité de lieutenant du royaume, son beau-frère Boson, à qui il fit épouser la fille du dernier empereur et de l'impératrice Ingelberte[1].

Pendant que la chrétienté se divisait ainsi sur le choix d'un empereur, l'islamisme ne se montrait ni plus sage, ni plus tranquille. On a vu avec quelle rapidité les préfets se succédaient en Sicile; ils tombaient victimes pour la plupart des intrigues qui agitaient la cour de l'émir africain, ou de l'ambition désordonnée des chefs de l'armée d'occupation. Hossaïn-ebn-Rabbakh, 11e wali, avait à peine administré la Sicile pendant quelques mois, que déjà son successeur arrivait de Kairowan. C'était *Abd'Allah-ebn-Mohammed-ebn-Ibrahim-ebn-al-Aglab* (12e wali), qui prit les rênes du pouvoir au mois de shewal 259 (août 873). Celui-ci ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs, l'émir l'ayant fait remplacer cette année même par *Abou-Maleck-Ahmed* (13e wali), surnommé *Habashi*[2].

Le gouvernement d'Abou-Maleck-Ahmed dura

[1] Annales de Saint-Bertin, *ad ann.* 876.

[2] *Abou-Maleck-Ahmed-ebn-Omar-ebn-Abd'Allah-ebn-Ibrahim-ebn-al-Aglab.* (Novaïri, p. 22. Aboulfeda, *Annal. Moslem.*)

vingt-six ans; il forme l'époque la plus glorieuse de la domination des Arabes en Sicile, et de la prépondérance de leurs armes sur le continent de l'Italie. Le plus grand épisode de cette période illustre est, sans contredit, la prise de Syracuse. Ce coup terrible porté à la puissance des empereurs grecs dut leur sembler d'autant plus cruel qu'il fut frappé dans un moment où leurs intérêts, si gravement compromis en Italie, commençaient à se relever, et que la victoire, pour eux si longtemps infidèle, venait de leur jeter quelques feuilles de sa couronne. Voici, en peu de mots, les principaux événements qui précédèrent la chute de l'illustre métropole du thème sicilien:

L'armée victorieuse qui venait d'opérer la délivrance de Bari était à peine rentrée dans ses foyers, que les faibles détachements laissés par l'empereur Louis devant la place de Tarente commencèrent à se débander; de sorte que les Sarrazins se trouvèrent de nouveau maîtres de la campagne. Otrante leur fut enlevée par l'armée grecque aux ordres du patrice Grégoire, qui prit avec le commandement de cette ville le titre de *stratico*. Repoussés de ce côté, les Arabes reprirent une route qu'ils connaissaient bien, celle de Bari, et, après avoir ravagé tout le pays environnant, ils vinrent encore une fois former le

siége de cette place. Les malheureux habitants, las de solliciter vainement le secours des Bénéventains, et réduits au désespoir par la misère et les calamités de toute nature que la guerre faisait peser sur eux, prirent enfin le parti d'envoyer des députés à Grégoire, stratége d'Otrante, pour lui faire agréer leur soumission, et lui offrir les clefs de la cité. Ce fut ainsi que par suite des tristes querelles qui divisaient les princes longobards et l'empereur d'Occident, Bari fit retour à l'empereur grec, l'an de J. C. 875[1].

Vers le même temps une flotte byzantine, aux ordres du patrice Nasar, le successeur de Nicétas Orypha, remporta de grands avantages sur les Sarrazins qui infestaient les îles de la Grèce. Nasar combattit à outrance ces insatiables pirates; il en purgea même entièrement le Péloponèse, et les poursuivit jusque sur les côtes de la Pouille, où il opéra sa jonction avec les troupes grecques que l'empereur venait d'envoyer en Italie, sous la conduite du protovestiaire Procope et du patrice Léon Apostypa qui commandait les Thraces et les Macédoniens. Ces trois

[1] Pellegr., *in Stem. Princip. Benev.*
Erchempert, *Num.* 38.
Lup. Protospata, *ad ann.* 875.
Giannone, t. I, liv. VII.

généraux ouvrirent une brillante campagne; les Sarrazins furent battus sur terre et sur mer, et perdirent un nombre considérable de châteaux forts qu'ils avaient élevés dans les provinces longobardes et dans les Calabres [1]. Nasar, couvert de gloire et enrichi de précieuses dépouilles, opéra son retour à Constantinople, où l'empereur l'accueillit avec magnificence. Tel était alors le droit de la guerre! les Arabes dépouillaient-ils les villes chrétiennes? les Grecs, les Français ou les Longobards accouraient aussitôt et reprenaient ce riche butin, mais en le gardant pour eux, de sorte que, sans la grande considération des croyances religieuses, les populations italiennes, à peu près aussi maltraitées par leurs amis que par leurs ennemis, auraient trouvé quelque avantage à se soumettre volontairement à l'autorité des émirs d'Afrique. Elles y eussent gagné plus de sécurité, car il est incontestable que sans leur sympathie et leur concours, les armées de l'empereur d'Occident, pas plus que celles de l'empereur grec, n'auraient pu résister à l'ascendant que la fortune accordait alors à l'islamisme.

Après le départ de la flotte grecque, les deux patrices qui commandaient l'armée de terre, Procope et Léon, continuèrent à guerroyer dans

[1] Cédrène, *Histor. comp.*, t. II, p. 583.

l'intérieur du pays; mais le succès les divisa, et on les vit bientôt se prodiguer, sur cette terre ennemie, les témoignages les moins équivoques de haine et de jalousie. Cette fatale querelle ne pouvait qu'amener leur ruine, et l'occasion ne s'en fit pas attendre longtemps. Les bandes sarrazines se présentent et provoquent les Grecs au combat. Une collision était inévitable; de part et d'autre on s'y prépare avec ardeur. Léon commandait l'aile droite de l'armée byzantine, formée par les Thraces et les Macédoniens; Procope avait pour lui l'aile gauche, composée des Slaves et des troupes de l'Occident. Les deux partis s'entre-choquent avec fureur, et la victoire flotta longtemps indécise; enfin le patrice Léon parvint à enfoncer le corps ennemi qui lui était opposé; il en fit un grand carnage, et revint sur le champ de bataille après avoir vivement poursuivi les débris de l'armée vaincue. A l'aile gauche, la fortune n'avait pas été la même: Procope et ses Slaves étaient serrés de près, et perdaient du terrain; un secours immédiat leur était indispensable, et rien n'était plus facile pour le patrice Léon que de rétablir l'équilibre; mais il venait de vaincre, et à la joie du triomphe se joignait le bonheur de voir son rival vaincu. Il s'arrête donc, et assiste impassiblement à la déroute de ses frères d'armes. L'armée sarrazine

obtint de ce côté un succès qu'elle n'espérait plus, et Procope lui-même périt dans ce désastre.

Ce n'était pas assez pour Léon d'avoir abandonné son collègue; il fallait encore se faire pardonner ce crime. Il crut que de nouveaux succès lui vaudraient une entière absolution, et ce fut dans cette confiance qu'il se dirigea vers Tarente, encore occupée par les Arabes, et parvint en effet, après de nombreux et de brillants faits d'armes, à leur enlever cette place. L'empereur Basile, que la mort de Procope avait profondément affligé, ne voulut pas tenir compte à Léon de sa nouvelle victoire; il lui retira le commandement de l'armée, et voulut en outre qu'il expiât dans l'exil sa lâche trahison [1].

Vers la même année (875), le wali sicilien, Abou-Maleck, envoya une nouvelle flotte qui débarqua quelques troupes aux environs de Naples. Cette expédition réussit à surprendre le prince de Salerne, qu'elle battit complétement, et dont elle aurait occupé la capitale sans l'arrivée d'une armée grecque qui l'obligea à se rembarquer précipitamment [2].

[1] Cédrène, *Hist. comp.*, t. II, p. 583 et 584.

[2] Le fait de la prise de Salerne par les Sarrazins qui composaient cette expédition est dénué de vraisemblance, et c'est à

Malgré cet échec, le wali de Sicile, enhardi par la retraite de la flotte byzantine qui, sous les ordres de Nasar, avait fait tant de mal à la cause de l'islamisme, et rassuré d'un autre côté par la mort de Procope et l'exil du patrice Léon, résolut de tenter un effort vigoureux pour enlever la forte Syracuse.

Cette noble cité, bien déchue sans doute de son antique gloire, était loin cependant d'offrir à cette époque l'humble aspect d'une ville du dernier ordre. Résidence des patrices qui gouvernaient le thème sicilien, elle devait à la munificence des empereurs d'Orient un reste d'éclat et de puissance qui la consolait du passé et lui laissait l'espoir de l'avenir. La presqu'île où languit et s'étiole aujourd'hui une misérable population, fut l'antique *Ortygie*, le berceau d'où sortirent les quatre villes dont Syracuse était formée. Là se trouvaient le temple de Minerve, ceux de Junon et de Diane, les palestres, le gymnase, les bains de Daphnis et la fontaine Aréthuse. A l'ouest de la presqu'île se trouve le grand port, véritable golfe de Syracuse, *sinus Syracusanus*, où tant de fois s'entre-choquèrent les flottes de la Grèce et de Carthage avec celles

tort que l'historien Rampoldi l'a reproduit dans ses *Annales musulmanes*.

de la Sicile : le luxe des palais et la beauté des temples qui s'élevaient en amphithéâtre sur les bords de ce vaste bassin lui valurent le nom de Port de Marbre, *Portus Marmoreus*[1]. L'entrée en était défendue d'un côté par les tours annexées aux fortifications de la ville; de l'autre, par la citadelle de *Plemmyrium*, sur le promontoire du même nom. A l'est, on voit le Petit Port, *Portus Minor* ou *Laccius*, encore appelé de nos jours *Porto Piccolo*.

En sortant d'Ortygie, on entrait dans la seconde ville, *Acradine*, qui s'étendait en grande partie sur le bord de la mer, et qu'un rempart séparait des autres quartiers. Acradine avait possédé, dans les beaux jours de sa splendeur, un nombre considérable de palais, de monuments somptueux et d'édifices publics, des théâtres, des latomies, le Pentapyle, le temple de Jupiter Olympien, un amphithéâtre, le palais d'Agathocle, la maison d'Hiéron, et celle d'Archimède. La troisième ville, située au nord de la précé-

[1] Lucius Florus, lib. II, cap. 6.

Fazello, Mirabella, Cluvier, et, après eux, les voyageurs qui ont écrit sur la Sicile, se trompent en appliquant au *Petit Port* l'épithète de *Marmoreus*, donnée par Florus au Grand Port. La preuve de cette méprise ressort avec évidence de la dissertation de J. Bonnano, *Syracusæ antiquæ*, *cap.* VII, CXXX. *Portus major* (traduct. latine, col. 102).

dente, était celle de *Tika*, ainsi appelée parce qu'on y voyait un temple élevé à la Fortune; enfin *Neapolis* florissait au midi, du côté du Grand Port. A l'extrémité de Tika et de Néapolis se trouvaient les fortifications de l'Épipole [1]. Les Syracuses, ainsi que disaient les Grecs, étaient enveloppées dans une enceinte de murs et de fortifications dont la circonférence dépassait huit de nos lieues modernes. Là s'agitait une population d'un million de guerriers, d'artistes et de poëtes; là on avait vu éclore tout ce que la civilisation peut enfanter de plus admirable, tout ce que l'amour de la patrie et celui de la gloire savent inspirer de grand et de beau. Demandez aujourd'hui aux laborieuses investigations de l'archéologie en quels lieux s'élevaient ces prodiges de l'art, ces merveilles du génie! vous n'en obtiendrez pas de réponse. Cherchez alors vous-même sous l'herbe jaunissante, écartez ces buissons épineux, creusez sous cette poussière brûlante, et pour prix de ce pieux travail c'est à peine si vous recueillerez quelques chétifs débris de colonnes, quelques pans de vieux murs, ou des fragments aigus de vases et d'ustensiles, tant les générations qui ont passé sur cette terre ont mis d'acharnement à broyer

[1] J. Bonanni et Columnæ, *Syracusarum antiquarum illustratarum libri duo*, etc.

sous leurs pieds les vénérables reliques de cette illustre métropole !

A l'époque où le wali Abou-Maleck vint mettre le siége devant Syracuse, la ville n'était pas renfermée aussi étroitement qu'elle l'est de nos jours, dans les limites de la presqu'île ; elle possédait encore au delà de l'isthme des constructions remarquables en maisons de plaisance, palais, églises, et quelques fortifications élevées par les Byzantins sur les débris de l'ancien mur d'Acradine. La population, qui n'est pas même aujourd'hui de 15,000 âmes, était alors trois fois plus considérable.

Dès qu'on eut appris à Constantinople qu'un certain nombre de vaisseaux de guerre étaient partis des côtes d'Afrique pour concourir au siége de Syracuse, Basile fit équiper en toute hâte une flotte dont il confia le commandement au patrice Adrien, avec ordre de faire la plus grande diligence pour secourir la place menacée. Mais cet indigne lieutenant de l'empereur, effrayé de la grandeur du péril, se réfugia dans un port du Péloponèse, et s'y tint honteusement caché pendant toute la durée de la campagne, tantôt prétextant le calme, et tantôt la tempête [1].

Les grands travaux du siége commencèrent

[1] Cédrène, II, 585. — J. Curopalate, *Hist. byz.*

au mois de septembre de l'année 877. Les Arabes y employèrent des machines de guerre jusque-là inconnues aux Européens; les unes lançaient des pluies de flèches, les autres une grêle de rochers; celles-ci battaient les murs en brèche, celles-là menaçaient d'incendier la ville. Ils mirent en usage les *béliers*, les *catapultes*, les *muscles* et les *tortues;* rien enfin de ce qui pouvait hâter la destruction de ce boulevard de la chrétienté ne fut négligé par ces rudes ennemis. De leur côté, les assiégés luttèrent avec héroïsme pendant neuf mois contre la fureur d'un ennemi plus nombreux et plus aguerri, contre les souffrances de la faim et les ravages de l'épidémie. Du haut de leurs murs ils faisaient pleuvoir des torrents de poix bouillante, des cailloux, des dards ou des solives arrachées aux vieilles constructions; sur tous les points menacés ils opposaient le fer au fer, la flamme à la flamme, et vengeaient la mort par la mort.

Ce fut le 21 mai de l'an de J. C. 878 que cette noble Syracuse tomba au pouvoir des Sarrazins.

Les détails de ce siége mémorable ont été transmis à la postérité par un témoin oculaire, le moine Théodose, Syracusain, qui essaya de faire diversion par ce travail aux angoisses de la plus dure captivité [1].

[1] Ce Théodose était également habile à écrire en vers et en

Le pauvre moine écrit du fond d'un sombre cachot de Palerme, à un archidiacre du nom de Léon, qui paraît avoir appartenu aussi à l'église de Syracuse, et qui, sans doute, avait trouvé le moyen de s'évader avant la catastrophe.

«......Si j'entreprends ce triste récit, il importe peu de savoir comment je le soutiendrai; car il ne peut manquer d'avoir son utilité. Il apportera d'ailleurs quelque soulagement au chagrin qui m'accable. La nature l'a voulu ainsi: parler de ses peines c'est en adoucir l'amertume. Si vous m'écoutez jusqu'au bout, et si vous mêlez vos larmes aux miennes, vous partagerez aussi mes consolations.

« Enfin nous sommes tombés entre les mains de nos ennemis!

« Certes, Jérusalem, quand elle fut prise, ni Samarie, avant Jérusalem, n'ont souffert plus de

prose; il était fort savant pour son époque, et il existe même un recueil de vers ïambiques, en langue grecque, dans lequel il est appelé *Théodose le grammairien*. L'auteur de l'*Hagiographie sicilienne*, *Cajetanus*, a tiré cette lettre d'un manuscrit grec du monastère de la Roche Saint-Amand, près Messine. Ce précieux document écrit sur vélin était en partie consumé, comme s'il eût été sauvé d'un incendie. Le style de Théodose, comme celui de tous les Grecs du moyen âge, est souvent prétentieux et surchargé d'images. Mais en général sa lettre respire une touchante résignation, et révèle une âme fortement trempée. L'histoire y trouve d'ailleurs d'importantes révélations.

maux. Jamais les îles de Chétim, ni les villes barbares, ni aucune contrée dans le monde entier, n'ont éprouvé une ruine plus complète. Le coup a été si violent, qu'il a brisé en un instant les arcs et les carquois, l'épée et le bouclier; il a frappé les plus vaillants d'entre les hommes, les plus courageuses d'entre les femmes; il a renversé sous le choc des ennemis ces défenseurs géants de la patrie, car je puis bien appeler de ce nom ces magnanimes chrétiens qui ont concouru à cette héroïque défense, ces braves qui ont enduré les tourments de la faim, les travaux les plus durs; ceux qui ont reçu des blessures atroces pour l'amour du Christ, et dont les nobles existences ont été tranchées par le glaive, après la reddition de la ville.

« Nous avons longtemps défendu nos murs; les combats ont été fréquents, meurtriers et de longue durée. La vue seule en était affreuse pour ceux qui n'y prenaient aucune part : c'est une chose insupportable que le spectacle souvent répété d'une si grande horreur.

« C'est à la suite de plusieurs assauts de nuit, de combats et d'embuscades sans nombre, que nous avons été vaincus. Nous n'avons cédé qu'après avoir vu nos murs renversés par les machines de guerre qui n'avaient pas cessé de les battre un seul instant; nous avons succombé

après avoir été exposés à une épouvantable grêle de rochers lancés dans nos retranchements. Tous les moyens ont été mis en jeu pour triompher de nous; tantôt nous avions à lutter contre les *tortues*, ce fléau des villes assiégées, tantôt contre les tranchées qui serpentent sous terre; car ceux à qui le soin de nous dompter était confié n'ont négligé aucune force de destruction. Dans leur ardent désir de s'emparer de la ville, ils luttaient entre eux à qui inventerait de nouvelles machines de guerre pour mieux anéantir notre malheureuse cité, quoique Dieu, dans sa haute sagesse, nous ait protégés en cela avec une admirable bonté. Mais qu'est-il besoin que je m'étende plus longuement sur ces tristes détails, et que je poursuive le tragique récit des calamités sans nombre que les ennemis ont fait tomber sur nous? que n'ont-ils pas inventé ou exécuté de ce qui était capable de porter l'effroi dans nos âmes?

« Il est temps de vous dire quelques mots de ce qui se passait dans l'intérieur de nos murs:

« Au dehors, la guerre exerçait ses ravages; au dedans, c'était la terreur, à tel point que je puis affirmer que Moïse lui-même a prédit nos malheurs : Nous avions péché comme Israël, comme lui nous devions boire jusqu'à la lie le calice de la colère divine.

« Nous nous rendîmes après avoir été réduits à manger les objets les plus dégoûtants; bien plus, — ô crime atroce qu'il faudrait passer sous silence! — nous avons dévoré même des enfants!!!... Nous n'avons pas eu horreur de cette nourriture de chair humaine. Hélas! c'est un affreux tableau; qui pourrait jamais, dans un récit aussi triste, s'élever à la hauteur du sujet? Tout ce que nous jugions propre à apporter un peu de soulagement à la faim dont nous mourions, devenait la proie de notre avidité: nous recherchions des morceaux de cuir, des peaux de bêtes, des ossements desséchés, et nous en faisions des repas horribles qui répugnaient à la nature. Plusieurs d'entre nous — voyez à quoi l'inexorable faim peut pousser les hommes! — faisaient d'abord moudre les ossements des animaux abandonnés sur la voie publique, puis ils les humectaient avec une petite quantité d'eau, bien que la fontaine d'Aréthuse pût leur en fournir abondamment; et c'était ainsi que ces malheureux parvenaient à tempérer leurs besoins. Que pouvions-nous faire? le boisseau de froment coûtait 150 écus d'or, et les boulangers le vendaient, préparé, 200 écus; de sorte qu'un petit pain de deux onces, chose à jamais surprenante, se vendait un écu d'or! — Ajoutez qu'une bête de

somme, étalée à la boucherie, coûtait 300 pièces d'or et même davantage; une tête de cheval en coûtait 15 ou 20; la viande d'âne était regardée comme un mets délicieux. Les oiseaux domestiques manquaient depuis longtemps. L'huile, les salaisons et tous les objets qui forment, comme le fait observer le théologien Grégoire, l'aliment du pauvre, étaient épuisés; il n'y avait plus ni fromages, ni légumes, ni poissons, car l'ennemi s'était emparé des deux ports entre lesquels la ville est située, après avoir rasé les fortins connus sous le nom de *petits-bras* (*brachiola*) qui servaient à le tenir à une distance respectueuse.

« Et cependant nous étions réservés à de plus grands maux encore! La famine fut suivie de la peste; le tétanos, ce mal affreux qui contracte les nerfs, fit aussi plusieurs victimes; quelques-uns d'entre les assiégés éprouvèrent des attaques à la suite desquelles la moitié de leur corps se trouva paralysée; d'autres étaient frappés d'apoplexie et mouraient subitement. On en voyait qui vivaient encore, mais complétement paralysés et réduits à l'immobilité. Enfin quelques hommes enflaient prodigieusement et offraient un spectacle horrible à voir, jusqu'au moment où la mort douloureuse et lente venait les délivrer

de tous leurs maux; car la mort elle-même nous frappait par l'ordre de Dieu, et rien ne pouvait arrêter l'accomplissement des suprêmes décrets. Je pourrais, n'en doutez pas, ajouter à tout ce que je viens de rapporter bien d'autres circonstances qui demanderaient un récit plus long que ne peut l'entreprendre un pauvre prisonnier. Que puis-je faire, si ce n'est d'abréger et de resserrer ces grandes choses en de courtes narrations, moi qui, jeté au fond d'un cachot, n'ai pas un seul instant de repos? L'obscurité de ma prison couvre mes yeux d'un voile épais; je me fatigue à regarder, et ma vue en souffre cruellement. Ajoutez à cela que mon esprit est sans cesse agité et troublé par le bruit importun de cette multitude d'hommes enfermés dans la même pièce.

« La tour qui s'élevait à l'angle droit du grand port, ébranlée d'abord par les catapultes que les ennemis employaient pour nous lancer d'énormes rochers, finit par s'écrouler en grande partie. Cinq jours après cet événement, le rempart, qui jadis se rattachait à la tour, croula également par l'effet des catapultes. Alors les assiégés furent saisis de terreur; et cependant, toujours braves, ils soutenaient avec ardeur les efforts de l'ennemi. Obéissant aux ordres du saint Patrice, ils le secondaient admirablement par leur intrépi-

dité dans cette lutte gigantesque, et on les vit, à l'endroit où le rempart s'était écroulé, combattre pendant vingt jours et vingt nuits ceux qui tentaient de s'introduire par la brèche. Leur grandeur d'âme éclatait par mille prouesses, et ils n'estimaient rien de plus glorieux que de montrer, en revenant du combat, de nombreuses blessures reçues pour la défense de la patrie. Celui qui se transportait à ce rempart que la croyance populaire avait toujours considéré comme néfaste, n'y voyait que des guerriers mutilés de mille sortes : à ceux-ci on avait arraché les yeux; à ceux-là on avait amputé le nez; à d'autres on avait coupé les oreilles ou les paupières; quelques-uns avaient eu la mâchoire emportée ou broyée par les projectiles. La tête et le cœur lui-même étaient frappés de coups divers. Les uns avaient le ventre ouvert par une immense blessure; chez d'autres, c'était la poitrine; enfin on peut dire que ces infortunés ne souffraient pas seulement d'une partie de leur corps, mais de toutes les parties.

« De leur côté, les ennemis serraient la ville de près et y employaient toutes leurs forces; leur nombre était tellement supérieur à celui des assiégés, que cent d'entre eux, — chose à peine croyable, — ne trouvaient, pour les combattre, qu'un seul des nôtres, procurant ainsi d'autant

plus de gloire à leurs adversaires, qu'ils leur faisaient courir plus de danger.

« Pour moi, je me rendais fréquemment sur ce champ où nos guerriers moissonnaient tant de lauriers, et je ne manquais jamais d'y réchauffer le zèle de ces braves athlètes. Enfin, nos souffrances devinrent si grandes, qu'il ne nous resta plus qu'à courber la tête sous le glaive de la vengeance divine. Le vingt et unième jour du mois de mai, et le quatrième après la chute du mur, la ville tomba au pouvoir de l'ennemi. Il m'en coûtera beaucoup de raconter les circonstances qui signalèrent sa chute, tant elles furent affreuses. Nous résistions avec opiniâtreté à nos ennemis; mais il plut au Seigneur, irrité contre nous, de disperser çà et là notre troupe vaillante, et tandis qu'il attirait l'illustre Patrice et ses compagnons de gloire sur les remparts de la ville pour y enlever les morts et les faire transporter dans l'enceinte des murs, il inspira aux barbares l'idée de retourner à l'assaut de cette tour fatale dont j'ai parlé plus haut. Ils y transportèrent leurs machines de guerre destinées à lancer des projectiles, car c'était à de semblables jeux que ces parricides passaient leur temps pendant la durée du siége. En cet endroit, ils ne rencontrèrent pas de grandes difficultés, cette partie de la ville n'étant gardée que par

un petit nombre de soldats, attendu que les habitants ne croyaient pas le moment opportun pour le combat, et qu'ils ne doutaient pas que les assiégeants ne se transportassent partout ailleurs plutôt qu'à cette partie des fortifications. Or, il arriva qu'au moment où les ennemis étaient le plus acharnés à lancer des pierres dans l'enceinte de la ville, un certain escalier de bois, à demi détruit, qui servait aux assiégés pour monter dans la tour, vint à se briser, et que sa chute produisit un grand bruit; ce qu'ayant entendu, le Patrice se leva précipitamment de table, fort inquiet sur le sort de cet escalier; mais déjà les barbares devinant que l'accès de la tour était interrompu, car c'était de ce côté que venaient tomber leurs projectiles, s'étaient approchés du mur en toute hâte. Là ils ne trouvèrent qu'un petit nombre de nos soldats préposés à la garde de la tour; et ceux-ci périrent tous, après avoir bravement résisté à l'ennemi : parmi eux se trouvait le bienheureux Jean Patrianus. Alors les ennemis purent pénétrer librement dans la tour et s'en rendre maîtres; et de là, semblables à un fleuve impétueux, ils se précipitent au-devant de ceux qui accouraient pour les combattre. Et d'abord, ayant égorgé jusqu'au dernier ceux qui cherchaient à réunir et à organiser une troupe de combattants sur le parvis

du temple du Sauveur pour marcher contre eux, ils enfoncent les portes du saint édifice; ils y entrent en fureur, le fer à la main; ils sont haletants et furieux; le feu semble sortir de leurs narines et la flamme de leurs yeux..... Alors, tout fut passé au fil de l'épée, les grands et les juges de la terre (ainsi que nous avons coutume de le dire dans nos psaumes), les enfants et les vierges, les vieillards et les plus jeunes hommes, ceux que la vie monastique a voués au célibat et ceux qui se sont imposé les liens du mariage, les prêtres et le peuple, l'esclave et l'homme libre; les malades eux-mêmes furent égorgés dans leurs lits. Les bourreaux ne voulurent pas les épargner, ô mon Dieu; car leur soif du sang humain était telle, que ce n'était point assez pour eux que d'immoler ceux qui se présentaient sur leur passage[1]. Il fallait voir alors, —

[1] Statim verò magna civitas Syracusæ horrenda internecione periere.

(*Nicétas le Paphlagonien.*)

Urbs capta est, multaque in ipsâ facta est cædes.

(*Jean Curapolate.*)

Agareni Syracusis potiuntur, magna cæde edita.

(*Cédrène.*)

Stragemque ingentem per domos et vicos non sine miserabili mulierum puerorumque incolarum undique ploratu edunt.

(*Fazellus.*)

pour me servir d'une expression du divin Sophonias, — il fallait voir ce jour, ce jour de malheur et de misère, ce jour d'angoisses et de ruine, ce jour de ténèbres et de tempête! Bientôt après, — car à quoi bon raconter en détail les tristes aventures des plus illustres d'entre nos citoyens, lorsque ces détails doivent navrer le cœur et épouvanter l'oreille; — bientôt après, dis-je, l'illustre Patrice, qui s'était retiré dans l'une de nos forteresses, fut pris vivant avec soixante-dix des siens, et mis à mort le huitième jour après la prise de la ville. Il marcha au supplice avec calme et dignité, et reçut le coup fatal sans que sa fermeté se fût démentie un seul instant, ou que son âme généreuse et grande eût donné le plus léger indice de faiblesse. Cela ne doit pas nous surprendre, car on sait qu'avant cette catastrophe, rien n'avait pu l'amener à traiter de la reddition de la ville, bien qu'ils ne fussent pas rares autour de lui, ceux qui non-seulement lui conseillaient cette lâcheté, mais encore qui en auraient été les agents, s'il l'eût voulu. Lui, cependant, il préféra la mort à la honte; et plutôt que d'admettre rien d'indigne de son rang, il voulut, à l'imitation du Christ, se sacrifier pour sauver ceux qui le suivaient; mais, hélas! ce noble dévouement n'inspira aucune pitié à nos bourreaux. Sa grandeur d'âme

et sa fermeté en marchant à la mort furent telles, que Mouça lui-même, fils de l'émir Khareb, qui avait ordonné son supplice, en fut saisi d'admiration [1]. Ce noble Patrice s'était depuis longtemps préparé à faire une mort courageuse et sainte, et chaque jour, depuis le commencement du siége, il se disposait à rendre son âme à Dieu, heureux de montrer à ceux qui se trouvaient assiégés avec lui, par ses sublimes exhortations, la route qui conduit à l'immortalité. Ce fut ainsi que, grâces à ses exercices de piété, il ne conserva plus aucune crainte de la mort; car à ceux qui par de continuelles méditations se

[1] Le texte latin porte : *Ipsi quoqueBusæ amiræ Chagebis filio*, etc. A cette époque les écrivains byzantins et latins avaient la manie de défigurer étrangement les noms propres pour leur donner une physionomie nationale. Il est souvent impossible de s'y reconnaître. Ici l'altération a peu d'intérêt : le bon moine nomme *Khareb* ou *Khoreb* qui nous est inconnu comme émir et qui n'était probablement que l'un des principaux chefs de l'armée d'opérations en Sicile. Nowaïri dit, à la vérité, que l'émir Ibrahim, alors régnant à Kairouan, avait pour lieutenant Mohammed-Ebn-Khareb. Est-ce le fils de ce personnage dont il est ici question?

Fazellus (*posterioris decadis*, lib. VI) rapporte la mort d'un chef sarrazin, nommé *Hocob*, percé d'une flèche lors de la prise de Syracuse; et il ajoute que ses soldats, après s'être emparés de la ville, lui firent de magnifiques funérailles. Où a-t-il pris ce nom et ces détails?

sont préparés pour cette heure suprême, la transmigration de l'âme, quand le moment en sera venu, ne sera point pénible.

« Les barbares se ruèrent d'ailleurs comme des chiens féroces sur ceux qu'ils avaient pris avec le Patrice, tous Syracusains et de noble race; ils les emmenèrent hors de la ville, en compagnie de quelques autres captifs, et, les ayant disposés en cercle, ils commencèrent à les frapper cruellement pour leur donner la mort, les uns à coups de pierre, les autres avec des bâtons, des piques et tout ce qui leur tombait sous la main; et par un raffinement de barbarie, ils jetèrent ensuite dans les flammes les cadavres de leurs victimes. Je ne crois pas devoir passer sous silence le cruel traitement qu'ils firent éprouver à Nicétas. Ce Nicétas était né à Tarse; fort habile dans l'art de la guerre et d'une bravoure à toute épreuve, on l'entendit chaque jour, tant que dura le siége, défier et insulter à haute voix l'impie Mahomet, qui passe chez cette nation pour le plus grand des prophètes. Les barbares l'ayant fait sortir des rangs de ceux qu'ils allaient mettre à mort, le contraignirent à s'étendre à terre, couché sur le dos; puis, — ô grand Dieu, aie pitié de moi, — ils l'écorchèrent vivant depuis l'estomac jusqu'au bas-ventre, et ayant fait sortir ses entrailles par une

large ouverture, ils se mirent à les déchirer à l'aide de crochets de fer; cela fait, et comme cet infortuné respirait encore, ils lui arrachèrent le cœur et le mordirent, tout sanglant, avec une incroyable férocité; et enfin, ayant broyé sur la terre et écrasé à coups de pierre le cadavre de leur ennemi, ils se retirèrent rassasiés et triomphants.

« Pour moi, je m'étais déjà réconcilié avec mon évêque, et j'étais avec lui dans son église, occupé à faire les prières de la sixième heure, lorsque vers la fin du cantique j'appris que les barbares étaient maîtres de la tour. Cette nouvelle répandit l'effroi parmi les assistants, car, sur le point de tomber dans les mains sanglantes de nos ennemis, nous avions tout à redouter. Revenus à nous cependant, et tandis que l'ennemi était occupé à piller devant l'entrée de notre sainte église, l'évêque, deux clercs et moi, nus et honteux, — car, à l'exception de nos vêtements de cuir, nous avions arraché précipitamment tout ce que nous portions, — nous courons nous réfugier au pied du maître-autel. C'était là que notre pieux abbé avait coutume de se rendre pour apaiser la colère du Seigneur, pour l'invoquer en faveur de ses enfants, et pour y accomplir des vœux. Souvent il avait, en semblables circonstances, éprouvé la vertu miracu-

leuse de cet autel, bien que cette fois, par l'impénétrable volonté du Très-Haut, ses prières furent rejetées. Nous trouvant donc en un pareil danger, nous nous demandions et nous nous accordions réciproquement le pardon des offenses que nous avions pu commettre les uns envers les autres, et nous rendions grâces à Dieu de nous avoir, du moins, laissé cette consolation.

« Mais déjà, et tandis que l'évêque recommandait la sainte église à son ange gardien, voici venir les ennemis, l'épée nue et souillée de sang; ils se ruent dans l'église; ils courent çà et là, et l'un d'eux, sortant de la foule, s'approche de l'autel sacré et porte la main sur nous, mais sans nous maltraiter, car Dieu avait en quelque sorte adouci le cœur de cet homme. Bien que son air fût propre à inspirer la terreur, et qu'il fût armé d'une épée nue dégouttante d'un sang encore chaud, il composa son visage et ne dit rien qui exprimât la colère ou la menace. Ayant quelque temps considéré notre évêque, il l'interrogea en bon langage pour lui demander qui il était[1]. Sa curiosité satisfaite sur ce point : Où sont, dit-il, les vases sacrés de votre église? Et

[1] La circonstance rapportée ici par Théodose sert à démontrer que la langue grecque était alors en usage en Sicile. Nous reviendrons sur cette observation dans une autre partie de ce livre.

comme on le lui eut appris, il emmena incontinent le pieux évêque hors du saint asile, loin de la foule et du tumulte; et nous, nous suivions le prélat comme des brebis suivent leur pasteur. Parvenu sous notre conduite jusqu'à la chapelle où l'on conservait les vases sacrés, le Sarrazin nous y enferme; puis il se donne beaucoup de mouvement pour convoquer immédiatement les anciens de cette nation barbare. Cela fait, il leur raconte ce qu'il sait à notre égard. Nous apprîmes depuis que son nom était Semnoën et qu'il était né de parents illustres. L'assemblée fut touchée de son récit, ou, pour mieux dire, Dieu conduisant tout à bonne fin, nos ennemis commencèrent à nous prendre en commisération; et le même jour, après avoir enlevé les vases sacrés, — tous d'un travail précieux et du poids de cinq mille livres, — ils nous firent sortir de la ville, après nous avoir liés comme des esclaves. Ils nous conduisirent vers l'émir[1], qui avait pris son logement dans l'ancienne église principale[2]. Puis on nous enferma dans l'une des chambres attenantes à cet édifice, et là nos pauvres corps furent soumis à mille tourments:

[1] Le bon moine donne à tous les chefs le nom d'*émir*. Veut-il parler ici du wali alors régnant?

[2] On appelait alors *église principale* ce que, dans le dixième siècle, on a commencé à appeler *cathédrale*.

d'abord, c'était une odeur infecte qui s'exhalait de ce lieu où les excréments étaient amoncelés; puis les insectes qui fourmillent et se multiplient si prodigieusement de jour en jour. Tantôt nous avions à nous préserver des rats qui pullulaient autour de nous, tantôt c'était une immonde vermine (*pediculorum examine et cimicum*) dont les innombrables légions faisaient de ce lieu un séjour plein d'horreur. Ce n'était pas tout : dès que la nuit fut venue, nous nous trouvâmes plongés dans l'obscurité la plus profonde, sans parler d'une épaisse fumée qui, nous arrivant du dehors, nous étouffait et nous aveuglait.

« Tel fut le lieu où nous fûmes jetés avec notre saint évêque et un clerc tonsuré, car ceux qui étaient restés dans la ville saccagée furent tous mis à mort. Nous passâmes trente jours dans cette prison, les barbares ayant employé tout ce temps à détruire les fortifications de notre Syracuse. Durant cet intervalle, tout ce qui se trouvait dans l'enceinte des murs fut livré aux flammes, et le butin produit par le pillage fut si considérable, qu'on peut raisonnablement l'évaluer à un million de pièces d'or.

« Bientôt après on nous dirigea sur Palerme, où nous arrivâmes après six journées de marche, montés sur les mules destinées à transpor-

ter les fardeaux, et conduits par de farouches et cruels Éthiopiens[1]. Enfin, après avoir enduré alternativement les chaleurs étouffantes du jour et le froid glacial de la nuit, nous entrâmes dans la célèbre et populeuse ville de Palerme, le septième jour, au lever de l'aurore. La population palermitaine se précipita au-devant de nous au moment de notre arrivée, et, transportée d'une joie frénétique en voyant nos vainqueurs chargés de butin, elle se mit à entonner des hymnes de victoire, à pousser d'assourdissantes clameurs, et à chanter les louanges de son dieu.

« En avançant dans la ville, nous vîmes enfin cette prodigieuse multitude d'habitants que la renommée nous avait fait connaître, et que nous nous attendions à y voir. Là, en effet, vous diriez que la nation entière des Sarrazins s'est donné rendez-vous depuis les régions où le soleil se lève jusqu'à celles où il se couche, de l'aquilon à la mer, pour parler le langage du bienheureux David. Entassés d'abord en un lieu resserré, les habitants commencèrent jadis à se construire des maisons dans l'enceinte des murs; puis ils en placèrent dans les faubourgs un grand nombre d'aussi belles et d'aussi grandes que celles du premier rang, et qui pouvaient, au

[1] Des nègres.

besoin, servir également à l'attaque et à la défense.

« Vainement cette ville impie avait tout soumis à sa domination. Le *contarque*, — c'est le titre de celui qui exerce le commandement, — ne lui sembla digne de la célébrité de son nom que lorsqu'il nous eut réduits sous le joug[1]. Elle s'était toujours promis d'en venir là, et, dans son orgueil, elle menaça de la conquête jusqu'aux villes les plus éloignées; bien plus, elle annonça l'intention de réduire à l'état d'esclaves les habitants de la ville impériale eux-mêmes[2].

« Telle était notre position lorsque, cinq jours après notre arrivée, on nous conduisit vers le chef des émirs[3]. Il était orgueilleusement assis dans une sorte de trône placé sur une terrasse; et pour marquer sa puissance tyrannique, il avait fait suspendre entre lui et nous un rideau qui le dérobait à nos regards. Les gardes ayant

[1] *Contarchus* appartient à une langue corrompue mêlée de grec et de latin. Ce mot signifie *chef des hallebardiers*; il est dérivé de *contus*, lance, hallebarde, et de *contarii*, lanciers, hallebardiers.

Dans la basse latinité, on donnait le nom de *conton* aux officiers appelés jadis *comites*. Les Grecs disaient Κονῖος et Κοντυφόρος. Dans les langues romanes on trouve aujourd'hui les mots *comte*, *conte*, *conde*, etc.

[2] Les habitants de Constantinople.

[3] Le wali Abou-Malek-Ahmed-Ebn-al-Aglas.

fait approcher notre évêque, l'émir lui dit, par l'organe d'un interprète : Votre manière de prier Dieu est-elle la même que la nôtre? — Nullement, répondit le sage prélat. Alors l'émir ajouta : Pour quel motif? — Parce que, répliqua l'évêque, nous sommes des prêtres de Jésus-Christ, et que je suis, moi, le guide des serviteurs de ce Christ, dont les prophètes et les justes ont jadis annoncé la venue. — Vos prophètes, reprit l'émir, ne le sont que de nom; ce sont de faux prophètes. S'il en était autrement, tu ne te serais pas écarté de leurs préceptes par tes doctrines, et tu n'aurais pas abandonné le droit chemin; car les impies s'avancent par une voie oblique. Pourquoi donc outragez-vous notre prophète par vos blasphèmes? — Nous ne blasphémons nullement les prophètes, dit l'évêque, car nous avons appris à les respecter et à chanter leurs louanges, et non à nous déchaîner contre eux. Quant à celui que vous vénérez, nous ne le connaissons pas.

« Surpris de ces réponses, l'émir nous fit immédiatement reconduire en prison.

« Nous avancions ainsi conduits, et, quand nous vînmes à traverser la place publique, nous fûmes entourés d'une multitude de gens parmi lesquels il se trouvait beaucoup de chrétiens qui nous suivaient en gémissant à haute voix

sur notre misère ; et même des hommes appartenant à la secte contraire, attirés par la curiosité, se pressaient autour de nous et demandaient à voir cet illustre archevêque sicilien. Ce fut ainsi que nous échappâmes au peuple. Enfin, on nous jette dans la prison publique : c'est une cave abaissée de quatorze marches au-dessous du sol; de telle sorte que le guichet d'entrée seul y sert de fenêtre. Les ténèbres y sont en quelque sorte palpables, et la lumière ne s'y montre que de loin en loin au moyen des lanternes; jamais on n'y peut saluer à son lever l'étoile du matin; jamais on n'y voit pénétrer les rayons de la lune. Là nous eûmes également à souffrir des chaleurs caniculaires et de la suffocation produite par l'entassement des prisonniers. Des essaims de vermine, rampant sur le sol ténébreux de ce repaire, impriment sur le corps des malheureux captifs de nombreuses plaies. Bien plus, nous nous trouvâmes réunis, pêle-mêle, avec quelques-uns de ces hommes qui trafiquent habituellement de ces misères de l'humanité : des nègres, des Tarses, des Juifs, des Longobards; mais là se trouvaient aussi quelques-uns de nos frères, chrétiens comme nous, rassemblés de divers lieux, et, parmi eux, je citerai le saint évêque de Malte, dont les pieds étaient liés par deux chaînes pesantes. En se reconnais-

sant, les deux prélats se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et se donnèrent le baiser sacré; puis nous les entendîmes gémir sur les événements qui les avaient conduits en ces lieux; mais bientôt ils rendirent grâces à Dieu de cette même catastrophe, et trouvèrent dans notre sainte philosophie des motifs de consolation et de joie.

« Sur ces entrefaites, arriva l'anniversaire exécrable d'un sacrifice périodique chez la nation sarrazine. Ces barbares se vantent de célébrer, ce jour-là, la mémoire du sacrifice par lequel Abraham offrit jadis à Dieu un bélier pour victime, en place de celle qui avait la raison pour partage. Dans leur ignorance, ils donnent à cet anniversaire le nom de Pâques, et, en cela, ils ne désignent pas le jour par la chose, car il ne s'agit pas pour eux de la sortie d'Égypte pour passer dans la terre promise, selon l'ancienne signification du mot Pâques, ou du passage de cette terre dans le céleste séjour, c'est-à-dire de la mort à la vie, ainsi que la foi chrétienne nous enseigne à le dire [1]; mais, pour ces impies, c'est le passage de la vie à la mort, et de cette mort

[1] Le mot *pâque* est hébreu; il signifie passage.

La pâque des Juifs se prend à la fois pour la sortie d'Égypte et le passage de l'ange exterminateur.

corporelle et matérielle vers le terrible incendie qui les dévorera éternellement.

« Ce jour-là, dans l'excès de leur démence, ils conçurent le projet de brûler notre évêque, et d'offrir le prêtre du Christ en holocauste aux démons. Un homme d'entre eux, qui paraissait mener le peuple, ouvrant une bouche semblable au sépulcre, et, comme lui, vomissant la mort, s'écria : Palermitains! il est juste de porter la main sur cet évêque chrétien dans l'intérêt de notre propre salut; et, pour passer cette grande fête de Pâques aussi joyeusement qu'en aucun temps et en aucun lieu, je ne doute pas que cette action ne contribue au développement et à la prospérité de nos affaires.

« Ce fut ainsi qu'il parla; mais quelques vieillards qui se trouvaient dans l'assemblée, les premiers, par le droit de l'âge, et qu'à leurs vêtements on reconnaissait pour les plus nobles d'entre le peuple, réprouvèrent cet avis infâme: car, dirent-ils, à quoi bon cela? l'insigne honneur de la chute de Syracuse n'est-il donc pas suffisant pour ajouter à la solennité de ce jour? Est-il besoin d'autre chose?

« Ainsi, grâces à Dieu, fut repoussé l'avis que ce mécréant avait ouvert contre l'évêque et contre nous.

« Depuis ce jour jusqu'à celui-ci, nous avons

vécu dans les angoisses, attendant à chaque instant la mort dont on nous menace. Et toi, homme vénérable et chéri, n'oublie pas ton Théodose; apaise le Seigneur et rends-le-lui propice; demande à Dieu de contenir et de réprimer cette tempête, et de faire cesser notre captivité, comme le vent du midi qui dessèche le torrent, selon l'expression du prophète roi qui fut l'aïeul de Jésus-Christ. Amen. »

L'histoire ne fait plus mention de Théodose ni de ses compagnons d'infortune; mais, dit le commentateur Cajetanus, leur résignation à endurer les injures, leur courage au milieu des tourments et leur fermeté à confesser le Christ, nous portent à croire qu'ils ont subi le martyre dans les mêmes sentiments[1].

[1] Le chronologiste Jacques Gordonus prétend que le sac de Syracuse eut lieu au mois de mars de l'année 886; mais d'abord il se trompe quant au mois, car Théodose nous apprend, dans sa lettre, que cette grande cité fut prise au mois de mai. Baronius place cet événement à l'année 878. — Cajetanus l'avance à l'année 880. — Jorio adopte 878. — La chronique de Cambridge 878, etc. Jean Curopalate dit que ce fut avant la mort de Constantin, fils de Basile le Lacédémonien.

CHAPITRE VII.

Depuis la prise de Syracuse jusqu'à la mort du pape Jean, huitième du nom (878-883).

Les historiens byzantins éprouvent, à raconter la chute de Syracuse, une confusion qui se trahit à la fois par leurs contradictions et par leurs réticences. Comment excuser, en effet, l'indifférence de l'Empereur, ou déguiser la faiblesse de l'Empire? Il n'y avait, pour le faire, qu'un seul moyen : c'était de jeter tout le blâme sur le chef de la flotte chrétienne, sur le lâche Adrien qui se cachait dans les îles de la Grèce, tandis que les Siciliens mouraient de la mort des martyrs.

Il existe dans le Péloponèse un canton nommé Hélos, où s'élèvent d'épaisses forêts. Ce fut derrière les rochers de la baie de Hélos que les vaisseaux romains se retirèrent honteusement pendant qu'on se battait à Syracuse. Cédrène affirme d'un ton sérieux que la nouvelle de ce

malheur fut portée miraculeusement au chef de la flotte : une certaine nuit, nous dit-il, quelques pâtres entendirent des démons qui causaient entre eux, et qui parlaient de la destruction de Syracuse comme d'un événement qui avait eu lieu l'avant-veille. Cette nouvelle passa aussitôt de l'un à l'autre, et parvint aux oreilles d'Adrien, qui fit appeler les bergers pour les interroger, et reçut d'eux la confirmation du bruit qui lui avait été rapporté. Voulant, toutefois, s'assurer par lui-même de l'exactitude de ce fait, il ordonna à ces hommes de le conduire à l'endroit où ils avaient entendu converser les démons. Là, en effet, il entendit lui-même parler de ce triste événement; mais il chercha à se consoler en se persuadant qu'il ne fallait ajouter aucune foi aux discours de ces mauvais génies. Cependant, il eut soin de noter le jour qu'ils assignaient à la chute de la puissante cité; et bientôt après il reçut la nouvelle certaine de ce désastre par le rapport même des Syracusains fugitifs qui venaient chercher un asile dans le Péloponèse [1].

Quand on a fait la part de la crédulité et de l'exagération, il reste dans ce récit de l'historien grec une preuve nouvelle d'un phénomène de-

[1] Jean Curopalate.

puis longtemps observé : les tristes nouvelles semblent se révéler à l'humanité par de secrets pressentiments; elles parcourent le monde avec une rapidité qui devance le sillage des vaisseaux et le vol des coursiers.

Adrien, quand il eut acquis la certitude de ce grand événement, ramena sa flotte à Constantinople. A peine arrivé, il courut se réfugier dans l'église majeure, d'où il envoya présenter ses humbles supplications à l'Empereur; mais il ne put échapper entièrement à la peine qu'il avait méritée : jeté violemment hors du temple, il fut envoyé en exil.

Cependant la mort de l'empereur d'Occident, de Louis II, cet infatigable ennemi de l'Islamisme, avait ranimé l'espoir des Sarrazins. Ceux d'entre eux qui s'étaient retranchés à Tarente en sortirent inopinément pour se livrer à de nouveaux excès avec plus d'audace que jamais, et le salut de la chrétienté fut de nouveau mis en question. La plus forte colonne de cet édifice frappé par tant de coups, une fois abattue, la ruine entière semblait inévitable. Les habitants des provinces de Bari et de Bénévent se virent encore une fois livrés aux traitements les plus atroces, si bien que ces malheureuses contrées, tombées dans le dernier degré de la misère et du désespoir, abandonnées à la fois par

les puissances de la terre et par celles du ciel, se déterminèrent à se jeter dans les bras de leurs propres ennemis. On vit alors se consommer une alliance monstrueuse entre les chrétiens de Naples, d'Amalfi et de Salerne d'une part, et les Sarrazins de l'autre. Ceux-ci, forts de l'ascendant que la fortune leur avait rendu, n'avaient accordé la paix à leurs nouveaux alliés que sous la condition d'une alliance offensive et défensive. Ils avaient décidé que le premier mouvement de la confédération serait de se porter dans le duché romain, et de marcher sur la ville éternelle[1].

A peine le pape Jean VIII fut-il informé de cet événement qu'il se mit en mesure d'en prévenir les terribles conséquences. Ses premiers regards se tournèrent vers l'Empereur, car ces deux hommes, le Pape et l'Empereur, savaient, dans ce temps-là, que de leur union dépendait la force de la chrétienté.

Jean, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, écrivait à Charles, très-clément et très-auguste empereur d'Occident, le septième jour des calendes de décembre de l'an de J. C. 876.

« Comment vous dirai-je tous les maux que « nous fait endurer la race impie des païens?

[1] Erchempert, num. 39.

« quand tous les arbres de nos forêts s'anime-
« raient pour les raconter, toutes ces langues
« ne pourraient y suffire.

« On nous avait annoncé l'arrivée de votre « puissante armée, et déjà nous levions nos « mains vers le ciel pour lui rendre des actions « de grâce et appeler ses bénédictions sur votre « empire, lorsqu'il nous a été rapporté que « l'effet ne venait pas réaliser nos espérances. « On nous a dit que vos soldats sont retournés « en arrière. Ils nous ont laissés en proie à la « désolation la plus amère, tandis que les païens « se réjouissent. Oh, douleur! les ennemis de la « croix et du Christ entonnent des chants de « triomphe, et l'assemblée des fidèles se con- « sume dans la tristesse. Le sang des chrétiens « coule de toutes parts : celui qui échappe au fer « périt par le feu; celui qu'épargne le trépas « tombe dans les fers; il est traîné en esclavage « et ne verra plus sa patrie. Les citadelles, les « villes, les châteaux sont détruits et n'ont plus « d'habitants. Les évêques dispersés n'ont plus « d'autre refuge que le tombeau du prince des « apôtres. Les résidences épiscopales ne sont « plus que des déserts, et nos frères errants et « sans asile ne sont plus occupés à prêcher, « mais à mendier.

« Oui, mon cher fils, le glaive de douleur a

« pénétré mon âme; voici le jour où nous nous
« écrions : Heureuses les entrailles stériles qui
« n'ont pas enfanté! Nous sommes dans ces
« temps malheureux prédits par la voix de saint
« Paul. Il m'est permis de crier avec Jérémie :
« Qui changera ma tête en une source d'eau et
« mes yeux en une fontaine de larmes pour pleu-
« rer jour et nuit une si grande et si profonde
« misère, un si grand désastre pour ma patrie?
« La maîtresse des nations, la reine de toutes
« les cités, la mère de toutes les églises, la con-
« solation des affligés, le port où les fidèles
« étaient à l'abri du danger, est maintenant
« plongé dans la tristesse, que dis-je? est me-
« nacé d'une ruine totale. Oui, je dois le dire,
« voici réellement le jour de la tribulation et de
« l'angoisse, du désespoir et de la ruine. L'an
« passé, nous avons ensemencé nos champs, et
« nous n'avons rien récolté; cette année, bien
« loin de récolter, nous n'avons pas même pu
« les ensemencer.

« Mais à quoi bon ces plaintes contre les
« païens, lorsque les chrétiens ne se condui-
« sent pas mieux à notre égard! Nos plus cruels
« ennemis, ce sont nos plus proches voisins,
« les habitants de la Marche d'Ancône! Oui, je
« le dirai dans un langage prophétique : ce que
« la sauterelle a laissé dans nos champs est dé-

« voré par un plus vil insecte. Si les infidèles « Sarrazins, qui sont les enfants de l'esclave, « nous laissent par hasard quelque chose, ceux « qui par la foi sont devenus les enfants de la « femme libre nous l'enlèvent jusqu'à la racine. « Les uns ravagent nos villes et nos campagnes, « les autres ravagent nos terres; les premiers « nous tuent par le glaive, les seconds nous « font mourir de faim. Et si je cherche qui com- « battra contre les ennemis, je ne trouve per- « sonne.

« J'implore en vain du secours à grands cris : « aucune voix ne répond à ma voix. Je n'espère « qu'en vous, mon très-cher fils, mon très-clé- « ment Empereur; vous êtes après Dieu mon « unique refuge, mon unique consolation, mon « unique secours......

« Pensez donc, ô serviteur de Dieu et tou- « jours auguste Empereur, à l'avertissement que « vous a donné le prophète : Si Rome est humi- « liée, où trouverez-vous de l'appui? où place- « rez-vous votre gloire? Comprenez bien que « son humiliation ternira la gloire de votre Em- « pire, et, qui plus est, entraînera en grande « partie la chute de la religion chrétienne. Per- « suadez-vous de ce danger, et, je vous en con- « jure, ne différez pas davantage. Ne vous lais- « sez pas abuser, de jour en jour, par des trê-

« ves qui ne porteront aucun fruit. Je vous le « répète avec le livre des proverbes : ne dites « pas à votre ami : Allez et revenez, car je vous « donnerai demain. Je vous le dis avec l'Ecclé« siaste : Faites à l'instant ce que vous pouvez « faire, car vous ne savez pas ce que le jour de « demain vous réserve. Occupez-vous donc, mon « très-cher fils, avec prudence et promptitude, « des besoins de l'Église...... etc. [1]. »

Jean VIII, ce zélé pasteur d'un troupeau malheureux, ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer au salut de son peuple. Non content de s'adresser à l'Empereur, il écrivit à l'Impératrice, la conjurant d'intervenir auprès de son auguste époux, et d'obtenir de lui le secours que Rome en attendait; mais ce fut en vain : l'Empereur était trop occupé de ses propres affaires pour songer à celles de l'Italie. Il paraît, cependant, que le prince de Salerne et son frère tentèrent, à cette époque, de rompre l'alliance des Arabes et des princes italiens; car nous avons une lettre du Pape, adressée à Waifer, prince de Salerne, pour l'engager à persister dans cette généreuse tentative.

Un concile avait été convoqué à Rome pour la fin de cette même année; mais la

[1] Le dix-septième jour des calendes de décembre. Voyez Baronius et son savant annotateur.

présence des Sarrazins le rendait impossible.

L'année suivante (877), le Pape, voyant que les ennemis poursuivaient le cours de leurs détestables exploits, adressa de nouveau sa voix suppliante à l'Empereur, à l'Impératrice, à tous les évêques de France et au comte Lambert, duc de Spolète, pour leur demander instamment le plus prompt secours. Il écrivit aussi à l'évêque de Capoue, au prince d'Amalfi et au duc de Naples, les exhortant à prendre en pitié les maux de l'Église. Bien plus! il s'adressa directement aux Bénéventains et aux Napolitains pour leur reprocher la monstrueuse alliance qu'ils avaient contractée avec les fils maudits de Bélial : « Si vous le trouvez bon, leur disait-il, nous irons nous-même à Gaëte, pour nous entendre avec vos princes. » Enfin, dans sa détresse, le Pape implora le secours de l'Empereur de Constantinople.

Le seul duc de Spolète, Lambert, répondit à l'appel du saint pontife. Il vint, accompagné de son frère et de quelques soldats plus avides de butin que de gloire, plus ambitieux que dévots. Triste et funeste secours qu'il fallut bien accueillir cependant avec une apparente satisfaction.

A cette époque, le duc de Naples était ce même Serge, deuxième du nom, qui avait encouru la haine de ses sujets pour avoir porté

une main sacrilége sur son oncle Athanase, évêque de Naples. Le Pape, mettant habilement à profit cette disposition des Napolitains, fit inviter le duc à se détacher de l'alliance des Sarrazins, et, sur son refus, il fulmina contre l'impie l'anathème et l'excommunication. Waifer, prince de Salerne, alors rentré dans les bonnes grâces du saint-siége, voulut être, en cette circonstance, l'épée de l'Église. Il marcha au-devant des Napolitains, les battit et leur fit quelques prisonniers auxquels il fit couper la tête, conformément aux instructions du pontife romain [1].

Cet avantage était trop peu important pour amener le résultat que l'Église en attendait, lorsqu'un secours inespéré lui fut apporté par celui de ses enfants de qui elle l'aurait le moins attendu. Le nouvel évêque de Naples se nommait Athanase comme son prédécesseur. C'était le neveu de ce prélat et le frère du duc Serge; jeune ambitieux qui crut jouer le rôle d'un habile politique en saisissant l'occasion que lui offrait la sentence d'excommunication lancée contre son frère. Il se lève donc, rempli d'une sainte indignation; il convoque sur la place pu-

[1] *Octavo die anathematis, XXII neapolites milites apprehensos decollari fecit : sic enim monuerat Papa.*

Erchempert, num. 39.

blique le peuple que cette voix pieuse enflamme d'une nouvelle colère; il marche contre son frère, l'assiége dans son palais et le fait traîner en sa présence. Sourd à la voix de la nature, comme aux enseignements d'une religion d'amour et de charité, il fit arracher les yeux à son prisonnier, et, sans attendre que ce malheureux fût rétabli des suites de cette douloureuse opération, il le fit sortir de Naples pour l'envoyer, chargé de chaînes et encore tout sanglant, aux pieds du souverain pontife. Jean VIII accepta cette triste offrande, et fit enfermer le prince détrôné en un cachot, où cet infortuné consuma les restes de son existence dans une lente agonie.

Le Pape, ainsi que nous l'apprend l'annaliste de l'Église, donna les plus grandes louanges à l'évêque de Naples de ce qu'il s'était déclaré le champion de l'Église, le vengeur de la patrie opprimée par son frère, ce nouvel Holopherne. Puis, se félicitant de voir Naples, après un règne souillé de tant de scandales, de troubles et d'homicides, gouverné par un homme pénétré de la crainte du Seigneur et digne de conduire son peuple dans les voies de la justice, il confirma à l'évêque toutes les dignités et tous les honneurs souverains, et le plaça, *Dei gratiâ*, sur le trône ducal de son frère.

Pendant que ces choses se passaient à Naples, le duché de Gaëte était envahi par les Arabes. Le duc avait fait avec eux un traité particulier d'alliance offensive et défensive, et les avait aidés à élever une nouvelle forteresse sur les bords du Garigliano.

Jean VIII s'élança courageusement au-devant de ce nouveau danger. Suivi des deux Lambert et de quelques troupes tirées de Palerme, d'Ancône et de Spolète, il se mit en marche, prenant lui-même le commandement de l'armée. Ce pape belliqueux, couvert d'une armure éclatante, et monté sur un coursier richement harnaché, parcourait les rangs des soldats en brandissant avec orgueil sa lance et son épée. Il promettait les récompenses temporelles à ceux qui survivraient, et la béatitude céleste aux guerriers qui trouveraient la mort en servant la cause du Seigneur; de sorte que la gloire et la piété, la passion du butin et l'ardente dévotion, la soif de la vengeance et la charité évangélique, contribuaient en égale proportion à pousser cette multitude au-devant des ennemis du Christ.

Ainsi, le moment était encore éloigné où il devait être permis à l'Italie de goûter quelque repos. De tous les princes qui se succédaient au trône impérial, il ne s'en trouvait aucun qui

eût assez de force et d'énergie pour fixer la fortune et résister à la tempête. La plupart étaient absorbés dans des querelles domestiques, et n'avaient pas même assez de puissance pour être maîtres chez eux. Louis le Germanique était mort en 876. L'année suivante, le fils aîné de ce monarque, Karlomann, vint en Italie pour en expulser son oncle Charles le Chauve. Celui-ci, qui avait fatigué ses partisans les plus dévoués, et qui se trouvait hors d'état de pouvoir résister aux forces que lui opposait son compétiteur, se retira précipitamment, et mourut, dans la même année, des fatigues de cette campagne.

Alors, à cette lutte entre l'oncle et le neveu, on en vit succéder une non moins impie et plus funeste entre Karlomann et le pape. Jean VIII avait soutenu jadis le parti français en Italie contre la faction allemande. Aussi, à peine le sort des armes se fut-il déclaré en faveur de Karlomann, que les factions de la noblesse romaine, dévouées à ce prince, et à leur tête le duc de Spolète, commencèrent les hostilités contre le chef de l'Église. Ce pontife, enfermé dans la cité Léonine, y soutint un siége de plus d'un mois[1]; puis il traita avec les Sarrazins, et se soumit à leur payer un tribut, sous la condition qu'ils ne

[1] Duchesne; Lettres de Jean VIII, III, 28.

s'uniraient point à ses ennemis. Ce sacrifice, qui dut coûter tant de larmes et de soupirs au belliqueux pontife, n'eut pas le résultat qu'il devait s'en promettre. Les Sarrazins mirent à profit les embarras du saint-siége et les discordes des princes pour se fortifier sur le Garigliano. Ils choisissaient de préférence, pour fonder leurs établissements, la cime des plus hautes montagnes ou le lit des plus grands fleuves : dans le premier cas, c'était pour mieux planer sur les tristes vallées où se cachaient les chrétiens; dans le second, c'était pour se ménager une retraite devant des forces supérieures; le fleuve dont ils remontaient le courant avec lenteur et sécurité, quand tout était paisible, les rendait précipitamment à la mer au moment du danger. Leurs incursions sanglantes recommencèrent aussitôt avec une incroyable activité. Ils vinrent insulter la chrétienté dans l'Italie septentrionale, sur les bords de l'Adriatique, et jusque sous les murs de Ravenne [1]. La riche basilique de Saint-Apollinaire fut souillée par les profanations de ces insatiables forbans (872-882?) [2].

« La campagne est entièrement ruinée par ces ennemis de Dieu, écrivait Jean VIII. Ils passent à l'improviste le fleuve qui vient de Tivoli à Rome,

[1] *Memorie storische della cita di Solmona.* Di Pietro.

[2] *Spicileg. Ravennatis historiæ.*

et dévastent la Sabine et les lieux voisins.... Ils ont détruit les églises et les autels, emmené en esclavage, ou fait périr de divers genres de mort les prêtres et les religieuses [1].... »

Les secours qu'il sollicitait dans le langage pompeux qui lui était familier, ne lui furent pas accordés; et le pontife désolé se vit contraint à renouveler son traité avec les Arabes. Il se soumit à leur payer, chaque année, un tribut de 25,000 marcs d'argent [2]. Enfin, serré de trop près par les nobles de la faction allemande, il s'évada furtivement avec l'intention de passer en France; mais toutes les routes de terre lui étaient fermées, et celle de mer offrait plus d'un danger. Que serait-il advenu si le chef de la chrétienté était tombé au pouvoir des Sarrazins? Il voulut néanmoins en courir la chance, et fut assez heureux pour échapper à tous les périls. Parvenu sans obstacle à l'embouchure du Rhône, il se rendit immédiatement à Arles, auprès de Boson, comte de Vienne (878). Ce fut de là qu'il lança contre ses ennemis les foudres de l'excommunication. Louis le Bègue, qui régnait alors en France, se trouvait à Tours, où il reçut les envoyés du pape fugitif avec une grande bienveillance; mais ce faible monarque était hors

[1] Lettre du 2 février 877. Voyez Fleury, Hist. ecclés.

[2] Environ 8,500,000 francs, valeur actuelle.

d'état de fournir à l'Église les secours dont elle avait un si pressant besoin. Jean VIII se soumit à traiter directement avec son hôte, le comte Boson, n'ignorant pas que ce parvenu ambitieux avait formé depuis longtemps le projet de ressusciter le royaume de Bourgogne. Jean s'engage à le faire reconnaître par les évêques en qualité de roi, et, à son tour, le comte promet de soutenir le trône pontifical contre les tentatives des rois allemands et de la noblesse romaine.

C'était l'époque où la féodalité s'élevait ambitieuse et menaçante, s'organisait et se constituait sur les débris du pouvoir impérial. L'occasion parut donc favorable à Boson ; mais c'était surtout sa femme, Hermangarde, qui le soutenait dans ses projets et le poussait dans la voie des intrigues. Charles le Chauve avait comblé de ses bienfaits le comte Boson ; il l'avait fait successivement comte de Vienne, duc de Provence, duc d'Italie et archiministre du sacré palais. Puis il lui avait donné la main d'Hermangarde, fille, sœur et fiancée d'empereurs; mais cette princesse, qui rougissait d'être tombée de si haut, voulait à toute force placer une couronne royale sur la tête de son mari[1]. Nous anticiperons un

[1] Ann. de Saint-Bertin ad ann. 879, C. XXIX. « . . . . . *Per-*

peu sur l'ordre chronologique pour dire comment ce vœu fut réalisé. Déjà, en 855, lors du partage des domaines de Lothaire, Charles, le troisième des fils de ce prince, avait eu pour sa part la Provence, le Dauphiné, Genève, la Savoie et le Lyonnais, avec le titre de roi de Provence. Il mourut en 863, et ses deux frères se partagèrent ses États ; mais leur faiblesse et leur désunion animaient les Bourguignons à espérer, avec l'indépendance, une prochaine formation d'un nouveau royaume de Bourgogne. Et, en effet, à la mort de Louis le Bègue, en 879, les évêques de Bourgogne cédant à la fois aux instigations du pape fugitif, aux promesses du comte de Vienne et au vœu de leurs concitoyens, se réunirent à Mantaille, en assemblée constituante, et décernèrent à Boson le titre de roi de Bourgogne. Ce nouveau royaume comprenait la majeure partie de la Bourgogne, la Franche-Comté, la Savoie, le Dauphiné, la Provence et un démembrement du Languedoc.

De leur côté, les princes longobards ne cessaient de batailler entre eux. Léon d'Ostie, les lettres de Jean VIII et la grande histoire de

« *suadente uxore suâ, quæ nolle vivere se dicebat, si filia imperatoris Italiæ et desponsata imperatoris Græciæ, maritum suum regem non faceret..... etc.* »

Giannone donnent quelques détails sur ces querelles intestines; mais il est toujours difficile, et souvent impossible, de faire concorder ces écrivains sur la partie chronologique. Il arrive quelque fois aussi que plusieurs princes du même nom paraissent simultanément sur la scène politique; l'historien s'égare dans les ténèbres de ce dédale, et se voit forcé de renoncer à en éclaircir les mystères.

Waifer, prince de Salerne, serrait de près les Capouans et ravageait cruellement leur territoire, lorsque le pontife romain interposa en leur faveur sa puissante médiation. Il menaça Waifer des foudres de l'excommunication s'il ne cessait immédiatement les hostilités; et, non content de cette démarche, il se rendit lui-même à Naples et à Salerne. A sa voix, le conquérant s'arrêta; et, changeant subitement de politique, il rompit son alliance avec les Sarrazins, les attaqua à l'improviste et en fit périr un grand nombre. Peu de temps après cet événement, Waifer tomba malade, et attribuant à une vengeance du ciel les souffrances auxquelles il se vit en proie, il voulut, en expiation de ses crimes, embrasser la vie monastique. Sentant sa fin approcher, il demanda à être enterré au mont Cassin; mais ce dernier vœu ne put être exaucé, tant les Sarrazins infestaient alors les provinces

soumises aux Longobards [1]. Son fils Guaymar lui succéda.

Les chroniques napolitaines rapportent à cette même année 879 la mort de Landolf, deuxième du nom. Deux frères longobards, nommés Pandénolf et Landon l'ancien, tous deux laïques et mariés, lui succédèrent, le premier en qualité de comte, le second comme évêque. Cet événement fut le résultat d'une intrigue à laquelle les Capouans eurent la faiblesse de donner les mains; car le légitime successeur à l'épiscopat était un autre Landon, surnommé le jeune, neveu du dernier comte-évêque, et élu canoniquement par le souverain pontife. Cette usurpation une fois consommée, les Capouans mirent tout en œuvre, prières et ruses, pour obtenir du pape la conservation de Landon l'ancien, évêque intrus et laïque; mais l'abbé du mont Cassin, Berthaire et Léon, évêque de Téano, s'y opposèrent de toutes leurs forces. Le premier ne craignit pas d'annoncer au saint-père que son acquiescement serait le signal d'une conflagration funeste. Jean se crut néanmoins obligé de céder; et la guerre civile ayant été la conséquence immédiate de cette condescendance, ainsi que Berthaire l'avait prédit, les Sarrazins

[1] Léon d'Ostie, *loc. cit.*

en profitèrent pour renouveler leurs courses dévastatrices [1].

En apprenant ces tristes nouvelles, l'infatigable pontife accourut en toute hâte pour rétablir dans Capoue la concorde, sans laquelle il n'y avait pas de succès à espérer contre l'ennemi commun. Par son intervention, les haines s'apaisèrent, si elles ne s'éteignirent pas, et le partage des domaines disputés se fit de la manière suivante : le comte Pandénolf eut pour sa part les villes de Capoue, Téano et Caserta, alors appelée *Casamirta*. Landon l'ancien obtint Berolassi et Sessa. Landon le jeune se contenta de Calinio et de Cajázzio [2].

On vit donc, à cette occasion, ainsi que l'historien Giannone en fait la remarque, se raviver une ancienne coutume des Longobards, d'après laquelle tous les enfants du prince décédé se partageaient ses États, sans égard pour les droits du premier-né : règle entièrement opposée à l'usage des Français, qui, pour ne pas démembrer les fiefs héréditaires, en conféraient la souveraineté à l'aîné de la famille. De là vint que certaines provinces de l'Italie méridionale étaient soumises au droit des Longobards, *jus Longo-*

[1] Chronique du moine Ubaldo. Michele de Jorio. Epoca I^a, ad an. 879. Giannone, liv. VII.

[2] Erchemp., num. 40.

bardorum, et d'autres au droit français, *jus Francorum*. Ce dernier prévalut enfin comme plus sage et plus utile [1].

L'harmonie une fois rétablie entre les princes chrétiens, le comte Pandénolf songea à se faire dédommager par le chef de l'Église de la perte des territoires cédés à ses rivaux; et, cette fois encore, Jean fut obligé de céder; mais on ne doit pas lui en faire un reproche; il ne faut voir, au contraire, en cela qu'une complication nouvelle des embarras sans nombre qui serraient de toute part ce grand pontife, et à laquelle la dureté des temps lui faisait une loi de se soumettre, dans l'intérêt même de cette cause de la civilisation et de la chrétienté, qu'il servait si bien de sa puissante énergie.

Pandénolf obtint donc du pape que Gaëte lui serait cédée, comme Capoue l'avait été précédemment. On a vu que le *stratègos* qui commandait à Gaëte était indépendant par le fait, quoique soumis de droit à l'empire d'Orient. Docilis, ou, selon quelques écrivains, Docibilis, qui

[1] *Giannone*, liv. VII, cap. I. Voyez aussi Freccia, *de subfeudis*, p. 54. « *Et isti succedebant comites in regno omnes pariter filii, sicut in Lombardiâ : cum videamus ex historicis, uno eodemque tempore in eodem comitatu duo et plures comites, in comitatu Theani, in comitatu Venafri, et Aquini, et aliorum.* »

avait ce gouvernement à l'époque où nous sommes arrivés, s'était décoré du titre de duc, avait appelé à son aide les Sarrazins répandus dans le pays, et en avait établi une colonie sur le Garigliano. Depuis lors, à la vérité, il avait fait sa paix avec le chef de l'Église; mais, en apprenant que ce pontife venait de disposer du gouvernement de Gaëte, il rompit de nouveau avec lui et fit un second appel à l'alliance des colonies arabes établies sur le Garigliano. Le pape, dit l'historien Baronius, se repentit alors de ce qu'il avait fait, et chercha par tous les moyens à apaiser les Gaëtains et leur duc. Il parvint, en effet, à détacher Docibilis de l'alliance des Sarrazins, et à l'entraîner même dans la guerre qu'il soutenait contre ces barbares; mais Gaëte n'y trouva pas son compte, et Docibilis ayant vu périr la meilleure partie de ses gens, revint encore une fois à ses redoutables alliés. Jean VIII, voulant rompre définitivement cette monstrueuse union des soldats chrétiens et des pirates mécréants, écrivit, l'année suivante (880), qu'il donnait jusqu'aux calendes de décembre de cette troisième indiction à ceux qui voudraient rentrer dans le giron de l'Église; mais qu'après cette époque, il frapperait d'excommunication ceux qui s'obstineraient à s'unir à ses ennemis [1].

[1] Baronius, 879. LXXXI et LXXXII.

De son côté, Bénévent n'était pas moins troublé que Capoue et Gaëte. Adelgis, ce perfide vassal qui avait osé porter la main sur l'empereur, fut assassiné par ses neveux, vers la fin de l'an 878. Gaideris, fils de Radelgaire, l'avant-dernier prince, obtint sa succession, mais ne la posséda que deux années environ. A cette époque (880), les Bénéventains se soulevèrent contre lui, l'obligèrent à chercher un refuge en France et mirent à sa place Radelkis II, fils aîné d'Adelgis; mais le prince légitime ne tarda pas à quitter le lieu de son exil; il se réfugia à Constantinople, où il obtint de l'empereur Basile le gouvernement de la ville d'Oria. Ce fut de là qu'il commença à inquiéter les Bénéventains, à qui il ne pardonna jamais de l'avoir chassé du trône [1].

Ce fut vers cette époque, mais à une date incertaine, que la riche et puissante ville de Catane tomba au pouvoir des Sarrazins. Ni le nombre, ni la bravoure, ni le désespoir de ses habitants, ni sa redoutable enceinte de laves amoncelées ne purent la préserver de la fureur des barbares [2] Cet événement certain, mais con-

[1] Consultez Erchempert et Pellegrino, *loc. cit.*

[2] On ignore généralement que *Catane* signifie ville voisine de l'Ætna, κατὰ Αἴτναν. C'est l'opinion du savant *Paruta*, juge très-compétent sur cette matière. Il suffirait, d'ail-

fus, a été transmis au souvenir de la postérité par les pieuses traditions de la légende de saint Athanase, citoyen de Catane, qui se retira dans le Péloponèse, pour ne pas tomber au pouvoir des ennemis du Christ, et mourut évêque de Modon, vers l'an 885 [1].

leurs, pour s'en convaincre, de se rappeler que l'histoire de cette ville est intimement liée à celle de son formidable voisin, et de voir ce sombre amas de laves éteintes dont l'industrie s'est servie pour lui former une enceinte, des tours, des remparts, des maisons et des palais.

Catane fut fondée, à ce que l'on croit et à ce qu'affirme Thucydide, par une colonie de Chalcydiens de l'île d'Eubée, environ 750 ans avant J. C.

Le souvenir de cette illustre et importante cité rappelle celui d'Alcibiade, chef de l'armée athénienne, qui s'en empara; de Denys qui en fit raser les murailles; de Hiéron qui lui imposa le nom d'*Æthnéa*, et se fit appeler lui-même *Hiéron l'Æthnéen;* du célèbre législateur Charondas, etc.

[1] Gaetani : *Vitæ sanctorum.* La prise de Catane est rapportée à l'an de l'hégire 269 ou 270 (883 ou 884 de J. C.), par Izz-Eddi-ali-Ebn-Alathyr, historien arabe, qui florissait vers la fin du XIIe siècle, et dont la chronique a servi de guide à Aboul-Féda; mais si cet écrivain mérite une grande estime, on ne peut néanmoins s'en rapporter aveuglément à lui pour une histoire de la Sicile sous la domination arabe. Quelque soin que nous ayons apporté à faire concorder son récit et sa chronologie avec l'ouvrage du Novaïri, la chronique de Cambridge, et les historiens siciliens, il nous a été impossible d'y parvenir, et nous avons dû renoncer à cette tâche. Il est, d'ailleurs, incontestable que l'histoire de Sicile

Cédrène raconte, dans la vie de l'empereur Nicéphore Phocas, les exploits des Sarrazins en

écrite par le Novaïri mérite une plus grande confiance, et que la série chronologique des Walis qui ont gouverné la Sicile y est donnée avec tant de clarté et d'assurance qu'il est difficile d'admettre les faits qui ne s'accordent pas avec ce récit. Un seul exemple à l'appui de cette opinion : Ebn-al-Athyr rapporte à l'an de l'hégire 287 (900 de J. C.) la nomination d'Abou-Malek-Ahmed-ebn-Omar - ebn-Abd'allah au poste de gouverneur de la Sicile, et ajoute que le khalife l'ayant ensuite jugé inhabile à remplir ces fonctions, lui retira son commandement et le donna à son fils Abou-al-abbas-ebn-Ibrahim-ebn-Abmed-ebn - al - Aglab. Or, cette assertion est formellement contredite par le Novaïri dont voici les expressions : « Peu après, l'émir d'Afrique donna le gouverne- « ment (de la Sicile) à Hossain - ebn - Rabbakk. Il le lui ôta « ensuite, et en revêtit d'abord Abd'-Allah-ebn-Mohammed- « ebn-Ibrahim-ebn-al-Aglab, dans le mois de schewal 259 « (873 de J. C.), et ensuite à *Abou-Malek-Ahmed-ebn-Omar-* « *ebn-Abd'allah-ebn-Ibrahim-ebn-al-Aglab, connu sous le nom* « *de Habashi, qui occupa cette place pendant vingt-six ans.* « *Abou-al-Abbas-ebn-Ibrahim-ebn-Abmed lui succéda en* 827 « (900-901 E. V.), etc. »

Ce passage ne saurait être plus explicite et plus formel. Si *Abou-Malek-Ahmed* fut remplacé dans le gouvernement de la Sicile l'an de l'hégire 287, après une administration de vingt-six ans, il était donc entré en fonctions l'an 261. Et en effet ce fut lui, sans nul doute, qui eut la gloire de faire passer Syracuse sous la domination arabe. Nous avons vu que cet événement eut lieu l'an de l'hégire 264 (278 de J. C.), tandis que d'après Ebn-al-Athyr, la chute de Syracuse aurait eu lieu 23 ans avant l'avénement d'*Abou-Malek-*

Sicile. Il rapporte que la chute de Syracuse fut suivie de celle de toutes les autres places qui tenaient encore. Il ajoute que les Sarrazins les détruisirent toutes, à l'exception de Palerme, qu'ils réservaient comme leur place d'armes et leur citadelle. Ils s'emparèrent ensuite, dit-il, de toute la partie de l'Italie qui avoisine la Sicile, et de là ils faisaient des incursions dans

Ahmed; opinion insoutenable, démentie par les chroniqueurs qui ont rapporté le même événement, et par la discussion critique de la chronologie de cette période. Ebn-al-Athyr fait précéder le gouvernement d'*Abou-Malek-Ahmed* par cinq personnages dont le Novaïri ne fait aucune mention, savoir

An de l'hégire	258	—	Ahmed-ebn-Yacoub-ebn-el-Madha-ebn-Salma;
—	267	—	Al-Hacan, ebn-al-Abbas;
—	?	—	Mohammed-ebn-el-Fadhl;
—	?	—	Hossaïn-ebn-Ahmed;
—	271	—	Souadeh - ebn - Mohammed - ebn-Khafadja-el-Temimi;
—	287	—	Abou-Malek-Ahmed.

Vient ensuite en cette même année 287 (900 de J. C.) Abou-al-Abbas-ebn-Ibrahim-ebn-Ahmed; et là le livre d'Ebn-al-Athyr se retrouve d'accord avec le Novaïri. (Voyez à la fin de l'ouvrage notre liste chronologique des walis et émirs qui ont gouverné la Sicile.)

La chronique de Cambridge place encore à l'année 879, avec son laconisme habituel, la mort d'un personnage sur lequel nous n'avons pas de détail : *anno* 6387 *occisus est Krissaf* (*Chrysaphius*).

les îles voisines et jusque dans le Péloponèse, où ils espéraient former un établissement permanent. L'empereur Basile, alarmé par tant de succès et d'audace, envoya contre eux le patrice Nicéphore Phocas, aïeul de l'empereur du même nom, et lui confia une forte armée. Le patrice justifia la confiance de son maître; il battit les Sarrazins et leur enleva plusieurs places du continent. De son côté, Porphyrogenète raconte que l'empereur avait d'abord envoyé contre les Arabes le duc Étienne Maxence; mais que sa mollesse et sa nonchalance l'empêchant d'agir, il l'avait rappelé pour le remplacer par Nicéphore Phocas [1].

Le pontife romain donna, vers cette même époque, un exemple mémorable de politique comme souverain, et d'humilité comme prêtre. On se rappelle que le faux patriarche Photius, successivement intronisé et chassé de son siége, avait été rappelé par la cour de Byzance, au moment où le schisme d'Orient prenait sa place parmi les événements accomplis. Jean VIII, cédant à regret sans doute aux dures conditions de la nécessité, acheta la bienveillance de l'empereur d'Orient par la reconnaissance du faux patriarche Photius. Ce fut un grand scandale

[1] Cédrène, II, 586.

pour le catholicisme que cette soumission du chef de l'Église à un acte qu'il avait lui-même réprouvé et flétri sous le règne de ses prédécesseurs. Loin d'avoir rien fait pour mériter son pardon, Photius avait, au mépris des sentences fulminées contre lui par les papes et par un concile œcuménique, exercé dans le palais les fonctions épiscopales, luttant avec le légitime patriarche et élevant autel contre autel [1]. Cette affaire fut conduite d'ailleurs avec toutes les formalités prescrites par les convenances et la dignité des parties intéressées.

L'empereur Basile envoya des députés au pape pour le prier d'admettre Photius à sa communion, et de le confirmer dans le siége patriarcal.

L'historien des papes, Baronius, saisi d'une pieuse indignation, déclare que c'est à Jean VIII que s'applique la fable de la papesse Jeanne, parce qu'on a dû regarder comme une femme celui qui n'avait pu résister à un eunuque [2].

L'an de J. C. 880, les vaisseaux montés par

[1] Baronius ad an. 879.

[2] Voyez la note 1, p. 257, sur la prétendue papesse Jeanne. La plupart des écrivains qui ont pris la peine d'en parler ont placé son règne entre ceux de Léon IV et de Benoît III (855). Jean VIII ne fut élu qu'en 872. C'est par erreur qu'on lit dans une publication moderne, que Platina rapporte à Jean VIII la fable de la papesse.

les Arabes éprouvèrent un échec sérieux, et l'année suivante une défaite plus complète encore. La Chronique de Cambridge dit avec laconisme : L'an du monde 6388, les Romains s'emparèrent des vaisseaux musulmans dans un lieu appelé *Aladah*, et l'an 6389 (881 de J. C.), Bersas fut défait à Taormine. Ebn-al-Athyr donne plus de détails ; il rapporte qu'en l'an de l'hégire 266, les vaisseaux musulmans furent attaqués par la flotte grecque sur les côtes de Sicile. Le combat fut acharné, et les Grecs vainqueurs contraignirent ceux des vaisseaux ennemis qu'ils ne détruisirent pas, à chercher un refuge dans le port de Palerme. De leur côté, les historiens grecs racontent que la flotte impériale remporta une grande victoire sur celle des Sarrazins qui infestait les mers du Levant. Ils ne fixent pas l'époque de cet événement ; mais c'est à l'an 880 qu'il faut le rapporter, d'après une lettre du pape Jean à l'empereur Charles le Gros. Dans cette lettre, le pontife, après s'être félicité de cette victoire, ajoute que les Sarrazins n'en continuent pas moins à ravager les environs de Rome, et que les seigneurs du pays eux-mêmes en font autant ; de sorte que, pour aucun motif, on ne peut s'éloigner de la ville avec sécurité. Il presse ensuite l'empereur de venir au secours des Romains, et lui annonce que s'il

tarde trop à le faire, la ville est perdue, ce qui serait une calamité pour l'univers chrétien et un crime pour l'empereur[1].

Quelle que soit l'incertitude des dates, il paraît avéré que les Grecs remportèrent plusieurs victoires navales sur la flotte sarrazine, du temps de l'empereur Basile le Macédonien[2]. Zonara et quelques autres Byzantins disent que le chef arabe qui commandait dans l'île de Crète désolait la mer Égée par ses courses et ses rapines; mais que le patrice Nicetas Orypha ayant réussi à le joindre, détruisit et brûla tous ses vaisseaux.

Aboulféda, d'après Ebn-al-Athyr, rapporte à l'an de l'hégire 267, qui commence le 11 août 880 de J. C., l'arrivée en Sicile d'un nouveau gouverneur qu'il nomme Haçan-Ebn-al-Abbas. Selon ces écrivains, Haçan livra plusieurs combats heureux dans l'intérieur de la Sicile; il brûla les moissons et les forêts aux environs de Catane, de Taormine et de Bakrah[3]. Les Grecs, de leur côté, mirent quelques troupes en campagne, et contraignirent les Sarrazins à rentrer dans Palerme[4].

[1] Baronius, *loc. cit.* ad ann. 880.

[2] Voyez Paggi dans les commentaires sur Baronius.

[3] Aujourd'hui *Buccheri* dans le val de Syracuse, sur la route de Vizzini à Palazzolo.

[4] Pour faire concorder ce récit et tout ce qui le suit jus-

D'autres combats, d'autres surprises de garnisons et de châteaux sont encore rapportés à cette époque par les chroniqueurs qui se sont occupés de l'histoire de la Sicile sous la domination sarrazine; mais ces événements, dont les sanglants épisodes présentent la plus triste uniformité, ont peu d'importance historique, et ne mériteraient pas une énumération détaillée, alors même que les souvenirs des chroniqueurs offriraient à cet égard moins d'obscurité et de confusion.

L'an 881, le pape eut une entrevue à Ravenne avec Charles le Gros; mais le pontife n'en retira aucun avantage. Bien loin de là : il fut amené à annuler l'adoption de Boson. Charles consentit alors à se rendre à Rome où il reçut la couronne impériale pendant les fêtes de Noël. On sait que peu d'années après, ce prince fut encore appelé au trône de France, réunissant dès lors sous un même sceptre l'Empire, l'Allemagne, la France et l'Italie; mais ce fut

qu'à l'an 287 (900 de J. C.), il faudrait supposer que Haçan-ebn-al-Abbas, et ses successeurs Mohammed-ebn-al-Fadhl, Hossaïn-ebn-Ahmed et Souadeh, n'étaient pas des gouverneurs de la Sicile, mais seulement des chefs de troupes agissant sous les ordres du wali Abou-Malek-Ahmed qui gouvernait l'île depuis l'an 261. (Voyez plus haut la note relative à la prise de Catane.)

une cruelle dérision que l'acte qui ressuscitait ainsi le vaste empire de Charlemagne, et qui plaçait quatre couronnes sur une tête trop faible pour en porter une seule. Charles resta fort peu de temps en Italie, et n'y fit rien pour la chrétienté, rien pour la gloire, rien pour l'humanité. Les historiens allemands ont cherché à le disculper, et à rejeter son impuissance sur le dégoût qu'il éprouvait pour les intrigues honteuses des seigneurs italiens, et sur le peu de confiance que lui inspirait le pontife romain; mais en Italie, on ne parla de ce prince qu'avec colère et mépris; on en pourra juger par le passage suivant. C'est le comte Emmanuel Tesauro qui fait parler l'empereur Charles qu'il appelle *le Gras*, et non le Gros [1]:

« Vois en moi, ô passager, par quels imbé« ciles [2] finissent les races des grands Achilles. « Un Charlemagne a produit un Charles le Gras! « Par le nom seul tu peux apprendre à connaî« tre celui qui a succédé à Charles le Chauve; « car la calvitie est propre à l'homme, et la graisse « au porc. Et moi aussi je fus un grand roi; « mais, dans les jeux auliques, je suis devenu « un simple domestique. Un cœur altier et gé-

[1] *Carlo grassò*, du latin *Crassus*.

[2] Μαργίτης, personnage de l'Iliade, lâche, insensé, imbécile.

« néreux voulut un jour réussir par les travaux « guerriers : *ou rien ou César;* et moi, sans la- « beur aucun, procédant à rebours de l'un à « l'autre degré, je fus d'abord *César* et puis *rien.* « Si le proverbe est vrai, qui dit qu'en ce monde « il faut naître ou roi ou fou, quel homme est « plus heureux que moi, qui suis en même « temps l'un et l'autre. Combien il m'aurait en- « vié, ce grand Crassus qui eut la folie de bri- « guer la couronne et ne l'obtint pas! La for- « tune, qui jadis aidait les intrépides, rend les « forcenés heureux; elle m'a chargé de couron- « nes, ainsi qu'on orne de guirlandes la victime « vouée à Bacchus. La couronne d'argent de la « fière Germanie, que je ne méritai que parce « que je vins au monde, me pesait déjà bien « assez; j'y joignis la lourde couronne de fer de « l'Italie contumace; et, pour surcroît de charge, « la couronne d'or, — plus pesante encore, — « de la France superbe : et, pour achever de « m'écraser la cervelle, je plaçai au-dessus de « toutes ces couronnes, la tiare de l'empire « romain; tiare chargée de pierreries et plus « chargée encore de soucis : ainsi, de Vitellius « je devins Auguste. Merveille du siècle : moi « seul, depuis Charlemagne, je possédai son « immense monarchie, divisée auparavant en « quatre royautés. Je portai quatre couronnes,

« moi qui n'avais pas de tête; et les grands de « la terre, jugeant des monarques par le poids, « furent assez sots pour prendre un Charles le « Gras pour un Charlemagne. Mais ils me recon« nurent bientôt à l'œuvre ce moyen certain de « ne pas errer dans ses jugements. Car l'Italie « m'avait, non pas trouvé, mais choisi entre « plusieurs compétiteurs pour la défendre con« tre les Maures, et je laissai librement ravager « par ces bêtes féroces sorties de l'Afrique les « plus riantes campagnes; je laissai disperser le « troupeau de Dieu et égorger ses pasteurs sur « l'autel. Avec plus de honte encore, je vendis « aux Normands l'indépendance de la couronne « de France pour acheter la paix....; et ma pru« dence domestique ne fut pas plus heureuse « que ma valeur guerrière; car mon excessif « embonpoint me rendant tout juste aussi ha« bile dans le lit que sur le trône, je m'effor« çai de sanctifier le divorce par une calomnie, « en diffamant mon épouse devant les princes, « comme la maîtresse adultère d'un prélat, etc.»

L'ordre chronologique nous ramène encore ici à dire quelques mots des provinces soumises aux princes longobards. On a vu, par ce qui précède, que vers l'année 878 l'évêque de Naples, Athanase, avait conspiré contre son frère le duc Serge, s'était saisi de sa personne, et l'a-

vait envoyé au pape, après lui avoir fait crever les yeux, selon la coutume de ces temps barbares. Athanase réunit en lui la double qualité de duc et d'évêque de Naples. C'était, dit Erchempert son contemporain, un véritable artisan de discorde, un ambitieux et un impie. D'abord il fit la guerre à ses voisins les Salernitains; mais le prince Guaymar, premier du nom, qui était depuis peu revenu de Constantinople, où il avait été reçu avec distinction et créé patrice, le reçut avec bravoure et le força de se retirer honteusement. Guaymar, comme son père, sut toujours préserver Salerne du joug des Sarrazins. Ceux-ci, appelés, à ce que l'on croit, par l'évêque Athanase, s'étaient approchés, espérant les surprendre sans défense; mais un serviteur fidèle veillait aux portes de la ville; il courut à la hâte avertir le prince, et Salerne lui dut sa conservation. Guaymar se mit aussitôt à la poursuite des Arabes, les rejoignit sur la route de Nocera, et leur fit éprouver une sanglante défaite. Son armée rentra triomphante et chargée de butin. Le lieu du combat se nomme encore *Pugna*. Les débris de l'armée ennemie se dispersèrent dans les bois et les montagnes.

Déçu dans ses projets, l'évêque Athanase fit proposer aux Sarrazins de s'unir à lui pour faire la conquête de Capoue.

De leur côté, Aïone, prince de Bénévent, et Docibilis, duc de Gaëte, formaient le même dessein et cherchaient à le réaliser par un moyen semblable, celui d'une alliance avec les Arabes. Pandénolf et les deux Landon, qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, s'étaient partagé les domaines du comté capouan, sortirent vainqueurs de cette triple conspiration, et les Sarrazins furent battus et taillés en pièces sur tous les points.

A la réception de ces nouvelles, Jean VIII assemble un concile, et lance l'anathème sur l'évêque Athanase et le peuple napolitain.

Dans le même temps, Guy de Spolète, fils de Guy l'ancien, vint camper sur les bords du Garigliano, à la tête d'une armée composée de Grecs et d'Italiens, et fondit à l'improviste sur les Sarrazins, dont il fit périr un grand nombre, forçant le reste à se sauver dans les montagnes [1].

Théophilacte, stratége de Bari, sortit de cette ville, pendant l'hiver, pour attaquer aussi les Sarrazins; mais ce fut sans succès.

Enfin, le chroniqueur Erchempert rapporte à cette même année 881 un événement tout empreint de la pieuse crédulité de son temps:

« Les Sarrazins, dit-il, établis sur le Garigliano,

[1] Erchempert, *loc. cit.*

« commettaient d'affreux brigandages, et ne don-
« naient de relâche à une ville chrétienne que
« pour en assiéger une autre. Salerne, Capoue,
« Bénévent, Naples, subirent tour à tour cette
« triste alternative. Le château de Monte put
« seul enfin arrêter leurs succès, grâce à la vi-
« goureuse résistance de ses défenseurs, et plus
« encore à la protection du ciel. Les Sarrazins
« avaient juré de détruire cette place et de pas-
« ser au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouvaient
« enfermés. Ceux-ci, cependant, se mirent à prier
« avec ferveur, et bientôt une blanche colombe
« fut aperçue voltigeant autour des remparts, et
« s'arrêtant enfin sur le sommet de l'église. Un
« léger nuage parut alors sur la ville, et de ses
« flancs il s'échappa une pluie si abondante, que
« les assiégés purent faire une provision d'eau
« considérable, tandis qu'il n'en tomba pas une
« seule goutte hors de l'enceinte. Les Sarrazins,
« frappés de ce prodige, se retirèrent en disant:
« C'est un Dieu puissant qui combat pour
« eux. »

C'est à l'année 882 que les chroniques placent le touchant épisode de la destruction du monastère de Saint-Vincent, aux sources du Volturne, dans le mont Marsico. Les détails en ont été conservés par un écrivain à la fois éloquent et

naïf, Jean, *ejusdem cœnobii monacha*, qui vivait au temps du pape *Pascal II*[1].

Le pillage et la destruction, nous dit-il, désolaient les principautés de Bénévent et de Spolète et la Romanie. Rien n'échappe à la rapacité des Sarrazins. Villes, forteresses, îles, rien ne résiste. *Le glaive vengeur de Dieu dévore les victimes* sans distinction d'âge ou de sexe, sans que le nombre des massacres puisse ralentir la fureur infatigable des bourreaux; les sanctuaires profanés sans remords, les villes dépeuplées, les temples renversés, n'offrent de toute part que d'horribles amas de ruines, d'où s'exhale une odeur de sang et de carnage. Les montagnes et les vallées solitaires ne sont plus un asile contre la férocité qui poursuit partout les malheu-

[1] *Chronicon vulturnense*, apud Muratori.

L'auteur de cette touchante chronique débute par une erreur chronologiqne facile à relever : « *Le* 10 *octobre de* « *l'an* 888 *de J. C.*, dit-il, *sous le pontificat de Jean VIII et* « *les règnes de Basile, empereur d'Orient, et de Louis, fils de* « *Lothaire, empereur d'Occident*, le monastère du glorieux « martyr Vincent fut pillé et incendié par les Sarrazins, etc. »

L'anachronisme est de toute évidence. En 888, il y avait déjà plusieurs années que Jean VIII, Basile et Louis II avaient cessé d'exister. Nous avons, à l'exemple de Baronius, placé à la dernière année du pontificat de Jean VIII l'événement dont il est ici question.

reux chrétiens. On ose à peine fixer ses regards sur de semblables scènes de désolation. Cette terre nage dans le sang des fidèles; mais la soif exécrable du pillage et de la destruction n'est pas éteinte. Plus farouche, plus impitoyable que les bêtes féroces, la horde furibonde et altérée de sang humain s'élance avec une nouvelle fureur sur le monastère de Saint-Vincent.

Les moines de Saint-Vincent et ceux de Saint-Benoît étaient alors dans l'usage de se visiter souvent, pour entretenir entre eux les liens d'une charité fraternelle. Un jour, quelques religieux de Saint-Benoît, venus au monastère du Volturne, s'entretenaient avec leurs frères des affaires de l'ordre, lorsqu'une troupe d'Arabes, sortie de Bari, se présenta inopinément aux portes du couvent. Les bénédictins s'enfuient précipitamment; mais les moines de Saint-Vincent se préparent au combat. Ils cachent le trésor de l'église, et, à l'exception d'un petit nombre que leur âge retient au pied des autels, ils s'avancent tous bravement, suivis des paysans et des vassaux qui relevaient de l'abbé.

La rencontre eut lieu près d'un pont, sur le chemin qui conduit au monastère. L'attaque fut vigoureuse et la résistance opiniâtre; on se battit avec le même acharnement de part et d'autre, et la victoire demeura longtemps indécise;

peut-être même les Sarrazins allaient-ils se retirer devant ces hommes déterminés, et sous la main desquels tout se changeait en armes, lorsque la trahison vint au secours des assaillants.

Quelques serfs du monastère, fatigués de la longueur du combat, abandonnent lâchement leurs maîtres, et vont trouver le chef des Sarrazins; ils lui demandent la vie et lui promettent, avec la victoire, un riche butin. Ravis d'une telle proposition, les Arabes font à ces transfuges de riches présents. Le marché une fois conclu, les traîtres se glissent dans le monastère, y mettent le feu, et massacrent les saints vieillards qui priaient au pied des autels. « Le « pavé et les murailles, dit le moine Jean, sont « encore aujourd'hui teints du sang de ces pieux « cénobites, et l'on n'a pu en faire disparaître « les taches. » Cependant des tourbillons de flammes et de fumée s'élèvent dans les airs et avertissent les chrétiens du sort qui les attend. Durant tout le reste de la journée, ils soutiennent encore les efforts des Sarrazins; mais, se voyant pris entre deux ennemis, et harassés de fatigue, ils cèdent la victoire aux barbares. La plaine se couvre de leurs cadavres, et, depuis cette funeste journée, ce lieu a conservé le nom de *Champ des Martyrs*. Les Sarrazins perdirent beaucoup de monde; mais, du côté des reli-

gieux, quelques-uns à peine échappèrent au massacre; neuf cents périrent [1] avec le vénérable abbé *Maio*, qui gouvernait le monastère depuis huit ans; ceux qui tombèrent vivants entre les mains des vainqueurs furent réduits à la condition d'esclaves. Les Sarrazins détruisirent jusqu'aux moissons et aux provisions du couvent, et tout ce qu'ils ne purent emporter, ils le jetèrent dans le fleuve; le triomphe fut célébré par une orgie dans laquelle on vit le chef de la troupe boire dans le calice et se faire offrir l'encèns dans ces mêmes encensoirs dont il venait de dépouiller l'église de Dieu.

Non loin de là s'élevait le couvent de Sainte-Marie, succursale du monastère de Saint-Vincent. Les Sarrazins s'en emparèrent également, et y commirent les mêmes atrocités.

Le moine Jean ajoute que ces deux maisons restèrent pendant trente ans dans un tel état de ruine et de désolation, que les animaux sauvages en avaient fait leur repaire.

A la réception de ces tristes nouvelles, le pape fit demander des secours à l'empereur d'Occident, à l'impératrice, à l'archevêque de Milan, et jusqu'au roi de Castille et Léon, Alphonse le

[1] Cinq cents selon d'autres narrateurs. Baronius dit qu'ils furent décollés (*decollati*).

Grand, qui lui avait envoyé une ambassade pour en obtenir trois choses : la consécration d'une église qu'il venait de bâtir à Compostelle, la convocation d'un concile provincial, et l'érection du siége d'Oviédo en archevêché.

Dans sa lettre à l'impératrice, Jean VIII disait : C'est pour l'Église que je sollicite votre protection, et ce n'est pas pour moi, car je vais mourir.

Cette année-là, en effet, il descendit dans le tombeau, ce pontife belliqueux, la terreur des Sarrazins et le plus ferme soutien de la chrétienté. La postérité a mal jugé ce grand homme : elle lui a reproché l'abus des excommunications, et sa conduite à l'égard du patriarche Photius ; bien plus : elle a voulu en faire une femme, et ne lui a épargné aucune calomnie. Et cependant, la mémoire de Jean VIII se défend par le simple récit de cette existence si ardente, si remplie et si malheureuse. Il employa souvent, il est vrai, l'arme des excommunications ; mais ce ne fut jamais sans avoir essayé des armes mondaines et combattu ses ennemis face à face et l'épée à la main ; ce ne fut jamais, non plus, sans avoir tenté auparavant d'arracher à leur honteuse léthargie les puissances de la terre. On a beau dire, la ressource alors énergique de l'excommunication contre les vils déserteurs de

la cause du Christ était dans le droit du pontife, et ce fut toujours la dernière à laquelle il eut recours. Quant à sa conduite à l'égard de Photius, elle lui fut imposée par la politique; car, dans ces temps néfastes, le chef de l'Église devait être à la fois prêtre, soldat et négociateur.

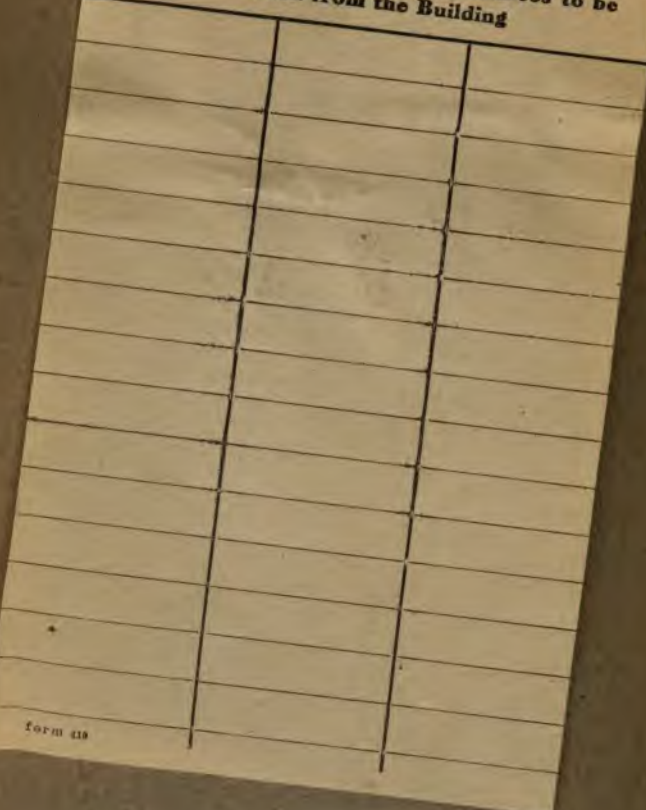
Tirez Jean VIII de ce chaos d'ignorance et de fanatisme, de sang et de feu, de fer et de poussière, qu'on appelait Italie dans le IXe siècle; placez-le à toute autre époque sur le trône pontifical, et vous verrez alors apparaître dans toute sa gloire cette grande figure qui a tant de droits au respect du monde et à son admiration.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

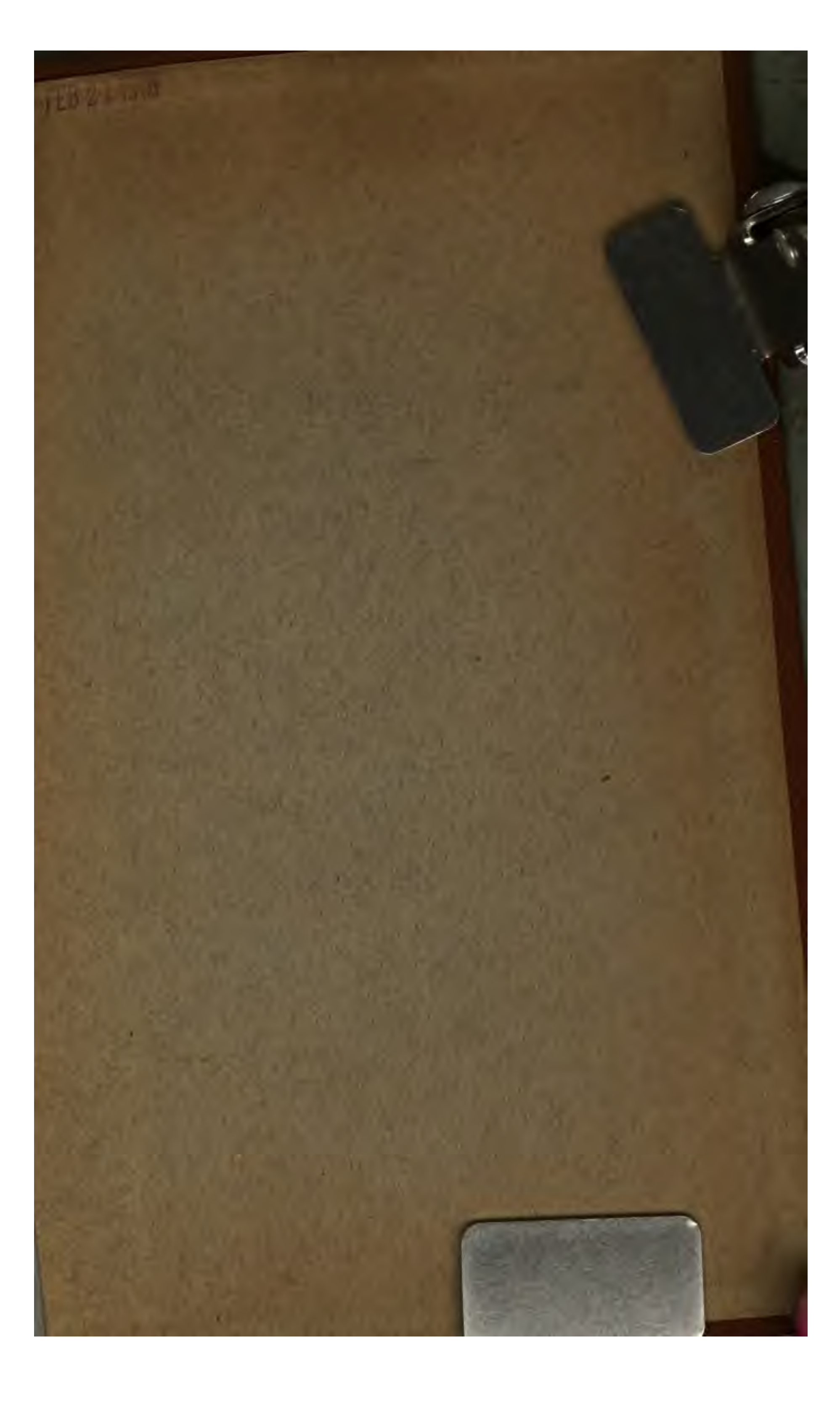
DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410


FEB 2 4

